

LA FAMILLE DE MARSAL

PAR

ALEXANDRE DE LAVERGNE



PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

—
MDCCCLXIV

Y²

LA FAMILLE DE MARSAL

PAR

ALEXANDRE DE LAVERGNE



PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

—
MDCCCLXIV

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE JULES, V^{te} DE LA VAISSIÈRE DE LAVERGNE

Capitaine de vaisseau,
Chef d'État-Major général de l'expédition de Cochinchine,
Mort le 5 août 1862 dans le port d'Aden,
en rapportant en France le Traité conclu avec les Annamites.
Frère, quand tu mourus sur la plage brûlante,
Où tu dors maintenant, couché sous l'œil de Dieu,
Nul de nous n'était là sur ta fosse béante,
Pour jeter l'eau bénite et pour te dire adieu.

Que ce livre du moins où, dans plus d'une page
Revit le souvenir de tes récits du soir,
Soit l'écho de mon deuil et le suprême hommage
Du foyer fraternel où tu venais t'asseoir.

Au temps passé, dit-on, sur une tombe chère
On répandait à flots et le miel et le vin :
Mon esprit et mon cœur que je t'offre, ô mon frère,
Ne sont-ils pas ici leur symbole divin ?

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

Paris, le 5 août 1864.

PREMIÈRE PARTIE

I

PROLOGUE

En s'écartant un peu de la route montueuse, mais pleine d'enchantements, qui conduit de Toulon à Nice et en se rapprochant de la mer, on aperçoit à mi-côte, dans une position isolée et presque en face de ces riantes oasis épanouies dans la Méditerranée, et qu'on nomme les îles d'Hyères, une habitation qui tient le milieu entre le château proprement dit et la bastide. C'est un grand pavillon de construction moderne, flanqué de deux petits pavillons latéraux avec des façades blanches et des persiennes peintes en vert. L'habitation se trouve en quelque sorte encadrée au milieu d'un jardin assez vaste, planté à l'anglaise et formant un parc en miniature. La disposition du sol, qui descend en pente douce du côté de la mer, est telle que les murs qui soutiennent les terres à l'extérieur et qui présentent de ce côté une certaine élévation, sont à peine, à l'intérieur, à hauteur d'appui et forment ainsi, presque tout alentour du domaine, une terrasse avec parapet d'où l'œil embrasse, aisément et sans aucun obstacle, tout le paysage. Cette habitation appartenait, en 1835 à un officier supérieur de la marine, M. le comte de Marsal, capitaine de vaisseau.

M. de Marsal était absent alors ; il remplissait les fonctions de son grade dans l'escadre du Levant. En son absence ; sa jeune femme était venue s'installer avec sa fille unique, enfant âgée de deux ans à peine, dans la résidence d'été de la famille ; mais M. de Marsal ne devait pas tarder à la rejoindre, en vertu d'une permission qui lui avait été accordée par le commandant en chef de l'escadre.

La comtesse de Marsal venait d'accomplir sa vingt et unième année, et son mari comptait plus du double de son âge ; cependant elle avait pour lui une affection des plus vives, dont la reconnaissance fut d'abord le premier fondement. Restée orpheline et presque sans ressources, à la suite de la mort de son père, commissaire général de la marine, elle avait plu à M. de Marsal, qui joignait, aux avantages d'un grade déjà élevé, ceux d'une fortune indépendante, et devenue sa femme elle s'était prise pour lui d'un attachement qui ressemblait à un véritable culte.

Aussi, toutes les fois que le comte de Marsal était forcé, par les obligations impérieuses de son état de prendre la mer, la comtesse venait se reléguer incontinent dans son domaine des côtes de Provence, où elle ne recevait jamais âme qui vive, soit qu'elle eut à cœur de rassurer ainsi une tendresse qu'elle savait être un peu jalouse, soit que, à l'exemple d'une illustre Romaine, elle pensât que la femme de César ne devait pas être même soupçonnée.

Le jour où elle devint mère, le jour où sa petite Georgina (c'était le nom de sa fille unique) vint au monde, madame de Marsal eut désormais dans les joies de la maternité un allègement aux inévitables soucis et parfois même aux poignantes inquiétudes attachées au sort de la femme d'un marin. Ce fut elle qui voulut appeler sa fille Georgina, parce que M. de Marsal s'appelait Georges, et par le fait l'enfant parut prédestinée dès le berceau à rappeler tout au moins l'apparence physique de son père, dont elle avait déjà le teint brun, les sourcils puissamment arqués et le profil aquilin.

Quant à la comtesse de Marsal, c'était au moment où commence cette histoire, une charmante jeune femme d'une taille svelte et pleine de souplesse, bien que peut-être au-dessous de la moyenne ; ses cheveux abondants et soyeux, du blond cendré le plus doux, retombaient en grappes le long de ses joues roses et duvetées comme une pêche. Elle avait de grands yeux bleus pleins de tendresse et de bienveillance, et tout dans son visage portait l'empreinte d'une candeur presque virginale ; ajoutons bien vite qu'il n'y avait rien de menteur dans toutes ces promesses, car, ainsi que l'a dit un illustre poète contemporain, la nature fond d'un seul jet l'âme et le corps, et il est bien rare que la physionomie ne soit pas le miroir de l'âme.

Dans le principe, la résolution prise par madame de Marsal de ne recevoir personne tant que son mari serait absent avait étonné non moins que déconcerté bien des voisins et des voisines de campagne qui à deux cents lieues de Paris, voyaient avec désappointement échapper l'occasion de nouer des relations plus ou moins intéressées avec une femme jeune, belle, aimable disait-on, et appartenant à plus d'un titre à l'aristocratie navale. Cependant, après quelques quolibets lancés au loup de mer qui venait jouer en Provence le rôle de Barbe-Bleue, on avait fini par accepter une situation qui n'était après tout que transitoire, et l'on attendait assez patiemment le retour du mari, car on ne pouvait supposer qu'il maintiendrait l'état de siège décrété durant son absence.

Un seul personnage avait protesté hautement en plus d'une occasion contre ce qu'il appelait la plus insupportable des tyrannies qui aient existé : la tyrannie du mari. Ce personnage était le marquis Maxime de Saint-Pons, l'un des plus brillants colonels de l'armée d'Afrique. M. de Saint-Pons était le propriétaire d'un château situé à une lieue au plus de la maison de campagne de M. de Marsal, non loin du gros bourg d'Hyères. Il était venu passer un congé de semestre dans cette terre patrimoniale pour veiller à ses intérêts de châtelain et pour se remettre des fatigues de plusieurs campagnes de guerre en Algérie, où il avait conquis son grade de colonel et la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

M. de Saint-Pons avait à peine quarante ans ; il était à cet âge où la puissance de séduction chez l'homme est souvent le plus redoutable, parce qu'aux avantages physiques qui subsistent encore viennent se joindre ceux de la position acquise, la science du monde et l'expérience que rien ne remplace. Célibataire par état et par goût, bien fait de sa personne, brave et entreprenant jusqu'à l'audace, habitué d'ailleurs à cette vie de périls et d'aventures, de luttes incessantes et d'amours faciles qui a été si longtemps la vie de nos officiers d'Afrique, il ne reculait devant aucun obstacle pour satisfaire ses passions ou ses caprices.

Il avait vu la jeune comtesse de Marsal à Toulon dans un bal chez le préfet maritime, où son mari l'avait conduite quelques jours avant d'aller prendre ses fonctions de chef d'état-major de l'escadre du Levant, et elle avait fait sur lui la plus vive impression. Ce jour-là même le colonel s'était bien promis d'ajouter un nouveau nom sur la liste de ses conquêtes, et dès lors toutes ses batteries furent dressées pour arriver à son but.

Il lui avait été facile de se faire présenter à madame de Marsal chez le préfet maritime et d'engager avec elle une conversation qu'il avait su rendre piquante, et parfois même pleine d'intérêt en évoquant à propos les souvenirs d'une contrée qui avait encore, en 1835, tout l'attrait et toute la saveur du fruit nouveau ; mais quand M. de Marsal fut parti pour rejoindre son poste et que le colonel crut pouvoir, à titre de voisin, venir faire sa visite, il fut, nonobstant toute son insistance, éconduit poliment. Comme on le pense bien, il n'était pas homme à se tenir pour battu après un premier échec, et il mit aussitôt en œuvre toutes les ressources de la stratégie amoureuse : les attentions délicates, les envois de fleurs et de fruits pour madame et sa petite Georgina, les cadeaux pour les subalternes furent la pluie d'or que le nouveau Jupiter se mit à distiller savamment afin de

préparer son triomphe, puis ce fut le tour des épîtres galantes plus ou moins incendiaires. Quand la comtesse, commençant à s'effaroucher de ces dangereux préludes, eut donné l'ordre à ses domestiques de ne plus rien recevoir des émissaires du colonel, sous peine d'expulsion immédiate, elle le vit apparaître lui-même dans toutes ses promenades avec des airs profondément mélancoliques, et toujours monté sur un cheval qui,

..... L'œil morne et la tête baissée
Semblait se conformer à sa triste pensée.

Pour le coup, la comtesse de Marsal résolut de se confiner dans sa maison et de n'en plus sortir que lorsque le comte serait de retour. C'était là un moyen héroïque, et, si habile que pût être M. le marquis de Saint-Pons, il lui devenait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de vaincre la plus efficace de toutes les forces connues : la force d'inertie. Le malencontreux chasseur en était pour ses pas et démarches et pour le temps qu'il avait passé vainement à l'affût. Il y avait une biche au bois, mais la biche ne voulait pas se montrer.

Telle était la situation des choses le jour, ou, pour mieux parler, le soir, où le rideau se lève sur l'action que nous allons dérouler devant nos lecteurs. Ce soir-là, l'air était embrasé par les rayons d'un soleil qui avait fait monter le thermomètre à plus de trente-cinq degrés à l'ombre et en plein nord. Les orangers, les jasmins et les tubéreuses répandaient dans l'atmosphère ces senteurs enivrantes dont il est parlé dans le Cantique des cantiques quand la Sulamite attend le bien-aimé. La lune venait de se lever dans un ciel tout parsemé de nuages, et sa vive lueur laissait entrevoir à l'horizon, au milieu de la Méditerranée toute phosphorescente, les îles d'Hyères en quelque sorte endormies. On n'entendait dans l'air que le chant du grillon se mêlant au bruissement lointain des vagues.

La comtesse de Marsal était assise devant une fenêtre de sa chambre à coucher située au rez-de-chaussée du grand pavillon qu'elle occupait seule avec sa petite Georgina pendant l'absence du comte. Les domestiques avaient leurs chambres dans deux pavillons latéraux servant de dépendances. La comtesse, accablée par la chaleur, aspirait avidement les

rares bouffées d'air frais que la brise de mer apportait par intervalles jusqu'à elle, et son regard, perdu dans cette brume transparente que les rayons de la lune paraissaient soulever au-dessus de la Méditerranée, poursuivait sans doute quelque vision perceptible pour elle seule, car il y avait dans ce regard une expression profonde de satisfaction intérieure et de joie contenue.

De temps à autre, elle se retournait pour regarder tendrement sa fille endormie dans son berceau et qui avait le sourire sur les lèvres, comme si dans ses songes l'enfant s'était trouvée associée aux pensées de bonheur qui rayonnaient sur le front et dans les yeux de la mère.

On frappa discrètement à la porte de la chambre à coucher.

— Entrez ! s'écria la comtesse, presque réveillée en sursaut par un bruit humain.

C'était mademoiselle Miette, la fille de chambre de madame de Marsal, un très-agréable échantillon du type féminin en Provence, dans ce qu'il a de plus accentué en matière de langage et de physionomie. Elle était armée d'un bougeoir que sa main défaillante avait peine à soutenir, et elle avait les paupières bouffies de sommeil.

— Il se fait tard, dit la jeune Miette, en réprimant tant bien que mal un bâillement, et je viens voir si madame veut que je la déshabille.

— Ah ! bon Dieu ! reprit la comtesse qui avait machinalement porté ses regards sur la pendule, déjà onze heures ! Pardon, ma pauvre Miette, de t'avoir fait attendre ainsi. Il fallait entrer plus tôt. Allons, prépare-moi vite ma toilette de nuit, bien que je n'aie nulle envie de dormir : il fait si chaud !

— Oh ! oui, répartit la jeune fille, la nuit est presque aussi brûlante que l'a été la journée ; et puis, voyez-vous, madame la comtesse, je me suis laissé dire qu'il n'y a rien qui tienne éveillée comme le bonheur, et, ma foi, sous ce rapport-là, il faut convenir que madame est bien heureuse, puisque monsieur revient demain après une absence de près de six mois.

— Demain ! dit la comtesse dont le doux visage s'illumina d'allégresse ; demain sera tout à l'heure aujourd'hui, puisqu'il est plus de onze heures.

La camériste se mit en devoir de préparer la toilette de sa maîtresse, et, tout en rendant à la comtesse quelques légers services, elle paraissait attendre avec impatience l'occasion de décharger sa langue d'une nouvelle qui lui pesait singulièrement et qu'elle maintenait avec une grande difficulté sur le bord de ses lèvres. Il fallait que la physionomie expressive de

mademoiselle Miette trahît bien évidemment ce qui se passait à cet égard dans son âme, puisque madame de Marsal s'en aperçut et lui dit :

— Eh bien ! qu'as-tu, Miette ? on dirait que tu as quelque chose à m'apprendre et que tu n'oses le faire ? Que se passe-t-il ?

— En effet, balbutia la camériste avec un peu d'embarras, j'ai à apprendre à madame une nouvelle qui lui fera bien plaisir aussi..... mais je ne sais si je dois....

— Parle, mon enfant.

— M. le marquis de Saint-Pons repart pour Alger ; madame va être débarrassée de ses poursuites..... Madame pourra sortir et se promener comme il lui plaira.

Le front de la comtesse s'assombrit légèrement, et, regardant la jeune fille fixement, elle s'écria :

— Miette, qui vous a appris cette nouvelle ?

— Mon Dieu, madame, répondit Miette en rougissant, il ne faut pas m'en vouloir pour cela, je vous en prie, C'est le valet de chambre de M. le colonel que j'ai rencontré sur la route en revenant de voir ma tante, même qu'il voulait encore me donner une lettre pour madame de la part de son maître... mais je l'ai refusée.

— Vous avez bien fait, Miette ; car, si vous eussiez agi autrement, malgré l'attachement que je vous porte, je n'aurais pu vous garder à mon service.

Il y eut un silence ; puis, la camériste reprit d'un ton câlin :

— C'est donc un homme bien dangereux, madame, que M. le marquis de Saint-Pons ?

— Je ne sais, répondit la comtesse ; il a du moins cette réputation. Quoi qu'il en soit, je suis fort aise d'apprendre ce départ, qui coïncide si bien avec le retour de M. de Marsal. Mon mari aurait pu se rencontrer avec M. de Saint-Pons, et, je le connais, s'il avait soupçonné un seul instant que ce monsieur... Oh ! l'idée seule de ce qui pouvait en résulter me pénètre d'épouvante.

— Et pourtant, s'écria la jeune fille, en forme d'à parte, Dieu sait s'il y a dans toute la Provence une seule femme qui ait plus de vertu que madame la comtesse. Ah ! dame ! c'est qu'il faut être une sainte comme madame pour résister si longtemps et si courageusement à un séducteur comme M. le marquis de Saint-Pons.

La comtesse de Marsal ne put réprimer un sourire en recueillant de la bouche de sa camériste cette naïve appréciation de sa conduite.

— Ma pauvre Miette, lui dit-elle ensuite d'un ton sérieux, tu es bien jeune encore et tu ignores que lorsqu'une honnête femme aime véritablement son mari, elle est inaccessible à toutes les séductions. Alors même que M. de Marsal n'aurait pas tous les titres à mon affection, il y a dans ce berceau un cher petit ange qui veille toujours sur moi : c'est ma fille, ma Georgina. Tu apprendras tout cela plus tard, Miette, et tu reconnaîtras qu'on n'est nullement une sainte, parce qu'on remplit son devoir, surtout quand ce devoir est si facile.

Miette rougit légèrement en recevant cette petite leçon de sa maîtresse, et comme la toilette de nuit de cette dernière était achevée, elle se mit en devoir de se retirer. Elle était déjà sur le seuil de la porte, lorsque, revenant sur ses pas, elle s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! étourdie que je suis, et moi qui allais oublier de fermer la fenêtre !

— Va ! va ! reprit la comtesse, tu peux te dispenser de ce soin ; il fait si chaud ! Pourvu que les rideaux soient baissés, la fenêtre peut bien rester ouverte. J'espère que la nuit apportera un peu de fraîcheur dans cette chambre.

— Ce sera comme il plaira à madame, dit la camériste : mais, pour moi, je ne voudrais pas dormir la fenêtre ouverte, surtout à un rez-de-chaussée, quand bien même on me ferait des rentes pour cela. J'ai trop peur des voleurs, surtout depuis que Marius, le jardinier, m'a dit qu'on était venu, la nuit, lui voler des pêches.

— Peureuse ! fit la comtesse. Si les voleurs de fruits pouvaient se douter qu'on dort ici les fenêtres ouvertes, cela seul suffirait pour les écarter, parce qu'ils craindraient d'être surpris au moindre bruit. Va t'enfermer dans ta chambre, et ne rêve pas de voleurs surtout.

Dès que sa camériste fut sortie, madame de Marsal s'agenouilla devant le berceau de sa fille et fit sa prière ; puis, se relevant, elle baisa tendrement au front l'endormie, éteignit sa lampe et se jeta sur son lit, où elle ne tarda pas à s'endormir elle-même d'un profond sommeil.

Voyons ce que devenait pendant ce temps mademoiselle Miette.

La jeune fille, ne s'était pas plutôt trouvée seule qu'elle avait tiré furtivement de la poche de son tablier certaine lettre qu'elle s'était mise à contempler d'une façon toute particulière, se livrant en même temps mentalement à ce naïf monologue, assez usité parmi ses pareilles dans toute circonstance analogue :

— C'est donc cela qu'on appelle une lettre d'amour ? Je voudrais bien savoir comment c'est fait et ce qu'il y a d'écrit là-dedans. Ce doit-être bien gentil. Ah ! si madame apprenait que j'ai reçu cette lettre pour elle et que j'ai même promis de la lui remettre, c'est pour le coup que je serais renvoyée ! Mais baste ! elle ne le saura pas, et cela ne fera de mal à personne que je lise cette lettre avant de la brûler...

Tout en se livrant à ce raisonnement d'une irrésistible logique, mademoiselle Miette avait insensiblement rompu le cachet de la lettre, qui ne tenait guère, et bientôt il lui était donné de lire plus ou moins couramment ce qui suit :

« Serez-vous toujours inexorable, charmante et adorée
« comtesse ? Je pars pour l'Afrique demain. Je ne
« sais quel pressentiment me dit que je ne reviendrai
« pas. Je vous en supplie à deux genoux : permettez
« que je cherche encore une fois à vous voir dans le
« cours de cette soirée. Puisque vous craignez tant de
« vous compromettre, je choisirai le moment où tous
« vos domestiques seront couchés, et nul au monde ne
« saura jamais que j'ai eu avec vous cette entrevue
« suprême, que vous ne pouvez me refuser à une heure
« si solennelle de mon existence. Je ne vous demande
« même pas de me répondre ; mais je vous avertis que
« si vous vous abstenez, je suis déterminé à prendre
« votre silence pour un acquiescement, et, dussé-je
« trouver la mort dans cette entreprise, là, pas plus
« qu'ailleurs, je ne suis homme à reculer... »

La jeune camériste n'eût pas plutôt achevé sa lecture qu'elle comprit toute l'étendue de la faute qu'elle avait commise en se chargeant d'un pareil message. Elle eut d'abord la pensée d'aller se jeter aux genoux de madame de Marsal et de lui tout avouer, mais la honte et la crainte la retinrent. Pâle, éperdue, elle avait replié machinalement la lettre fatale et se dirigeait en tremblant vers la partie des bâtiments où sa chambre était située, lorsqu'elle se trouva face à face avec Marius, le jardinier, qui tenait à la main ses deux arrosoirs vides.

Marius était un ancien matelot qui avait servi sous les ordres du comte de Marsal, et s'était senti pris un beau matin, du goût le plus violent pour l'horticulture. Économe et frugal jusqu'à l'excès, il réalisait dans sa

personne ce type, assez commun dans le midi de la France, du paysan que la soif du lucre dévore, et qui se passerait volontiers de boire et de manger pour arrondir le lopin de terre objet de sa convoitise.

— Bonsoir, m'am'zelle Miette, s'écria-t-il en s'arrêtant devant la jeune fille. Vous allez vous coucher bien tard aujourd'hui, pourtant, vous n'avez pas de fleurs à arroser, vous.

— C'est vrai, monsieur Marius, reprit la camériste, mais il fait si chaud qu'on ferait volontiers du jour la nuit et de la nuit le jour.

— Je ne dis pas non, repartit le jardinier ; mais est-ce que c'est le chaud qui vous rend si pâle, mam'zelle Miette ? Et puis, qu'est-ce que vous tenez donc là dans votre main ?

— Moi ! rien, monsieur Marius, rien absolument.

— Pourquoi donc que vous rougissez alors, mam'zelle Miette ? Est-ce que c'est encore le chaud ?

— Peut-être bien, monsieur Marius.

— Allons ! allons ! vous êtes une fine mouche et vous vous méfiez de moi. Eh bien ! vrai, vous avez tort, parce que moi d'abord je vous chéris par dessus tout, par dessus les fleurs du bon Dieu, que j'ai tant de peine à arroser, par dessus mes pêches que j'ai tant de peine à préserver des oiseaux et des voleurs.

— Même encore par dessus les pièces de cent sous ? murmura malicieusement la jeune fille.

— Qu'elles viennent du bon Dieu ou diable, je vous préfère même aux pièces de cent sous, mam'zelle Miette. Ah ! dame ! c'est que vous êtes si gentille !

— Vous voulez m'enjoler, monsieur Marius, laissez-moi aller me coucher !

— La preuve que je ne veux pas vous enjoler mam'zelle Miette, c'est que je suis tout prêt à vous prendre pour femme si vous voulez bien de moi pour mari.

— Dame ! on y réfléchira, monsieur Marius.

— A la bonne heure, mam'zelle Miette, pourvu que vous ne réfléchissiez pas trop longtemps. Ah ! c'est que je ne suis pas de ces flambards qui s'en vont dépenser leur argent dans les ports, partout où on relâche, et qui n'ont d'autres ressources que l'hôpital sur leurs vieux jours ! J'ai quelques bons morceaux de vignes là-bas, sur les côtes, et de l'argent placé sur première

hypothèque, comme dit M. le notaire. Tout cela est à vous, mam'zelle Miette, le jour où vous voudrez être madame Marius.

— Nous en reparlerons une autre fois, monsieur Marius. Aujourd'hui, il est trop tard.

— Voyez vous cela !... M'est avis, mam'zelle Miette, que vous êtes aussi coquette que vous êtes gentille.

— Pourquoi pas ?

— Prenez-y bien garde, au moins ! Si vous m'acceptez, je ne veux pas qu'on rôde autour de vous ; que j'y prenne quelqu'un, on aura affaire à moi.

— Oh ! le vilain jaloux ! Je vous avertis, monsieur Marius, que je ne veux pas qu'on se querelle à cause de moi.

— Des querelles ! fi donc ! mam'zelle Miette, pour qui me prenez-vous ? Je n'ai jamais de querelles avec personne, moi, c'est connu. Mais, quand les gens font... ce qu'ils ne doivent pas faire, quand ils cherchent à me prendre ce qui est mon bien, j'ai à leur service, le jour un bâton, la nuit un bon fusil.

— Malheureux ! que dites-vous là ? est-ce que vous seriez capable ?...

— Écoutez mam'zelle Miette, voilà assez longtemps qu'on vient me voler mes pêches, et j'y tiens, moi à mes pêches. Eh bien, je ne vous dis que cela : le premier que j'y prendrai fera connaissance avec mon bâton si c'est le jour, avec mon fusil, si c'est la nuit. Et maintenant, mam'zelle Miette, bonsoir ! je ne vous empêche pas d'aller vous coucher. Vous me direz demain à quoi vous êtes résolue.

Ayant ainsi parlé, le jardinier tourna brusquement le dos à la jeune fille, qui plus morte que vive, gagna précipitamment sa chambrette, non sans maudire plus d'une fois l'imprudence qu'elle avait commise en se chargeant du billet de M. le colonel de Saint-Pons et la fatale curiosité qui l'avait poussée à en prendre lecture : de tout cela il ne pouvait résulter que malheur. Les femmes, surtout quand elles sont jeunes, ne sont généralement que trop disposées à se montrer filles d'Ève ; et la pauvre Miette, on le voit, ne faisait pas exception sous ce rapport, à la règle commune.

Pour peu que le lecteur soit désireux de connaître tout ce que la complaisance et la curiosité coupable d'une jeune camériste peuvent enfanter de conséquences terribles, il convient de laisser s'écouler environ une heure : c'est le temps nécessaire pour que tous les hôtes de la villa de M. le comte de Marsal soient profondément endormis. Il est par conséquent plus de minuit.

De gros nuages noirs, signes précurseurs de l'orage, ont depuis longtemps envahi une partie du firmament et viennent, par intervalles, voiler le disque de la lune. En même temps les sourds grondements du tonnerre retentissent à la fois au loin dans la direction des montagnes du Coudon et du Pharon, et du côté de la haute mer, bien au delà des îles d'Hyères. La chaleur est de plus en plus étouffante. La Méditerranée, avec ses ondes phosphorescentes, semble un immense bol de punch enflammé.

Dans un des rares intervalles où les rayons de la lune pénètrent le sombre linceul sous lequel ils sont ensevelis, on peut voir, à cette clarté douteuse, se glisser furtivement sous les charmilles du jardin un fantôme masculin, plein de souplesse et d'élégance autant qu'il est possible d'en juger par sa taille et sa tournure.

Ce fantôme, après avoir rasé quelque temps les murs de l'habitation en cherchant évidemment à assourdir le bruit de ses pas sur le sable, se dirige tout à coup vers le grand pavillon, mais en portant ses regards de côté et d'autre, comme s'il s'attendait à voir venir quelqu'un à sa rencontre. Trompé dans son attente, il s'arrête quelques instants indécis sur le parti qu'il doit prendre, puis il s'avance vers le perron et cherche à ouvrir la porte d'entrée... Cette porte est fermée intérieurement, et alors pour la première fois le fantôme se manifeste être vivant par un énergique juron.

Que faire ? que devenir ? Le promeneur nocturne paraît hésiter de nouveau. Mais tout à coup il tressaille en apercevant à quelques pas une fenêtre demeurée ouverte, devant laquelle un simple rideau de mousseline se trouve abaissé. Dès lors notre homme a pris son parti, et, levant les yeux au ciel comme pour lui demander assistance dans sa téméraire entreprise, non sans avoir, au préalable, frisé sa moustache, il s'élance résolument, franchit l'appui de la fenêtre et pénètre dans l'intérieur du pavillon.

Est-il besoin de dire ici quel était ce promeneur nocturne dans lequel, à coup sûr, nulle lectrice n'a crû voir un voleur dans l'acception toute brutale d'un pareil mot ? Aussi bien il faut croire que la Providence, qui intervient beaucoup plus souvent qu'on ne se l'imagine dans les affaires humaines, n'était nullement propice à cet audacieux entrepreneur d'escalade. En effet, bien peu d'instant après qu'il avait osé, dans un but certainement très criminel, assumer sur sa tête toutes les circonstances aggravantes définies par le code pénal en matière d'attentats contre les personnes et les propriétés, un effroyable coup de tonnerre déchira tout à coup la masse de

nuages noirs qui s'était amoncelée dans le firmament et ébranla jusque dans ses fondements la maison de M. de Marsal.

En même temps, un cri d'angoisse et de terreur retentit dans la chambre de la comtesse, un cri dont aucune parole humaine ne saurait rendre l'expression déchirante. A ce cri se joignirent presque instantanément les pleurs et les lamentations de la petite Georgina, réveillée en sursaut par la violence du coup de tonnerre.

Décidément la place n'était plus tenable. Aussi à la lueur fauve des éclairs qui se succédaient avec rapidité, on eût pu voir bientôt le même fantôme qui avait escaladé si résolument l'appui de la fenêtre franchir de nouveau ce faible obstacle, mais cette fois en se retirant encore plus vite qu'il n'était venu, puis la fenêtre se referma brusquement.

Cependant la pluie commençait à tomber à larges gouttes et l'orage se déclarait avec une effrayante intensité. Le fantôme, insuffisamment protégé, à ce qu'il paraît, contre les cataractes célestes par un vêtement tout à fait approprié à la grande chaleur, se mit à marcher à pas précipités du côté du jardin où la muraille formait terrasse et promettait ainsi une retraite facile au moyen d'un saut de deux à trois mètres au plus ; mais bientôt, au craquement de ses pas sur le sable de l'allée vint se joindre un autre bruit de pas, puis on entendit le crépitement d'un fusil qu'on arme, et une voix rude s'écria :

— Ah ! le gredin ! je le tiens cette fois et je ne le manquerai pas.

Il n'y avait pas une minute à perdre. S'appuyant d'une main sur le chaperon de la muraille, le fantôme s'élança d'un bond et s'en alla tomber à pieds-joints dans un petit sentier qui serpentait au dessous de l'habitation à travers un bois de lentisques. Mais, si rapide qu'eût été cette évolution, la poudre éclatant à l'instant dans le fusil qu'on venait d'armer, l'avait été encore davantage, et un cri de douleur succédant à la détonation, avait révélé l'action foudroyante d'une charge de menu plomb de chasse lancée à petite portée.

La même voix rude et vibrante, celle de Marius le jardinier, reprit alors avec un accent de satisfaction sauvage :

— Il est tombé. Tant mieux ! cela lui apprendra à venir voler mes pêches.

Après un pareil exploit, Marius pensa que ce qu'il avait de mieux à faire, surtout par une pluie battante était de rentrer bien vite dans son lit et de s'y reposer jusqu'au lendemain matin.

Au moment où il allait se rendre à son travail accoutumé, Miette parut devant lui, et, le regardant fixement :

— Malheureux ! lui dit-elle, qu'avez-vous fait cette nuit ?

— Eh bien, quoi ? répondit Marius, j'ai fait la police de mon jardin. Tant pis pour les voleurs s'ils attrapent du plomb !

— Êtes-vous sûr, reprit la jeune fille, d'avoir atteint celui dont vous parlez ?

— Pardine ! je l'ai entendu geindre.

— Bonté divine ! vous l'avez blessé ? Mais ce n'était pas un voleur... peut-être.

— Pourquoi donc qu'il se serait sauvé alors, mam'zelle Miette ?

— Pourquoi... pourquoi ?... Savez-vous lire, monsieur Marius ?

— Oh ! que non pas, mam'zelle Miette.

— Alors, prêtez-moi bien vos deux oreilles et écoutez ce que je vais vous lire, monsieur Marius.

Après ce préambule, la camériste se mit en devoir de donner lecture du billet, mais par une sorte de capitulation de conscience, en refusant énergiquement d'en nommer l'auteur.

Quand cette lecture fut terminée, le rustre, dont les yeux s'étaient à la fois écarquillés et enflammés, s'écria, en tendant à la jeune fille sa main crochue et calleuse :

— Maintenant, mam'zelle Miette, si vous voulez m'épouser, notre fortune est faite ; mais gardez bien soigneusement ce billet, au moins !

La jeune fille haussa les épaules, et, retirant vivement sa main :

— Intéressé et mauvais cœur ! murmura-t-elle.

— Ah bah ! repartit Marius d'un ton presque indifférent, son secret m'appartient. Elle y viendra, la petite !

Ce même jour, dans la matinée, Miette entra suivant sa coutume dans la chambre à coucher de la comtesse de Marsal pour l'habiller.

— Ah ! ma pauvre Miette, s'écria la jeune femme, quelle épouvantable nuit !

— Heureusement, reprit la camériste, le temps paraît complètement remis ce matin ; mais est-ce que madame la comtesse n'a pas entendu aussi un coup de fusil cette nuit entre minuit et une heure ?

— C'est possible, répartit la jeune femme, dont les joues pâles se colorèrent aussitôt d'une vive rougeur ; mais j'aurai pris la détonation pour un coup de tonnerre.

— Pourtant cela ne se ressemble guère, madame la comtesse ; à telles enseignes qu'il y a encore au bout du jardin, sur le chaperon de la muraille, la trace d'une main sanglante... la main du voleur, n'est-ce pas, madame ; car, bien qu'il ait plu toute la nuit, les feuilles du grand mûrier ont empêché la pluie d'effacer le sang.

— Seigneur, mon Dieu ! balbutia la jeune femme en joignant les mains et en levant les yeux au ciel avec une expression manifeste de poignante inquiétude. Puis elle ajouta timidement, au bout de quelques instants.

— A-t-on quelques soupçons sur ce... voleur ? Sait-on ce qu'il est devenu ?

— On l'ignore, madame ; mais madame jugera sans doute à présent qu'il est imprudent de laisser sa fenêtre ouverte la nuit.

— Oh ! certainement, Miette ; d'ailleurs, tu vois, je l'avais refermée.

A cet instant, on sonna à la porte de l'habitation. Mme de Marsal tressaillit.

— Si c'était déjà mon mari ! s'écria-t-elle avec une indéfinissable expression d'anxiété et de terreur qui étouffait dans son cœur la joie et l'espérance. Sais-tu bien, Miette, que c'est aujourd'hui qu'il nous revient ?

— Ce n'est pas M. le comte, répondit la camériste qui avait porté ses regards à l'extérieur mais c'est une lettre qu'on apporte.

— Une lettre ! Ah ! c'est une lettre de lui sans doute ; va vite me la chercher, Miette.

La camériste rentra au bout de quelques secondes, tenant à la main un message qui était bien en effet de l'écriture de M. de Marsal, La comtesse le décacheta avec une vivacité fiévreuse ; puis, à mesure qu'elle le lisait, on vit sa tête charmante s'affaïsser sur son sein et de grosses larmes rouler dans ses yeux.

— Qu'est-ce donc, madame, dit la camériste, que se passe-t-il ?

— Hélas ! ma pauvre enfant, il ne pourra être ici que dans un mois ou six semaines au plus tôt.

— Eh bien ! madame, un mois, six semaines sont bientôt passés quand le bonheur est au bout.

— Tu crois cela, toi, Miette !

— Je le crois, madame.

Pour la première fois, la comtesse de Marsal venait d'apprendre avec je ne sais quel instinct secret de soulagement, sinon même de satisfaction, que

le retour de ce mari, objet de sa plus tendre affection, se trouvait différé. Et pourtant, la comtesse de Marsal n'était pas coupable.

Quelques instans après, Marius fit signe à la camériste de la comtesse qu'il avait à lui parler, et l'ayant prise à part, sous un massif d'orangers en pleine terre, où nul regard ne pouvait les atteindre ;

— Eh bien ! mam'zelle Miette, lui dit-il, puisque vous connaissez le nom du voleur, voulez-vous me le dit, à présent ?

— Jamais ! répondit énergiquement la jeune fille.

— Alors, répartit Marius, j'ai mon secret aussi moi, une trouvaille que je viens de faire au pied du mur, là-bas, et dont je voulais vous faire cadeau, mam'zelle Miette. Mais vous ne l'aurez pas.

— Qu'est-ce donc ? s'écria curieusement la camériste.

— Le jardinier tira avec mystère de sa poche une blague à tabac, et se mit en devoir de l'ouvrir. Miette n'y eut pas plutôt jeté les yeux, qu'elle poussa un cri terrible, et plus pâle qu'une morte, s'enfuit en courant.

La trouvaille de Marius était une bague encore toute imprégnée de sang, et à laquelle adhérait un lambeau de chair humaine.

II

LE CHOLÉRA EN PROVENCE

C'est par une nuit orageuse de l'été de 1835 qu'a commencé l'histoire dont nous avons entrepris le récit. Usant de notre privilège de romancier, nous demanderons au lecteur la permission de laisser s'écouler entre cette nuit mémorable et les événemens dont elle devait être le prologue, un entr'acte de dix-huit ans. C'est, en conséquence, seulement en 1853 que nous reprenons notre tâche de narrateur. Maintenant examinons les changemens qu'un laps de temps aussi prolongé avait pu amener dans les hôtes habituels de la villa ou bastide du comte de Marsal, entre Toulon et les îles d'Hyères.

Si la nature est immuable dans ses enchantemens au fond de ce petit coin de la Provence, qui rappelle les plus poétiques paysages des rives de l'Asie-Mineure, si le grand pavillon se dégage toujours coquettement avec ses blanches façades et ses persiennes peintes en vert au milieu des plantations qui lui servent d'encadrement comme les flots bleus de la Méditerranée d'horizon, il ne faut pas s'attendre à retrouver, après dix-huit ans, les habitans du domaine dans ce merveilleux état d'identité et de conservation consacré par la baguette des fées pour les hôtes du palais de la Belle au bois dormant.

Quatre personnes sont assises autour d'une table sur laquelle apparaissent encore les reliefs d'un déjeuner de famille : un homme et trois femmes. Le repas est terminé et, seul entre les convives, l'homme tient encore à la main une tasse de thé que sa voisine vient de lui verser et dont il semble aspirer l'arôme bienfaisant. Cet homme est le seigneur châtelain, M. le comte de Marsal attendu en 1835 par la dame châtelaine. M. de Marsal n'était alors que capitaine de vaisseau ; il est devenu contre-amiral. Mais, hélas ! il n'avait en ce temps-là que quarante-trois ans, et maintenant il a dépassé la soixantaine. La force et la maturité de l'âge ont fait place à la vieillesse qui vient si vite, surtout pour les marins ; si sa taille a conservé un reste d'élégance, il ne le doit qu'à sa haute stature et à sa maigreur. Ses sourcils sont demeurés noirs et épais, comme au temps où leur simple froncement

faisait trembler tout un équipage ; mais les boucles de ses cheveux, en se raréfiant sur son front, se sont argentées comme pour offrir un bizarre symbole de nos jours parfois plus brillants à mesure qu'ils sont moins nombreux.

La comtesse de Marsal, placée à table à la droite de son mari, quoique jeune encore, a subi les injures du temps, ce tyran, le seul peut-être en ce monde dont le joug n'a point connu d'insurrections. Sa blonde et ondoyante chevelure s'est massée de teintes grises. Ses traits amaigris, en conservant leur finesse, ont perdu la fermeté de leurs contours. Le cercle brun qui encadre ses yeux bleus, jadis si pleins de douceur et maintenant voilés par la mélancolie, accuse les traces de longues insomnies ; on dirait qu'une lutte intérieure contre une souffrance injurieuse qu'elle cherche en vain à repousser a épuisé les forces de la comtesse, et que la victoire peut-être lui a coûté plus cher qu'une défaite.

Si le comte et la comtesse de Marsal, déjà engagés l'un et l'autre sur le versant opposé de la montagne, dans le sentier glissant qui regarde le tombeau, personnifient assez justement l'hiver et l'automne, nous retrouvons heureusement aussitôt la loi consolante du renouvellement de l'humanité, de cette adolescence éternelle de la création, dans deux jeunes filles assises à côté de leur père et de leur mère au repas du matin, et l'on sent l'œuvre de la mort déjà conjurée par ces gracieuses créatures, toutes deux fraîches et rayonnantes comme une matinée de printemps.

Les deux sœurs forment les deux types les plus opposés. L'aînée, Georgina, qui est apparue un instant au commencement de ce récit, enfant au fond de son berceau, est devenue une grande belle fille à la taille élancée, aux yeux bruns, aux sourcils noirs ; elle rappelle toujours le contre-amiral et la fière puissance de sa jeunesse. Sa sœur cadette, dont les traits pleins de finesse et d'expression ont peut-être moins de régularité, est tout le portrait de sa mère, à qui elle a emprunté ses cheveux blond cendré, le tissu transparent de sa peau, ses yeux du gris-bleu le plus doux, et jusqu'à ses dents d'un blanc lacté. Comme sa mère aussi Emmeline (c'est le nom qu'on lui a donné,) est d'une stature un peu au-dessous de la moyenne.

En résumé, des deux sœurs, l'une est la beauté, peut-être un peu plastique et sensuelle dans tout son épanouissement ; l'autre est la grâce dans toute sa pudique candeur. Maintenant que nous avons dépeint, tant bien que mal, les quatre personnages dont se compose la famille de Marsal, il est temps de leur donner la parole.

Il y a généralement dans la vie de campagne, à l'issue du déjeuner, deux graves occupations : c'est d'abord la lecture du journal, puis le soin de dresser le bilan de la journée. L'amiral, dont l'âge et les fatigues du métier de marin avaient quelque peu affaibli les jarrets, n'intervenait guère qu'à titre consultatif en ce qui touche le second point, du moment où il s'agissait d'excursions pédestres, de courses à ânes, de chasse aux papillons et de tout ce qui constitue ordinairement, dans la villégiature, les passe-temps des jeunes filles. En revanche, il savourait avec avidité les nouvelles que lui apportait son journal, sauf à s'endormir ensuite, par mesure d'hygiène digestive, quand il entreprenait de lire ce qu'on appelle les premiers-Paris.

Il en était arrivé là sans doute, car déjà ses paupières commençaient à s'allourdir et son menton s'inclinait mollement sur sa poitrine, lorsqu'il se redressa soudain sur son siège, en poussant une exclamation de surprise et de chagrin.

— Qu'est-ce donc ? s'écrièrent à la fois les trois femmes.

— En voici bien d'une autre ! reprit le comte en se levant et en marchant à grands pas autour de la table avec une vive agitation. Il ressuscite cet hydre maudit ? Il n'a donc pas fait encore assez de victimes ?

— De qui parlez-vous ? repartit la comtesse de Marsal.

— De qui je parle, morbleu ! Est-il besoin de le demander ? Je parle du choléra, mes enfans, qui, à l'heure qu'il est, est bien décidément déclaré à Paris et dans une bonne partie de la France. Le gouvernement avait cru devoir, pour ne point exciter d'inquiétudes dans la population, dissimuler l'invasion de ce terrible fléau ; mais il pense aujourd'hui qu'il vaut mieux proclamer nettement ce qui en est que d'entretenir plus longtemps les exagérations de la peur, accrues par le mystère même. Le gouvernement a raison, sacrebleu ! La France est l'empire des braves ; mais on a oublié d'en chasser les poltrons.

— Le choléra ! murmura naïvement Emmeline, il ne me fait pas peur à moi !

— C'est que tu es la digne fille de ton père, toi, chère enfant, reprit l'amiral en la baisant au front.

— Et moi, repartit Georgina, avec un mélange de fierté et de dépit, je ne me crois pas moins que ma sœur votre digne fille, cher bon père, et de plus je suis l'aînée. Eh bien ! j'avoue que j'ai peur du choléra. D'abord, je n'aime pas les maladies qui arrivent comme la foudre.

— Qu'importe, dit l'amiral, si elles s'en vont de même ?

— Eh mais, reprit Georgina, si l'on s'en va aussi avec elles ?

— Ma foi ! repartit l'amiral, c'est quelquefois un malheur ; souvent un bonheur.

— Le choléra est-il décidément contagieux ? fit la comtesse, qui avait, à l'issue du déjeuner, pris un ouvrage de broderie, sorte d'amortissement pour ces activités fébriles et dévorantes qu'aiguillonne l'importunité de quelque intime douleur.

— Allons donc ! s'écria le comte, il est contagieux comme la goutte et le rhumatisme, voilà tout. Épidémique, je ne dis pas ; mais moi qui vous parle, à mon dernier voyage dans l'Inde, j'ai vu mourir sous mes yeux, à mes côtés, la moitié de mon équipage et de mon état-major, sans que ma santé ait eu à souffrir la moindre atteinte de cette horrible maladie.

— C'est vrai, dit la comtesse, et je me rappelle encore toutes les inquiétudes que j'ai éprouvées à cette occasion.

— C'est que tu t'inquiètes aisément, ma pauvre femme, aussi, comme je t'ai grondée au retour ! Il est vrai que mes reproches n'ont pas servi à grand'-chose. C'est un fâcheux exemple que tu donnes là à tes filles. Je desire qu'elles t'imitent sous tous les rapports, excepté sous celui-là.

— Eh bien ! interrompit Emmeline, puisqu'il en est ainsi, je veux, si le choléra vient à se déclarer dans nos environs, aller soigner les malades pour leur inspirer du courage.

— Tu feras bien alors de t'y rendre seule, reprit Georgina ; quant à moi, je n'ai pas le moindre goût pour le métier de sœur de charité.

— Eh quoi ! répartit la jeune fille, ne viendras-tu pas aujourd'hui avec moi voir notre bonne nourrice cette pauvre Madeleine, qui est si joyeuse quand nous venons la visiter ? Marius va cueillir un panier de fruits à son intention, et si tu veux, ma sœur, que nous allions le lui porter ensemble, cela nous fera une charmante promenade, sans parler de toutes les histoires que Marius nous racontera pendant le chemin sur ses campagnes de mer, au temps où il était matelot sous les ordres de notre bon père.

La grande et belle Georgina fit une moue pleine de dédain en écoutant cette naïve proposition.

— Je sais par cœur, dit-elle, toutes les histoires de Marius, que je trouve un peu trop poltron pour un matelot et beaucoup trop bavard pour un jardinier. Quant à la pauvre Madeleine, bien qu'elle commence à radoter un peu, j'ai vraiment de l'affection pour-elle ; mais je ne me sens point en

humeur de marcher aujourd'hui. J'ai mal aux nerfs et je suis sûre que je vais avoir la migraine.

— En effet, ma fille, repartit la comtesse d'un ton d'affectueux reproche, toutes tes paroles depuis quelques instants annoncent une prédisposition malade qui m'inquiète.

— Oh ! pour le coup, s'écria le comte en riant aux éclats, je te préviens, ma bonne amie, que je ne saurais partager cette inquiétude-là, à propos des nerfs de notre chère Georgina... Les nerfs ! les nerfs ! moi, je n'y crois pas d'abord aux nerfs, surtout pour la fille d'un marin.

— Méchant père ! balbutia Georgina avec un peu de confusion.

— Veux-tu, Georgina, continua l'amiral, que je t'explique ton mal de nerfs, moi qui ne suis pas médecin, pourtant ? D'abord, tu es fort contrariée d'apprendre l'invasion du choléra, non pas tant parce que tu as peur du fléau que parce que tu pressens instinctivement que son invasion va être un temps d'arrêt pour toute espèce de plaisirs, ce qui est très-maussade assurément pour une jeune fille de vingt ans. Ensuite... faut-il tout te dire ?

— Dites, dites, mon père.

— Ensuite... tu ne m'en voudras point, n'est-ce pas, de ma franchise de marin ?

— Au contraire.

— A la bonne heure ! Eh bien ! tu es pleine de qualités, tu as de la beauté... d'abord, tu es tout mon portrait, quand j'étais jeune s'entend, et que j'étais la coqueluche des belles dames de Toulon. Je n'étais pas marié dans ce temps-là, et c'est tout au plus si vous étiez née, madame la comtesse de Marsal ; donc j'étais dans mon droit.

Mais enfin, mon père ?

— Enfin... enfin, mon enfant, le soleil lui même a des taches ; eh bien ! tu as une tache aussi, toi, mon cher soleil, oh ! rien qu'une toute petite.

— Laquelle ?

— Tu es jalouse.

— Jalouse, moi ! oh ! quelle plaisanterie ! Et de qui donc, mon bon père ?

— De ta sœur.

— Tu le vois, Georgina, s'écria la comtesse de Marsal, qui n'avait point levé les yeux de sa broderie pendant la durée de ce colloque, ton père pense absolument comme moi, et pourtant il ne pouvait se douter que moi-même...

— Pensez tout ce que vous voudrez, mon cher papa et ma chère maman, interrompit gracieusement Emmeline ; quant à moi, qui suis naturellement fort intéressée dans la question, je vous demande la permission de ne pas partager votre sentiment et de vous dire qu'il ne repose que sur des chimères, n'est-pas, ma chère et bonne sœur ?

En parlant ainsi la jeune fille se leva précipitamment de table et courut se jeter dans les bras de Georgina qu'elle couvrit de ses baisers.

— Parbleu ! s'écria le comte de Marsal en essuyant une larme, je me confesse vaincu et je renonce à entendre la justification de l'accusée.

— Il est heureux pour l'accusée, reprit Georgina, qu'elle ait trouvé un avocat.

— Un avocat ! soit, repartit l'amiral, et un charmant petit avocat par-dessus le marché ! Allons, mes enfans, venez m'embrasser toutes les deux ; je lirai mon journal plus tard.

Quelques instants s'écoulèrent dans ces doux épanchements de famille, puis le comte de Marsal dit à ses filles :

— La journée s'avance et si vous voulez aller visiter votre nourrice, il est temps de faire vos préparatifs de départ et de prévenir Marius qui vous accompagnera. Je suppose, ma chère Georgina, que tu es toute disposée maintenant à t'associer au pèlerinage de ta sœur ?

— Veuillez m'en dispenser mon père.

— Mais, quel motif ?

— Le motif, je vous l'ai dit, et puis j'ai entrepris la lecture d'un feuilleton fort intéressant.

— C'est possible, mais le pèlerinage projeté par Emmeline, s'il n'est pas plus intéressant est, ce me semble, plus utile et plus méritoire que la lecture de tous les feuilletons du monde.

— Comme il vous plaira, mon père. Je sais que toutes les idées de ma sœur sont toujours excellentes ; c'est pour cela que j'appréhendais d'en gâter une en m'y associant ; mais du moment que vous en jugez autrement...

— Allons ! dit l'amiral en se levant avec mauvaise humeur, Il paraît que c'est un parti pris pour aujourd'hui, et comme je veux éviter à ma chère Emmeline une compagnie aussi maussade que celle de sa sœur aînée, c'est moi qui décide maintenant que sa sœur aînée restera au logis. Je regrette, ma pauvre enfant continua M. de Marsal en baisant sa fille cadette, que mes mauvaises jambes ne me permettent pas de t'accompagner. Je vois que tu

seras réduite pour toute société à ce butor de Marius, qui portera le panier de provisions.

— J'ai peur que Marius ne soit pas de meilleure composition que ma sœur, répondit Emmeline en soupirant ; il n'aime pas beaucoup à se déranger.

— Que cela soit de son goût ou non répliqua l'amiral du ton qu'il avait à son bord, il sait que je veux de la discipline ici ; d'ailleurs il est payé pour obéir, et bien payé.

— Il me semble, dit Georgina, que ce n'est pas là son sentiment, car il demande sans cesse de l'argent à maman.

— Et pas toujours aussi respectueusement qu'il le devrait, ajouta Emmeline.

— Hein ? Est-ce que le drôle se serait permis de te manquer, ma bonne amie ? fit le comte de Marsal dont l'œil s'enflamma.

— Non... non, mon ami, reprit la comtesse avec un trouble évident, je n'ai rien à reprocher à Marius.... mais, vous savez, il a le ton un peu brusque, il est intéressé.

— Intéressé, soit, reprit l'amiral. Il faut bien que les subalternes aient un vice ; autant celui-là qu'un autre, c'est encore ce qu'il y a de meilleur marché, car ils nous épargnent ainsi le soin de songer à leur avenir... mais qu'il ne s'avise pas d'être insolent ! je sais qu'il a rendu sa femme très malheureuse... cette pauvre Miette, que nous n'aurions jamais dû lui laisser épouser. J'ai toujours eu idée que cette fille était morte de chagrin.

— Vous vous trompez, je crois, mon ami, reprit Madame de Marsal ; le chagrin ne tue pas.....

— Enfin... après tout, reprit le comte, Marius est un serviteur attentif, soigneux ; il a le plus grand soin de ses fruits et de ses légumes et son jardin est toujours convenablement tenu ; nous n'avons pas à lui demander davantage. Ma chère Emmeline, va dire à la femme de chambre d'aller le prévenir de se préparer et de cueillir les fruits.

— Oh ! je veux les cueillir moi-même, dit Emmeline ; je serai bien sûre qu'ils sont les plus beaux.

A ces mots, la comtesse de Marsal, comme par un mouvement instinctif, attira sa fille sur son cœur et l'embrassa tendrement. Mais la jeune fille, se dégageant avec vivacité de cette douce étreinte, s'écria :

— A présent, chère maman, c'est le tour de ma sœur, et il faut qu'il dure longtemps ; moi, je vais faire ma cueillette.

En parlant ainsi, Emmeline, plus légère qu'un oiseau, se sauva en courant.

Deux heures après cette scène de famille, mademoiselle Emmeline de Marsal, accompagnée de Marius le jardinier, arrivait dans un de ces pittoresques hameaux qui jalonnent de distance en distance la côte de la Méditerranée entre Toulon, et le gros bourg d'Hyères, et qui s'épanouissent si joyeusement au milieu des vignes, à l'ombre des massifs de lentisques et d'oliviers.

Comme c'était un jour de semaine, elle s'imaginait qu'à cette heure de la journée le hameau serait presque désert, chacun étant occupé aux travaux des champs. Cependant, à mesure qu'elle venait de s'approcher du but de son pèlerinage, des clameurs confuses étaient parvenues jusqu'à ses oreilles. Il se passait à coup sûr quelque chose d'extraordinaire dans l'enceinte même du hameau.

Emmeline ne s'en occupait pas autrement tout d'abord ; elle attribuait à quelque incident de localité ces symptômes étranges et, tout entière à la pensée du plaisir que sa visite allait causer à sa nourrice, elle se dirigeait vers la maisonnette habitée par Madeleine. Tout à coup, parvenue devant cette rustique demeure, la jeune fille se trouve en présence d'un attroupement qui semble précisément en garder l'entrée.

Un homme, qui reconnaît mademoiselle de Marsal, se détache d'un groupe et court au-devant d'elle.

— N'approchez pas, mademoiselle... n'approchez pas !... s'écrie cet homme ; si vous saviez... la Madeleine...

Et il s'arrête au moment de prononcer un mot terrible que ses lèvres ont peine à articuler.

— Mon Dieu... ma pauvre Madeleine, est-elle morte ! balbutia Emmeline pâissant.

— Ah ! c'est tout comme, reprend d'une voix rude le paysan dont la basse vigoureuse est soutenue par un chœur non moins puissant de tous les indigènes attroupés, y compris les commères de l'endroit.

— Mais qu'est-ce qu'elle a donc ? parlez ! s'écrie Emmeline avec une impatience fébrile.

— Elle a, reprend le paysan en retenant et en baissant la voix, comme si le mot seul eût été un danger... elle a le choléra !...

Un indescriptible frémissement accompagna cette révélation, rendue plus terrible encore en Provence surtout par l'impression ineffaçable des

traditions du fléau qui, en 1720, a fait de Marseille un vaste cimetière. Dans de pareils moments, au milieu de toutes les alarmes superstitieuses qu'enfante l'ignorance au sein des masses populaires, il n'y avait plus de différence entre le choléra et la peste. Peu s'en était fallu qu'on arborât le drapeau noir sur la chaumière de Madeleine. Ainsi se trouvait confirmée presque instantanément la fatale nouvelle que les feuilles publiques parvenues le matin même dans le département du Var avaient enregistrée, et que le comte de Marsal n'avait pu lire sans effroi.

Emmeline tressaillit, et son premier mouvement ne fut pas exempt de quelque trouble en apprenant que ce seuil qu'elle se disposait à franchir allait l'exposer aux atteintes d'une contagion peut-être inévitable ; mais le sentiment d'hésitation qu'elle éprouva fut de bien courte durée, et, presque honteuse de ce qu'il eût pu trouver place dans son âme, elle demanda mentalement pardon à Dieu de sa faiblesse, et, disposée désormais à ne plus suivre que l'élan de son cœur charitable, elle fit quelques pas pour entrer dans la chaumière.

— N'entrez pas, mademoiselle, lui cria-t-on en se plaçant devant elle, n'entrez pas ou vous êtes morte... Le médecin lui-même a dit qu'il ne reviendrait pas.

— Mais alors, s'écria Emmeline, qui est-ce qui soigne cette pauvre Madeleine ?

— Qui est-ce qui la soigne ? eh ! personne donc, reprit l'orateur de l'attroupement ; et à quoi ça servirait de la soigner, puisqu'elle n'en peut pas réchapper ? Si elle pouvait seulement mourir assez vite, pendant qu'il n'y a qu'elle de malade, pour que le mauvais air ne se répande pas dans le pays !

— Oh ! oui ! oh ! oui ! répéta le même chœur de terreurs ignorantes et implacables.

— Nous voulions l'étouffer entre deux matelas. reprit le même orateur, exalté par l'approbation de ces grossiers tribuns.

— Malheureux ! s'écria Emmeline avec un mouvement d'horreur,

— Oh ! soyez tranquille, mademoiselle, reprit naïvement le paysan, nous ne le ferons pas ; nous gagnerions peut-être son mal.

Si la résolution d'Emmeline avait eu besoin d'être fortifiée, elle l'eût été à coup sûr par tant de barbarie et par la pensée de l'abandon auquel la pauvre Madeleine était livrée...

— J'entrerai, dit-elle d'un ton plein de fermeté. Viens, Marius.

Elle se tourna vers le jardinier, qui, debout derrière elle et son panier sur le bras, avait assisté muet et atterré à la scène dont on vient de lire le récit.

Le hâle épais empreint sur le visage de l'ancien matelot ne dissimulait qu'en partie la profonde frayeur à laquelle il était en proie : son attitude seule indiquait qu'il était fort peu disposé à obéir à Emmeline. Seulement, cherchant à dissimuler sa couardise sous l'intérêt qu'il portait à sa jeune maîtresse :

— Oh ! mademoiselle... n'entrez pas ! dit-il ; si monsieur l'amiral savait...

— Mon père m'approuverait, reprit Emmeline... Ce n'est jamais lui qui s'est informé du danger quand il s'agit d'un devoir.

Et se tournant vers la foule, elle réclama le passage, cette fois avec tout ce que son indignation pour tant de lâcheté ajoutait encore de force impérative à ses paroles.

— Vous le voulez, mam'zelle ! reprit le chœur implacable de paysans terrifiés. Mais, si vous entrez, dame ! tant pis pour vous, vous ne sortirez plus ; nous ne voulons pas que vous veniez rapporter ce poison-là à nos femmes et à nos enfans.

Emmeline ne répondit à cette menace et aux cris féroces qui l'accompagnaient qu'en ordonnant de nouveau à Marius de la suivre, et, saisissant entre les mains du jardinier le panier de fruits qu'il avait apporté, elle pénétra résolument dans la chaumière de Madeleine.

Marius, ainsi qu'on l'a vu, paraissait très peu décidé déjà à suivre sa jeune maîtresse dans l'accomplissement de sa tâche charitable ; mais il se sentit tout à fait entraîné à la défection sous l'influence du terrible avertissement dont Emmeline avait tenu si peu de compte ; aussi, lorsque la jeune fille, à peine entrée dans la chaumière se retourna pour parler à son lâche acolyte, il avait déjà disparu.

Sans se préoccuper autrement de cet incident, Emmeline courut au lit de douleur de la pauvre Madeleine.

Pendant ce temps-là les paysans attroupés ne trouvaient encore que des malédictions contre le généreux dévouement de mademoiselle de Marsal. Tout à coup à l'extrémité du village, ou pour mieux parler, du hameau (car on ne pouvait donner un autre nom à un assemblage de chaumières dissemblables dans leur misère comme dans leur structure même, et irrégulièrement espacées), à l'extrémité du hameau, disons-nous, parut un cavalier en petite tenue d'officier de marine ; monté sur un cheval du pays

et portant en croupe une valise de voyage. Il était suivi d'un grand gaillard à teint jaune et cuivré, en costume de matelot, qui semblait plutôt lui servir de guide que d'escorte et dont les jambes, agiles et nerveuses, menaçaient constamment de devancer celles du cheval.

Le cavalier, indécis sur la route, venait de pénétrer dans l'intérieur du hameau, précisément pour se procurer les renseignements qui lui manquaient.

Un mouvement de défiance et d'effroi se manifesta dans les groupes à l'aspect du nouveau venu. Pour les terreurs stupides des paysans, un étranger ne pouvait surgir sans apporter dans les plis de son vêtement et jusque dans son haleine quelque émanation des miasmes empoisonnés du choléra.

— Eh ! camarades, dit l'officier d'une voix affable et ferme à la fois, pouvez-vous nous indiquer le chemin pour aller au château du général de Saint Pons ?

— Vous n'en êtes pas loin, répondit d'une voix hâtive le plus hardi de la bande, le seul peut-être qui ne crut pas qu'en entrant en colloque avec le nouveau venu il s'exposait à une sorte de contagion. Écoutez, monsieur l'officier : en sortant du village, reprenez la route, et ensuite tournez à droite à la première croix... c'est au bout. Vous en avez à peine pour une demi-heure mais dépêchez-vous ! ajouta-t-il rudement en voyant que l'officier, surpris à la vue de l'attroupement et de l'excitation visible de tous les-gens qui le composaient, ne se pressait pas de continuer sa route.

En ce moment, comme pour expliquer à l'étranger la cause qu'il cherchait, des cris d'effroi retentirent dans les groupes, et le cercle s'élargit subitement autour de la chaumière de Madeleine.

Emmeline venait de reparaître sur le seuil.

— Oh ! mes amis... mes amis... par grâce... quelqu'un pour m'aider, et je le récompenserai bien. Cette pauvre Madeleine se débat dans les crampes et je ne suis pas assez forte pour la retenir.

— Oui, c'est ça, pour gagner le choléra ! reprit l'un des meneurs de l'émeute. Ah ! vous offririez bien tout ce que vous voudriez ! Mamzelle, rentrez bien vite, ou tant pis pour vous !

Et aux imprécations se joignirent les menaces. Un jeune gars à l'œil hébété, aux bras bruns et nerveux, ne craignit même pas de croiser sa fourche contre la douce et inoffensive Emmeline.

Celle-ci se tordait les mains avec désolation, sans s'apercevoir même des périls qu'elle courait, uniquement préoccupée de se voir seule, réduite à l'impuissance pour son œuvre d'humanité.

Emmeline dans sa douleur était plus charmante encore. Pour prodiguer ses soins à Madeleine avec plus de liberté, elle avait ôté le grand chapeau de paille qui, pendant la route, protégeait son front contre les ardeurs du soleil, ainsi que la pèlerine qui couvrait ses épaules et sa poitrine dont les contours harmonieux se devinaient sous son corsage de mousseline. Les boucles de ses cheveux flottaient au vent comme sous un souffle divin, ses joues étaient colorées, ses yeux brillaient du saint enthousiasme de la charité. Au milieu de cette populace sauvage et idolâtre qui n'avait plus qu'un seul culte : le grossier instinct de la conversation, Emmeline rappelait ces vierges sublimes qui ont confessé les premières la foi du christianisme devant les préteurs et les bourreaux, sous le bec de ces vautours dégénérés, issus de l'aigle romaine, avant de monter au ciel pour y recevoir la palme du martyre.

La requête suppliante d'Emmeline, la brutale et menaçante réponse des paysans avaient suffi pour mettre en un moment l'officier de marine au fait de tout ce qui se passait.

Est-ce le désir chevaleresque de participer à une bonne action ou bien simplement la tentation de mieux connaître une gracieuse personnification de la bienfaisance qui dicta sa détermination ? Nous ne voulons ici ni calomnier ni surfaire le nouveau personnage qui vient d'entrer en scène ; toujours est-il qu'il s'écria résolument :

— Mademoiselle, on m'attendait pour dîner chez mon oncle ; ma foi... on se mettra à table sans moi... Ce n'est certes pas moi qui vous abandonnerai dans la bonne œuvre que vous avez entreprise.

En même temps, se tournant vers l'homme qui l'accompagnait, il lui adressa quelques paroles dans une langue étrangère, à la fois toute syllabyque et toute pleine de sonorité, mais qui ne rappelait à coup sûr aucun des idiômes de notre vieille Europe. Cet homme baissa la tête sur sa poitrine, et, sans prononcer une parole, il aida l'officier à descendre de cheval au milieu de la foule stupéfaite et se mit en devoir d'attacher l'animal à un barreau d'une fenêtre basse, puis il s'éloigna rapidement dans la direction indiquée du château de Saint-Pons. Toutefois, ce ne fut pas sans jeter sur celui qu'il quittait un long regard où l'on pouvait lire l'expression d'un regret et presque d'une douleur.

Les paysans avaient contemplé avec une curiosité évidemment empreinte d'inquiétude l'homme au teint jaune et cuivré, et dans la disposition d'esprit où ils se trouvaient, une même pensée leur vint à tous : c'est que cet homme par la couleur de sa peau, par celle même de ses yeux, d'un vert profond comme celui des eaux de la mer, devait être atteint du choléra ; aussi ils s'écartèrent avec terreur de son passage. Mais l'officier de marine, qui avait deviné leurs appréhensions, s'empressa de les calmer.

— Camarades, s'écria-t-il en riant, n'ayez nulle peur de mon domestique, il n'est atteint ni de la rage ni du choléra. C'est un naturel de l'Océanie, et il a la couleur de son pays, voilà tout !

— C'est égal, reprit en hochant la tête le paysan qui paraissait jouir d'une certaine autorité sur cette foule ameutée, qu'il s'en aille bien vite !... Quant à vous, monsieur l'officier, entrez chez la Madeleine si ça vous va ; mais, une fois entré, vous ne sortirez plus !

— Oh ! non, vous ne sortirez plus ! répéta le chœur.

— Une quarantaine ! reprit l'officier ; oh ! en ma qualité de marin, j'y suis accoutumé, ça ne m'effraye pas, et je n'en aurai jamais fait une en plus agréable compagnie. Vous voulez m'empêcher de sortir, c'est ce que nous verrons ; mais pour le moment, l'important c'est d'entrer, et j'entre !

Et il franchit le seuil de la maison de Madeleine.

Mlle de Marsal venait, de son côté, de rentrer subitement dans l'intérieur dès qu'elle eut compris, au premier mot de l'officier de marine, qu'elle avait un compagnon de dévouement, après avoir remercié vaguement, d'un signe de tête, l'inconnu que, dans son trouble et ses préoccupations, elle avait paru à peine distinguer.

III

LA QUARANTAINE

— Loué soit Dieu ! s'écria Emmeline, en se laissant tomber épuisée de fatigue sur l'unique fauteuil qui eût jamais existé dans l'humble demeure de sa nourrice un de ces vieux fauteuils de cuir comme on n'en trouve plus guère aujourd'hui en France et qui se transmettaient jadis de génération en génération, la crise est enfin terminée, la transpiration est rétablie : la voilà qui s'endort, ma pauvre bonne Madeleine !

— En effet, reprit en s'essuyant le front l'officier de marine, auquel nous donnerons, sans plus tarder son prénom de Maxime mais ce n'est pas sans peine... de votre part au moins, mademoiselle.

— Oh ! ne parlez pas de moi, monsieur ! je n'ai fait que mon devoir en assistant l'excellente et digne femme qui m'a jadis nourrie de son lait et qui m'a toujours témoigné tant d'attachement. Mais vous, monsieur, vous que j'ai détourné de votre route de vos devoirs aussi peut-être... tout au moins de vos plaisirs, pour remplir une tâche si pénible, laissez-moi vous remercier à présent du fond du cœur de votre généreux dévouement, et excusez-moi, je vous en prie, si j'ai tant tardé à le faire. Aussi longtemps que le danger a existé, je n'avais plus la tête à moi, et maintenant même je me demande si tout ce qui vient de se passer n'est pas un rêve.

— Mademoiselle, répondit Maxime d'une voix dont le timbre un peu grave était pourtant rempli de douceur, il est heureusement pour moi bien réel que j'ai eu la bonne fortune de m'associer à vous pour une œuvre d'humanité, et c'est un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Emmeline demeura quelques instans silencieuse puis, obéissant tout à coup à une sorte d'impulsion magnétique, elle s'agenouilla au pied du lit de Madeleine.

» Seigneur, mon Dieu dit-elle, et vous aussi, pardonnez-moi de n'avoir pas songé à vous tout d'abord pour vous adresser mes actions de grâces ; car c'est à vous que je dois le salut de cette bonne Madeleine, qui m'a appris la première à bégayer votre nom.

Ayant ainsi parlé, la jeune fille joignit ses deux mains et se mit à prier à voix basse avec ferveur.

Maxime, chez qui les terribles hasards de sa profession et les solennels aspects de la vie de bord avaient dès longtemps étouffé les instincts sceptiques et matérialistes de notre époque, Maxime se sentit profondément ému à ce spectacle, et, se laissant tomber à genoux non loin de Mademoiselle de Marsal, il unit mentalement ses prières à celles de la jeune fille.

C'était à coup sûr un tableau digne de fixer les regards que celui que présentait en ce moment cette chambre rustique, au fond d'une maisonnette de l'un des plus pauvres hameaux de la Provence : dans un lit à baldaquin de serge jadis verte bordée d'un ruban de laine qui avait dû être de couleur orange, une pauvre vieille femme, les bras croisés sur sa poitrine, dormant d'un sommeil semblable à celui de la mort ; un encadrement presque misérable, des escabeaux grossiers, une table vermoulue, une armoire et une huche dont les ais mal joints ne laissaient, quant à la couleur, absolument rien à envier aux solives apparentes du plafond, grâce à l'action combinée et séculaire de la fumée et des mouches ; sur l'une des parois de la chambre, l'âtre béant avec son large et noir manteau, surmonté d'une estampe enluminée représentant un saint martyr avec l'accompagnement obligé de la légende ; dans un angle obscur, une horloge à coucou ; mais au pied de ce lit à baldaquin de serge, au milieu de cet encadrement plus misérable encore que rustique, se détachaient sous un rayon de soleil filtrant joyeusement dans l'intérieur de la chambre, par le large manteau de l'âtre, les deux figures pleines de grâce et de jeunesse de l'officier de marine et de Mlle Emmeline de Marsal.

Ils étaient là agenouillés comme deux jeunes fiancés qui attendent la bénédiction du prêtre, Emmeline rayonnante de fraîcheur de candeur virginale sous cette magnifique couronne que lui faisait son ondoyante chevelure blonde ; Maxime, doux et grave comme le costume même qu'il portait, ce costume à la fois si simple et si élégant de la marine impériale.

Tout à coup un roulement de tambour retentit à l'extérieur. Les deux jeunes gens tressaillirent et se levèrent précipitamment, non sans avoir, par une sorte d'accord tacite et mutuel, jeté un regard inquiet sur la vieille Madeleine dont ils appréhendaient de voir ainsi le sommeil troublé. Heureusement cette appréhension ne fut point réalisée : Madeleine ne

bougea pas, bien que le premier roulement de tambour eût été suivi d'un second. En même temps une voix forte s'écria :

« Arrêté de M. le maire :

« La nommée Madeleine ayant été déclarée atteinte
« du choléra, il est expressément défendu à tout le
« monde, habitants de la commune et autres, de communiquer
« avec elle. A cet effet, sa maison sera
« gardée à vue. L'exécution de la présente est confiée
« au patriotisme de la garde nationale, qui est invitée
« à prendre les armes. »

Un cri unanime de « Vive monsieur le maire ! » accueillit cette étrange proclamation, pour laquelle nous demandons grâce à nos lecteurs, non point dans l'intérêt du roman, mais dans celui de l'histoire. Quand on a si souvent l'occasion de se montrer fier d'être Français, il faut bien qu'on en éprouve parfois un peu de honte : cela est si rare !

— Allons ! dit Maxime, cette fois il n'y a plus à en douter, nous voilà bien décidément prisonniers, de par monsieur le maire !

Et comme consécration de cette parole, il y eut un nouveau ban de tambour.

— Comment faire ? reprit Emmeline dont la physionomie naïve manifesta pour la première fois une ombre d'inquiétude.

— Ma foi ! mademoiselle, reprit Maxime, je vous avoue franchement que j'allais justement vous adresser la même question, et que je ne vois guère, quant à moi, qu'un seul moyen de la résoudre instantanément.

— Lequel, monsieur ?

— Eh ! mais, ce serait de tenter une sortie et de chercher à nous faire livrer passage de gré ou de force par les assiégeants.

— Mauvais moyen, monsieur, quand les assiégeants sont en si grand nombre et qu'on se trouve à peu près seul contre eux tous, car vous ne comptez pas sans doute beaucoup sur mon assistance.

— Vous avez raison, mademoiselle, et moi je suis un extravagant qui vous demande pardon d'avoir oublié que tout ce qui peut vous faire courir le moindre danger doit être écarté.

— Le danger serait pour vous d'abord, monsieur, et c'est pour cela que je repousse ce moyen.

— C'est trop de bonté, mademoiselle. A votre tour maintenant d'exprimer un avis auquel je suis prêt à me conformer aveuglément.

— Alors, monsieur, permettez-moi quelques instants de réflexion.

— Oh ! bien volontiers.

La jeune fille s'assit dans le grand fauteuil de cuir, et prit une attitude méditative, pendant que l'officier de marine se livrait à l'inspection du local dans lequel il se trouvait appelé à faire une quarantaine si inopinée.

Quelque sérieuses d'ailleurs que pussent être en ce moment les réflexions de Mlle de Marsal, nous devons à la vérité de déclarer qu'elles ne l'empêchèrent pas d'examiner tout à loisir son compagnon de captivité, ce qu'elle n'avait pu faire jusqu'alors.

C'était un jeune homme d'environ trente ans, de taille moyenne, mince et nerveux, les cheveux noirs et déjà nuancés à la région des tempes de quelques fils d'argent, qui donnaient à sa physionomie, dont l'ovale était assez allongé, une expression de douceur et de gravité singulières. Il avait les yeux bruns et le regard méditatif qui convient à un homme habitué à contempler les grands spectacles de la nature. Suivant une habitude alors assez généralement consacrée parmi les officiers de marine, il portait la barbe en collier autour de son visage, mais sans moustaches ni impériale. Son teint, naturellement pâle, était légèrement bistré par le hâle combiné du soleil et de la mer, Quant à son costume, nous savons déjà qu'il portait l'uniforme de petite tenue d'officier de la marine impériale, avec le ruban de la Légion d'honneur noué à sa boutonnière.

A mesure qu'Emmeline complétait l'examen rapide dont on vient de lire le résultat, elle ne pouvait se défendre d'un certain trouble en songeant que sa vieille nourrice dormait du plus profond sommeil et qu'elle se trouvait ainsi, elle, jeune fille de 17 ans, seule avec un officier inconnu, sans pouvoir espérer aucun secours contre une attaque déloyale ; mais une pareille impression fut de courte durée. En contemplant cette physionomie calme et placide, ce regard limpide et respectueux, Mlle de Marsal ne tarda pas à se sentir à son aise, absolument comme si elle se fût trouvée avec un ami depuis longtemps éprouvé.

Ce fut Maxime qui rompit le premier le silence.

— Eh bien ! mademoiselle, s'écria-t-il, qu'avez-vous décidé ?

En entendant retentir cette voix sonore qui pour emprunter le vocabulaire de l'art du chant, eût classé infailliblement celui qui en était doué parmi les barytons, Emmeline sembla se réveiller en sursaut, et, attachant sur son interlocuteur deux grands yeux bleus remplis d'un naïf étonnement :

— Ma foi ! monsieur, répondit-elle, je cherche encore.

Et comme Maxime n'avait pu réprimer un sourire.

— Savez-vous, monsieur, ajouta-t-elle, qu'on serait embarrassé à moins, et que notre situation est des plus étranges qu'on puisse imaginer ? Vous ne me connaissez pas, je ne vous connais pas non plus, et, pour n'avoir pas craint de vous associer à moi en vue d'une bonne œuvre, vous voilà prisonnier avec moi, Dieu sait pour combien de temps.

— Cela prouve tout simplement, mademoiselle, reprit l'officier de marine, qu'un bienfait n'est jamais perdu.

— En vérité, monsieur, on n'est pas plus galant, et pourtant, si vous voulez être bien franc avec moi, — et vous devez l'être en votre qualité de marin, — convenez que vous ne seriez pas fâché que cette captivité eût un terme assez prochain.

— Ah ! mademoiselle, vous avez donc bien mauvaise opinion de moi d'abord, de vous ensuite ?

— Nullement, monsieur ; mais, au risque d'être taxée pour vous d'un peu d'égoïsme, je vous déclare très-ingénuement que je ne serais pas aussi tranquille que je puis vous le paraître en ce moment si je n'avais quelque sujet de penser que notre quarantaine touche à sa fin.

— Tant pis pour moi, mademoiselle ! Seulement, je dois vous faire observer que tout à l'heure vous étiez beaucoup moins confiante.

— En effet ; mais j'ai réfléchi que Marius... (Marius est le nom de l'homme qui m'a accompagnée ici, le jardinier de la maison), j'ai réfléchi, dis-je, que Marius en voyant ce qui se passait, n'aura pas manqué d'aller prévenir mon père... Pauvre bon père ! comme il doit être inquiet de son Emmeline ! Il ne saurait être éloigné maintenant, et il arrive sans doute avec main-forte pour nous délivrer.

En parlant ainsi, la jeune fille s'était approchée d'une fenêtre qu'elle avait ouverte. Tout à coup, elle poussa un faible cri, et son front charmant s'assombrit d'une façon extraordinaire.

— Qu'est ce donc ? mademoiselle, s'écria Maxime ; qui peut vous troubler ainsi ?

— Ah ! monsieur, regardez, reprit Emmeline, Marius est encore là ! O mon Dieu ! que doit-on penser à la maison ?

En même temps, apostrophant vivement le rustre, Emmeline ajouta :

— Malheureux ! que fais-tu là à cette porte ?

— Eh ! mais, dame ! répondit niaisement le jardinier, j'attends mademoiselle.

— A quoi bon, puisque tu sais bien qu'on ne veut pas me laisser sortir d'ici ? Il fallait aller sur-le-champ, prévenir mon père.

— Ah bien oui ! il n'aurait plus manqué que cela ! C'est qu'il n'est pas manchot, M. l'amiral de Marsal, et s'il m'avait vu revenir sans mademoiselle... Ouf ! pauvre Marius ! quel quart-d'heure !

Mais en entendant prononcer le nom de l'amiral de Marsal, Maxime avait tressailli, et s'élançant à son tour à la fenêtre :

— L'amiral de Marsal ! s'était-il écrié ; vous êtes la fille de l'amiral de Marsal ! Ah ! loué soit Dieu, mademoiselle ! quelle heureuse rencontre pour moi !

En même temps, apostrophant à son tour le jardinier :

— Mon ami, lui dit-il, il faut aller à l'instant même trouver ton maître et lui raconter ce qui se passe. Ne crains rien de sa colère ; si tu as à subir quelque bourrade, je te promets autant de pièces d'or que tu auras reçu de coups de canne, et voici les arrhes. Va, cours et reviens vite !

Maxime jeta, en parlant ainsi, quelques pièces par la fenêtre, argumens des plus décisifs, surtout à l'égard de Marius qui les ramassa vivement et prit la fuite pendant que les paysans hurlaient sous la fenêtre ;

— Ah ! le vilain gueux ! il a ramassé l'argent des cholériques ! Il emporte avec lui le choléra, c'est sûr.

Dans les dispositions où se trouvait la garde nationale de l'endroit, Marius dut s'estimer heureux que les armes consistassent en fourches, en bêches et autres instruments rustiques : car s'il y avait eu un seul fusil chargé, le porteur de cette arme eût cru faire acte de patriotisme en envoyant une balle au fugitif, pour l'empêcher d'importer dans le département du Var le choléra monnayé.

Revenons à nos deux prisonniers.

Aussitôt que la fenêtre fut refermée, Emmeline dit à Maxime :

— Vous connaissez donc mon père monsieur ?

— Ah ! mademoiselle, reprit vivement l'officier, qui ne connaît l'amiral de Marsal ? Ce nom-là est l'honneur de la marine française, et quand on le prononce à bord d'un de nos bâtimens, chacun s'incline avec respect ; mais moi, plus particulièrement que tout autre, ce n'est pas seulement du respect ; c'est de l'admiration, c'est de la reconnaissance que j'ai pour monsieur votre père.

— Seriez vous, par hasard, l'obligé de mon père monsieur ? En ce cas, vous venez de vous acquitter envers sa fille.

— Mademoiselle, il y a de ces dettes qu'on ne paye qu'avec son sang, et l'amiral de Marsal est en droit de me demander tout le mien.

— Savez-vous, monsieur, que vous piquez au plus haut point ma curiosité, et que je brûle d'apprendre quel service mon père a pu vous rendre ?

— Ah ! mademoiselle, l'amiral de Marsal a rendu dans le cours de sa glorieuse carrière tant de services à son pays et à ses frères d'armes que sans doute il a oublié depuis longtemps l'obscur aspirant de marine (tel était mon grade alors) auquel il a sauvé la vie.

— Mon père vous a sauvé la vie, monsieur ? Dans quelle circonstance ?... Oh ! parlez, racontez-moi cela, car ce doit être bien intéressant.

— Hélas ! mademoiselle, le récit que vous me demandez n'a d'intérêt réel que pour moi. C'était à l'époque des combats que nous avons eu à soutenir en Océanie contre les naturels du pays, et j'étais bien jeune encore. Je venais de sortir de l'école navale de Brest ; c'était ma première campagne, et j'avais l'honneur de servir sous les ordres de monsieur votre père. Dans un de ces combats qui ont été plus difficiles et plus meurtriers qu'on ne pense (car nous avions affaire à des adversaires pleins de courage et de fanatisme, et qui se servaient à merveille contre nous des fusils que leur avaient vendus les Anglais.) J'eus le malheur d'être blessé et le malheur plus grand encore de tomber entre les mains d'un de nos sauvages ennemis, un gigantesque kanak dont je vois encore les hideux tatouages.

Cet homme, qui, suivant toute apparence, avait, comme les ogres des contes des fées, le goût de la chair fraîche, m'ayant soulevé de terre comme le plus léger fardeau, m'avait placé en bandoulière sur ses épaules, et il fuyait avec rapidité à travers les rochers. Témoins de ma mésaventure, nos matelots qui se trouvaient à portée du fusil n'osaient faire feu de peur d'atteindre en même temps de leurs balles l'anthropophage et sa proie. Je me sentais perdu, et si j'avais eu la force de crier, j'aurais demandé à nos hommes, de m'arracher au supplice horrible qui m'attendait en m'achevant sur-le-champ à coups de fusil.

— Tout à coup, sous une anfractuosité de rocher, je vis surgir la tête martiale de notre brave commandant et son glorieux uniforme ; puis une détonation retentit, et je roulai sur le sol au milieu des flots de sang qui s'échappaient à la fois de ma blessure et de la poitrine brisée de mon gigantesque kanak. J'étais sauvé, sauvé par M. de Marsal, qui, rapide comme la foudre, avait, accompagné seulement de deux ou trois matelots,

poursuivi mon ogre et était parvenu à l'atteindre en prenant un raccourci. Ah ! je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais ce jour-là, et vous mademoiselle, vous comprenez, n'est-ce pas, que, quoique je fasse, jamais je ne pourrai m'acquitter envers monsieur votre père ?

— Je comprends, monsieur, répondit Emmeline avec une émotion visible que mon père a fait pour vous ce que vous eussiez fait pour lui à sa place, et que Dieu a permis aujourd'hui notre rencontre pour alléger le poids de votre reconnaissance. Aussi bien, à quoi bon parler de reconnaissance entre marins, entre membres de la même famille ?

En parlant ainsi, la jeune fille tendit sa main à Maxime avec une grâce et une naïveté adorables. Celui-ci la pressa doucement entre ses doigts et ne put s'empêcher de la porter à ses lèvres. Emmeline rougit, et pour cacher son embarras, se tourna vivement du côté du lit de sa nourrice.

— Pauvre bonne Madeleine ! s'écria-t-elle, si nous allions la réveiller ! Je crois que nous parlons bien haut, et ce sommeil semble lui faire tant de bien !

— Rassurez-vous, mademoiselle, reprit l'officier avec un sourire, voyez comme son sommeil est paisible, comme sa respiration est régulière ! Oh ! croyez-moi je m'y connais ; nous autres marins nous sommes à moitié médecins. Tout danger est passé bien décidément.

— Que le ciel vous entende, monsieur !

A ce moment l'horloge à coucou sonna sept heures, et le cheval qui était resté attaché aux barreaux de la fenêtre se mit à piaffer.

— O mon Dieu ! s'écria Emmeline, déjà sept heures ! Comme toute ma famille doit être inquiète ! C'est qu'il y a plus d'une heure de chemin d'ici à la maison, et en marchant d'un bon pas, Marius ne peut y être encore arrivé.

— Sept heures ! reprit Maxime, quant à moi, je suis plus tranquille ; je connais mon oncle, malgré son affection pour moi, il n'est pas homme à s'inquiéter pour si peu, et je suis bien sûr qu'il n'aura pas retardé son dîner d'un quart d'heure.

— Eh ! mais, dit Mlle de Marsal, vous m'y faites penser : j'ai encore de nouvelles excuses à vous faire, monsieur. Comme si ce n'était pas assez de la prison, voilà que je vous force à y jeûner avec moi. Oh ! pour le coup, c'est trop fort, n'est-ce pas, et vous allez me maudire ? Pourtant, il me vient une idée : j'ai déposé quelque part, en entrant, un panier de fruits que ce poltron de Marius avait apporté à l'intention de ma nourrice. Puisque la pauvre Madeleine n'est pas en état d'en profiter, je vous convie, monsieur, à

les partager avec moi. Nous trouverons bien du pain bis dans la huche. C'est une collation un peu frugale que je vous offre là ; mais mon père vous dirait : « A la guerre comme à la guerre !

— Et moi, mademoiselle, j'accepte de grand cœur. Voilà une charmante idée dont je vous remercie : ah ! ce n'est pas nous autres hommes qui en aurions jamais de pareilles.

— Allons, monsieur, aidez-moi à mettre le couvert.

— Oh ! bien volontiers, mademoiselle.

Quelques instans après, Maxime et Emmeline étaient attablés en face l'un de l'autre, et savouraient gaiement, avec un appétit digne de leur âge, le petit repas improvisé qu'ils avaient dressé sur la table vermoulue : La vieille Madeleine dormait toujours d'un profond sommeil. Les deux jeunes gens échangeaient par intervalles un regard ou une parole de sympathie. Ainsi tout était paix et bonheur à l'intérieur de la maisonnette, pendant qu'à l'extérieur régnaient l'inquiétude et les soucis farouches.

Le jour commençait à tomber, et l'on avait allumé un grand feu de paille, non pas tant à cause de la nuit qui s'approchait que dans la pensée de purifier l'air des miasmes empoisonnés du choléra. A la fauve clarté de ce foyer incandescent, on eût pu voir ce pâle conciliabule de paysans rassemblés devant l'humble toit de la vieille Madeleine, tous les yeux hagards, tous, muets et consternés, ne quittant la place qu'ils occupaient que pour alimenter le feu, et retenant en quelque sorte leur haleine de peur qu'un souffle mortel ne s'introduisît dans leurs poitrines oppressées.

Laissons bien vite ces tristes victimes du pire des fléaux, le fléau de la peur, retournons à l'intrépide Emmeline et à son compagnon de captivité. Le repas est terminé. C'est le moment où la conversation entre nos deux personnages va nécessairement se réveiller.

— Savez-vous, mademoiselle, dit Maxime, que si j'étais tant soit peu poète, et je ne le suis pas malheureusement, il ne tiendrait qu'à moi de me comparer à André Chénier retenu dans les cachots de la Terreur avec cette charmante Mlle de Coigny, qui lui a inspiré sa touchante élogie de la Jeune captive ?

— En vérité, monsieur ? reprit Emmeline en rougissant, mais d'abord, monsieur, je ne ressemble nullement à Mlle de Coigny ; et puis, grâce au ciel, ni vous ni moi ne sommes menacés de monter en sortant d'ici dans la fatale charrette. Au lieu de cela, nous sommes condamnés tout prosaïquement à nous en aller chacun de notre côté, vous chez monsieur

vosre oncle, moi chez mon bon père et ma bonne mère, qui seront bien heureux de me revoir.

— En effet, repartit Maxime en soupirant, il faut que je songe à prendre congé de vous, mademoiselle, et qui sait ? peut-être nous ne nous reverrons jamais.

— Pourquoi donc ? fit Emmeline devenue pensive à son tour : monsieur vosre oncle habite ces environs : sans doute, il est connu de mon père... Comment se nomme monsieur vosre oncle ?

— Il porte le même nom que moi, mademoiselle ; on l'appelle Saint-Pons. Seulement, il est général de cavalerie et moi je ne suis que simple lieutenant de vaisseau.

— Le général de Saint-Pons ! En effet, j'ai entendu souvent prononcer ce nom et j'ai passé plus d'une fois devant le château qu'il habite ; mais nous ne voyons pas M. vosre oncle : il n'a jamais fait de visite chez mon père.

— Oh ! mon oncle vit fort retiré, bien que l'heure de la retraite n'ait pas encore sonné pour lui. D'anciennes blessures, le besoin de repos, lui ont fait solliciter sa mise en disponibilité avant l'âge. Pourtant, je le trouve inexcusable d'avoir négligé l'occasion que lui offrait un si aimable voisinage... que celui de vosre famille, mademoiselle.

— Eh bien ! monsieur, vous le lui direz, s'écria naïvement Emmeline, et cela le déterminera peut-être à venir nous faire visite.

— Oui certainement, mademoiselle, je vous le promets, je me le promets à moi-même, et je suis sûr que mon oncle m'en remerciera. Il est d'ailleurs si bon pour moi ! C'est lui qui m'a servi en quelque sorte de père, car j'ai eu le malheur de rester orphelin de fort bonne heure.

— Je vous plains, monsieur. Monsieur vosre oncle est veuf, sans doute ?

— Mon oncle n'a jamais été marié, mademoiselle. Il est célibataire, un peu par état, plus encore par goût.

— C'est un goût bien étrange, n'est-ce pas, monsieur ? une existence solitaire, sans but... Est-ce que vous comptez rester garçon, vous, monsieur ?

— Moi ? mademoiselle ! je vous avoue que je n'y avais pas songé.... jusqu'à aujourd'hui.

— Peut-être monsieur vosre oncle y a songé pour vous. C'est un privilège, une fonction des oncles de marier leurs neveux.

— C'est un privilège dont mon oncle ne me paraît pas très-jaloux. Il est de sa nature peu partisan du mariage, je vous l'ai dit, mademoiselle.

D'ailleurs, le beau cadeau à faire à une femme qu'un officier de marine, forcé par les devoirs de sa profession de désertier son foyer domestique pendant des années entières !

— Vous avez raison, monsieur.

En parlant ainsi, Emmeline inclina la tête et devint rêveuse. Quelques instans après, elle reprit :

— Ce n'est sans doute pas la première fois, monsieur, que vous venez dans ce pays ?

— Si vraiment, mademoiselle, répondit Maxime. Depuis mon enfance, j'ai navigué constamment. De son côté, mon oncle a fait toute sa carrière en Afrique, et j'allais le voir toutes les fois que quelque bon vent m'appelait dans ces parages. Il en est résulté que je n'ai pu encore nouer connaissance avec le château de Saint-Pons, et je m'en fais aujourd'hui, à plus d'un titre une véritable fête,

— Malgré le choléra ?

— A cause du choléra.

— Oh ! pour le coup, voilà une étrange façon d'envisager les choses !

— Dites plutôt, mademoiselle, que c'est la seule vraie, la seule légitime. N'est-ce pas au choléra que je dois le bonheur de vous connaître ? Tenez, décidément Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Ne le pensez-vous pas comme moi, mademoiselle ?

— Si je vous démentais, monsieur, vous ne voudriez peut-être pas me croire.

— Qui sait ? je suis marin, et partant un peu crédule, superstitieux même ; parlez-moi franchement, mademoiselle.

— Eh bien ! monsieur, franchement, je ne vous démentirai pas.

A peine Emmeline eut laissé échapper cette parole, qu'elle sentit une vive rougeur monter à son front. Honteuse que Maxime eût pu lire ainsi dans son cœur le charme qu'elle avait trouvé dans une entrevue dont elle commençait à entrevoir vaguement tout le danger, elle se leva inquiète, agitée, et courut à la fenêtre qu'elle rouvrit précipitamment.

— Voici la nuit ! dit-elle ; entendez-vous sonner les cloches dans le lointain ? c'est l'Angelus, et mon père ne vient pas ! Je sens à présent que je ne puis rester seule ainsi avec vous, monsieur. Que faire ? mon Dieu ! que faire ?

— Mademoiselle, reprit Maxime, qui se leva à son tour, je comprends vos scrupules, et je m'y associe de toute mon âme ; mais il y a un moyen de

les dissiper. J'ai remarqué devant la porte de cette maisonnette un banc de pierre Je vais m'y installer auprès de mon cheval ; j'y serai supérieurement, je me croirai sur mon banc de quart, et dussé-je y passer la nuit à la belle étoile, je vous promets de veiller sur vous comme sur le plus beau vaisseau du monde.

— Merci, monsieur, merci ! Je vois que vous êtes digne de toute mon estime comme de toute ma confiance, et j'accepte votre offre. Bonsoir, monsieur !

— Bonsoir, Mademoiselle !

Maxime appréciait si bien tout ce que la position de sa compagne de captivité pouvait avoir de délicat, non seulement pour sa pudeur, mais encore pour sa réputation, qu'il crut même devoir éviter, à ce moment suprême, de s'approcher d'Emmeline, et qu'il se contenta de s'incliner profondément devant elle avant de franchir le seuil de la porte. Mais, lorsqu'il se montra à l'extérieur de la maisonnette ; les paysans, qui n'avaient pas quitté leur poste d'observation, se méprenant sur ses intentions, se rapprochèrent et vinrent se grouper en demi-cercle autour de lui avec un air menaçant.

— Vous ne sortirez-pas ! s'écrièrent-ils tous d'une voix ; vous ne sortirez pas, ou malheur à vous !

— Mes amis, répondit tranquillement Maxime, je n'ai pas le moindre désir de m'échapper, et je me considère comme votre prisonnier ; mais il faut que tout le monde vive, et vous me permettez bien de passer quelques instans auprès de mon cheval, ne fut-ce que pour lui donner à manger.

Les paysans se regardèrent avec un peu d'indécision, se demandant s'ils devaient déferer à une pareille requête ; Mais une femme qui se trouvait parmi eux et qui paraissait en proie à une grande exaltation, reprit d'un accent farouche :

— Ne le croyez pas ! il veut vous tromper, l'officier. Il va se remettre en selle au moment où vous y penserez le moins et il vous échappera, et il ira porter le choléra dans le pays. Faites rentrer l'officier, l'officier de malheur

— Mes amis, repartit Maxime en haussant les épaules avec un sourire de pitié, cette femme me juge mal. Voyez le ruban qui est à ma boutonnière, eh bien ! je vous atteste sur ce ruban que je ne songe point à m'en aller. Me croyez-vous ?

— Non ! répliqua durement la mégère, nous ne vous croyons pas. Rentrez tout de suite dans la maison de la Madeleine, ou je vas vous jeter

des pierres.

En même temps, joignant l'action à la menace, la hideuse harpie se baissa et ramassa un énorme caillou, qu'elle lança de toutes ses forces. Si Maxime n'avait pas instinctivement baissé la tête, il eût été atteint à coup sûr par ce projectile, qui s'en vint briser avec fracas l'un des carreaux de la fenêtre.

Emmeline n'avait pas perdu un seul mot du dialogue de Maxime et des paysans. Plus morte que vive, elle s'écria :

— Rentrez, monsieur ! rentrez bien vite ! Je vous en supplie.

Mais au même instant le bruit du galop d'un cheval retentit à peu de distance, et l'on vit paraître l'amiral de Marsal, monté sur un coursier dont le mors était blanc d'écume. L'amiral était fort pâle, ainsi qu'on pouvait le voir à la lueur du feu de paille qui éclairait cette scène, et ses regards, flamboyant sous ses épais sourcils noirs, donnaient à sa physionomie naturellement sévère une expression terrible.

— Je viens chercher ma fille, s'écria-t-il d'une voix brève, en sautant à bas de sa monture avec une vivacité qu'on n'eut pas attendue d'un homme de son âge, où est ma fille ?

— Mademoiselle de Marsal est, à cette heure, chez la Madeleine, balbutièrent deux ou trois voix.

— Oui, ajouta l'un des meneurs, voilà la maison, et la demoiselle y restera tant que le choléra sera dans le pays. Pas vrai, vous autres ?

— Qui a dit cela ? reprit l'amiral en saisissant instinctivement dans l'une des fontes de sa selle un pistolet d'arçon.

— C'est moi ! répartit un paysan, qui vint en même temps se poster en avant du groupe dans une attitude de défi.

— Eh bien ! fit l'amiral d'une voix tonnante, je te dis, moi, que ma fille va sortir à l'instant même de cette maison, qu'elle en sortira avec moi, et que si tu as l'audace de t'y opposer, je vais te brûler la cervelle, aussi vrai que je m'appelle le comte de Marsal.

— Vous ne ferez pas cela, amiral, murmura l'homme d'un ton déjà singulièrement radouci.

— Parla mordieu ! je le ferai ! essaye et tu verras. Oh ! je te reconnais bien, va, car je t'ai eu sous mes ordres au temps où tu étais matelot. Tu n'étais, dans ce temps-là, qu'un assez mauvais drôle, auquel j'ai fait administrer bien des coups de garcette ; ton dos doit en porter les marques.

Allons ! chenapan, qu'on me fasse place ! Vous êtes tous d'ignobles poltrons. Il n'y a de contagieux que la peur, mais le choléra ne l'est pas.

Il est bien rare que, dans les moments de crise, les masses populaires ne soient pas subjuguées par l'énergie et l'intrépidité d'un caractère viril, alors surtout que certaines qualités physiques, jointes à l'habitude du commandement, viennent rehausser l'autorité d'un pareil caractère. Sous tous ces rapports, nul n'était plus apte que l'amiral de Marsal à dominer ces natures brutales et sauvages, qu'il avait appris de longue date à manier dans le cours de sa carrière maritime. Ces mêmes hommes, qui peu d'instant auparavant se fussent montrés sourds à toutes les exhortations et qui eussent peut-être résisté à la force armée, cédant instantanément à une sorte de fascination sinon même de vertige, se mirent à crier en chœur :

— Vive l'amiral de Marsal ! à bas les poltrons !

En même temps, ce fut à qui s'introduirait le premier à la suite de l'amiral sous le toit de la vieille Madeleine, et, si l'on eût osé s'approcher de lui autrement qu'à distance respectueuse, à coup sûr on l'eût porté en triomphe. Emmeline se précipita dans les bras de M. de Marsal, et, après cet épanchement de tendresse filiale, elle s'empressa de présenter à son père son compagnon de quarantaine.

— Monsieur, dit l'amiral en tendant la main à Maxime vous êtes officier de marine et vous avez coopéré avec ma fille à une bonne œuvre. A ce double titre, j'espère que vous ne refuserez pas d'accepter l'hospitalité que je vous offre, car il se fait tard.

— Amiral, répondit Maxime, recevez tous mes remerciemens pour cette invitation. J'ai le regret de ne pouvoir en profiter. Je suis attendu chez mon oncle, à peu de distance d'ici. Mademoiselle votre fille pourra vous dire d'ailleurs que j'ai la prétention de n'être pas tout à fait un inconnu pour M. le comte de Marsal. On me nomme Maxime de Saint-Pons, et si le souvenir d'un simple aspirant de marine, presque encore enfant alors, n'est plus présent à la mémoire de son sauveur, il n'en est pas de même de celui qui lui doit la vie.

— Maxime de Saint-Pons !... murmura l'amiral ; eh ! mais en effet, je me rappelle parfaitement ce nom-là... c'est que vous avez diablement changé depuis lors, jeune homme, et pourtant il me semble que je vous vois encore couché tout pantelant sur le dos de ce Goliath anthropophage des îles Marquises. Ce gaillard-là se ménageait à vos dépens un joli déjeuner.

— Mais vous y avez mis bon ordre, amiral.

— Et je m'en félicite, morbleu ! c'est un service que j'ai rendu à mon pays ; dont vous avez bien mérité, si j'en juge par le ruban que je vois à votre boutonnière. Puisque nous allons être voisins de campagne, j'espère que vous viendrez renouer connaissance avec votre ancien commandant, et recevoir les remerciemens de toute la famille pour l'assistance que vous avez prêtée à notre Emmeline.

— Amiral, c'est un devoir qui va se changer pour moi en une source de plaisirs.

— Allons ! allons ! vous ne parleriez pas ainsi si vous ne saviez que je suis le père de deux jolies filles. Quoi qu'il en soit, monsieur, vous serez toujours le très bien venu dans la famille de Marsal ; maintenant il est temps de nous séparer, car j'ai laissé tous les miens dans une inquiétude mortelle, et il me tarde d'aller les rassurer, comme il doit vous tarder à vous d'aller embrasser votre oncle. A bientôt n'est-ce pas ?

Ayant ainsi parlé, le comte de Marsal tendit de nouveau la main à Maxime. Celui-ci la serra avec effusion, puis s'étant incliné respectueusement devant Emmeline, il remonta à cheval et s'éloigna dans la direction du château de Saint-Pons.

Quelques instans après une calèche s'arrêta devant l'humble maisonnette de la vieille Madeleine. La comtesse de Marsal et sa fille aînée Georgina en descendirent et vinrent à leur tour se jeter dans les bras d'Emmeline ; car la comtesse, dans son inquiétude n'avait pu se résoudre à attendre le retour de l'amiral.

Sur ces entrefaites Madeleine s'était réveillée avec un sentiment de bien-être indéfinissable, tant le sommeil bienfaisant qu'elle venait de goûter avait réparé ses forces, après la crise terrible à laquelle elle avait été en proie pendant plusieurs heures. Une vive surprise se peignit sur les traits de la brave femme en voyant tant de monde rassemblé autour de son lit.

— Seigneur, mon Dieu ! s'écria-t-elle, monsieur le comte et madame la comtesse, et leurs demoiselles aussi ! quel honneur pour mon pauvre logis !

Ensuite, ayant promené ses regards sur tout son entourage, elle ajouta :

— Mais où donc est ce beau jeune officier de marine qui a pris tant de soin de moi avec Mlle Emmeline ?

— Il est parti, dit une voix.

En entendant évoquer le souvenir de Maxime, le frais incarnat des joues d'Emmeline se teignit d'une nuance purpurine, et sa sœur aînée attacha sur

elle un regard singulièrement inquisitif, pendant que l'amiral reprenait naïvement :

— Oui, mes enfans, il est parti, mais il reviendra.

IV

LE VIEUX CÉLIBATAIRE

Il y a des hommes qui sont vieux avant l'âge, démentant ainsi les savantes théories qu'un académicien justement célèbre a popularisées dans ces derniers temps sur les moyens de prolonger presque indéfiniment une seconde jeunesse. Le général de Saint-Pons était un de ces hommes-là ; à peine âgé de 58 ans, il offrait déjà un triste spécimen de cette décomposition graduelle plus ou moins lente, mais inévitable de l'humanité, peut-être amenée plus vite chez lui par les fatigues et les suites de ses campagnes de tout genre. Le plus brillant, le plus hardi cavalier de l'armée française, était devenu le podagre le plus indolent, le plus découragé, le captif abâtardi de la douleur ; ce même officier que le souvenir de Murat semblait emporter, bouillant d'ardeur, au milieu des hordes arabes, était aujourd'hui enseveli au fond de son fauteuil ganache, qui avait remplacé pour lui le fougueux pur sang qu'il montait avec tant de dextérité.

En le voyant enveloppé dans sa robe de chambre à ramages, qui rappelait si peu le brillant uniforme de l'ancien colonel de hussards avec son bonnet de soie noire rabattu jusque sur ses sourcils en guise de colback, on eut dit qu'il cherchait encore à dissimuler sous ce travestissement bourgeois l'embonpoint, cette richesse stérile de l'âge dont l'invasion malencontreuse avait altéré si rapidement l'élégance primitive de ses formes ; seulement, comme trace apparente d'une carrière de gloire et de périls, on pouvait remarquer que deux doigts manquaient à la main gauche du général invalide. Une moustache encore blonde, soulignée par une impériale demi-blanche, demi-grisonnante, semblait dessiner une ironie perpétuelle sur ses lèvres décolorées, comme si ce dernier vestige de sa vie martiale raillait encore chez lui cette dégénérescence prématurée d'une organisation jadis si riche et si vigoureuse.

Le général n'était pas seul ; à côté de lui et devant une fenêtre ouverte sur la campagne, par une soirée magnifique, se balançait un élégant blondin d'environ trente-trois ans, d'une taille avantageuse et d'assez haute mine,

moustaches en croc à la mousquetaire, tenue irréprochable, brodequins vernis, pantalon et jaquette du grand faiseur.

Nos deux personnages, le vieillard (il faut bien l'appeler ainsi, et nous en demandons pardon à tous les hommes de cinquante-huit ans) et son hôte, étaient absorbés pour le moment par une grande occupation : ils fumaient, et comme les cigares qu'ils avaient à la bouche étaient du premier choix, des régalias dûment estampillés par la régie, on comprend sans peine que pour en savourer tout l'arôme, ils n'entr'ouvrissent l'un et l'autre leurs lèvres que tout juste autant qu'il le fallait pour laisser échapper ces légères spirales bleuâtres qui complètent l'énivrement extatique du véritable fumeur, en titillant si délicieusement son nerf olfactif.

Cependant le général, qui n'avait plus la puissance d'aspiration de ses belles années, jeta par la fenêtre un cigare tout au plus à moitié consumé et s'écria d'un ton de mauvaise humeur :

— Pouah ! l'on ne vend plus de bons cigares à présent !

— Son jeune compagnon attacha sur lui un regard moitié surpris, motié ironique et se mit à fumer de plus belle.

— N'est-ce pas ton avis ? reprit le général d'un ton encore plus bourru.

— Dame ! mon oncle, répondit le dandy en secouant la cendre de son cigare, vous savez ce que disait le fameux duc de Richelieu, ce grand bourreau des cœurs féminins, à l'âge de 75 ou 80 ans : « Il n'y a plus de femmes ! »

— Impertinent ! je n'ai que 58 ans.

— C'est vrai, mais vous avez la goutte, des rhumatismes, que sais-je ? et puis vous n'êtes pas dans un de vos bons jours ; c'est comme si vous aviez 75 ans.

— Le moyen qu'il en soit autrement, morbleu ! je suis furieux contre ton cousin. Le diable emporte Maxime de m'avoir fait attendre ainsi ! Je n'y comprends vraiment rien, après sa lettre de ce matin où il m'annonce qu'il est débarqué à Toulon, de retour de toutes ses caravanes, et qu'il viendra sans faute dîner aujourd'hui avec moi et me demander l'hospitalité pour une bonne partie de son congé. Au lieu de Maxime, je vois arriver une espèce de sauvage déguisé en matelot. Les neveux sont vraiment sans gêne avec leurs oncles à présent !

— C'est un rendu pour un prêté, répondit négligemment le dandy.

— Je te conseille de parler, mauvais sujet ! reprit le général, ne vas-tu pas prendre fait et cause pour ton cousin, à présent ?

— Non, pardieu pas ! mon cher oncle ; mon cousin Maxime n'a pas besoin d'avocat auprès de vous.

— Et moi je te dis qu'il en a besoin et que sa conduite est inexcusable. Me faire retarder mon dîner d'une heure ; m'exposer à des perdreaux desséchés et à des légumes froids, ce qui sera cause que je digérerai mal. Mes habitudes, à moi, ce sont mes ressorts, et quand on me les dérange, je suis tout détraqué.

— Bah ! mon oncle, repartit le dandy en interrompant momentanément son cigare, je suis sûr que vous n'en déjeunerez que mieux demain matin. D'ailleurs, mon cousin Maxime est votre neveu chéri, votre Benjamin collatéral. Je vous connais ; s'il arrivait, malgré votre rhumatisme vous lui sauteriez au cou... et je suis sûr que pour ses dettes, votre secrétaire s'entrebâillerait de lui-même comme la fameuse caverne de Sésame des Mille et une nuits.

— D'abord, reprit le général, Maxime n'a pas de dettes ; c'est un officier rangé, studieux. Il n'est pas exact à l'heure de mon dîner, c'est une faute... une faute très-grave, mais s'il fait tort à mon estomac, du moins il n'a jamais fait de brèches à ma caisse. Ce n'est pas comme toi... tu ne manques pas à l'heure du dîner, tu manges et tu bois bien, et tu as raison, c'est pour cela que tu es ici... mais tu t'es fait donner un peu trop d'avances sur ma succession, sous couleurs d'emprunts dont jusqu'à présent tu ne m'as encore rien restitué.

— Allons donc, mon oncle, reprit l'élégant fumeur (qui se nommait Horace Guidal, et auquel nous donnerons au moins dorénavant son prénom), pour quelques méchants trous que j'ai faits à votre succession, je viens vous proposer d'y mettre une pièce magnifique, toute une fortune à faire crever votre coffrefort.

— Ce sera original, reprit le général sans s'émouvoir beaucoup ; ce sera la première fois qu'un neveu enrichira son oncle. Tu vas fonder décidément les neveux d'Amérique.

— Qu'est-ce que vous pouvez avoir de fortune, mon oncle ? fit Horace avec un accent légèrement dédaigneux ; vingt-cinq ou trente mille livres de rentes en dehors de votre traitement de disponibilité qui s'éteint avec vous ; qu'est-ce que cela ?

— Ça, reprit M. de Saint-Pons en hochant la tête, c'est suffisant pour moi..., et c'est le principal.

— Allons donc, repartit vivement Horace, vous n'êtes pas de votre siècle... Et qui est-ce qui se contente aujourd'hui de ce qu'il a ? Personne. Il y a quelques années, il y avait encore plusieurs carrières ; aujourd'hui, il n'y en a plus qu'une, la spéculation. On peut bien être, pour la forme, homme d'État, fonctionnaire, militaire, littérateur, que sais-je ? mais, au fond, tout le monde a la même profession, partout on joue à la bourse, depuis les palais jusqu'aux mansardes, depuis les arrière-boutiques jusqu'à l'Institut.

— Et tout le monde gagne ? grommela le général d'un ton narquois.

— Oh ! je ne dis pas cela, reprit Horace. Si tout le monde a la même carrière il faut bien que les imbéciles y conservent leur spécialité.

— Mais c'est une spécialité que tu m'as avouée quelquefois, repartit M. de Saint-Pons avec le même ton sarcastique.

— Dame ! il faut bien faire son apprentissage ; toutes les intelligences sont égales devant les difficultés d'un début, quoique le mien n'ait pas été d'abord trop malheureux ; je puis même dire qu'il a été assez brillant et que j'ai commencé par gagner beaucoup d'argent à la bourse.

— Il fallait savoir le garder.

— Allons donc, mon oncle ! pour qui me prenez vous ? Voudriez-vous, par aventure, me réciter la fable de la cigale ? C'est trop connu, laissons cela pour les enfans. Que voulez-vous ? la chance a tourné contre moi, dans ces derniers temps, mais je suis sur le point de me remettre à flot. J'ai conçu le plan d'une opération superbe ; seulement les agens de change deviennent fort exigeans en matière de couverture, et il me faudrait... oh ! bien peu... une niaiserie... dix mille francs ; on serait bien sûr avec ces dix mille francs d'en gagner trois cent mille.

— Ah ! je comprends à merveille... C'est par là que tu aurais dû commencer ! s'exclama triomphalement le général. Aussi bien un vieux troupier comme moi sent la poudre de bien loin, quand je t'ai vu arriver ici j'ai compris que ta bourse était à sec.

— Tudieu ! mon oncle, quel instinct !

— Cela t'étonne ?

— Moi ! oh ! non pas, certes.

— Eh bien ! mon garçon, avant de te mettre en route pour le château de Saint-Pons, il fallait m'écrire tout bonnement : « Mon cher oncle, j'ai besoin de dix mille francs pour ma liquidation, ou pour payer une lettre de change, n'importe lequel des deux. Ces dix mille francs, je ne te les aurais certainement pas donnés ; mais du moins je t'aurais épargné des frais de

chemin de fer inutiles et un voyage peut-être dangereux en temps de choléra ; car je t'eusse répondu, courrier par courrier, ce que je te dis aujourd'hui bien tranquillement, mais ceci comme si un notaire l'avait paraphé : « Je ne te donnerai plus d'argent pour jouer à la bourse fût-ce même à mon bénéfice ; je sais ce que c'est que ces bénéfices-là ; tôt ou tard, et pour n'avoir pas voulu se tenir satisfait de ce qu'on avait, on en est réduit ensuite à se contenter de ce qu'on n'a plus. »

— Diable ! diable ! grommela Horace, un tant soit peu décontenancé par cette algarade, en dépit de son merveilleux aplomb. Je fais une supposition, mon oncle, une supposition inadmissible : si faute de ces dix mille francs, j'étais menacé, d'être écroué à la prison de Clichy, que feriez-vous ?

— Je te laisserais parfaitement écrouer dans la prison de Clichy mon garçon ; sacrebleu ! ce n'est pas l'enfer du Dante ; on y entre, mais on en sort.

— Oui, murmura Horace entre ses dents, au bout de cinq ans.

Et, devenu rêveur, il alluma un nouveau cigare qu'il se mit à fumer en silence.

Pendant qu'Horace se livre au doux passe-temps de la fumerie et que son oncle se laisse aller, de son côté, à ce demi-sommeil qui est l'accompagnement presque obligé du premier travail de la digestion, ouvrons une parenthèse pour donner en quelques mots au lecteur la biographie d'un personnage appelé à jouer un rôle assez important dans cette histoire.

Horace Guidal, fils d'un riche armateur de Marseille qui avait épousé la sœur du général de Saint-Pons, appartenait à cette pléiade de jeunes oisifs pour lesquels tout travail sérieux est un supplice. Élevé dans l'opulence, doué d'un physique agréable et d'une certaine dose d'esprit entée sur une dose encore plus forte de fatuité et d'impertinence, il avait, dès sa sortie des bancs du collège, décliné toute espèce de carrière. Cependant des revers de fortune, bientôt suivis de la mort de son père et de sa mère, lui ayant fait sentir la nécessité de se créer des ressources autres que celles qu'il pouvait trouver dans les débris de son patrimoine, Horace s'était mis à jouer à la bourse et il y avait été d'abord fort heureux ; mais la déveine était venue, et, au moment où nous sommes arrivés, il paraît qu'elle était à son comble. L'espoir de trouver auprès de son oncle une assistance dont il avait déjà largement usé l'avait conduit au château de Saint-Pons. On vient de voir

qu'il s'était trompé dans son attente. Cependant il n'était pas homme à se laisser ainsi désarçonner du premier coup.

— Tenez, mon oncle, reprit-il au bout de quelques instans, mais cette fois avec un visible dépit de se voir ainsi percé à jour par l'œil implacable du général, voulez-vous que je vous parle franchement ? Pour que vous me refusiez ainsi ma fortune et la vôtre, il faut que vous ayez bien peur de votre gouvernante.

— De ma gouvernante ?

— Eh ! oui !... Vous ne faites rien sans la consulter. Si vous m'avez prêté parfois quelques misérables sommes, c'était parce qu'elle l'avait bien permis ; mais depuis que je suis disgracié par votre camerera mayor.

— Ma camerera mayor ?... Mais celle que tu appelles ainsi n'est que ma cuisinière ; de plus elle est d'un âge fort respectable.

— D'accord, c'est un cordon bleu émérite.

— Eh ! mais, je suppose que tu n'as pas à te plaindre de sa cuisine ?

— Que le ciel m'en préserve ! je suis prêt à lui donner tous les certificats imaginables, si de votre côté vous voulez lui donner son congé.

— Non pardieu pas ! car il me serait très difficile de la remplacer. Ce n'est pas seulement un cordon bleu accompli, c'est encore une excellente garde-malade elle est de première force sur le cataplasme ; elle frictionne mes rhumatismes de main de maître. Je lui ai donné le gouvernement de ma maison, et la haute main sur mes domestiques, et je m'en trouve fort bien ; mais si elle se permettait... sacrebleu ! Tiens, je sens que ma digestion se fait mal, donne-moi de la chartreuse.

— De la chartreuse, mon oncle ?... Vous savez bien que cela vous est défendu par Rose ; elle l'a dit en apportant la cave à liqueurs.

— Cela m'est égal.

— Diable ! diable ! dit Horace, voilà un petit verre qui touche à l'insurrection.

— Sacrebleu ! quand je te dis que je fais ce qui me plaît... Donne-moi de la chartreuse.

— Eh bien ! donc, fit Horace en riant, va pour la chartreuse révolutionnaire !

Et il se mit en devoir d'aller décrocher un verre de cristal doré dans la petite cave de plissandre ouverte sur une console, et devant laquelle l'amphytrion, affriandé par l'exemple et stimulé par la raillerie, éprouvait toutes les irritations d'un désir de Tantale.

— Eh non ! quand je veux quelque chose, je n'ai peur de rien, moi ! continua le général avec une vivacité fébrile.

Puis, se reprenant tout à coup, sous l'empire de quelque importun souvenir qui venait de lui traverser l'esprit :

— Mon cher Horace, dit-il avec moins d'assurance, il est inutile de prendre un verre pour moi ; donne-moi le tien. Que diable ! entre oncle et neveu cela est obligé même ; c'est ainsi que faisaient nos bons aïeux, c'est ainsi que nous faisons nous-mêmes en Afrique, en expédition. C'est une fantaisie peut-être ; mais cette fantaisie me rappelle mon bon temps.

— Oui, fantaisie d'esclave, murmura Horace entre ses dents, et il ajouta tout haut :

— Enfin, puisque vous le voulez, mon oncle, j'obéis. Nous ne pouvons, de cette façon, trinquer ensemble ; mais du moins, comme je me réserve de boire après vous, je saurai votre pensée sur mon compte, c'est-à-dire s'il est bien vrai que vous êtes décidé à me refuser dix misérables billets de mille francs... Tenez, mettons-en cinq et n'en parlons plus, je m'en contenterai.

— Verse d'abord... Nous verrons cela plus tard.

— Mon bon oncle ! mon cher oncle ! Ah ! je savais bien ! Quand me donnerez-vous ces cinq ou dix mille francs ?

. — Après ma mort.

— Inexorable ! s'écria Horace en poussant un profond soupir et devenu tout à coup pensif ; comment faire ?

— A quoi songes-tu donc ? reprit le général avec impatience, verse donc, verse vite !

Horace prit le flacon de chartreuse sans répondre, et, ayant rempli son verre jusqu'au bord, il le tendit à son oncle. Celui-ci l'approcha aussitôt de ses lèvres, non sans manifester un léger tremblement. Mais voici qu'au même instant la porte de la chambre s'ouvrit brusquement et donna passage à une tierce personne qu'on n'attendait pas.

Cette personne, s'élançant avec une vivacité extraordinaire entre le général et son verre, saisit dans la main presque défaillante de l'invalides le verre dont à peine il avait eu le temps d'aspirer l'arôme, et en jeta impitoyablement le contenu par la fenêtre ; puis, croisant ses bras sur sa poitrine, l'œil étincelant, les narines et la bouche crispées, elle demeura quelques secondes muette et dans une attitude de défi.

La nouvelle venue était une petite femme de cinquante à cinquante-cinq ans, maigre et propre, d'une mise presque sévère, mais où la simplicité

cherchait à déguiser une aisance déjà acquise. Son bonnet tuyauté à la hollandaise encadrait sa physionomie implacable comme une fin de mois. Cette femme portait dans toute sa personne l’empreinte de ses habitudes de soins tyranniques et de son dévouement par doit et avoir ; c’était enfin, si l’on peut s’exprimer ainsi, une comptabilité en chair et en os, enjuponnée et revêtue d’un tablier blanc.

— Ah ! je vous y prends ! s’écria-t-elle en récupérant soudain l’usage de la voix ; de la liqueur dans votre état, en temps de choléra ! et de la chartreuse par-dessus le marché ! y a-t-il du bon sens ? et la fenêtre ouverte encore par le serein !

En même temps, elle ferma la fenêtre avec une irrésistible énergie, nonobstant les réclamations du général, qui déclarait qu’il allait étouffer.

— Soyez tranquille, répliqua Rose du même ton d’autorité, vous n’étoufferez pas longtemps ; je vais faire bassiner votre lit, et vous allez vous coucher. Vous n’êtes pas bien aujourd’hui... Vous avez trop dîné, j’en suis sûre. Je vais revenir, ajouta-t-elle avec le même ton impératif, en jetant un coup d’œil sur une pendule ; il est moins tard que je ne croyais : neuf heures trente-cinq minutes seulement, Je reviendrai ici dans vingt-cinq minutes !

Et la gouvernante sortit.

— Eh bien ! mon oncle, qu’en pensez-vous ? dit Horace, rendant à son oncle le sourire sarcastique que celui-ci lui avait si longtemps infligé.

— Je pense, reprit le général visiblement penaud, que la forme laisse un peu à désirer.

— Je crois, au contraire, reprit Horace d’un ton légèrement railleur, et comme pour se dédommager ainsi du refus de concours pécuniaire qu’il venait d’éprouver, je crois que la forme ne laisse plus rien à désirer.

— Oui... plaisante tant que tu voudras ! mais enfin cette fille a soin de ma santé, et tout cela prend sa source dans une bonne intention.

— De bonnes intentions ! reprit Horace, on dit que l’enfer en est pavé. Il paraît que pour vous mon oncle, l’expérience commence même sur la terre. C’est un avancement d’hoirie sur l’autre monde.

— C’est possible, repartit le général ; mais que n’en faisais-tu toi-même l’observation à Rose ? Au lieu de cela, tu es resté pétrifié comme une statue.

— Ma foi ! mon oncle, je ne pouvais mieux faire que de vous imiter. Je ne suis pas le maître de cette fille, moi, et je ne veux pas qu’elle me prenne

en grippe et vous monte la tête contre moi ; vous finiriez peut-être, après m'avoir fermé votre bourse, par me fermer votre porte.

— Allons donc ! n'es-tu pas mon neveu ? le fils de ma sœur ? Touche là, mon garçon ; toi et ton cousin Maxime vous êtes ici chez vous, entends-tu bien ? et, ni Rose, ni personne au monde ne sauraient vous en exclure tant que vous vous y trouverez bien, Sacrebleu !

— Amen ! s'écria piteusement Horace, qui, comme le coq de La Fontaine, ne put s'empêcher de penser que le moindre grain de mil sous forme de billets de banque eût beaucoup mieux fait son affaire dans le présent que le château de Saint-Pons dans l'avenir

En même temps il se mit à prêter l'oreille et ajouta :

— Eh ! mais il me semble que j'entends sur la route le trot d'un cheval ; est-ce que ce ne serait pas mon cousin Maxime qui arriverait précisément ?... Ma foi ! au risque de me brouiller avec votre gouvernante, mon oncle, je vais vous le dire.

Et Horace ouvrit la fenêtre et fixa ses regards sur la route, en ce moment illuminée par un magnifique clair de lune. Il ne s'était point trompé dans sa prévision : c'était bien Maxime, qui, un moment après, se précipitant dans la chambre, embrassait son oncle.

— Te voilà, mauvais sujet, dit le général d'un ton de gronderie affectueuse. On accorde le quart d'heure quand les gens viennent dîner avec vous ; mais il n'a jamais pu être question de quatre heures de grâce. Et moi qui te proposais à ton cousin comme un type d'ordre et de régularité ! Allons, embrasse-le aussi, car aujourd'hui tu n'as pas le droit de l'humilier.

— Et je n'en ai jamais eu la prétention, dit Maxime en embrassant cordialement Horace, je n'ai que celle de m'excuser ; et vous, mon cousin, quand vous connaîtrez la cause de mon retard, vous voudrez bien m'excuser aussi.

— Vous... vous... répéta le général avec affectation allons donc ! vous ! l'un le fils de mon frère, l'autre l'enfant de ma sœur, que je retrouve pour la première fois à mon foyer après de longues années de séparation... j'entends qu'on se tutoie.

— C'est vrai ! il y a bien longtemps que je ne t'ai vu, dit Maxime d'un ton franc et affectueux à Horace, mais j'ai été en mer.

— Et lui, Horace, il naviguait sur une autre mer bien autrement fertile en naufrages : la Bourse, repartit le général de Saint-Pons, qui n'était pas fâché de reprendre à son tour l'offensive contre le neveu prodigue.

— Eh bien ! après tout, répliqua Horace du ton d'un homme qui est décidé à ne pas se laisser mordre impunément, s'il fallait choisir entre la captivité et le naufrage, je préférerais encore ce dernier désastre... dût-on me refuser toute planche de salut ; mais, ajouta-t-il en voyant le sourcil de son oncle se froncer, la parole est à Maxime pour un fait personnel ; il faut qu'il nous dise les causes de son retard.

— Oui, conte-nous cela, mon gaillard, pendant qu'on va te servir à dîner, dit le général à Maxime, tout en saisissant la sonnette dont le cordon était à sa portée.

— Oh ! c'est inutile, mon oncle, répondit Maxime en lui arrêtant le bras, l'aventure qui m'est arrivée C'est une aventure où l'on dîne.

— Alors, dit le général, il n'y a que demi mal... Nous t'écoutons.

Et Maxime encore tout plein de son sujet s'empressa de faire le récit des événemens que nos lecteurs connaissent, en laissant déborder à chaque mot l'impression vive et profonde qu'Emmeline avait produite sur son cœur.

— Oh ! quel dommage, dit-il avec un soupir, que je ne sois pas encore seulement capitaine de frégate ! c'est la femme qu'il m'eût fallu. Mais baste ! un officier inférieur ne doit pas se marier, et quand j'aurai les deux grosses épaulettes à torsades, cette jeune fille sera sans doute la femme d'un autre.

— Eh bien ! reprit Horace, de quoi te plains-tu ? littéralement que la mariée est trop belle ? Qui t'empêche alors de te faire aimer d'elle, et quelle meilleure situation que d'avoir pour rival le mari ? d'ailleurs, s'il fallait épouser toutes nos conquêtes, ou même seulement nos passions, où en serions-nous ? Heureusement la polygamie est un cas pendable. Sais-tu, Maxime, que pour un marin tu parais d'une sagesse qui touche presque à la prudence ?

— Que ce soit sagesse ou prudence, répondit Maxime, peu m'importe ; mais je n'aime pas le partage et, le jour où je donnerai mon cœur, comme je le donnerai tout entier, je prétends être traité de même.

— C'est de la morale en action au premier chef, mon cher cousin.

— Non, c'est de l'égoïsme, voilà tout.

— Allons, tu ne chasses pas de race, car nous avons un oncle qui ne l'a guère été égoïste. Aucune conquête, partagée ou non, ne l'effrayait ; il n'a jamais épousé, que je sache, en revanche il a beaucoup triomphé.

— Peut-être un peu trop, mon cher neveu, reprit le général en hochant la tête, et si c'était à recommencer, je serais un peu plus rebelle aux conditions

du métier : notamment je prodiguerais moins les heures d'attente passées à la belle étoile sous les fenêtres d'une jolie femme, et qu'on paye si cher plus tard. On sème des myrtes et on recueille des rhumatismes... Sans compter que tout ne se borne pas là, et que les pères et les maris usent parfois de la faculté que la loi leur accorde de manquer complètement de patience. Je ne parle pas ici des duels, on y aurait trop beau jeu, mais des embuscades et des guets-apens d'où l'on sort quelquefois estropié... quand on en sort.

— Savez-vous, mon oncle, reprit Horace, que vous dégoûteriez du métier de séducteur, sans compter que vous nous feriez accroire que vos deux doigts coupés sont le résultat de quelque bonne fortune.

— Brisons là, s'écria le général avec un mouvement d'humeur ; aussi bien voici dix heures qui vont bientôt sonner, et j'ai besoin de mon lit : je me sens fatigué.

— Par ordre supérieur, dit Horace à mi-voix à Maxime. Mais il me semble, mon oncle, reprit-il en s'adressant au général, que vous pourriez facilement en qualité de voisin de campagne, faire connaissance avec le père de cette charmante jeune fille. Tenez, vous me présenteriez aussi dans la maison, je ne serais pas fâché de m'associer à mon tour au bénéfice de l'admiration, tout en partageant de confiance celle de mon cousin. Allons ! ne vas-tu pas être jaloux ? dit-il à Maxime, en voyant deux plis à peine perceptibles rider les sourcils de l'officier de marine. Mais on n'est plus jaloux aujourd'hui : c'est le règne universel de la communauté ; l'amour même est en actions ; au surplus je ne prétends à aucun dividende : ainsi tu peux permettre à notre oncle de nous présenter chez l'amiral... Comment s'appelle donc ton amiral ?

Maxime n'eut pas le temps de répondre, car à l'instant même où la pendule sonnait dix heures, Rose apparut sur le seuil, ponctuelle et inexorable sous son bonnet tuyauté, et tenant à la main le bougeoir symbolique. Le général de Saint-Pons se leva aussitôt de son fauteuil, comme s'il eût été mû par un ressort, et, prenant congé de ses deux neveux, il suivit machinalement son Antigone domestique.

Horace et Maxime, n'ayant rien de mieux à faire, ne tardèrent pas non plus à s'aller coucher ; l'un pour revoir sans doute dans ses rêves sa jolie compagne de captivité, l'autre pour combiner les moyens de trouver les 10,000 francs qui lui faisaient défaut.

Le lendemain, pendant que le général et ses deux neveux étaient à table pour le déjeuner, on apporta deux lettres arrivées simultanément chacune

par un exprès. L'une de ces lettres était adressée à M. Maxime de Saint-Pons ; l'autre, toute mignonne, toute parfumée et timbrée d'un cachet armorié, à M. Horace Guidal.

— Diable ! mes gaillards, dit le général, à peine arrivés chez moi, et voilà déjà les poulets qui vous pleuvent !

— Ma foi ! mon cher oncle, répondit Maxime, après avoir demandé la permission de lire son message, vous avez votre part dans celui-ci, car c'est M. l'amiral de Marsal qui veut bien m'adresser ses excuses pour le repas que j'ai fait dans cette pauvre cabane, repas qui m'a paru si bon à moi, et qui m'engage à venir dîner chez lui dimanche prochain. M. de Marsal me demande, mon oncle, s'il vous convient de lui faire l'honneur de m'accompagner. Eh bien ! quand mon cousin vous parlait hier de vous présenter chez notre voisin de campagne, il ne pensait pas que l'occasion viendrait si vite. Allons, mon oncle, je vais répondre en votre nom que vous acceptez, à moins qu'après déjeuner vous ne préfériez faire atteler, et nous irons ensemble remercier de son aimable invitation le comte de Marsal.

A ces derniers mots, une indéfinissable expression se dessina sur la physionomie du général de Saint-Pons : il demeura quelques instans sans répondre et sans qu'on pût bien apprécier si ce court silence tenait à la préoccupation qu'il éprouvait ou à un sentiment d'hésitation ; puis il dit à son neveu :

— Non mon ami ; si tu veux aller chez l'amiral tu iras seul. Tu le remercieras en notre nom commun ; mais je suis infirme, souffrant, et je ne puis me déplacer assez facilement pour faire de nouvelles connaissances. Que diable ! tu oublies d'ailleurs que nous sommes en temps de choléra.

Rose entra à ce moment.

— Eh bien ! monsieur, s'écria-t-elle de son ton sec et un peu brusque, avez-vous répondu à cet amiral qui vous invite à dîner ? son domestique est là qui attend... C'est du monde comme il faut, cela : voilà les gens qu'il faut voir, pourvu que vous ne mangiez pas trop et que vous rentriez de bonne heure.

— Vous voyez, mon oncle, reprit Maxime en souriant, que tout le monde est de mon avis. Le choléra n'est pas une excuse sérieuse ; car je sais que vous n'en avez pas peur. Et puis c'est presque un frère d'armes pour vous que M. de Marsal ; son grade et son rang dans le monde correspondent exactement aux vôtres. De plus, j'ai servi sous ses ordres, je lui dois la vie.

A tous ces titres, vous ne pouvez refuser, ne fût-ce que par simples égards, de faire sa connaissance.

— Mais, mon neveu, je te dis que je n'irai point chez l'amiral, répliqua le général avec des signes visibles d'impatience et comme s'il était à la fois contrarié d'être pressé sur ce sujet et cependant mécontent d'en avoir peut être trop dit.

— Et toi, Horace, ajouta le général, évidemment désireux de détourner le cours de la conversation, est-ce aussi une invitation à dîner que tu tiens à la main ?

Mais, le marquis de Saint-Pons fut obligé de répéter son interpellation, car celui auquel il s'adressait ne prêtait aucune attention à ce qui ce passait autour de lui, tant il était absorbé dans la lecture de sa lettre, ;

— Mon oncle, répondit enfin Horace du ton d'un homme qui se réveille en sursaut, il faut que je vous quitte à l'instant, une affaire importante m'appelle à Marseille.

— A ton aise, mon garçon ! Va, pars et reviens vite. Ah ça ! est-ce qu'il s'agirait par hasard de ces 10,000 francs dont tu m'as parlé ?

— Oh ! non pas.

— A la bonne heure, car tu sais ce que je t'ai dit à ce sujet : je persiste.

— Et moi, mon oncle, je renonce à vous en parler de nouveau.

— De mieux en mieux.

— Veuillez faire seller un cheval, car il faut que je parte sans délai pour Toulon, où je prendrai la voiture de Marseille.

— Vous entendez, dit le général à Rose, ceci vous regarde.

Rose sortit,

— Ah ça ! reprit le général, excuse-moi, mon cher Horace, je suis un imbécile de n'avoir pas deviné tout de suite, en voyant ce joli petit billet qui exhale un parfum de violette et où j'entrevois de si délicates armoiries, qu'il s'agit tout simplement d'une bonne fortune nouvelle. Heureux coquin, va ! N'est-ce pas que ce billet est d'une femme, et d'une jeune et jolie femme par-dessus le marché ?

— Mon oncle, vous ne vous êtes pas trompé.

— De quel ton me dis-tu cela, mon garçon ! Sais-tu que tu n'es plus le même homme qu'hier soir ? Tu sembles presque consterné de ta bonne fortune : est-ce qu'on aurait cessé de t'aimer ?

— Oh ! bien au contraire.

— Allons ; tout est pour le mieux, mes chers amis ! ajouta le général en prenant la main de ses deux neveux ; que ne suis-je à votre place !

— Le cheval est sellé, dit Rose en rentrant.

— Bonjour, mon oncle, bonjour, mon consin, fit Horace de plus en plus sombre et soucieux, à bientôt, j'espère ! Je pars pour Toulon.

— Et moi, dit Maxime tout rayonnant de bonheur je vais répondre à M. l'amiral de Marsal, que je serai son hôte dimanche.

V

LA MARQUISE DE MORENA

Dans le plus bel appartement d'un des principaux hôtels de Marseille, et au milieu d'un désordre de bagages entassés pêle-mêle sur des meubles ou disséminés sur le parquet, une jeune femme est assise devant une table, les yeux mouillés de larmes et occupée à répondre à une lettre qu'elle relit par intervalles et avec une vive agitation. De temps en temps cette jeune femme se lève et se précipite fébrilement du côté de la fenêtre, où elle semble interroger avec impatience chaque bruit de la rue, comme s'il devait lui annoncer l'arrivée d'une personne impatientement attendue.

Profitons du moment où elle s'est levée et où elle se tient debout, le visage collé contre la vitre, pour esquisser son portrait.

C'est une jeune femme, nous l'avons déjà dit ; cependant son visage, empreint du charme irritant des beautés andalouses dont il présente les teintes orangées, les grands yeux noirs et les sourcils profondément accusés, son visage trahit déjà au printemps de la vie une sorte d'étiollement, dû plutôt à l'organisation hâtive développée par les températures tropicales qu'à l'outrage des années. Exiguë dans sa taille, mais plus mince que ne le sont généralement les femmes espagnoles, et douée de cette élégante et solide cambrure que la valse fait si bien ressortir, la personne dont nous parlons est vêtue d'une splendide robe de taffetas d'Italie à larges volans qu'elle prodigue négligemment aux fatigues du voyage, et l'on pressent, seulement à la voir, que les instincts de la vie usuelle sont complètement étrangers à cette nature, tout absorbée par la fougue des sensations.

La physionomie de la jeune femme s'éclaire comme sous l'impression d'une délivrance, et les pleurs se sèchent instantanément dans ses yeux, quand le bruit d'un pas reconnu par elle dans l'escalier lui annonce la fin de sa longue attente.

La clef semble tourner rapidement d'elle-même dans la serrure, comme sous la main du maître qui revient, et, avant que la femme de chambre, au bruit de l'arrivée du nouveau venu, ait pu aller jusqu'à l'antichambre, celui-

ci est déjà dans le salon, portant amoureusement à ses lèvres deux mains qu'on lui tend avec beaucoup d'abandon et de complaisance.

Le nouveau venu (le lecteur l'a deviné sans doute) n'est autre que le beau blondin déjà suffisamment connu sous le nom d'Horace Guidai. Quand à la jeune femme, dont nous parlerons tout à l'heure avec plus de détails, c'est la marquise de Morena, femme de l'un des chambellans de Sa Majesté l'empereur du Brésil.

A peine la femme de chambre s'est elle retirée, à peine Horace se trouve-t-il seul avec la marquise ; que, après une étreinte des plus passionnées, tout au moins de la part de cette dernière, le dialogue suivant s'engage entre le jeune homme et celle qui l'attendait :

— Que m'annonce donc votre billet, chère et adorée Gonzaga ? s'écrie Horace avec inquiétude ; je n'y ai compris qu'une chose : c'est qu'il nous arrive un grand malheur ; et je suis accouru.

— Mon ami, répond la marquise en fondant en larmes, nous sommes perdus.

— O ciel ! votre mari est de retour ? il a tout découvert ?

— Non, mais il me rappelle auprès de lui.

Si la marquise de Morena n'eût pas été complètement absorbée par sa douleur, elle eût à coup sûr, en ce moment, remarqué sur le visage d'Horace cette expression de soulagement intime qu'éprouverait un homme qui, menacé de périr corps et biens dans un naufrage, en serait quitte pour la perte de son portemanteau.

Néanmoins, trop plein de savoir-vivre ou peut-être seulement de compassion pour laisser deviner une impression semblable, Horace reprit d'un ton amoureusement câlin :

— Oh ! non, cela n'est pas possible, ma chère et belle Gonzaga ; dites-moi que cela n'est pas !

— Cela n'est que trop vrai, répartit douloureusement l'étrangère, tenez, lisez !

En même temps elle lui remit avec une nouvelle effusion de larmes la lettre à laquelle elle était occupée si fiévreusement à répondre, au moment où Horace était entré.

Pendant que ce dernier parcourt avec avidité cet ultimatum marital, nous allons faire connaître au lecteur, à qui nous l'avons suffisamment dépeinte au physique, ce que c'était au moral que la marquise de Morena, et sous

quels auspices s'était formée une liaison dont il semblait que le terme fût si proche.

Issue d'une ancienne famille de l'Andalousie depuis longtemps transplantée à Rio-de-Janeiro, mais beaucoup plus pourvue de parchemins que de doublons et de quadruples, la jeune et piquante Gonzaga avait eu le bonheur de tourner la tête de l'un des plus riches hidalgos de l'empire du Brésil, le marquis don Annibal de Morena y Mazarredo y Sierras de Guadalcazar, etc., etc, car au Brésil comme en Espagne on n'est réellement de bonne souche qu'à la condition de noircir plusieurs pages de la nomenclature de ses noms et seigneuries. Heureusement ou malheureusement, comme on voudra, le seigneur marquis don Annibal de Morena comptait encore plus d'années que de noms baptismaux et seigneuriaux, et il eût pu être à coup sûr pour le moins l'aïeul de son épousée. Quoi qu'il en soit, après avoir, durant les premières années de son mariage subjugué un nombre infini de jeunes Brésiliens, la marquise de Morena éprouva le besoin, bien naturel à une jolie femme, de venir essayer le pouvoir de ses charmes sous d'autres cieux, et de visiter Paris, la grande Babylone.

Le marquis de Morena était trop habitué à respecter les moindres caprices de la marquise pour se refuser à celui-là. On s'embarqua donc un beau jour de l'an de grâce 1852, et l'on vint faire élection de domicile au faubourg Saint-Honoré. Bientôt il ne fut plus question, dans le monde des ambassades et du Théâtre Italien, qui est à proprement parler la paroisse de ce monde-là, que de la petite marquise brésilienne. C'était à qui, dans les bals diplomatiques aurait la précieuse faveur de valser avec la marquesita, comme l'appelaient ses compatriotes ; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, la marquise de Morena, avec ses petits pieds, sa taille souple et cambrée, ses allures de créole, était expressément formée pour cette danse voluptueuse.

Horace Guidal passait, de son côté, pour l'un des meilleurs valseurs de Paris, et bien que son nom n'eût rien d'aristocratique, il rachetait si complètement par sa bonne mine, son élégance et le haut goût de sa mise, ce qui lui manquait sous le rapport du blason, qu'il eût pu se donner pour un prince. Aussi bien on était à une époque encore trop voisine de la révolution de février pour se montrer très-rigide en pareille matière, et puis Horace, qui était alors à l'apogée de ses bonnes fortunes de Bourse, menait le train

d'un conscrit millionnaire. En vertu d'une proportion toute mathématique, l'argent se dépense généralement de même qu'il se gagne.

Toutes ces causes réunies firent que bientôt Horace Guidal eut distancé les nombreux rivaux qui se disputaient avec lui les bonnes grâces de la marquise de Morena. Mais, par une fatalité singulière, au moment même où il ne lui était plus permis de douter de son triomphe, le marquis de Morena fut rappelé à la cour de son souverain.

Il était bien difficile à la marquise, sa femme, de ne pas l'accompagner ; mais l'amour est ingénieux, Peu de jours avant celui qui avait été fixé pour le départ, la jeune marquise se trouva atteinte d'une maladie subite, et le médecin appelé à lui donner ses soins déclara qu'il ne répondait de son existence qu'à la condition expresse qu'elle aurait le courage de renoncer à s'embarquer avec son mari et de passer en France au moins six mois. Le marquis, gagné par l'exemple de sa femme, se résigna et partit seul pour le Brésil.

Au bout de six mois, la courageuse Gonzaga écrivait à son seigneur et maître qu'elle était en effet guérie, mais que le cher docteur, dont elle envoyait un certificat, craignait une rechute si elle ne se déterminait à prolonger pendant quelques mois encore son séjour sous le ciel éminemment curatif de la capitale de l'empire français.

Cette fois, la résignation du marquis de Morena fut quelque peu ébranlée. Sans doute d'indiscrètes amis contribuèrent à ce fâcheux résultat en venant lui apprendre que la marquise ne s'était jamais mieux portée que depuis qu'il l'avait quittée ; peut-être même on ajouta qu'on la rencontrait fréquemment dans les bals et dans les spectacles avec un jeune et beau cavalier qui pouvait avoir eu quelque influence sur sa guérison. Quoi qu'il en soit, le marquis perdit tout à coup patience, et jugeant dans sa perspicacité qu'il y avait lieu de recourir à un stimulant énergique pour ramener au bercail la brebis égarée, il lui ordonna d'avoir à réintégrer sans délai le domicile conjugal. Telle était la conclusion du message qui avait fait couler tant de larmes des yeux noirs de la marquesita, message dont Horace venait de prendre lecture avec un soin et un intérêt dont il est facile de se rendre compte.

— Eh bien ! balbutia la jeune femme, en reprenant des mains de son interlocuteur la lettre fatale, vous voyez, mon ami, si j'avais raison de vous dire que nous sommes perdus ?

— Telle n'est pas mon opinion, répondit Horace qui avait repris son merveilleux aplomb. Vous êtes un enfant, ma pauvre Gonzaga : tenez, si vous m'en croyez, vous n'abandonnerez pas ainsi la partie, quand elle peut encore être gagnée. Il faut répondre à votre mari, de votre plus fine écriture, de votre éloquence la plus enchanteresse, lui demander de vous laisser encore en France, sans tenir compte de propos injustes..., calomnieux..., invraisemblables..., vous entendez ?... Une jeune et charmante femme est toujours si puissante sur un mari qui a le triple de son âge ! Il a beau avoir le pouvoir d'un mari, il n'a jamais que la situation d'un soupirant, et, si vous le voulez bien, il cédera encore cette fois.

La marquise hocha tristement la tête.

— Ce n'est plus possible, dit-elle : non-seulement son parti est pris irrévocablement, mais ses ordres sont donnés ; j'ai été prévenue que ma pension était supprimée,

— Ah diable !

— Je dois m'embarquer demain sur un bâtiment de notre nation, en partance dans le port de Marseille ; mon passage est payé d'avance... Mon mari ne m'envoie même aucune traite sur son banquier, de peur que cela ne me serve à prolonger mon séjour. Il n'y a que deux partis à prendre : obéir ou bien...

— Ou bien... ?

— Vous pouvez lire ce que j'étais occupée à écrire quand vous êtes entré. J'ai laissé cette réponse sur la table ; il n'y a plus qu'à y mettre le cachet et à la jeter à la poste,

Horace se mit en devoir de déférer à l'invitation de la marquise ; mais à mesure qu'il avançait dans la lecture de cette nouvelle épître, une altération visible se peignait sur son visage. A la fin il s'écria :

— Mais c'est impossible ! c'est du délire, Gonzaga. Ecrire à votre mari que vous rompez avec lui, que vous avez rencontré un homme que vous aimez et pour qui vous voulez vivre exclusivement désormais ! Mais ces choses-là ne se disent jamais ! vous vous perdez !

— C'est possible, mais je ne vous perds pas.

— Ce n'en est pas moins un suicide.

— A deux, j'aime mieux cela que le salut à moi seule. Ainsi vous oseriez donc me conseiller de vous quitter, de nous séparer pour toujours ?

— Pour toujours ! Est-ce qu'un mari de l'âge du marquis de Morena, et jaloux comme il l'est, peut vivre longtemps ? Il lui reste à peine quelques

moments d'existence, et il les dévore doubles. Croyez-moi Gonzaga, il faut fléchir ce tigre du nouveau monde ; il faut partir.

— Nous quitter, Horace ?

— Momentanément, pour que vous n'abdiquiez point, par un mouvement irréfléchi, votre place dans la société. Le monde, si facile et si indulgent pour toutes les petites fraudes morales, quand on se donne la peine de les faire accepter à la douane conjugale, ne demande pas mieux que de fermer les yeux ; mais il ne faut pas qu'on les lui crève. Croyez-moi, Gonzaga, vous ne savez pas quelle est la terrible situation d'une femme déclassée.

— Et pensez-vous, Horace, que la situation d'une femme qui abandonne tout ce qu'elle aime soit moins cruelle ?

— Non sans doute, Gonzaga, reprit Horace de son ton le plus insinuant, car je juge de votre cœur par le mien ; et, moi qui vous parle, après la douleur de notre séparation, votre départ m'aura laissé une situation bien affreuse. Oh ! tenez... je n'y puis songer sans frémir.

— Que dites-vous, Horace ?

— Mais n'importe, je saurai souffrir seul.

— Vous serez triste ! vous souffrirez ! Comment voulez-vous que je parte ?

— Quand même vous resteriez pour moi en France, Gonzaga, vous ne pourriez me secourir., dans les épreuves qui m'attendent. Savez-vous que je suis sous le coup de nouvelles poursuites, et qu'on peut venir m'arrêter d'un moment à l'autre si je ne trouve pas une somme de dix mille francs ?

— Eh bien ! puisque vous venez de voir votre oncle ?

— Il me les a refusés : il est inflexible ! et ce voyage que nous avons fait tout exprès est inutile... Votre pension supprimée vous ôte tout moyen de venir à mon secours, et d'ailleurs je ne voudrais plus accepter votre dévouement, qui a déjà trop fait pour moi. N'est-ce pas vous qui m'avez ouvert les portes de Clichy, où je vous ai vue apparaître comme un ange sauveur ?

— N'était-ce pas pour moi, pour assurer l'indépendance d'un avenir que je ne comprends qu'à vos côtés, Horace, que vous avez cherché à faire fortune ? Dès lors, je devais vous secourir quand vous succombiez dans la lutte entreprise pour moi. Demandez-moi tous les sacrifices, Horace, tous ! et je ne me croirai pas même le moindre droit à votre reconnaissance. Mais aussi, si vous me trompiez, ne me demandez pas la moindre pitié !

Pendant qu'elle articulait ces derniers mots, la physionomie de la marquesita, si pleine jusqu'alors de tendresse passionnée, devint presque farouche ; son front se plissa, ses grands yeux noirs étincelèrent dans leurs orbites, et, si maître de lui que fût Horace dans cette comédie de l'amour où il avait acquis tant de supériorité, il ne put réprimer un léger frémissement. Cependant il reprit bientôt, avec un accent plein de mélancolique résignation :

— Vous devez d'autant moins me soupçonner, Gonzaga, qu'en ce moment c'est moi qui me sacrifie ; je demeure seul au fond du gouffre, ne voulant pas vous y entraîner avec moi.

— Eh ! justement ! reprit impétueusement la marquesita, si mon départ vous sauvait encore, j'aurais peut-être la force de me séparer de vous, soutenue par la seule pensée que plus tard je pourrais vous revoir. Mais partir pour être si malheureuse là-bas et vous laisser sans ressources, sans espoir, ici ! Je sens que je ne puis m'y décider.

— Il le faut pourtant, dit Horace.

Au même instant on frappa à la porte.

— Entrez ! fit la marquise, qui n'eut que le temps d'essuyer ses yeux noyés de larmes.

C'était la femme de chambre. Elle semblait fort troublée, et s'approcha vivement de sa maîtresse à qui elle se mit à parler à voix basse, tout en jetant des regards furtifs et inquiets sur Horace.

— Merci ! merci ! s'écria la jeune femme en congédiant sa camériste, ne laissez pénétrer ici âme qui vive, sous aucun prétexte, entendez vous.

Puis, quand elle fut seule avec Horace :

— Mon pauvre ami, ajouta-t-elle en se jetant dans ses bras, savez-vous ce que vient de m'apprendre ma femme de chambre ? Vous avez été reconnu, sans doute suivi jusqu'à ma porte... Bref, un homme de mauvaise mine est là en bas qui demande à vous parler. Justine a eu la présence d'esprit de nier que vous fussiez venu ici ; mais on vous cherche, c'est bien certain et, si vous mettez le pied dehors, vous serez arrêté.

Horace devint pâle ; toutefois, dissimulant son émotion sous une apparence de légèreté et d'ironie :

— Allons, dit-il, mon créancier a peur que je ne noircisse mon teint sous le soleil de la Provence. Eh bien ! j'attendrai pour sortir que le soleil soit couché, et, tant que je serai là, près de vous, ma charmante, ce sera chose facile.

— Cher Horace ! balbutia la jeune femme avec attendrissement, comme il m'aime !

Puis, après un silence, elle reprit :

— Ce créancier est donc un monstre sans entrailles ?

— Ne m'en parlez pas, Gonzaga, c'est un véritable crocodile ; et, à moins que je ne lui jette dans la geule quelques billets de mille francs...

— Ah ! si j'avais encore mes diamans !

— Ne me rappelez pas, ma toute belle, que vous avez dû les engager pour me tirer de la prison pour dettes, mais je les dégagerai, je vous le jure, la première fois que je gagnerai à la Bourse.

— Que m'importent mes diamans ?

— Diable ! cela m'importe beaucoup à moi. Sachez, chère adorée, que, avec le prix de ces diamans-là j'échappe à une prise de corps, je recouvre la confiance de mon agent de change, et que d'ici à la fin de l'année je puis être millionnaire.

— Tout cela avec si peu ?

— Oh ! mon Dieu, oui ! Dix mille francs suffiraient à la rigueur, les dix mille francs que mon oncle m'a refusés.

— Et moi je donnerais la moitié des jours qui me restent à vivre pour vous procurer ces dix mille francs.

— Bonne et adorable Gonzaga ! Pensez-vous que j'accepterais jamais un pareil sacrifice ? Plutôt mourir sous les verrous de Clichy !

Puis, comme frappé d'une illumination soudaine, Horace ajouta :

— Il y aurait peut-être un moyen beaucoup moins dispendieux pour vous de se procurer cet argent qui nous manque à tous deux.

— Lequel ? Ah ! parlez !

— Je n'ose.

— Je l'exige au nom de notre amour.

— J'obéis. Vous avez un banquier à Paris ?

— Oui.

— Ce banquier a un correspondant à Marseille ?

— Certainement.

— Eh bien ! ne pouvez-vous émettre une traite sur un des deux ? Au moment de votre départ, ils ne sauraient se refuser à faire droit à cette traite, étant en relations d'affaires avec le marquis.

— C'est impossible. Mon mari a donné ordre de ne remettre d'argent que sur sa signature.

— Pourtant vous portez son nom, et il a pu vous arriver plus d'une fois de lui servir de secrétaire ?

— C'est vrai, quand il avait son rhumatisme au bras droit.

— Eh bien ! Gonzaga, ma chère et adorée Gonzaga, pensez-vous que, dans la situation où vous êtes, vous vous exposiez à des reproches bien sévères, lorsque vous viendrez, les paupières timidement abaissées sur vos beaux grands yeux noirs, avec vos charmantes petites mains jointes, raconter à ce vieillard, qui raffole de vous et qui pourrait être votre aïeul, que, au moment de quitter la France, vous avez signé, en son nom, qui est le vôtre, une lettre de crédit destinée à faire face à des engagements sacrés, à des dépenses indispensables ?...

Il y eut un silence.

— Ce que vous me demandez là, murmura la jeune femme, est bien grave, bien fort.

— Plus fort que votre amour, peut-être ? reprit le tentateur.

— Méchant ! s'écria la marquesita en lui tendant ses deux mains, ne fais-je pas toujours tout ce que vous voulez ? Voyons, dites-moi ce que je dois écrire : c'est mal ce que je vais faire là, c'est bien mal ; mais pour vous, Horace, bien que je sois catholique fervente, comme on l'est dans mon pays, je braverai l'enfer, pourvu que je fusse sûre de vous y retrouver.

Horace dans l'effusion de sa reconnaissance, peut être même de son amour, se jeta aux pieds de sa libératrice et couvrit ses mains de baisers.

Le soir même, une lettre de crédit de dix mille francs, signée marquis de Morena, était acquittée par un banquier de Marseille et le lendemain, dans la matinée la marquise elle-même, cédant aux exhortations d'Horace, s'embarquait sur un bâtiment à destination de Rio-de-Janeiro. L'infortunée jeune femme avait dû être transportée à bras sur le navire, tant elle était absorbée dans une de ces douleurs poignantes qui, autant que les dévouemens, donnent encore quelque noblesse aux fautes et trop souvent, hélas ! aux déceptions.

VI

LE MERCURE GALANT

— En attendant que le bâtiment qui devait emporter le marquise de Morena levât l'ancre, Horace se promenait solitairement sur le port, tantôt dominé par le regret que laisse toujours un départ, même dans l'âme d'un homme à bonnes fortunes, tantôt aussi, il faut bien le dire, cédant à la satisfaction intime d'avoir esquivé une prise de corps. Soudain il se trouva face à face avec un de ses anciens amis, un habitué, comme lui, de la Bourse, de l'Opéra et du café de Paris. C'était un ci-devant lion déshérité de sa crinière et dont la tenue dépenaillée et les vêtements fort avariés ne trahissaient sous aucun rapport l'ancienne splendeur.

— Ah ! je te rencontre enfin ! s'écria l'ex-dandy, j'en désespérais presque. Je suis passé hier à l'hôtel de ta marquise avec l'espoir de t'y trouver. On n'a pas voulu me laisse rentrer.

— Que le diable t'emporte ! interrompit Horace, tout s'explique à présent. Achève !

— On m'a répondu qu'on ne t'avait pas vu et qu'on ne t'attendait même pas. Est-ce qu'il y a de la brouille dans le ménage ?

— En aucune façon.

— A la bonne heure ! j'ai un service à te demander.

— Je comprends : tu veux que je te récompense du tort que tu m'as fait hier ?

— Quel tort ?

— Tu ne te sers donc plus de miroir, à présent ? Sache qu'en te voyant dans cette tenue, avec cette barbe inculte et ce costume à l'avenant, on t'a pris à l'hôtel pour un recors chargé de m'arrêter. Allons, j'en suis quitte pour la peur.

— Mon pauvre Horace, je te fais mes excuses ; tu vois en moi une victime...

— Du choléra !

— Plût à Dieu ! C'est bien pis que cela. Je suis victime de la hausse, mon cher ; j'ai été exécuté le mois dernier, et, tel que tu me vois, je n'ai plus

qu'une ressource : c'est de me rendre en Asie, en Afrique, n'importe où. J'ai pensé que, par tes relations de famille à Marseille, tu pourrais me faire obtenir le passage gratuit à bord de quelque bâtiment du commerce, à charge de revanche bien entendu, si la chance vient à tourner contre toi.

— Ainsi la hausse l'emporte ! s'écria Horace en s'attachant avidement à ce seul mot ; tu en es bien sûr !

— Parbleu ! regarde les journaux, une hausse énorme et persistante ! Et dire que je n'ai pu en profiter !

— J'en profiterai, moi ! reprit Horace. Et qui sait ? dans un mois peut-être ma fortune est faite.

En même temps, assailli par un souvenir néfaste, Horace ajouta mentalement : Peut-être je me suis trop pressé de demander à la marquise ce billet... Heureusement je pourrai le retirer quand je vais être en fonds !

Et il demeura rêveur quelques instants. Puis se frappant le front, il murmura entre ses dents :

— Ah ! bah ! Comme dit le proverbe : » Ce qui est bon à prendre est bon à... dépenser. »

— Que marmottes-tu là tout bas ? lui dit son ami.

— Cela ne te regarde pas, répondit Horace viens déjeuner avec moi, Puisque je suis un peu en fonds, je me charge de payer ton passage. En attendant, nous allons nous griser, n'est-ce pas ? c'est un préservatif infailible contre le choléra.

Comme il parlait ainsi, le bâtiment où la marquesita avait pris place venait de s'ébranler pour quitter le port et, debout sur le pont, la jeune femme agitait son mouchoir en jetant à son amant un suprême adieu, dans un long regard tout mouillé de larmes, tout empreint d'un amer désespoir.

Le jour même du départ de son Ariane, Horace reprit la route du château de Saint-Pons ; car, après y avoir mûrement réfléchi, il avait reconnu qu'à plus d'un titre il serait dangereux pour lui de retourner à Paris. Les questions les plus menaçantes rendaient pour lui l'asphalte brûlant, le macadam plein d'écueils.

Il ne voulait pas d'ailleurs employer ses ressources à désintéresser un créancier qui ne l'inquiétait plus guère dans la retraite où il allait volontairement se confiner, et tirer aux usuriers la poudre qu'il réservait aux grandes luttes de la Bourse. Il s'était donc empressé de mettre par correspondance, à la disposition de son agent de change, les munitions

nouvelles qui lui permettaient de reprendre l'offensive et de chercher une revanche à ses échecs dans une victoire éclatante.

En attendant, c'était le château de Saint-Pons qui allait devenir pour Horace la base des opérations qu'il se disposait à commander de loin, et c'est vers ce quartier général qu'il se dirigea.

Lorsqu'il arriva au château, M. de Saint-Pons était à table et s'occupait solitairement à égréner une grappe de raisin que la prudence implacable de Rose ne lui avait permis d'arroser d'aucun moka. On pouvait voir encore à l'unique couvert demeuré servi sur la table que le châtelain avait dîné seul.

Horace avait à peine répondu par quelques mots brefs et évasifs aux questions que son oncle lui avait adressées sur son excursion, lorsqu'à son tour il crut devoir l'interroger, non sans quelque surprise sur l'absence de Maxime.

— Maxime ! reprit le général, il est parti aujourd'hui.

— Parti ! fit Horace, mais il avait annoncé l'intention de passer avec vous presque toute la durée de son congé.

— Que veux-tu, mon garçon ? répliqua M. de Saint-Pons, l'officier propose et le ministre dispose. Nous sommes habitués à cela nous autres, dans l'armée de terre comme dans l'armée de mer. Un ordre du ministre de la marine est arrivé ce matin par le télégraphe à ton cousin, il est question, je crois, de l'envoyer au Pirée. Le pauvre Maxime, sans attendre même l'heure du dîner, après avoir pris à la hâte une aile de poulet et un verre de Bordeaux, a été obligé de partir avec son sauvage, pour ne pas manquer le chemin de fer, qu'il prend ce soir à Marseille.

— Et son dîner de dimanche, chez l'amiral de Marsal ?

— Eh bien ! il va sans dire qu'il n'ira pas à son dîner de dimanche.

— Je le plains.

— Pourquoi ?

— Parce qu'en me rendant ici, mon oncle, j'ai rencontré la famille de Marsal tout entière, l'amiral à cheval, ces dames dans une calèche découverte. Pardieu ! la mère est bien conservée, mais les filles sont charmantes !... la cadette surtout. Le portrait que nous en ont tracé les souvenirs amoureux de Maxime était presque impartial. Au moment où je venais de passer, après avoir salué ces dames, bien que je ne les connusse pas, afin d'avoir le prétexte de les regarder plus longtemps, un paysan me les a nommées.... ah ! décidément Maxime a dû bien maudire le télégraphe !

— Voici en effet, reprit M. de Saint-Pons, l'expression de ses regrets dans ce billet que je me suis chargé d'envoyer à l'amiral de Marsal ; il est trop tard aujourd'hui, mais un domestique ira demain.

Et le général désigna du doigt une lettre que Maxime, en venant lui dire adieu, avait laissée sur une étagère.

— Inutile de déranger personne, dit Horace en saisissant le message, j'irai porter moi-même les regrets et les excuses de Maxime à l'amiral de Marsal, ce sera plus poli.

— Comment ! toi ! tu iras ?

— Pourquoi pas ?

— Je comprends : un moyen d'introduction dans la maison ; M. Horace veut jouer le rôle de mercure galant ; eh bien ! tu sauras, mon garçon, que je ne m'y prête pas... d'autant que ce n'est pas moi, ce serait ce pauvre Maxime lui-même qui t'aurait ainsi introduit sous le toit de celle qu'il a distinguée, qu'il aime peut-être. Je te défends de prendre cette lettre, entends-tu ?

— Allons donc, mon oncle, et quelle diabolique idée avez-vous là ? comment, pour une simple visite de politesse ?

— A d'autres, mon gaillard ! Tu ne me persuaderas pas que ce soit uniquement par politesse que tu te déranges pour aller porter une lettre de ton cousin qu'un domestique remettrait tout aussi bien à son adresse.

— Eh bien ! reprit Horace négligemment, j'ai d'abord le bonheur de passer un mois avec vous en Provence, et votre compagnie m'est bien douce...

— Surtout lorsque l'air de Paris t'est si malsain.

— Maintenant où serait le mal à ce que je variasse les plaisirs de mon séjour dans le pays du roi René, en me ménageant les moyens d'être reçu quelquefois dans une honnête famille ?

— Est-ce parce qu'elle est honnête que tu t'empresses de t'y présenter ? ou parce que. grâce à toi, il se pourrait bien qu'elle cessât de l'être complètement ?

— De la morale, mon oncle ?

— De la clairvoyance tout simplement. Je te connais. Avec les femmes comme en affaires, tu n'es pas homme à te contenter de profits imaginaires il te faut, même avec le beau sexe, ta prime assurée et des dividendes fin courant ; or, je me demande quel dividende tu espères chez l'amiral ; ce n'est plus de sa femme que tu en attends ?

— Oh ! non, reprit Horace en souriant ; elle a quarante ans ou peu s'en faut : je suis trop vieux... pour elle.

— Il s'agit donc de l'une de ses filles ? Mais, à coup sûr, tu ne veux pas épouser. D'abord ça serait honnête et ça te changerait trop ; et puis l'amiral n'est pas assez riche ; la dot de cette jeune fille doit équivaloir tout au plus à un médiocre coup de bourse. Enfin il est plus que probable qu'on ne voudrait pas de toi, car tu n'as pas d'état, pas de fortune, et en revanche tu es un fort mauvais sujet.

— C'est que je ne suis pas encore d'âge à me faire ermite.

— Impertinent ! Voyons, entre nous, conviens-en, tu as des projets de séduction. Je te croyais pourtant assez d'esprit pour savoir d'avance que tu ne réussiras pas

— Et pourquoi, après tout, ne réussirais-je pas, mon oncle ? répliqua Horace, visiblement piqué et laissant entrevoir, à travers les blessures de sa vanité, le cynisme de ses espérances.

— Alors, dit le général, si tu réussissais, ce serait encore bien pis. En vérité je ne comprends plus rien à l'époque où nous vivons. Autrefois, nous ne nous piquions pas certes de morale, mais nous poursuivions en amour nos habitudes de campagne. Nous ne faisons que de la guerre loyale : nous nous attaquions aux femmes mariées, aux veuves même ; celles-là connaissent du moins le danger et peuvent se défendre mais les jeunes filles nous étaient sacrées par leur faiblesse, par leur ignorance.

— Mon Dieu ! mon oncle, reprit Horace, si vous condamnez notre époque, c'est qu'elle ne vous est pas connue, et si c'est uniquement leur faiblesse et leur ignorance qui doivent établir actuellement un rempart infranchissable entre les jeunes filles et nos prétentions, leurs droits à l'immunité ont singulièrement diminué, croyez-moi. Tout progresse si rapidement à notre époque !... la vapeur a été réellement appliquée à l'éducation de nos jeunes filles. Elles commencent à se peindre et à se plâtrer déjà comme des lionnes équivoques ; et puis l'école du volant, les initiations de la valse et de la polka-mazurka forment singulièrement les intelligences : toutes les Françaises sont égales devant la poudre de riz et la crinoline.

— Jolie idée que tu me donnes de notre époque ! répliqua le général. Tu me permettras de croire cependant que ta moralité a déteint sur ton lorgnon ; mais enfin, je dois l'avouer, nous sommes distancés. Et nous qui avions l'innocence de nous croire pervertis ! Je vois décidément que nous

étions une époque de rosières, une collection de prix Monthyon. Mais si tu dis vrai, alors raison de plus pour t'arrêter dans ton entreprise ; quand la place est si forte, l'attaque devient une folie.

— Tout au moins, mon oncle, il n'y a plus là de déloyauté ni de lâcheté.

— D'autant que l'amiral n'est pas commode et que la maison est bien gardée.

— Comment le savez-vous donc, mon oncle ?

— Entre voisins on connaît ses habitudes, reprit le général en grommelant.

— Eh bien ! mon oncle, repartit Horace avec fatuité, si j'avais pu hésiter, cette sorte de défi que vous me portez aurait suffi pour me décider. Oui, le sort en est jeté ; nouveau Jason, je m'en vais à la conquête, ou tout au moins à la découverte de la toison d'or dans les parages de l'amiral. Seulement, d'après ce que je crois comprendre de vos sentimens à mon égard, il faut que je me passe du moyen d'introduction que j'espérais ; mais, à défaut de celui-là...

— Tu ne serais, à coup sûr, pas embarrassé d'en trouver un autre, répondit le général ; mais, décidément et après réflexion, je tiens à ce que tu remettes toi-même la lettre de ton cousin.

— Comment ! vous permettez, mon oncle ?

— Oui, je ne demande pas mieux que de te voir introduit, grâce à moi, chez M. de Marsal ; tu as besoin d'une bonne leçon, et c'est le devoir d'un oncle de la procurer à son neveu. Ah ! mon gaillard ! tu veux jouer au Jason, au César ! Tes succès auprès des drôlesses t'ont porté à la tête ; je veux te dégriser, et pour cela je te livre le billet de ton cousin ; et ne t'en prends désormais qu'à toi si ce n'est plus seulement à la bourse que tu te casses le nez.

Horace prit avec sa fatuité habituelle la lettre de Maxime. Quant au général, sa figure venait de se contracter péniblement sous l'influence d'une recrudescence de ses douleurs rhumatismales qui le rappelaient au lit. Comme si ce pénible ressouvenir de lauriers desséchés lui présageait encore mieux la malencontreuse issue de l'outrecuidante entreprise de son neveu, il secoua la tête en le regardant d'un air de pitié mécontente, et prit le bras de Rose, qui avait paru à la porte comme une sorte d'horloge vivante toujours prête à sonner l'heure de la retraite.

Le lendemain matin même, ainsi qu'il l'avait annoncé, Horace Guidai, porteur du billet de son cousin Maxime, se présentait en personne chez

l'amiral de Marsal.

VII

UN BAL DE MINISTRE

Au mois de décembre 1853 et par conséquent trois mois environ après les événemens dont le recit précède, il y avait un grand bal chez le ministre de la marine. C'était la première fête de la saison. Maxime de Saint-Pons, que nous avons un peu perdu de vue pendant quelque temps, après avoir rempli la mission dont il avait été chargé en Morée, était revenu à Paris depuis peu de jours, pour rendre compte de cette mission ; et naturellement, en sa qualité d'officier de la marine impériale, il avait reçu une invitation pour le bal de son ministre. Comme on pense bien, il n'eut garde d'y manquer.

Ce n'est pas qu'il eût un goût bien prononcé pour la danse ni même pour les plaisirs mondains, dans l'acception vulgaire de ce mot. Le spectacle ondoyant et divers de la création, dans toutes ses merveilles comme dans toutes ses horreurs, spectacle incessamment ouvert devant les yeux d'un marin, rend d'ordinaire bien pâles pour lui les jouissances souvent toutes factices et toutes conventionnelles par lesquelles les habitans des capitales cherchent à tromper les ennuis de leur oisiveté. Mais Maxime avait conservé au fond du cœur un souvenir plein d'un charme pénétrant, un souvenir avec lequel il avait vécu depuis trois mois, sur les flots de la Méditerranée comme sur les rivages de l'Attique, au milieu du pêle-mêle et du tumulte de la vie de bord sur les grands navires de l'État comme à l'ombre des oliviers et des massifs de lauriers roses. C'était le souvenir des quelques heures qu'il avait passées en tête à tête avec Mlle Emmeline de Marsal, dans l'humble maisonnette de la vieille Madeleine.

Un épisode de ce genre eût à peine laissé une trace dans la mémoire d'un néophyte de nos salons parisiens, habitué à des aventures de plus haut goût ; mais l'isolement même dans lequel Maxime avait vécu depuis son plus jeune âge, au moins en ce qui touche le sexe féminin, une certaine impressionnabilité nerveuse, une sensibilité même qui sont plus souvent qu'on ne pense l'apanage de ces natures vouées à une existence de fatigues, de périls, et endurcies seulement à la surface, toutes ces causes réunies

avaient prédisposé presque fatalement le jeune lieutenant de vaisseau à abandonner sans défense aucune son âme à la plus absorbante des passions.

Maxime était donc venu au bal du ministre de la marine avec le ferme espoir de retrouver sa compagne de quarantaine dans une fête où le grade et la position du contre-amiral de Marsal l'appelaient naturellement ainsi que toute sa famille. Il avait appris d'ailleurs au cabinet du ministre, en venant rendre compte de sa mission, que M. de Marsal était de retour à Paris, après avoir passé l'été et une bonne partie de l'automne à sa maison de campagne en Provence, et qu'il avait été compris ainsi que sa femme et ses deux filles, sur la liste des invitations.

Ce ne fut pas sans émotion que, introduit dans les appartemens du ministre, Maxime se mit en devoir d'inspecter chaque salon, chaque galerie, interrogeant d'un œil avide les cohortes féminines qui s'épanouissaient devant lui dans tout l'éclat de leurs fraîches toilettes, et cherchant incessamment à découvrir entre leurs rangs pressés une tête blonde et charmante qu'il n'avait vue qu'une seule fois dans sa vie mais qui depuis lors l'avait visité bien souvent dans ses rêves. En proie à une préoccupation absolue, exclusive dont se rendront compte aisément tous ceux qui ont aimé, c'est à peine si Maxime répondait en passant au salut de ses camarades, sourd à toutes les conversations comme aux retentissemens même d'un formidable orchestre et poursuivant en vain obstinément un fantôme qui fuyait toujours devant lui.

La foule était d'ailleurs considérable, circonstance peu propice à une semblable recherche. On était pressé, heurté, comme on l'est généralement de onze heures, du soir à minuit, dans ces cohues splendides tout étincelantes de diamans, de broderies, de lumières, qui constituent ce qu'on appelle un bal officiel. Toutes les investigations du jeune lieutenant de vaisseau avaient été sans résultat, lorsqu'il se sentit soudain frapper familièrement sur l'épaule. En même temps, une voix stridente s'écria :

— Tribord, bâbord et la farine ! je ne me trompe pas, c'est Maxime de Saint-Pons !

En entendant retentir cette évocation nautique, bien connue de tous les anciens élèves de l'école navale de Brest, Maxime se retourna et se trouva face à face avec un petit homme de vingt-huit à trente ans, dont le front chauve et basané et le visage, presque entièrement enseveli sous une paire de larges favoris taillés en nageoires de phoque, accusaient sinon la profession, tout au moins les habitudes de marin. Comme le lieutenant de

vaisseau, contemplant, d'un air un peu distrait son interlocuteur, qu'il n'avait pas reconnu tout d'abord, semblait interroger ses souvenirs, le nouveau venu reprit familièrement et avec une grande volubilité,

— Eh quoi ! tu ne reconnais pas ton ancien camarade de la pension Lorient et du Borda, Anatole Châteaugodard ?

— Ah ! si fait ! repartit Maxime, parfaitement, moins la barbe... Excuse-moi.

— A la bonne heure ! quel heureux abordage, vieux, hein ! n'est-ce pas ? Jetons l'ancre ici de conserve, et causons comme deux loups de mer qui se rencontrent après une longue séparation. Sais-tu qu'il a diablement venté depuis que nous nous sommes quittés sur le Borda, toi pour naviguer sur l'eau salée et moi sur l'eau douce ?

— En effet, je me souviens que tu n'avais pas réussi dans tes examens de sortie.

— Ta mémoire est bonne, vieux ! j'avais chaviré. Mais c'est égal, j'avais mis dans ma tête que j'entrerais dans la marine et j'y suis entré.

— En quelle qualité ?

— Eh mais, d'abord en qualité d'employé dans les bureaux du ministère, pour te servir, si j'en suis capable.

— Ce n'est nullement de refus, mon bon Châteaugodard, et je suis aise de savoir que j'ai ici un ancien camarade du temps passé.

— Passé et présent, vieux ! ne sommes-nous pas tous ici de la même famille, la grande famille des marins ? Oh c'est que je n'ai pas voulu en avoir le démenti, vois-tu ? moi aussi, j'ai navigué et je navigue toujours. On n'a pas voulu de moi pour officier sur les bâtiments de l'État ; eh bien ! j'ai un bâtiment à moi et un joli bâtiment, je m'en vante. Il est amarré tout près d'ici, à Asnières ; tu le verras et tu m'en diras des nouvelles. C'est un bateau ponté, gréé, filant également bien à la voile et à la rame. On l'appelle le Cormoran. Il est connu sur toutes les côtes de la Seine, comme son capitaine, car moi aussi je suis capitaine sur mon bord. Sais-tu que le Cormoran a remporté six prix dans les régates ?

— C'est superbe ! salut au capitaine du Cormoran ! Mais, dis-moi mon cher Châteaugodard, toi qui es de la maison, tu dois connaître tout ce qu'il y a dans ce bal d'officiers de marine, d'officiers généraux surtout.

— Parfaitement ! parfaitement ! D'abord, nous nous connaissons tous dans la marine. Veux-tu que je te montre mon chef de bureau ?

— Si tu y tiens ; mais, dis-moi, as-tu vu l'amiral de Marsal, ce soir ?

— L’amiral de Marsal ! Oh ! certaine ment. Un vieux loup de mer, celui-là ! C’est un de mes amis intimes.

— Et... sa famille ?...

— Ah ! il a une famille ?

— Ne viens-tu pas de me dire que l’amiral était ton ami intime ?

Oui, au bureau ; quand il y a du monde dans le cabinet de mon chef, il vient causer avec moi... oh ! très amicalement ; mais j’ignorais qu’il eût une famille. Mon chef ne m’en a jamais rien dit, C’est un vieux marsouin que mon chef de bureau.

— Ainsi tu ne sais pas si sa femme et ses deux filles l’ont accompagné au bal ?

— Allons donc ! il n’a pas la moindre progéniture. que je sache ; et, quant à sa femme, elle court les mers chavirant avec le tiers et le quart. Je suppose que c’est pour se faire des compagnons de naufrage conjugal qu’il a la rage de marier tout le monde.

— Mon pauvre Anatole, fais-moi grâce de ton chef de bureau ; je te parle de l’amiral de Marsal.

— Attends donc ! Je me souviens que je l’ai aperçu tout à l’heure ici près, arrimé dans une embrasure de fenêtre et hélant une charmante petite corvette... je veux dire une jeune fille, qui retournait à sa place après avoir dansé la polka.

— Une jeune fille blonde, n’est-ce pas ? Oh que ne me le disais-tu plus tôt ? C’est elle, c’est elle !

— Elle ?... Qui donc ?

— Conduis-moi bien vite auprès d’elle... auprès de l’amiral, mon bon Châteaugodard.

— Diable ! tu es donc bien pressé ! C’est dommage, moi qui voulais te demander un conseil pour la mâturation du Cormoran !

— Plus tard ! plus tard ! C’est la famille de Marsal que je veux voir.

— Qui parle ici de la famille de Marsal ? articula à cet instant une voix sonore dans l’accentuation de laquelle je ne sais quel ton de bonhomie se fondait avec les notes énergiques du commandement. Puis la même voix ajouta : « Ah ! l’on vous retrouve enfin, monsieur le déserteur ! Savez-vous que c’est fort mal d’avoir manqué à mon appel ? Aussi apprêtez-vous à être fusillé par mes filles, qui sont furieuses contre vous ! »

Au son de cette voix, qui venait de retentir dans le tumulte de la fête, le visage de Maxime s’était illuminé de bonheur, car, avant même de pouvoir

faire volte face au milieu de la foule, il avait reconnu le contre-amiral de Marsal : Emmeline ne pouvait être loin.

L'amiral donnait le bras familièrement à un personnage d'un âge assez mûr, remarquable par une obésité très prononcée et un air des plus solennels, le front chauve et le nez surmonté d'une paire de bésicles en or, qui semblaient le complément obligé du costume administratif dont il était revêtu. On eût cru voir Joseph Prudhomme, ce type immortalisé par Henri Monnier, transformé en fonctionnaire public et décoré.

A l'aspect de ce personnage, Châteaugodard avait tressailli et s'était incliné avec une respectueuse mauvaise humeur.

— Mon cher Gaudibert, dit l'amiral en se penchant vers son accolyte, je te présente un de tes administrés, M. de Saint-Pons, que j'ai eu sous mes ordres quand il n'était encore que simple aspirant, et qui n'est pas fait pour rester lieutenant de vaisseau, surtout si tu lui accordes ta protection au ministère.

— Monsieur est-il marié ? murmura le personnage aux besicles d'or.

— Non pas que je sache, répondit l'amiral.

— Qu'est-ce que ce monsieur Gaudibert ? reprit Maxime à voix basse, en se penchant à l'oreille de son camarade Châteaugodard.

C'est mon chef de bureau, repartit le bureaucrate en fronçant le sourcil ; c'est ce vieux marsouin dont je te parlais tout à l'heure, qui me refuse de l'avancement sous prétexte que je ne suis pas marié, et qui ne veut pas comprendre les devoirs que m'impose le commandement du Cormoran.

En toute autre circonstance, Maxime de Saint-Pons eût prêté sans doute une oreille complaisante aux incriminations plus ou moins légitimes dirigées par son ancien condisciple contre son chef de bureau ; mais il se trouvait alors sous l'influence d'une préoccupation trop exclusive pour pouvoir donner la moindre part de son attention à tout autre objet.

Aussi, saisissant vivement la main que lui tendait son ancien chef et la pressant affectueusement dans la sienne, il s'écria :

— Combien je suis heureux de vous retrouver ici, amiral ! mais n'avez-vous pas reçu la lettre dans laquelle je m'excusais auprès de vous de ne pouvoir... ?

— Si fait, parbleu ! si fait !

— Eh bien ! vous savez sans doute qu'un devoir impérieux m'a forcé de prendre congé brusquement de mon oncle et de venir sans délai à Paris pour y recevoir les instructions du ministère au sujet d'une mission qui m'était

confiée, et que je viens de remplir au Pirée et sur les côtes de Morée. Je suis arrivé seulement il y a cinq jours.

— A la bonne heure ! Eh bien ! voilà des circonstances atténuantes, et je suis prêt à les plaider avec vous mon cher camarade ; mais je vous préviens que nous allons avoir affaire à un conseil de guerre des plus redoutables, ma fille cadette surtout. Venez bien vite avec moi solliciter la clémence de vos juges.

En parlant ainsi, le comte de Marsal avait pris le bras de son interlocuteur et l'entraînait en fendant non sans peine les flots d'une foule compacte, dans la direction du grand salon, où l'orchestre venait de faire entendre les préludes d'une polka-mazurka.

Déjà les danseurs et les danseuses avaient pris place.

Entre tous ces couples qui commençaient à se mouvoir en cadence au son des instruments, il y en avait un plus jeune, plus beau, plus élégant peut-être que tous les autres, et sur lequel les regards mêmes de la galerie semblaient s'attacher de préférence.

C'était un jeune homme blond, d'une taille avantageuse et bien prise, portant la moustache en croc, et soutenant de son bras voluptueusement arrondi la taille d'une adorable jeune fille qui, la tête doucement inclinée sur l'épaule de son danseur, semblait en même temps y appuyer sa main avec complaisance et lui souriait du plus gracieux sourire.

La jeune fille était blonde aussi et son opulente chevelure, qui attirait tout d'abord les regards, bien qu'elle fut coiffée avec une simple couronne de fleurs aquatiques, avait, sous l'éclat des bougies répercuté par les cristaux des lustres et des girandoles, ces reflets magiques qu'on admire dans certains tableaux de Titien. A peine décolletée, son corsage laissait voir des épaules d'un blanc lacté et du plus harmonieux contour ; sa taille était svelte et pleine de souplesse ; mais on oubliait volontiers tout ce qu'il y avait de séductions dans cet ensemble jeune et charmant, à l'aspect de deux grands yeux d'un bleu d'azur, frangés d'un double rang de cils recourbés et qui sous l'arc si fin et si pur des sourcils dont ils étaient couronnés, rayonnaient à la fois de tendresse et de douceur.

Pour un jeune lieutenant de vaisseau tout frais débarqué des mythologiques rivages de l'Attique, c'était la personnification vivante d'une néréide, descendue en plein dix-neuvième siècle dans le grand salon du ministère de la marine pour y danser la polka-mazurka

Tout à coup un nuage passa sur les yeux de Maxime, son front pâlit, et il se sentit froid au cœur. Dans cette adorable jeune fille sur laquelle tous les regards étaient concentrés, il venait de reconnaître mademoiselle Emmeline de Marsal ; mais l'élégant danseur sur le bras duquel sa taille était inclinée presque amoureusement n'était autre qu'Horace Guidai.

Horace était, lui aussi, de retour à Paris ; Horace avait vu ses prévisions en partie réalisées : il avait amplement profité de la hausse persistante de la Bourse et il était là plus superbe et plus triomphant que jamais.

VIII

ENTRE DEUX SOEURS

Au premier abord, lorsque Maxime avait rencontré Horace chez son oncle, le général de Saint-Pons, ce cousin qu'il connaissait à peine, lui avait paru peu sympathique ; mais maintenant c'était presque de la haine qu'il lui inspirait.

L'amiral, sans faire attention au trouble de Maxime, s'écria gaiement :

— Allons, mon cher camarade, les proverbes ont toujours raison, et je suis sur ce point de l'avis du célèbre Sancho Pança :

En été comme en hiver,
Qui quitte sa place la perd.

Votre cousin Horace vous a devancé ; car cet aimable mauvais sujet est votre cousin germain à ce qu'il paraît, et nous sommes enchantés d'avoir fait sa connaissance. Il est venu nous voir assez souvent, pendant tout le temps qu'il a passé en Provence chez votre oncle, au château de Saint-Pons.

— Ah ! balbutia Maxime, qui se sentit rougir et pâlir presque simultanément, mon cousin a cru devoir...

— Certainement, interrompit l'amiral avec bonhomie, et il a fort bien fait. Voilà un danseur tout trouvé pour mes filles cet hiver, et un danseur de premier choix, s'il vous plaît, à ce que dit Emmeline. Mais heureusement ou malheureusement, comme vous voudrez, M. Horace Guidal n'est pas double, et, pendant qu'il fait danser ma fille cadette, il ne peut s'occuper de l'aînée, qui est disponible en ce moment, comme vous voyez. Venez, mon jeune ami, je vais vous présenter à ma Georgina... comme danseur ; car à d'autres titres vous n'êtes pas tout à fait pour elle un inconnu.

En même temps, sans attendre la réponse de l'officier de marine, M. de Marsal, avec une vivacité toute méridionale sur laquelle les glaces de l'âge

n'avaient encore exercé aucune influence réfrigérante, se dirigea vers la place où il avait laissé sa fille sous l'égide d'une respectable matrone, amie de la famille ; la comtesse de Marsal, dont la santé était fort délicate, avait depuis longtemps renoncé à aller dans le monde.

Quelque peu disposé qu'il se sentît en ce moment à déployer ses talents chorégraphiques, Maxime, après s'être profondément incliné devant mademoiselle de Marsal, ne put s'empêcher de lui présenter une requête qui, sous les auspices de l'amiral, devait être favorablement accueillie. Tout en accompagnant cette acceptation d'un sourire plein de bienveillance, la fière Georgina s'empressa d'ajouter qu'elle venait de refuser successivement deux cavaliers, auxquels elle avait annoncé l'intention de prendre quelques instants de repos.

C'était là une déclaration de préférence à brûle-pourpoint à laquelle Maxime était loin de s'attendre, quoiqu'elle eût peut-être tout simplement pour but de sauvegarder l'amour-propre de celle qui venait de l'énoncer. Georgina ne voulait pas qu'on pût croire qu'elle était condamnée à faire tapisserie pendant que sa sœur cadette triomphait au bras d'un danseur à la mode.

Quoi qu'il en soit, Maxime, dans la situation d'esprit où il se trouvait, n'était que trop enclin à s'associer à toutes les rancunes de Georgina. Celui que le serpent de la jalousie a mordu au cœur accepte avec avidité l'occasion de rendre blessure pour blessure. Sous ce rapport, Maxime avait rencontré dans la fille aînée de M. de Marsal un secours beaucoup plus puissant encore qu'il ne se l'imaginait.

D'abord, on le sait, cette jeune fille était vraiment belle. Seulement sa beauté, toute plastique et toute sensuelle, était d'un caractère complètement opposé à celle de sa sœur, qui avait quelque chose d'idéal et ne parlait qu'au cœur. Si, dans toute sa personne, Emmeline offrait un type accompli de grâce et de candeur virginales, Georgina, avec ses sourcils noirs superbement arqués, ses yeux bruns pleins de profondeur, sa bouche un peu dédaigneuse et son port de reine, Georgina n'eût pas mal figuré dans un tableau de théogonie païenne, sous les traits impérieux de Junon, dont elle avait à un si haut degré l'humeur jalouse. Elle était de ces femmes qui aiment à trôner partout et toujours, et dont les séductions sont toutes puissantes, principalement pour les jeunes gens et pour les vieillards.

Maxime crut devoir commencer par s'excuser auprès de sa danseuse de n'avoir à mettre à sa disposition que l'art un peu novice d'un marin plus

habitué à fouler le pont d'un navire que le parquet d'un salon ; mais Georgina répondit aussitôt avec ce sourire hautain qui lui était habituel :

— Pensez-vous, monsieur, que je ne vous préfère pas de beaucoup à l'une de ces poupées masculines, comme il y en a tant ici, et qui ont dans leur poche un brevet de Laborde ou de Cellarius, ou bien à l'un de ces gentilshommes maquignons qui cherchent à corriger l'odeur de l'écurie par celle du cigare, depuis que les officiers de marine ont abandonné le tabac aux hommes d'équipage ? Grâce au ciel, monsieur, vous n'avez rien de commun avec ces gens-là.

— Allons ! mademoiselle, reprit Maxime, je vois que vous voulez me donner du courage : vous avez deviné que je suis un fort médiocre cavalier en même temps qu'un assez triste danseur. Il n'importe, je ferai de mon mieux, et, si je ne m'en tire pas à votre satisfaction, vous me donnerez mon congé sans que j'aie le droit ni l'intention de me plaindre.

— C'est marché conclu, repartit Georgina en se lançant résolûment dans l'arène avec son danseur.

Quelques minutes après, Maxime reconduisait Georgina à sa place et recevait ses remerciements mêlés de félicitations sur le talent qu'il venait de déployer dans l'exécution de la polka-mazurka.

Emmeline revenait à ce moment elle-même, conduite par Horace. En apercevant Maxime, une vive rougeur se peignit sur le front de la jeune fille, et une joie qu'elle ne put réprimer brilla dans ses yeux ; mais cette joie fit bientôt place à une inexprimable tristesse, lorsqu'elle vit le front sévère du lieutenant de vaisseau s'incliner cérémonieusement devant elle.

Comme Maxime gardait le silence, Horace sans se départir de sa légèreté habituelle, s'écria en lui tendant familièrement la main.

— Ah ! te voilà de retour, mon beau cousin ! tant mieux ! c'est un renfort qui m'arrive, un renfort inattendu et bien utile. Tu me feras vis-à-vis à la prochaine contredanse ; car je ne connais presque personne ici, ce n'est pas mon monde, et j'ai promis à l'amiral de ne pas apporter la moindre interruption dans mon service, charmant service comme tu vois, avec deux adorables danseuses telles que mesdemoiselles de Marsal.

— De grâce, monsieur, ajouta Georgina avec un sourire un peu hautain, épargnez-nous les compliments et dites plutôt franchement que, si charmant que puisse être le service que vous faites auprès de ma sœur et de moi, il ne laisse pas que d'être un peu fatigant à la longue. Tenez, je veux être bonne

princesse : vous deviez, je crois, danser avec moi la prochaine contredanse, permettez-moi de vous en dispenser.

— Ah ! mademoiselle, repartit Horace d'un ton où la fatuité l'emportait sur l'ironie, mon devoir est de vous obéir ; mais vous voulez donc me réduire au désespoir ?...

A ce moment une voix déjà connue s'écria gaiement :

— Un homme à la mer ! on en demande un autre : Présent !

C'était Anatole Châteaugodard, qui venait de se faufiler, à la suite de son ancien condisciple, dans le cercle étroit où s'échangeait le colloque qui précède, et, s'inclinant profondément devant Georgina, il ajoutait :

— Mademoiselle, c'est sous les auspices de mon camarade et ami Maxime de Saint-Pons, que je viens solliciter de vous mon inscription sur votre rôle d'équipage pour la première contredanse. J'ai l'honneur d'appartenir à la marine.

La fière Georgina abaissa sur le nouveau venu un regard dédaigneux ; car sa taille exigüe, son front chauve et l'énorme paire de favoris sous lesquels son visage se trouvait enseveli lui composaient un extérieur assez grotesque, puis elle laissa tomber le plus glacial « Volontiers, monsieur, » qui soit jamais sorti d'une bouche féminine.

— A la bonne heure ! reprit Châteaugodard sans se déconcerter le moins du monde. J'espère que mon ami Maxime de Saint-Pons ne refusera pas de me faire vis-à-vis. Entre marins !

Puis, se penchant à l'oreille de Maxime, il lui dit à voix basse :

— Invite la jolie petite corvette, moi je me charge de la frégate ; bien qu'elle ne semble pas facile à manœuvrer, j'en fais mon affaire.

— Pensez-vous, mademoiselle, reprit Maxime en s'adressant à Georgina, que mademoiselle votre sœur soit invitée pour cette contredanse ?

— C'est à ma sœur de répondre, repartit sèchement Georgina en se tournant à moitié vers Emmeline.

— Je suis à la disposition de monsieur de Saint-Pons, balbutia la jeune fille en fixant sur l'officier de marine un regard plein de douceur et de mélancolie.

Maxime s'inclina profondément, mais sans prononcer une parole.

— Il paraît, s'écria Horace en riant, que mon cousin, dans son voyage en Grèce, se sera arrêté à Lacédémone ; car il ne parle guère.

— Il fait bien repartit Georgina, car vous parlez d'ordinaire pour vous et pour lui.

— Hum ! hum ! murmura mentalement Horace en pirouettant sur ses talons. Mlle Georgina n'est pas de bonne humeur ce soir. Sa sœur a décidément trop de succès. Ah ça est-ce qu'elle en tiendrait par hasard pour mon cousin le marin ? On dirait qu'elle a peur qu'on ne le lui vole.

Cependant l'orchestre venait de faire entendre le prélude du quadrille, et chacun se mit en place pour la contredanse.

Emmeline et Maxime n'étaient pas moins troublés l'un que l'autre en se retrouvant face à face pour la première fois, après une entrevue qui avait laissé dans l'âme de chacun des deux des souvenirs si profonds et si tendres.

Ce contact, rempli d'énivrantes privautés qu'autorise la danse, n'est-il pas parfois bien préférable aux charmes mêmes d'un tête-à-tête où d'impérieuses convenances imposent une circonspection et une réserve qui ne sont plus de mise, surtout au milieu du tumulte d'un bal officiel ? Combien de doux propos et d'aveux mille fois plus doux encore ont pu se produire à la faveur d'une ritournelle ! Il semble que les retentissements de l'orchestre, que les bruits confus de la foule n'aient alors d'autre but que de rassurer une pudeur que le silence eût peut-être effarouchée. Quand tout le monde vous voit, nul ne vous regarde : du moins on est tenté de le croire.

Sans doute, en entrant au bal du ministre de la marine avec l'espoir fondé d'y retrouver Emmeline, Maxime s'était fait à cet égard dans son imagination un thème beaucoup plus complet et beaucoup plus digne d'envie que celui que nous venons d'esquisser. Mais, hélas ! ainsi qu'on l'a vu plus haut, tout ce qu'il y avait d'ineffables promesses de bonheur dans les souvenirs que le jeune officier de marine avait gardés d'une première entrevue venait d'être empoisonné par un sentiment plus rempli d'amertume, plus fécond en tortures que les douleurs les plus légitimes, la jalousie.

En proie à ce mal dévorant, c'est à peine si Maxime répondit quelques froids monosyllabes aux questions pleines d'affectueuse bienveillance que lui adressait Emmeline. Il faut dire aussi que le nom d'Horace se trouvait presque fatalement mêlé à toutes ces questions. De plus, le pauvre Maxime ne pouvait oublier que la main charmante qui effleurait à chaque instant la sienne venait de reposer dans la main d'un rival, que ce regard si limpide et si pur qui semblait chercher incessamment le sien venait de se fondre avec un autre regard, dans un sourire dont l'empreinte était encore vivante.

Pâle, inquiet, la poitrine oppressée par les battements de son cœur, Maxime semblait attendre avec impatience la fin de cette contredanse que, quelques instants auparavant, il eût achetée volontiers au prix de dix années de sa vie.

De son côté, Emmeline ne sachant à quel motif attribuer une attitude si différente de celle qu'avait eue l'officier de marine dans le mémorable tête-à-tête de la quarantaine, prit tout à coup une détermination héroïque.

— Vous paraissez souffrant, monsieur, dit-elle à Maxime, et c'est en vain que vous cherchez à surmonter votre mal. Il y aurait de l'inhumanité de ma part à prolonger un acte de complaisance dont il dépend de moi d'abrégier la durée. Je vous en prie, reconduisez-moi à ma place, ma sœur vous excusera.

Comme elle prononçait ces derniers mots, Horace, qui sans être aperçu s'était peu à peu rapproché du jeune couple et ne perdait pas une syllabe de leur colloque, si dénué d'animation qu'il pût être, Horace s'écria :

« En effet, mon pauvre cousin, mademoiselle a raison, tu es visiblement souffrant. Tiens, va t'asseoir puisqu'on veut bien te le permettre, et moi je vais prendre ta place. C'est une bonne fortune qui ne sortira pas de la famille, si mademoiselle y consent. »

Maxime, qui était fort pâle, sentit la rougeur lui monter au front en entendant cette audacieuse proposition ; ses yeux, tout à l'heure devenus presque mornes, lancèrent des éclairs et il répondit brusquement :

— Mais moi je n'y consens pas, et puisque mademoiselle a bien voulu m'accorder cette contredanse, elle aura la bonté de la finir avec moi, entends-tu, mon cher cousin ?

L'accent avec lequel ces paroles étaient prononcées devenait si plein de menaces qu'Emmeline, effrayée des conséquences qui pouvaient en résulter, saisit rapidement la main de Maxime.

« Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, venez, c'est à notre tour de danser. »

Mais dans son trouble elle avait laissé tomber son bouquet. Maxime et Horace se baissèrent simultanément pour le ramasser, et cette fois le lieutenant de vaisseau distançant son rival, fut assez heureux pour s'emparer le premier du bouquet ; comme il le remettait entre les mains de sa danseuse avec un sourire de satisfaction et presque d'orgueil pour cette petite victoire, il s'aperçut qu'Horace, de son côté, venait de ramasser une fleur qui s'était détachée du bouquet dans sa chute, et qu'il s'apprêtait à en orner triomphalement la boutonnière de son habit.

— Ah ! c'en est trop, murmura-t-il, les lèvres convulsivement agitées, les dents serrées par la colère ; mademoiselle, un mot seulement : est-ce avec votre assentiment que M. Guidal a osé... ?

— Ah ! monsieur, interrompit Emmeline tremblante, il ne faut pas attacher d'importance à ce qui n'est pas même un larcin : ce qui tombe par terre appartient à tout le monde ; votre cousin se pare d'une fleur que je ne lui ai pas donnée. Voulez-vous accepter celle que je vous donne ?

En même temps, Emmeline, choissant la plus belle fleur de son bouquet, l'arracha et la tendit à Maxime.

— Ah ! merci, mademoiselle, merci ! s'écria le jeune homme avec effusion, car il avait vu distinctement une larme perler dans les yeux charmants de sa danseuse.

— C'est mal ce que je viens de faire là reprit Emmeline rougissante, et peut-être, monsieur, allez-vous me trouver bien inconsidérée, bien imprudente, mais il y a des moments dans la vie où l'on ne sait pas résister à un premier mouvement.

— Par grâce, mademoiselle, repartit Maxime avec une émotion facile à comprendre, ne vous repentez pas de ce que vous avez fait ; vous me le deviez bien, ne fût-ce que pour compenser tout ce que j'ai souffert.

— Et maintenant, monsieur, balbutia Emmeline avec une candeur qui n'excluait pas un peu de malice, maintenant souffrez-vous encore ?

— Maintenant, mademoiselle, je suis le plus heureux des hommes.

Tout à coup les yeux d'Emmeline se troublèrent : elle venait de rencontrer le regard de sa sœur, qui s'était attaché successivement sur Maxime et sur elle avec une expression singulière. Il y avait à la fois dans ce regard quelque chose du serpent et de la panthère. La jeune fille se sentit frémir et pâlir ; car elle comprit instantanément que rien de ce qui venait de se passer n'avait échappé à la jalouse Georgina.

Quelques instants après, la contredanse étant terminée, Maxime reconduisit Emmeline à sa place, et ce ne fut pas sans lui avoir demandé la faveur de danser encore avec elle, faveur qui ne pouvait lui être refusée, mais qui fut accordée en rougissant et presque avec frayeur. Aussi bien le lieutenant de vaisseau n'avait pu s'empêcher, dans l'effusion de sa joie, de presser d'une main frémissante les jolis doigts de sa danseuse, qui ne s'était pas montrée tout à fait insensible à cette pression. C'est à ce moment que Châteaugodard, qui, on s'en souvient sans doute, dansait de son côté avec

Georgina et venait de la reconduire également à sa place, se rapprocha de son condisciple et lui dit :

— Eh ! mon ancien, il me semble que tu n'as pas mal manœuvré à tribord, pendant que je nageais de mon mieux à bâbord, où l'on a beaucoup mais beaucoup parlé de toi.

— Que veux-tu dire ?

— Allons ! ne vas-tu pas faire le mystérieux avec un vieux camarade, entre marins ? Crois-tu que je ne me sois pas aperçu que tu courais des bordées de façon à accoster à la fois les deux sœurs ?

— Mon cher Châteaugodard, je te prie de n'en rien croire.

— Voyez-vous, le bon apôtre ! Alors d'où vient que ma danseuse n'a fait que m'assassiner de questions sur ton compte, pendant que de ton côté tu avais les yeux à l'ancre sur sa sœur cadette ? Que diable ! mon ancien, il ne faut pas être trop ambitieux. On ne peut mettre son pavillon que sur un bâtiment, et il faut faire un choix entre la corvette et la frégate. La corvette est bien jolie, bien fine, bien élégante, j'en conviens ; mais la frégate, mon cher, oh ! la frégate est superbe, bien pontée, bien grée, bien arrimée, et ce serait là mon affaire, à coup sûr, si je n'avais fait vœu de célibat, d'abord pour me consacrer exclusivement à mon bâtiment... tu sais, le Cormoran, ensuite pour faire enrager mon chef de bureau, ce vieux marsouin de Gaudibert.

— Mon pauvre Anatole, je te répète que tu es dans l'erreur. Je ne songe en aucune façon à Mlle de Marsal l'aînée, et, quanta la cadette...

— Oui-dà ! c'est là qu'est la voie d'eau... Compris et motus ! Je ne t'en demande pas davantage ; mais, en ma qualité d'ancien camarade de l'institution Lorient et du Borda, il est de mon devoir de t'avertir des écueils. Mon cher, tu as un rival.

Les yeux de Maxime devinrent flamboyants ; mais il garda le silence et Châteaugodard continua :

— C'est un grand escogriffe à moustaches en crocs qui est resté là en vigie derrière toi, pendant tout le temps qu'a duré la manœuvre... je veux dire la contredanse. Tiens, il a une épave du bouquet de ta danseuse à sa boutonnière. Ce gaillard-là n'appartient pas à la marine, et nous ne devons pas souffrir...

Le jeune lieutenant de vaisseau ne put s'empêcher de sourire, et, serrant la main de son condisciple, il s'écria :

— Que m’importe à présent tout ce que peut faire et dire monsieur Horace Guidai ? je n’ai rien à envier à mon cousin !

— Ah ! reprit Anatole, ce monsieur est ton cousin ! Je ne t’en fais pas mon compliment. C’est un grand fat.

— Qui te dit que je n’ai pas la même opinion de lui ?

— A la bonne heure ! cet homme-là n’a pas le pied marin, j’en suis sûr.

— C’est assez nous occuper de lui. Mon cher Châteaugodard, puis-je encore compter sur toi pour vis-à-vis à la prochaine contredanse ?

— Certainement, mon ancien, certainement. Nous naviguons de conserve ce soir, c’est convenu, et je gage que tu t’embarques de nouveau sur ta jolie petite corvette. Il faut que je tâche de ravoïr ma frégate. Cette frégate me plaît. Que n’en suis-je le commandant ?

— Tu n’auras pas besoin de te déranger beaucoup pour cela. Voici l’amiral qui vient à nous avec ses deux filles.

— C’est à vous que nous en voulons, monsieur le déserteur ! s’écria gaiement le comte de Marsal en s’approchant de Maxime. Mlle Emmeline vient vous prier de l’excuser ; car elle vous fausse compagnie pour la nouvelle contredanse qu’elle vous avait promise.

— Ah ! mademoiselle, reprit Maxime avec une véritable consternation, pouvez-vous bien déjà songer à uitter le bal ?

Comme Emmeline gardait le silence, l’amiral repartit vivement :

— Oh ! ce n’est pas elle qui a demandé à s’en aller, c’est sa sœur, qui vient d’être prise d’une violente migraine.

— Connu ! pensa à part lui Châteaugodard, quand je ne veux pas venir au ministère, j’ai toujours la migraine, moi ; mais ce n’est pas les jours de bal, c’est le lendemain.

En voyant son interlocuteur tout décontenancé, l’amiral reprit :

— Ah ça ! mon jeune camarade, est-ce que vous auriez aussi la migraine ? J’espère bien que cela ne durera pas, et je viens vous offrir pour cela un remède. Vous avez fait votre paix avec mes deux filles : il vous reste à obtenir votre pardon de la comtesse de Marsal, à qui sa santé n’a pas permis de les accompagner ce soir. C’est mardi prochain l’anniversaire de mon mariage, et je vous préviens que je veux vous présenter ce jour-là à Mme de Marsal. Il s’agit simplement d’une tasse de thé et d’un peu de musique. Je compte sur vous.

Le front de Maxime s’était illuminé pendant que l’amiral prononçait ces derniers mots, et s’il eût suivi son premier mouvement, le lieutenant de

vaisseau se serait jeté dans les bras de M. de Marsal pour le remercier de cette simple invitation.

Anatole Châteaugodard, qui de son côté était de meuré à l'état de point d'interrogation et d'admiration tout ensemble devant l'imposante beauté de Georgina, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Amiral, excusez mon indiscretion ; je demande à être embarqué mardi comme second de mon camarade Maxime de Saint-Pons ; je mets en échange à votre disposition une voix de baryton et quelques chansons de matelot.

— Un baryton ! bravo ! répondit M. de Marsal, cela nous manquait ; mais je n'avais pas besoin de cela, mon cher Châteaugodard, pour vous prier d'être des nôtres ; car je pense qu'il vous sera agréable de vous retrouver chez moi avec votre chef de bureau.

— Ah ! M. Gaudibert y sera ! dit Châteaugodard, qui ne put réprimer une légère grimace. Est-ce comme chanteur ? Et il ajouta mentalement : L'amiral veut donc marier ses filles qu'il engage ce vieux marsouin de Gaudibert, mon ennemi intime ? J'ai vent debout ce soir.

Là-dessus, M. de Marsal serra la main des deux jeunes gens, et se dirigea avec ses filles vers la porte de la galerie où cette scène se passait, puis tout à coup, revenant sur ses pas, il dit à Maxime :

— Mon cher camarade, faites-moi le plaisir d'engager aussi en nom mon votre cousin, M. Horace Guidai. Et moi qui l'avais oublié ! C'est ma fille qui vient de m'en faire souvenir.

Le lieutenant de vaisseau s'inclina tristement.

— Sa fille ! balbutia-t-il, sa fille l'en a fait souvenir ! O mon Dieu ! serait-ce Emmeline ?

— Tribord et bâbord ! s'écria à son tour Châteaugodard, ce n'était pas assez du Gaudibert, nous aurons aussi le Guidai. Vent debout ! vent debout ! mon ancien, il faudra serrer les voiles.

IX

LE LENDEMAIN D'UN BAL

L'amiral de Marsal habitait, à la porte de Paris — nous sommes en 1853 — dans l'avenue de Saint-Cloud, aujourd'hui débaptisée et nommée avenue d'Eylau, une de ces maisons qui sont à la fois maison de ville et de campagne, et qui tendent à remplacer, pour tous ceux que leur profession ou leur industrie ne retiennent pas absolument au centre de la capitale, ces cellules entassées et superposées, presque toujours privées d'air comme de lumière, qui, sous le pseudonyme d'appartements, constituent de nos jours la demeure du Parisien pur sang. L'avenue d'Eylau ou de Saint-Cloud, forme, comme on sait, l'une des branches de ce gigantesque éventail qui s'ouvre au pied de l'arc de triomphe de l'Étoile.

L'habitude du commandement et cette espèce de royauté absolue qui s'y attache, à bord d'un navire, avaient depuis longtemps dégoûté le comte de Marsal de la promiscuité des maisons parisiennes, où, comme Angelo, tyran de Padoue, l'habitant entend incessamment marcher dans son mur, quand il n'y entend pas pianoter, ce qui est encore pis. Sous ce rapport, l'existence isolée que la famille de Marsal menait dans la petite villa des environs d'Hyères n'était guère plus troublée dans la maison de l'avenue de Saint-Cloud ; car cette avenue, un peu déserte d'ailleurs par suite de la création de son orgueilleuse collatérale, l'avenue de l'Impératrice, ne commence guère à s'animer qu'aux premières brises du printemps, et l'on était alors à l'entrée de l'hiver.

Ajoutons que, malgré tout ce qu'il y avait d'expansion et de rondeur dans son caractère, M. de Marsal ne goûtait que médiocrement ce qu'on est convenu d'appeler les plaisirs du monde. Tout entier aux jouissances de la vie de famille, qu'il appréciait d'autant mieux que les devoirs de son état l'en avaient privé plus longtemps, il n'avait pour société qu'un petit cercle d'intimes, dont il ne sortait que dans de rares occasions pour offrir quelques distractions à ses deux filles. Quant à Mme de Marsal, nous avons déjà dit que les soins que comportait une santé assez délicate l'avaient mise dans le cas de renoncer bien avant le temps aux fiévreuses agitations de la vie des

salons. Un bal, un spectacle étaient un événement dans le paisible intérieur de la famille de Marsal.

C'est dans cet intérieur que nous allons introduire nos lecteurs, le lendemain même du bal donné au ministère de la marine. La scène se passe dans un petit salon, où Mme de Marsal et sa fille Emmeline sont occupées ensemble à un ouvrage de tapisserie, pendant que M. de Marsal s'amuse à tisonner et que Georgina laisse errer ses doigts à l'aventure sur le piano.

— Parbleu ! s'écrie l'amiral, il paraît, ma chère Georgina, que ta malencontreuse migraine de cette nuit est bien passée, car voilà une heure pour le moins que tu éreintes ton piano, au risque de nous transmettre ton mal à tous les trois.

— Oui-dà ! mon bon père, riposta la jaune fille, qui bondit sous le coup de cette apostrophe comme si elle avait été piquée par un aiguillon, il me semble à moi que, tant que ma sœur Emmeline a tenu le piano, vous n'avez eu pour elle que des paroles de louanges. C'est par compensation sans doute que vous me réserviez les épigrammes.

— En effet, ajoute vivement Mme de Marsal, dont l'inquiète tendresse s'alarme, non sans raison, du moindre prétexte offert à l'humeur jalouse de sa fille aînée, pourquoi, mon ami, avoir ainsi deux poids et deux mesures ?

Pourquoi ?.., pourquoi ?... reprend l'amiral avec enjouement : d'abord, parce que je voulais savoir si la jalousie de Georgina s'était dissipée avec sa migraine, ce qui eût été bien agréable pour elle ; ensuite parce que je ne peux pas souffrir le piano autrement que comme instrument d'accompagnement. Si j'étais le maître, je ferais distribuer aux indigents tous les pianos pour les mettre au feu, à titre de bois de chauffage pour l'hiver. Quel superbe auto-da-fé, et quel service à rendre aux oreilles souffrantes !

— Heureusement, repartit Mme de Marsal, vous n'êtes pas le maître.

— Est-ce que tu crois, ma bonne amie, m'apprendre une nouvelle ? ne suis-je pas votre esclave à toutes les trois ? Et la preuve, c'est que je demande pardon à mademoiselle Georgina de l'avoir offensée, et, si elle tient tant soit peu à me prouver qu'elle ne m'en veut pas, elle va me chanter un de ces beaux airs italiens qu'elle chante si bien.

— Allons ! ma Georgina, dit la comtesse toute joyeuse d'avoir été si bien comprise par son mari, nous t'écoutons.

— Oh ! reprit la jeune fille d'un ton aigre-doux, je sais bien que je n'ai pas une aussi jolie voix que ma sœur, et il vaut bien mieux que ce soit elle

qui se fasse entendre. D'ailleurs, je suis un peu enrouée.

— Hum ! hum ! s'écria M. de Marsal en fronçant le sourcil, après la migraine l'enrouement, après l'enrouement... N'en parlons plus. Aussi bien, ces demoiselles ont raison de réserver tous leurs moyens pour le grand jour où elles auront un auditoire plus digne d'elles qu'un père et une mère.

— Ah ! mon père, fit Emmeline en quittant précipitamment son métier à tapisserie et venant se placer sur les genoux de l'amiral dont elle entoura le col de ses deux bras enlacés, c'est bien mal à vous de nous juger ainsi et je viens vous sommer, au nom de ma sœur et au mien, de vous rétracter bien vite.

— Je ne demande pas mieux, chère enfant dit l'amiral, en embrassant sa fille cadette, pourtant m'est avis, sans vouloir vous faire injure ni à l'une ni à l'autre, que vous ne vous feriez pas prier pour chanter, pas plus que pour danser, si, au lieu d'un vieil amiral comme moi, c'était l'un de vos danseurs de cette nuit qui venait vous adresser cette requête.

— Oh ! reprit Georgina, pensez-vous donc, mon bon père, qu'il suffise pour me plaire de savoir danser et que mon cœur doive appartenir à un acrobate en habit noir, en gants paille et en souliers vernis.

— Je ne dis pas cela, repartit l'amiral avec bonhomie, bien que ce soit là à coup sûr un moyen de succès auprès des femmes : mais il y a danseur et danseur, et l'on rencontre dans le monde des jeunes gens qui, sans être des acrobates, méritent qu'on les distingue. Cette nuit, par exemple, au bal du ministre de la marine, j'en ai vu plus d'un que je pourrais citer, entre autres M. Horace Guidal et son cousin, M. de Saint-Pons.

— Saint-Pons ! balbutia la comtesse de Marsal avec une émotion mal dissimulée.

— Oui, ma bonne amie, ce jeune lieutenant de vaisseau s'appelle Saint-Pons. Je croyais te l'avoir déjà dit. C'est le neveu d'un de nos voisins de campagne, un général misanthrope et goutteux que tu ne peux connaître, puisqu'il n'a jamais daigné nous faire visite.

— En effet, murmura la comtesse, qui pencha la tête sur sa tapisserie et retomba dans son mutisme accoutumé.

— Donc, mesdemoiselles, reprit gaiement l'amiral, je serais fort aise de connaître votre opinion sur le compte de MM. de Saint-Pons et Guidal.

— Je les trouve l'un et l'autre fort aimables, dit Emmeline en rougissant.

— Et moi, reprit Georgina en regardant fixement sa sœur, je préfère M. de Saint-Pons.

Mme de Marsal avait relevé la tête en entendant ces derniers mots ; car elle avait été frappée de l'accent bien différent avec lequel ses deux filles venaient de répondre, la cadette presque en tremblant, l'aînée, avec audace et résolution.

— Ma chère enfant, dit-elle en se penchant vers Georgina, à t'entendre parler ainsi, on dirait que tu connais depuis longtemps et que tu as pu apprécier l'homme dont ton père te parle, tandis que tu l'as vu hier soir pour la première fois et qu'il n'est encore qu'un inconnu pour toi.

— C'est peut-être à cause de cela, reprit l'amiral en riant ; mais patience, quand nous allons l'avoir revu, cela changera probablement.

— N'y comptez pas ! dit Georgina avec un incroyable sang-froid et les yeux toujours fixés sur sa sœur, qui avait baissé les siens et dont la respiration précipitée accusait le trouble intérieur.

— Pourtant, reprit l'amiral, M. Horace Guidal est ce qu'on appelle un homme à la mode, et, dans un salon, il l'emporte évidemment sur son cousin, par sa taille, sa tournure. Il danse d'ailleurs à merveille, qu'en dis-tu Emmeline ?

— Oui, mon père, répondit machinalement la jeune fille.

— Sais-tu, continua M. de Marsal, toujours de bonne humeur, que M. Guidal s'est fort occupé de toi, hier soir, ma chère enfant ? Diable ! diable ! cela devient fort sérieux. Allons ! mesdemoiselles, puisque vous avez fait l'une et l'autre votre choix, c'est chose convenue : Mlle Georgina sera Mme de Saint-Pons, et Mlle Emmeline sera Mme Guidal. Je vais prier mon ami Gaudibert, qui s'entend si bien en mariages, de nous arranger tout cela pour le mieux. N'est-ce pas, mes enfants ?

Comme M. de Marsal venait de prononcer les paroles qui précèdent, Emmeline se leva et se retira précipitamment.

— Qu'arrive-t-il donc à notre Emmeline ? reprit l'amiral. Elle si gaie d'ordinaire, elle est devenue tout à coup rêveuse, et il me semble même avoir vu des larmes dans ses yeux.

— Je vais la retrouver, dit madame de Marsal, qui se leva à son tour. La pauvre enfant est sans doute un peu fatiguée d'avoir été au bal.

— Allons donc ! repartit l'amiral, est-ce que les jeunes filles se fatiguent au bal ? D'ailleurs nous sommes rentrés de fort bonne heure, grâce à la migraine de Georgina.

— Il n'importe, dit la comtesse ; je m'inquiète à tort sans doute, mais je vais rejoindre Emmeline.

A peine la comtesse venait de se retirer que Georgina s'écria :

— C'est vraiment bien heureux pour moi, mon bon père, que vous ayez un peu de compassion pour votre fille aînée ! J'ai vu le moment où vous alliez me laisser seule pour aller aussi tenir compagnie à ma sœur.

— Toujours jalouse ! reprit M. de Marsal en prenant sa fille par le menton et en la baisant au front ; sais-tu que tu as là un bien vilain défaut, ma chère Georgina ?

— Moi, jalouse, mon père ! repartit la jeune fille, je vous assure que vous êtes dans l'erreur. Et de quoi, bon Dieu ! voulez-vous que je prenne ombrage ici ? Est-ce de ce que ma sœur plaît à M. Horace Guidai ?

— Peut-être.

— Oh ! croyez-moi, je ne lui envie à aucun titre une pareille conquête. D'abord, moi je n'aime pas les gens qui s'aiment trop eux-mêmes.

— Je comprends... tu préfères le jeune de Saint-Pons : mais, mon enfant, es-tu donc bien sûre de lui plaire ?

— Pas encore, mon père ; mais, ajouta la jeune fille après un silence et avec un regard profond et un accent plein d'une étrange assurance, je lui plairai.

X

LE QUATUOR DE RIGOLETTO

Laissons maintenant écouler quelques jours et transportons-nous de nouveau dans l'habitation de la famille de Marsal, toute resplendissante de lumières, toute parfumée de fleurs. C'est le jour anniversaire du mariage de l'amiral, et rien n'a été épargné pour solenniser une pareille date. Dès huit heures du soir, maîtres et gens sont sous les armes. M. de Marsal, qui est toujours l'incarnation du bruit et du mouvement dans sa maison, va, vient, gesticule, passant l'inspection, comme il a présidé à tous les apprêts, dans le plus grand détail, contrôlant la toilette de sa femme et de ses filles, absolument comme s'il s'agissait de la tenue des équipages pour une revue d'honneur. On dirait qu'il est sur le pont du bâtiment où il a arboré son guidon de commandement, et qu'il est prêt à porter son porte-voix à sa bouche pour faire exécuter un branle bas.

Huit heures et demie ! L'omnibus de Passy s'arrête dans l'avenue, et M. Gaudibert en descend. Quelques instants après, il fait son entrée dans le salon et reçoit les compliments de l'amiral sur sa ponctualité toute bureaucratique.

Neuf heures ! L'avenue de Saint-Cloud retentit sous les pas des chevaux et sous le bruit des voitures. C'est le moment où arrive le flot des invités. Maxime de Saint-Pons et son ami Anatole Châteaugodard ne sont pas des derniers, comme on pense. C'est M. de Marsal qui présente lui-même à la comtesse et à ses filles les deux jeunes gens, et il faut dire que Maxime serait bien exigeant s'il n'était pas satisfait de l'accueil qu'il reçoit dans cette circonstance, tant chacune des trois femmes lui témoigne à l'envi de bienveillance et de sympathie.

— Je vous dois peut-être la vie de mon Emmeline, monsieur, dit la comtesse, et je ne l'oublierai jamais, ni ma fille non plus, croyez-le bien.

Ici un regard d'Emmeline vient confirmer le témoignage de sa mère, et sous l'impression enivrante de ce regard, Maxime, profondément ému, tombe dans une extase pleine de délices, pendant que la comtesse, assiégée

par un importun souvenir, attache sur le jeune marin un œil scrutateur et plein d'une inquiète curiosité.

C'eût été, à coup sûr, un sujet digne à plus d'un titre d'exercer les pinceaux d'un peintre que le tableau que présentaient en ce moment Mme de Marsal et ses deux filles assises, et contemplant toutes les trois avec une expression bien différente M. de Saint-Pons debout devant elles. Il eût été difficile, en effet, de rencontrer réunis et groupés en une adorable trinité trois types plus charmants en même temps que plus opposés de grâce féminine.

Madame de Marsal avait à peine atteint l'âge de quarante ans, et sous ses cheveux d'une remarquable finesse, que commençait déjà à argenter prématurément la neige de l'hiver, sur ses traits délicats où la souffrance avait laissé une empreinte qui ne devait point s'effacer, on voyait encore rayonner cette beauté souveraine qu'elle s'était plu à cacher dans une ombre discrète. Elle était vêtue d'une robe de velours noir, et coiffée d'un bonnet de dentelle avec des violettes pour tout ornement. C'était presque une toilette de veuve ; mais la comtesse affectionnait depuis longtemps les couleurs sombres, et peut-être y trouvait-elle une secrète analogie avec la situation de son âme, toute repliée dans l'étroit horizon de la vie de famille et du foyer domestique.

Aux côtés de Mme de Marsal s'épanouissaient comme une double et fraîche auréole la brune Georgina et la blonde Emmeline, uniformément vêtues de simples robes de tarlatane blanche, et parées seulement de leur jeunesse et de leurs attraits, que rehaussait encore leur opulente chevelure, où l'on n'avait pas même placé une fleur.

Cependant, des trois femmes dont le regard venait de s'attacher sur l'officier de marine, la comtesse de Marsal était évidemment celle qui avait apporté dans son examen le plus d'obstination ; mais il faut croire que cet examen avait été favorable à celui qui en était l'objet, car à l'inquiète curiosité du premier coup d'oeil avait succédé bien vite la plus sympathique bienveillance, tant la physionomie douce et grave du jeune lieutenant de vaisseau était faite pour écarter les soupçons et la défiance que son nom seul avait pu éveiller dans l'âme de la comtesse.

A ce moment, le flot des invités qui entraient dans le salon grossissant incessamment, Mme de Marsal et ses deux filles se levèrent pour donner leurs places, et Maxime se trouva pendant quelque temps debout au milieu

de la foule auprès d'Emmeline, dont sa mère et sa sœur aînée s'étaient séparées.

— Mademoiselle, lui dit-il à mi-voix et avec une émotion mal dissimulée, me permettez-vous de vous rappeler que vous avez contracté envers moi au bal du ministre de la marine, une dette dont je ne saurais vous tenir quitte ? Vous aviez bien voulu me promettre de danser avec moi une seconde fois, et vous n'avez pas tenu cette promesse.

Oh ! c'est bien contre mon gré, monsieur, répondit Emmeline en rougissant, et je vous promets de m'acquitter envers vous à la première occasion. Vous passez sans doute l'hiver à Paris, et nous nous retrouverons... je l'espère.

— Je l'espère aussi, mademoiselle ; je l'espère un peu et je le désire beaucoup ; mais vous savez qu'on obtient rarement ce qu'on désire.

— Il est vrai ; mais vous savez aussi que ce que femme veut...

— Eh quoi ! mademoiselle, vous daigneriez ?...

— Je veux tenir ma promesse : voilà tout. En doutiez-vous, monsieur, et vous faut-il un gage pour cela ?

— Un gage ! mademoiselle, j'en ai un.

— Lequel ?

— Cette fleur que vous avez détachée de votre bouquet et que vous m'avez donnée... le jour du bal... Ne vous en souvient-il déjà plus ?

— Ah ! vous l'avez encore ?

— Mademoiselle, je la conserverai toute ma vie.

Bien que ces dernières paroles eussent été prononcées d'une voix basse, tremblante et à peine perceptible, une vive émotion se peignit sur les traits d'Emmeline, et elle baissa les yeux pour dissimuler une larme qui venait de perler au bord de ses paupières, larme déjà pleine des délices et des douces promesses de l'amour naissant ; mais Maxime ne vit pas cette larme, et, au milieu du trouble dont lui-même se sentait saisi, il fut comme réveillé en sursaut par la voix vibrante de Georgina, qui, mue par un instinct jaloux, s'était rapprochée et se tenait debout devant lui.

— Par grâce, monsieur, s'écria la jeune fille, en lui tendant familièrement la main à la façon britannique, dites-moi bien vite que vous ne nous en voulez pas.

— Pourquoi donc vous en voudrais-je, mademoiselle ? balbutia Maxime sans pouvoir dissimuler complètement sa surprise et son embarras de ces façons démonstratives qui, du monde artiste, font de plus en plus invasion

dans les salons et transforment peu à peu la plus pudique jeune fille en un mousquetaire en jupons

— Eh mais ! reprit Georgina, ne voyez-vous pas que nous vous avons attiré ce soir dans un véritable guet-apens, pour entendre de la musique d'amateurs ? Ecoutez, je viens vous avertir charitablement qu'il n'y a qu'un moyen de salut pour vous, c'est de vous mettre de la partie.

— Oui, mon ancien, s'empressa d'ajouter Châteaugodard, qui, décidément subjugué par la beauté toute plastique de Georgina, s'était faufilé à sa suite, mademoiselle a bien voulu t'inscrire sur son rôle d'équipage, et nous t'emmenons avec nous, pour répéter ta partie dans l'entrepont, entre marins.

— Mademoiselle, dit Maxime, veuillez m'excuser. Bien que j'aime beaucoup la musique, je n'en sais pas une note. En revanche je vous promets d'être tout oreilles lorsque vous chanterez.

— Quel contre-temps ! repartit Georgina, notre professeur de chant est enrhumé, et je ne sais pourquoi j'avais espéré que vous seriez en état de le remplacer dans le quatuor de Rigoletto que nous voulons chanter ce soir. C'est un ténor qui nous manque.

— Ah ! murmura piteusement Châteaugodard, si je pouvais virer mon baryton en ténor !

— Tu oublies, ma sœur, reprit naïvement Emmeline, que M. Horace Guidal est des nôtres. Voilà un ténor tout trouvé ! De plus il a déjà chanté le quatuor de Rigoletto, il me l'a dit.

En même temps elle se tourna en rougissant du côté de Maxime et ajouta : — Ne vous êtes-vous pas chargé, monsieur, d'inviter votre cousin au nom de notre bon père ?

L'officier de marine se sentit froid au cœur en entendant ces paroles d'Emmeline.

— En effet, mademoiselle, balbutia-t-il, et si j'avais pu me douter que vous attachiez autant d'importance à avoir mon cousin ce soir, je me serais bien donné de garde de me présenter ici sans lui ; mais je dois vous avouer...

— Que vous avez peu de mémoire, n'est-ce pas, mon camarade ? interrompit l'amiral avec bonhomie ; heureusement, je ne m'en suis pas rapporté à vous ; j'ai écrit à votre cousin, et il m'a répondu qu'on pouvait compter sur lui.

— Ah ! tant mieux ! s'écria Emmeline, ingénue en ce moment jusqu'à la cruauté, nous pourrons donc chanter le quatuor de Rigoletto. »

Maxime était évidemment au supplice, et il y eut pour lui un soulagement profond lorsque Georgina reprit d'un ton sarcastique :

« Vous verrez que M. Horace Guidal nous fera l'honneur d'apparaître dans le salon au moment où tout le monde sera prêt à partir, car il faut absolument qu'il fasse son effet en entrant, et il se croirait perdu de réputation s'il agissait comme le commun des martyrs. »

Là-dessus, l'altière jeune fille tourna sur ses talons, non sans avoir lancé à Maxime un regard qui pouvait se traduire par ces mots : « Vous n'êtes pas, vous, un danseur ni un chanteur émérite, comme votre beau cousin, mais vous me plaisez et moi aussi je veux vous plaire. »

Puis elle s'en alla tendre la main dans un autre groupe à des personnes nouvelles venues pendant que Châteaugodard, cédant à une attraction magnétique, s'attachait à ses pas, en se disant tout bas qu'il lui serait bien doux d'embarquer une pareille prise sur le Cormoran.

Quelques instants après, le concert commença. Mlles de Marsal en faisaient en grande partie les frais en compagnie de quelques amateurs qui n'étaient nullement dénués de talent, et qui se trouvaient plus particulièrement chargés de la partie instrumentale. Quant à Georgina et à sa sœur, dont la partie vocale était principalement le lot, il faut dire qu'elles avaient pour s'acquitter de leur tâche un talent qu'on n'est point habitué à rencontrer dans l'étroite sphère d'un salon de famille.

La nature, qui s'était plu à créer en elles deux types féminins si opposés, avait doté chacune des deux sœurs d'un timbre de voix essentiellement différent. Georgina avait une voix de contralto d'une pureté et d'une sonorité remarquables ; Emmeline rappelait souvent, par l'harmonieuse douceur et la limpidité de son organe de soprano, les qualités brillantes qui ont fait le triomphe et la gloire des Sontag et des Persiani, et qui revivent aujourd'hui dans leur émule Mme Miolan-Carvalho.

Les goûts, les idées, les sympathies mêmes des deux sœurs en matière musicale, ne différaient pas moins que leur caractère et leur organisation physique. Emmeline cultivait avant tout la musique classique : Mozart, Cimarosa étaient ses auteurs favoris. Georgina avait arboré hautement le drapeau de la révolution musicale, et Verdi était devenu son dieu et le Trovatore son prophète.

Emmeline, en sa qualité de sœur cadette, devait naturellement se faire entendre la première. Soit à dessein, soit par hasard, elle avait fait choix de cette divine cantilène de Mozart, dans les Noces de Figaro ;

Mon cœur soupire
La nuit le jour :
Je ne puis dire
Si c'est d'amour.

Lorsque les premières notes retentirent dans le salon, il se fit un grand silence, et, bien que plus d'une personne dans l'assemblée fût médiocrement sensible aux charmes de la musique, il y a dans certaines œuvres des maîtres de la lyre, pour peu qu'elles aient rencontré l'interprète digne d'elles, une fascination et un entraînement vraiment magnétique dont il est impossible de se défendre, et qui rappellent involontairement les traditions fabuleuses de la sirène antique.

Cette fascination, nul ne la subit plus profondément que Maxime de Saint-Pons. Les yeux avidement attachés sur la cantatrice, et retenant son souffle pour ne pas perdre une seule vibration de cette voix adorée, il sentait son cœur battre avec violence dans sa poitrine comme s'il allait s'en détacher. Bien plus, il lui sembla un instant (était-ce une illusion ?) que le regard de la jeune fille, lorsqu'elle prononçait ce mot charmant, ce mot si doux : amour, s'était attaché sur lui avec une expression de tendresse et de sympathie. Aussi, lorsqu'elle eut cessé de chanter, lorsque toutes les mains applaudirent avec enthousiasme à son triomphe, seul entre tous il se trouva sans force pour s'associer à ces applaudissements, et pâle, haletant, éperdu, peu s'en fallut que, brisé par les émotions qui venaient de remplir son âme, il ne tombât à la renverse.

Georgina, qui succéda immédiatement au piano à sa sœur, promena sur l'auditoire un regard dans lequel une ineffable assurance se mêlait à un sentiment de dédaigneuse fierté, mais que dissimulait adroitement la grâce voluptueuse de son sourire. Ses lèvres ombragées par un léger duvet qui rehaussait encore l'éclatante blancheur de ses dents, ses lèvres s'entr'ouvrirent, et, renonçant pour cette fois aux âpres mélodies de son

compositeur favori, la jeune fille attaqua avec une sûreté d'intonation et une fougue vraiment magistrale le fameux brindisi du dernier acte de *Lucrezia Borgia*, par Donizetti.

C'était l'orgie bruyante succédant aux tendres mélodies de l'amour ; c'était la fanfare guerrière étouffant la plainte harmonieuse du rossignol. Le contraste même des deux morceaux établissait comme un défi porté par la sœur aînée à sa sœur cadette, et toute l'assemblée en fut frappée ; mais en même temps, nul ne put s'empêcher de rendre hommage au talent de la cantatrice. Anatole Châteaugodard ne se possédait plus, il criait de tous ses poumons : *Brava bravissima !* et ramait des deux bras pour parvenir à fendre les flots de la foule et à rallier le phare qu'il dévorait des yeux ; Maxime lui-même ne fut pas des derniers à venir présenter ses félicitations à Mlle de Marsal l'aînée. Georgina s'en montra particulièrement flattée. Il y avait là une victoire manifeste pour son orgueil jaloux, puisque l'officier de marine ne s'était pas même approché d'Emmeline après que celle-ci avait fini de chanter la romance du page des Noces de Figaro. L'altière et aveugle fille oubliait que plus un sentiment est vrai et profond, moins il éclate en vaines démonstrations, et que l'âme a sa pudeur comme le corps.

Tout à coup la porte du salon s'ouvrit avec fracas, et M. Horace Guidai parut sur le seuil, la mine haute, mais tempérée par un sourire olympien, la moustache désespérément frisée et cirée, comme un roi du bel air et de la galanterie du temps de Louis XIV.

— Arrivez donc ! lui dit gaiement l'amiral en accourant au-devant de lui, arrivez donc, monsieur le retardataire ! Il s'agit de sauver un impresario dans l'embarras.

— Et pour cela, que faut-il faire ? demanda Horace.

— Il faut montrer à ceux qui ne le savent pas encore que vous chantez à merveille et que le maestro Verdi a écrit une des plus belles pages de musique qui soient au monde lorsqu'il a composé le quatuor de *Rigoletto*.

— Qu'à cela ne tienne, amiral, je suis à vos ordres, ou, pour mieux parler, aux ordres de mesdemoiselles de Marsal ; car c'est un grand honneur pour moi si elles daignent m'admettre à chanter avec elles.

— L'honneur est pour vous si vous voulez, mais le plaisir est pour toutes les personnes qui sont ici. Allons, allons, en place ! nous vous écoutons.

Quelques instants après, l'accompagnateur faisait entendre sur le piano le prélude de cette composition sublime, qui suffirait seule à placer son auteur

parmi les maîtres de la lyre, alors même que son nom ne serait pas consacré partant d'autres triomphes.

A l'époque où se passe cette histoire, l'opéra de Rigoletto n'avait pas encore été représenté au Théâtre-Italien de Paris ; mais tous ceux qui cultivent la musique en connaissaient les principales mélodies, et il n'était bruit que du quatuor qui précède le dénouement de ce sombre libretto emprunté, comme on sait, au drame célèbre de Victor Hugo : Le roi s'amuse.

C'est la situation du cinquième acte de l'œuvre du poète, et tout le monde se la rappelle.

Dans l'intérieur d'une taverne du plus bas étage, le roi chevalier, caché sous un obscur déguisement, s'occupe à lutiner une fille de bohème, pendant qu'à l'extérieur, par une nuit sombre et tempétueuse, la jeune femme qu'il a séduite et abandonnée exhale sa douleur entre les bras de son père, et que le pauvre bouffon, frappé dans ce qu'il a de plus cher au monde, se livre à des pensées de vengeance. C'est tout un poème que ce quatuor, poème d'amour et de désespoir, de larmes et de volupté, traduit tour à tour de la façon la plus saisissante par les plaintes harmonieuses de la victime et par les frémissements sublimes de la colère paternelle, auxquels répondent comme un écho ironique, les trilles joyeux, le babil léger de la ballerine, fascinée par un chant plein d'enivrante douceur.

Nul de ceux qui, dans ces derniers temps ont entendu exécuter ce quatuor par ces quatre artistes qu'on nomme l'Alboni et la Frezzolini, Mario et Corsi, ne saurait oublier l'impression profonde qu'il a éprouvée ; Il y a, en pareil cas, dans toutes les facultés de l'organisme humain une telle surexcitation qu'il semble que la vie soit doublée.

La partie de la ballerine était échue naturellement à Georgina, dont la voix de contralto s'appropriait à merveille à ce rôle ; Emmeline remplissait celui de la jeune fille ; Châteaugodard, en sa qualité de baryton, s'était proposé pour chanter la partie du bouffon, mais il avait été devancé par un amateur d'un talent éprouvé. quant au roi chevalier, ou, pour être plus exact, au duc, puisque le librettiste italien a métamorphosé François I^{er} en simple duc de Mantoue, Horace-Guidal réunissait au suprême degré toutes les qualités voulues pour le rendre avec plein succès.

Il avait une voix fraîche et bien timbrée, et en l'écoutant comme en le voyant, chacun dans l'auditoire pouvait penser qu'il avait sous les yeux l'incarnation vivante du type rêvé par le poète et par le compositeur. C'est

avec un charme souverain qu'il détailla cette phrase adorable que l'auteur ramène par intervalles avec tant de bonheur, et qui se détache d'une façon si suave sur le sombre canevas du quatuor comme un chant d'amour au milieu de la tempête : *Bella figlia dell'amor*. Seulement plus d'une personne dans l'auditoire put faire la remarque que, par une distraction assez singulière, Horace, en prononçant ces paroles, tournait de préférence son regard du côté d'Emmeline avec une expression qui n'était nullement problématique.

Il est facile de se rendre compte du trouble de Maxime, à qui ce manège ne pouvait à coup sûr échapper. L'agitation à laquelle l'officier de marine était en proie, aurait évidemment fini par attirer l'attention si son ami Anatole Châteaugodard, désireux de produire ses talents, ne s'était emparé du piano aussitôt après le quatuor terminé, et ne s'était mis en devoir de servir à l'assistance quelques chansons de matelot qui obtinrent un succès d'hilarité.

Pendant ce temps-là, Maxime triste et découragé avait quitté le salon et était allé s'asseoir à l'écart, dans une pièce voisine, alors à peu près déserte, pour pouvoir se livrer tout à son aise aux plus sombres réflexions sur la coquetterie des femmes en général et des jeunes filles en particulier. Il y avait déjà quelque temps qu'il s'abandonnait au cours tumultueux de ses pensées, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par les salutations obstinées dont il était l'objet de la part d'un personnage non moins obèse que solennel, qui se trouvait bebout devant lui et le contemplait de toute la force de ses besicles.

— Eh quoi ! monsieur, ne me reconnaissez-vous pas ? s'écria ce personnage en accentuant avec gravité chacune de ses paroles, comme s'il eût cru ainsi en rehausser le prix, je suis M. Gaudibert, chef de bureau au ministère de la marine.

Maxime se leva et s'inclina avec empressement.

— L'amiral de Marsal, continua M. Gaudibert, m'a parlé de vous avec le plus vif intérêt. L'amiral paraît avoir des vues sur vous, vous comprenez...

— Monsieur, balbutia l'officier de marine, je ne sais en vérité ce que vous voulez dire.

Allons ! cette réserve vous honore ; mais vous pouvez vous en dispenser avec moi qui suis un ami de la famille. D'ailleurs, il y a une si parfaite convenance d'âge, de position des deux parts. Convenez avec moi, monsieur, que la plus sainte comme la plus belle des institutions sociales, c'est le mariage.

— Monsieur... certainement.

— Quel bonheur ce sera pour M. et Mme de Marsal de voir, le même jour, leurs deux filles unies par un lien si doux à deux jeunes gens aussi distingués que vous l'êtes et que paraît aussi l'être monsieur votre cousin ! Permettez, monsieur, que je sois l'un des premiers à vous en faire compliment. Mademoiselle Georgina est fort belle et...

— Monsieur, interrompit l'officier de marine, je ne saurais accepter votre compliment. Il n'est nullement question de mariage entre Mlle de Marsal et moi.

— Ah ! je comprends, reprit M. Gaudibert, c'est encore un mystère. Pardonnez-moi, monsieur, si je l'ai pénétré et surtout si j'ai pris la liberté de vous en parler. Vous pouvez compter sur ma discrétion.

— Mais, monsieur, je n'en ai pas besoin, repartit Maxime avec vivacité.

Tout à coup Châteaugodard parut et s'écria :

— Oh ! eh ! du canot oh ! eh ! Qu'es-tu donc devenu, mon ancien ? On te hèle à tribord et à bâbord depuis un gros quart d'heure. Mlle Georgina m'a ordonné de mettre une embarcation à la mer pour te trouver.

— Eh bien ! monsieur, fit M. Gaudibert d'un air fin, que vous disais-je ?

Puis se tournant vers Châteaugodard :

— Mon cher M. Châteaugodard, ajouta le chef de bureau, je vous fais mon compliment, vous avez chanté à merveille. Je craignais que vous ne fussiez indisposé ; car on ne vous a pas vu au bureau aujourd'hui.

— C'est que... j'ai été obligé de répéter, balbutia l'employé délinquant, et il murmura tout bas en forme d'aparté : A cette heure, les marsouins devraient être couchés.

— Bonsoir, messieurs, reprit M. Gaudibert, on m'appelle au whist...

— Va donc ! grommela l'employé, et puisses-tu être schlem et perdre toutes les parties !

En ce moment un groupe d'habits noirs qui s'était formé à l'entrée du petit salon où se passait ce colloque s'entrouvrit pour donner passage à une svelte et adorable jeune fille, dont un sourire d'une candeur toute virginale illuminait la physionomie comme une auréole. C'était Emmeline, qui, se dirigeant aussitôt vers Maxime et son compagnon, se mit en devoir d'interpeller le premier des deux jeunes gens.

— Savez-vous, monsieur, lui dit-elle avec une grâce charmante, que j'ai sérieusement à me plaindre de vous ? Vous êtes le seul qui ne m'avez pas fait compliment ce soir sur la manière dont j'ai chanté. C'est très-mal, et je

devrais, pour vous punir, ne pas même vous adresser la parole ; mais voyez comme je suis sans rancune, je viens vous apporter moi même une tasse de thé.

Maxime, visiblement ému, attacha sur son interlocutrice un regard dans lequel on pouvait lire tout le soulagement que son cœur blessé venait d'éprouver, et il répondit d'une voix attendrie et presque tremblante :

— Pardonnez-moi, mademoiselle ; je ne pouvais penser qu'un suffrage tel que le mien pût avoir quelque prix pour vous ; mais si je suis le dernier à vous l'exprimer, et s'il est le plus humble de tous, ce n'est pas le moins profondément senti.

Mais à peine il achevait ces paroles qu'Horace apparut, donnant le bras à Georgina.

— Tenez, mademoiselle, dit-il, vous cherchiez mon cousin pour lui offrir du chocolat, le voilà devant vous ; moi, je cherche Mlle Emmeline, à qui je viens demander une tasse de thé. C'est bien le moins qu'elle puisse faire pour me récompenser. Et, se penchant en même temps presque au niveau de l'oreille d'Emmeline, il osa ajouter à mi-voix : Ce seront là mes honoraires de chanteur ce soir, bien que, en vous voyant si jolie, je fusse peut-être excusable d'en solliciter d'autres.

Maxime, qui n'avait pas perdu un seul mot de cette audacieuse déclaration, frémit de colère et de jalousie, et comme Emmeline, rougissante, lui tendait la tasse de thé qu'elle avait apportée à son intention, il répondit d'un ton glacé : Je vous remercie, mademoiselle, vous pouvez offrir cette tasse de thé à mon cousin. Je préfère le chocolat.

En même temps, il saisit rapidement entre les mains de Georgina, devenue plus fière encore, la tasse qu'elle apportait, et en avala le contenu avec une avidité fébrile.

Emmeline, confuse, humiliée, ne prononça pas une parole ; mais elle attacha sur l'officier de marine un long regard, un regard où il y avait à la fois tant de naïf désappointement et de tristesse que si Maxime n'eût pas à dessein détourné les yeux, il n'eût pu s'en pêcher de tomber à ses pieds en demandant grâce.

Quelques instants après, Maxime de Saint-Pons et son acolyte, Anatole Châteaugodard, se retirèrent. Comme ils se disposaient à monter en voiture, ils aperçurent Horace Guidal installé dans un élégant coupé de maître, blasonné à la portière d'un écu surmonté d'une couronne de marquis ;

Horace était occupé à allumer son cigare avec l'aide de son jokey, un petit vaurien de 14 à 15 ans, déjà presque aussi impertinent que son maître.

— Bonsoir, cousin ! s'écria M. Guidal entre deux bouffées de tabac, veux-tu un cigare ?

— Merci, répondit sèchement Maxime, je ne fume pas.

— Allons ! reprit le dandy, je vois que tu as toutes les vertus, comme moi j'ai tous les vices. Décidément, défunt Socrate, malgré toute sa sagesse, n'était, auprès de toi, qu'un polisson. C'est égal, je soupçonne que tu en tiens un peu pour Mlle Georgina, une belle fille, ma foi ! mais moi je préfère la cadette.

— Peu m'importe ! repartit l'officier de marine.

— Comme tu me dis cela ! En serais-tu fâché ? Dame ! mon pauvre garçon, je sais bien que c'est à toi que je dois le plaisir de la connaître, et que même... mais, vois-tu, je suis ton aîné, et partant j'ai plus d'expérience que toi. En matière féminine, souviens-toi toujours du distique inscrit sur les vitraux de Chambord. Tiens, Verdi l'a merveilleusement traduit dans Rigoletto : Ecoute !

En même temps Horace aspira quelques bouffées de tabac, puis secouant la cendre de son cigare, il entonna gaiement ce refrain si plein de sarcasme et de mélodie joyeuse :

La donna e mobile
Qual piuma al vento :
E sempre misero
Chi à lei s'affida.

La-dessus, le cocher, sur un signe de son maître, fouetta son cheval, et le coupé s'éloigna descendant rapidement l'avenue de Saint-Cloud ; mais, dans le silence de la nuit, Maxime pouvait entendre encore le refrain moqueur que lui jetait son sceptique et impitoyable cousin.

XI

L'UN POUR L'AUTRE

La comtesse de Marsal avait, dans les environs de Paris, une vieille tante infirme, pour laquelle elle avait une grande affection et qu'elle allait voir régulièrement une fois par semaine. Il lui arrivait même presque toujours de passer la nuit chez cette vieille parente, dont l'habitation était située en dehors du rayon des chemins de fer, ce qui rendait le retour assez difficile par les longues soirées d'hiver. Pendant ce temps-là, l'amiral, qui n'aimait pas la solitude, restait au logis avec ses filles. On faisait un peu de musique, on jouait aux cartes, et l'on recevait parfois, mais rarement, quelques visites.

Un soir que la comtesse de Marsal s'était rendue chez sa vieille parente, après avoir annoncé hautement l'intention de ne revenir que le lendemain pour l'heure du déjeuner, l'amiral reçut le billet dont la teneur suit :

« Il y a ce soir, au Théâtre-Italien, une représentation
« extraordinaire : Mario, l'Albonila, Frezzolini
« chanteront. S'il peut être agréable à M. l'amiral de
« Marsal d'assister à cette représentation, je lui demande
« la permission de lui offrir deux stalles de
« balcon, regrettant vivement de n'en avoir pas une
« troisième à mettre aux pieds de Mlles de Marsal. Je
« sollicite en même temps la faveur d'aller présenter
« mes hommages à M. l'amiral de Marsal, au théâtre,
« dans la soirée.

« Son très-humble et très-obéissant serviteur,

HORACE GUIDAL. »

— Dites à M. Guidai, s'écria le comte, que j'accepte avec grand plaisir son offre tout aimable, et que je l'en remercierai moi-même ce soir.

Puis, se tournant vers ses deux filles :

— Laquelle de vous, ajouta-t-il, est disposée à m'accompagner aux Italiens ?

— C'est à Georgina que revient cette aubaine. répondit vivement Emmeline ; n'est-elle pas ma sœur aînée ?

— Allons ! va pour le droit d'aînesse ! repartit gaiement l'amiral, bien que mademoiselle Georgina ne soit que trop disposée à en abuser.

— Vingt minutes après, M. de Marsal et sa fille aînée étaient en route pour le Théâtre-Italien, lorsque le groom de M. Guidal reparut avec un nouveau billet de son maître.

— Pour mademoiselle Emmeline ! s'écria résolument le petit drôle : c'est très-pressé.

Et sans attendre la réponse il disparut.

Ce nouveau billet était ainsi conçu :

« Pardonnez-moi, mademoiselle, d'avoir écarté par
« un stratagème bien innocent les deux argus dont la
« présence pouvait m'empêcher de vous exprimer en
« toute liberté les sentiments que vous m'avez inspirés,
« et permettez que je vienne moi-même solliciter à
« deux genoux ce pardon de votre charmante bouche
« si ce soir, avant neuf heures, je n'ai pas reçu de
« vous un avis contraire. »

« P. S. Ne craignez rien de vos domestiques : mon
« petit groom leur a donné des billets de spectacle
« ; et, quant à la femme de chambre de madame
« votre mère, je me charge d'assurer son
« silence et sa discrétion. »

Il serait difficile de définir les impressions d'Emmeline à la lecture de ces lignes audacieuses, sa stupéfaction profonde, sa consternation qui l'emportait même sur la légitime colère que devait provoquer tant d'insolence. L'affront était si violent, si imprévu, que, éperdue en même temps qu'épouvantée, la jeune fille ne se sentait plus la force de stigmatiser énergiquement l'insulteur. Sa tête s'était courbée sur sa poitrine, et deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues empourprées de l'indignation qui l'étouffait.

En l'absence de sa mère, seule, au cœur de l'hiver, au fond d'une habitation isolée, que pouvait faire la malheureuse Emmeline ? Sortir, prendre une voiture, aller trouver son père et remettre entre ses mains cet odieux billet ?... Elle l'eût fait sans doute, si elle n'avait réfléchi aussitôt aux conséquences terribles d'une pareille démarche. D'ailleurs l'amiral n'était-il pas en droit de lui dire qu'une jeune fille ne reçoit de semblables billets qu'autant qu'elle les a provoqués ?

On sonna en ce moment à la grille. Emmeline sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Je n'y suis pour personne ! s'écria-t-elle d'une voix stranguée, pour personne au monde.

Mais en même temps elle se demandait en frissonnant si l'homme qui avait osé lui adresser le billet qu'elle tenait encore entre ses mains daignerait s'arrêter devant une semblable consigne. N'avait-il pas déjà sans doute d'ailleurs su mettre dans ses intérêts la femme de chambre qui était chargée de la lui transmettre ?

Quelques secondes à peine s'étaient écoulées, quelques secondes marquées par les battements précipités d'un cœur rempli d'épouvante et d'horreur. Tout à coup la porte s'ouvrit, et la femme de chambre parut sur le seuil. Elle tenait à la main une carte de visite qu'elle déposa sur une table, auprès de laquelle Emmeline s'était laissée tomber dans un fauteuil, plus morte que vive. Pâle, haletante, le front baigné d'une sueur froide, la jeune fille jeta machinalement les yeux sur cette carte, et un éclair de joie illumina son visage, qui reçut aussitôt l'empreinte des plus vives couleurs. Sur cette carte, Emmeline venait de lire un nom bien fait pour la rassurer, le nom de Maxime de Saint-Pons.

En toute autre situation, la jeune fille eût reculé sans doute devant la pensée de se trouver seule le soir, en l'absence de toute sa famille, avec l'homme que son cœur avait secrètement distingué ; mais sur la pente fatale où elle se débattait, à l'aspect de l'abîme où elle croyait déjà glisser, un élan presque irréfléchi de sympathique confiance l'entraîna vers le sauveur qui lui apparaissait d'une façon si inespérée et elle donna ordre d'introduire M. de Saint-Pons.

Il est facile de se rendre compte des émotions de Maxime en recevant une invitation aussi inattendue, au moment même où déjà il se retirait sur l'avis qui lui avait été donné que le comte et la comtesse de Marsal étaient absents pour toute la soirée. Mademoiselle Emmeline était seule au logis, et c'était

elle qui demandait à le voir !... Avait-il bien entendu les paroles qui venaient de tomber de la bouche de la camériste, ces paroles qui avaient fait tressaillir tout son être jusque dans ses fibres les plus intimes, et qui venaient de fondre en un instant les glaces amoncelées autour de son cœur depuis la fatale soirée où il avait été le témoin du triomphe de son cousin ? Inquiet et troublé jusque dans un bonheur auquel il ne pouvait ajouter foi, l'officier de marine suivit la femme de chambre, non sans se remémorer involontairement le refrain moqueur qu'Horace Guidal lui avait jeté pour adieu quelques jours auparavant.

Arrivé au salon, Maxime entrevit confusément, à travers le nuage que l'émotion répandait sur sa vue, Emmeline qui, non moins tremblante, lui fit signe de s'asseoir.

— Ma démarche a droit de vous surprendre, monsieur, dit la jeune fille d'une voix à peine perceptible, car je suis en ce moment seule à la maison, et si le plus grave de tous les motifs ne m'avait pas obligée de réclamer votre présence...

— Je conçois en effet qu'il a fallu un motif bien grave, reprit Maxime, dont ces paroles venaient augmenter la défiance.

— Mais, reprit Emmeline, ce qui me donne force et courage pour une démarche si étrange, si inconsiderée peut-être, c'est que je crois déjà, monsieur, m'adresser à vous mieux qu'à un étranger, mieux même qu'à un ami.

— Mieux qu'à un ami ?... balbutia Maxime avec une surprise profonde.

— Pourquoi cherchiez-vous à nier vis-à-vis de moi les sentiments que vous a inspirés ma sœur Georgina et que tout le monde a pu remarquer comme moi ? Ce n'est ni à vous ni à elle d'en rougir.

— Eh quoi ! mademoiselle, vous avez pu croire ?...

— J'ai dû tout comprendre, monsieur, et permettez-moi à mon tour d'être fière d'une recherche qui honore notre famille. Oui, monsieur, c'est parce que les soins dont vous entourez ma sœur, et dont je crois pouvoir vous dire qu'elle est touchée et reconnaissante, c'est parce que ces soins ne peuvent avoir d'autre but que celui de me donner le droit de vous appeler un jour mon frère qu'aujourd'hui j'ose m'adresser à vous, au risque de blesser peut-être quelques convenances extérieures. Mais vous me pardonnerez, je l'espère, en songeant que c'est naturellement à vous qu'il doit appartenir de protéger l'honneur de la famille de Marsal, lorsque cet honneur est en péril.

— Que voulez-vous dire, mademoiselle ?

— Avant tout, monsieur, je voudrais votre parole qu'aucun éclat, aucune vengeance ne sera la conséquence du secours que je vous demande. C'est une sauvegarde que je réclame de vous contre un coupable, ce n'est pas son châtiment. Veuillez donc me promettre, monsieur, sur votre honneur de marin et de militaire, que la confiance que vous voulez bien recevoir ici de moi ne vous entraînera à aucune violence ; car, si motivée que cette violence pût vous paraître, il ne saurait en résulter que scandale et dommage pour ma réputation.

— Du moment où il s'agit de votre réputation, mademoiselle, reprit vivement Maxime, je ne saurais hésiter, et vous avez ma parole.

— Eh bien ! alors, lisez le billet que je viens de recevoir de votre cousin, lisez-le ! mais, avant d'y jeter les yeux, il faut qu'à mon tour je vienne vous donner ma parole, et que vous me promettiez de me croire, lorsque je vous dis que jamais, non jamais, je n'ai rien fait pour justifier un pareil affront.

— Mademoiselle !...

— Oh ! monsieur, je vous en supplie, dites-moi que vous me croyez !

Toute inquiétude, toute timidité même semblaient avoir disparu chez Emmeline. Sa parole était devenue si ferme, ses yeux si étincelants, son front rayonnait si bien d'une auréole d'innocence et de sincérité, que Maxime subjugué, ébloui, ne put qu'incliner la tête en signe d'acquiescement.

— Eh bien ! maintenant, monsieur, dit Emmeline, lisez !

Maxime prit fiévreusement le billet. Pendant qu'il le lisait, une teinte écarlate passa sur son visage. Il demeura quelques instants sans pouvoir articuler une syllabe, puis il balbutia les paroles suivantes, attendant anxieusement la réponse qu'elles provoqueraient :

— Mademoiselle, vous ne l'aimez donc pas ?...

Emmeline rougit et, attachant sur son interlocuteur un regard plein de pudique candeur :

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, est-ce bien à vous de me le demander ?

— O mon Dieu, repartit Maxime en mettant la main sur son cœur pour en comprimer les battements, mon Dieu, vous m'avez exaucé, soyez béni !

Un sourire vraiment céleste illumina les traits de la jeune fille, qui, tendant la main à Maxime, s'écria à son tour :

— Ce n'est donc pas ma sœur que vous aimez ?

L'officier de marine porta cette main si douce à ses lèvres et y imprima un long baiser, un baiser brûlant dans lequel il avait mis toute son âme ;

puis il murmura bien bas, mais avec un accent profond :

— C'est vous que j'aime ! Je n'aime et n'aimerai jamais que vous !

— La parole humaine est impuissante pour rendre les ineffables délices d'un premier aveu, ces mots entrecoupés, ces regards si éloquents, ces mains pressées dans une étreinte passionnée. C'est le ciel qui s'entr'ouvre alors pour ses bienheureux élus, et nul de ceux qui ont connu cette félicité suprême ne saurait l'oublier jamais.

XII

LE PRÉSENT ET LE PASSÉ

Redescendons sur la terre et transportons-nous chez le général de Saint-Pons, non pas, bien entendu, dans le domaine de ce nom, au fond de la Provence (car nous n'y trouverions personne, au cœur de l'hiver), mais bien à Paris même, rue Neuve-Saint-Augustin, hôtel Chatham.

C'est là que le général venait presque tous les ans planter sa tente pendant deux ou trois mois de ce qu'on appelle la saison des plaisirs, ou, si l'on veut, la mauvaise saison. Deux considérations avaient appelé le marquis de Saint-Pons à l'hôtel Chatham : d'abord, peut-être sa proximité du boulevard des Italiens, si cher aux oisifs ; ensuite, le désir bien naturel de rompre quelque peu l'invariable tête-à-tête auquel il se trouvait condamné dans son château avec mademoiselle Rose, sa gouvernante, en y substituant la société de son élégant mauvais sujet de neveu, Horace Guidai. C'était, en effet, également à l'hôtel Chatham que ce dernier avait fait élection de domicile, pour toutes sortes de motifs, dont nous nous bornerons à déduire les principaux :

Primo : La rue Neuve-Saint-Augustin conduit, comme on sait, tout droit à la Bourse, et elle n'est pas éloignée de l'Opéra non plus que du Théâtre-Italien, trois monuments publics particulièrement hantés par Horace.

Secundo : L'hôtel Chatham est, comme tous les hôtels garnis, un lieu d'asile qui n'offre pas la moindre prise aux créanciers, et dispense d'avoir un mobilier à soi et de subir ainsi à chaque instant les inconvénients de cette procédure barbare qu'on nomme saisie-gagerie.

Tertio : Quand on est logé à l'hôtel, on peut recevoir des personnes de tout rang, voire même de tout sexe, sans donner matière à des commentaires sans trêve ni limite.

Quarto : Nous n'en finirions pas s'il fallait énumérer tous les motifs pour lesquels M. Horace Guidai était devenu l'un des hôtes de l'aristocratique caravansérail connu depuis longtemps déjà dans Paris, sous le nom d'hôtel Chatham.

Il est un peu plus de huit heures et demie du soir. Horace a déjà paru au balcon du Théâtre-Italien et s'est assuré que l'amiral et sa fille aînée sont au poste qu'en tacticien prudent il leur a assigné pour la soirée. Son coupé l'attend à la porte, attelé d'un bel alezan plein de feu qui doit, en moins d'un quart d'heure, franchir la distance entre la rue Neuve-Saint-Augustin et l'avenue de Saint-Cloud. Cependant, afin de ne rien livrer au hasard dans l'une de ces parties où l'habitude du succès l'a rendu joueur à coup sûr, Horace Guidal est venu attendre auprès de son oncle que l'heure du berger ait définitivement sonné ; en d'autres termes, qu'il se soit écoulé un laps de temps suffisant pour permettre à Emmeline de refuser ou d'ajourner (ce qui semble peu probable) l'entrevue qui lui a été demandée.

C'est merveille de voir l'animation empreinte sur la physionomie du séducteur. Lui, l'homme inaccessible à toutes les émotions à force de les avoir usées, il est visiblement livré aux préoccupations d'une attente que chaque mouvement de l'aiguille sur le cadran semble rendre triomphale, mais qui n'est pas encore exempte d'inquiétude. On dirait, à étudier son visage, qu'il est sur le point d'atteindre à un bonheur inespéré pour ce joueur aventureux qui n'avait jamais douté de lui-même. C'est que le métier de don Juan deviendrait à la longue le plus fastidieux de tous les métiers si, comme le métier de joueur, il ne donnait pas la fièvre.

La porte s'ouvre : Horace tressaille ; il a presque pâli. C'est Rose qui se présente, mais grâce à Dieu, ou plutôt au démon, sans le moindre message. La gouvernante vient seulement s'informer si la digestion de M. le marquis se fait bien, et s'il a besoin, pour la faciliter, d'eau sucrée et de fleur d'oranger. Horace se rassure et sourit même pendant que Rose se retire ; mais son émotion n'a pas échappé à son oncle.

— Qu'as-tu donc ? lui dit le général, depuis quelques instants tu ne tiens pas en place, on dirait une âme en peine.

— Oh ! répond Horace avec un accent qu'il cherche à rendre indifférent, c'est que j'ai recommandé qu'on m'apportât ici une réponse que j'attends, ou plutôt que je n'attends plus maintenant, et j'en suis fort aise, car, comme dit le proverbe : Pas de nouvelles, bonnes nouvelles !

— Diable ! reprend le général, je vois ce que c'est. Il s'agit d'un créancier qui te persécute, et tu as obtenu quelque répit. Je t'en félicite.

— Un créancier ! dit Horace, en levant les épaules, un créancier ! D'abord, depuis que la veine m'est revenue, mes créanciers me laissent

parfaitement tranquille, et puis, croyez-vous, mon oncle, que je sois homme à m'inquiéter des réclamations de mes créanciers ?

— Il est vrai que c'est bien plutôt à eux à être inquiets. Pauvres gens !

— Vous les plaignez, vous, mon oncle ! Allons donc ! Tenez, je n'ai pas de secret pour vous, et je veux bien vous dire qu'il s'agit de quelque chose de plus agréable. Vous souvient-il qu'un certain jour, dans votre château de Provence, vous m'avez défié de plaire à mesdemoiselles de Marsal, autrement, bien entendu, qu'en collaboration de M. le Maire revêtu de son écharpe ? Eh bien ! je ne suis pas fâché de vous apprendre, mon cher oncle, que je suis autorisé à me passer de l'assistance de ce respectable magistrat, et que j'ai rendez-vous, ce soir, sans témoins, avec l'une de ces demoiselles.

— Et moi, repartit vivement le général, je te répondrai tout simplement qu'il n'y a rien d'impossible en pareille matière, mais que tu es un fat, et que je ne crois pas un mot de cette conquête.

— Libre à vous, mon oncle, de calomnier votre famille...

— Ah ! c'est toi que je calomnie à présent, mon garçon ! C'est-à-dire que si tu n'es pas le dernier des suborneurs, tu es calomnié.

— Moi suborneur ! ah ! fi donc ! le vilain mot ! Rétractez-le bien vite, mon oncle. Je n'ai pas été un suborneur, j'ai été un homme habile, ce qui est beaucoup plus difficile que de plaire à une jeune fille.

— Ainsi donc, tu as plu ?...

— La belle avance quand on n'en sait pas profiter ! Demandez un rendez-vous à une jeune fille (notez que je ne parle pas ici des femmes mariées), il y a cent à parier contre un qu'elle vous le refusera, et si par aventure elle vous l'accorde, croyez-moi, n'y allez pas, ou vous risquez fort d'attendre sous l'orme, tant cette espèce de conscrits est timide et disposée à la désertion ! Mais quand on a soin de ne pas faire sortir l'assiégée, quand c'est dans la place même qu'on l'attaque, on est bien sûr qu'elle ne désertera pas.

— Ah ça ! monsieur mon neveu, est-ce une page de Machiavel ou des Commentaires de César que tu me récites là ?

— C'est tout ce que vous voudrez, mon oncle ; mais laissez-moi achever. L'embarrassant n'est donc pas d'obtenir un rendez-vous, vous m'accordez bien cela, vous, mon oncle, qui dans votre temps avez cueilli tant de myrtes, c'est bien plutôt d'être certain qu'on n'y manquera pas. Eh bien ! j'ai trouvé à cet égard un moyen infaillible. J'ai annoncé à ma belle que je me présenterais chez elle ce soir après neuf heures, si elle ne répondait pas à

mon billet. Or, en me répondant, vous comprenez qu'elle se compromet presque autant qu'en ne me répondant pas. Donc, à l'heure où je vous parle, la question est vidée. On me laisse venir, et.... daignez m'épargner le reste ! Que dites-vous, cher oncle, de mon stratagème ? Me trouvez-vous bien digne d'être votre neveu ?

Depuis quelques instants, le général s'agitait sur son fauteuil, prêt à ouvrir la bouche pour stigmatiser comme il le méritait ce procédé plein de rouerie et de lâcheté qui spéculait sur la réserve d'une jeune fille pour enlever à sa pudeur défaillante toute chance de défense ; mais, tout à coup, il sembla qu'un souvenir pénible, peut-être un remords ravivé, venait de faire expirer sur ses lèvres un reproche que, moins que tout autre, il avait le droit de formuler.

— Eh bien ! après tout, reprit le marquis de Saint-Pons, comme s'il eût cherché par une sorte de capitulation de conscience à s'atténuer les probabilités de succès de son neveu, tout cela ne prouve pas encore que tu sois arrivé au but où tu crois toucher. Qui te dit que tu vas trouver mademoiselle de Marsal seule ?

— Oh ! repartit Horace, j'en suis sûr. Toutes mes dispositions sont si bien prises !

— Prends garde, on se trompe quelquefois, et ce qui n'était qu'un jeu peut finir par une catastrophe.

— Je ne crains rien ; mais le danger, mon oncle, est encore un stimulant.

— Insensé ! s'écria le général, il y a plus d'un genre de périls dans le métier d'homme à bonnes fortunes. Si ta prétendue conquête ne te laissait venir que pour te rire au nez et se moquer de toi ?

— C'est impossible !

— Fanfaron ! va ! Eh bien ! moi, je n'ai pas l'honneur de connaître mademoiselle de Marsal ; mais je sais que c'est tout le portrait de son père l'amiral, et, d'après tout ce qu'on m'en a dit, je gage que tu vas trouver à qui parler. Pars, mon garçon, je ne te retiens pas.

— Il n'est pas encore l'heure, mon oncle ; mais laissez-moi. d'abord vous détromper. Ce n'est pas à mademoiselle de Marsal l'aînée, mais bien à la cadette que j'ai affaire. Ah ! vous croyez, mon cher oncle, que je me donnerais tant de mal pour mademoiselle Georgina ? Mais, d'abord, elle me déplaît pour le moins autant que j'ai l'honneur de lui déplaire moi-même ; ensuite, je ne suis plus assez jeune pour avoir le goût des filles de vingt et un ans. Ce sont les douairières du célibat que ces filles-là ; elles ont

l'humeur revêche. C'est la vieille garde de la jeunesse, et je crois que j'aimerais mieux une femme mariée de quarante ans, ma parole d'honneur !

— Tais-toi ! tu n'es qu'un fanfaron.

— Parlez-moi de mademoiselle Emmeline, à la bonne heure ! Voilà ce qui s'appelle un vrai bouton de rose. Quelle grâce ! quelle candeur ! quel charme virginal ! Savez-vous, mon oncle, qu'elle n'a pas encore dix-huit ans ? Elle est née au printemps de 1836 ; c'est son père qui me l'a dit, et il doit le savoir.

A ces derniers mots, le général de Saint-Pons ne put réprimer un tressaillement convulsif, et l'on vit passer sur son front la trace d'une indéfinissable souffrance, pendant que son âme, se repliant soudain sur elle-même, interrogeait les abîmes du passé, à la lueur de ce flambeau vengeur qu'on appelle la conscience. Une agitation douloureuse vint se trahir en même temps dans les rides de son front fortement contracté, dans la tension de ses muscles, qui étreignaient les bras de son fauteuil.

— Allons ! s'écria-t-il d'un ton auquel il s'efforçait de conserver une assurance railleuse qu'il n'avait pas ; allons ! tu n'iras pas à ce rendez-vous. D'abord, tu ne voudrais pas profiter jusqu'au bout du moyen que tu as employé. Ce moyen est lâche.

— Lâche ! reprit Horace. Ah ! mon cher oncle, voilà un mot peu parlementaire, et je ne puis m'empêcher de me rappeler le temps où le général de Saint-Pons ne connaissait de lâcheté que dans la défaite.

— Oui, je te l'ai dit ; lorsque l'on combat une femme qui a de l'expérience, qui peut lutter avec vous à armes égales ; mais une jeune fille qui n'a pas même encore dix-huit ans !

— Dix-huit ans c'est, il est vrai, la fleur de la jeunesse, mais ce n'est pas l'inexpérience. Que de fois ne vous l'ai-je pas entendu proclamer à vous-même !

— Il n'importe, reprit le marquis de Saint-Pons avec un geste fébrile, tu n'iras pas chez l'amiral.

— Eh ! mais, repartit le séducteur en frisant complaisamment sa moustache et en ramenant dans la ligne voulue les boucles de sa blonde chevelure, je suis curieux de savoir qui m'en empêchera.

— Qui ?... qui ?... s'écria le général d'une voix stridente ; eh bien ! ce sera moi !...

— Vous ! vous ! mon oncle ! balbutia Horace avec une stupéfaction profonde, en voici bien d'une autre ! C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

M. de Saint-Pons demeura encore quelques instants accablé sous toutes les sensations qui l'oppressaient. Jusqu'alors il n'avait vu dans son neveu que le miroir importun des fautes de sa jeunesse ; mais l'illumination subite d'un souvenir terrible lui révélait toute la portée d'un projet dont il allait devenir le complice involontaire, et lui montrait dans Horace Guidal son châtiment visible et inexorable. Comme il continuait de garder le silence, Horace reprit du ton le plus dégagé :

— Ah ça ! mon oncle, me ferez-vous l'amitié de me dire quelle mouche vous a piqué ce soir et quel diable vous pousse à vous intéresser si fort à l'honneur d'une famille que vous connaissez à peine ?

— Ce n'est pas à l'honneur de la famille de Marsal que je m'intéresse, mais au nôtre, répondit brusquement le général, puisqu'il s'agit d'un guet-apens.

— A la bonne heure ! reprit Horace toujours plein de sang-froid ; mais, dans ce cas, mon oncle, permettez-moi de vous faire observer que, pour être écoutées, vos prédications auraient besoin d'un précédent qui leur fait complètement défaut, celui de l'exemple. Je me hasarderai donc à vous demander de quel droit vous prétendez m'empêcher d'aller à un rendez-vous où je suis attendu par une jolie fille.

— De quel droit ? de quel droit ? balbutia M. de Saint-Pons, arrivé à un degré d'exaspération d'autant plus vif, qu'une sorte de bâillon moral pesait sur sa pensée et en comprimait la libre explosion, de quel droit ?... D'abord, je suis le frère de ta mère, et cela devrait suffire ; mais si cette considération ne t'arrête pas, je te déclare que, pour peu que tu passes le seuil de cette porte, tu n'y rentreras pas, moi vivant, et qu'après ma mort, tu n'auras pas le moindre prétexte, entends-tu bien ! le moindre, de te présenter à l'ouverture de mon testament.

— C'est-à-dire, mon oncle, que vous voulez me déshériter ? Eh bien ! pour vous prouver que je ne suis pas intéressé, permettez que je prenne congé de vous sur-le-champ ; car l'heure s'avance. Aussi bien, qui vous dit que je ne mourrai pas avant vous ? Dans ce cas, au moins, je n'emporterai pas le regret d'avoir manqué une charmante bonne fortune.

— Mais, malheureux ! une de plus, une de moins, que t'importe ?

— Celle-là m'importe beaucoup, mon oncle.

— Allons donc ? tu en disais tout autant sans doute pour ta dernière maîtresse, cette jolie petite marquise brésilienne dont tu ne te souviens seulement plus.

En entendant évoquer le nom de la marquise de Morena, Horace devint pâle, et il porta involontairement la main à son front, comme un homme qui vient de recevoir une violente commotion.

— La marquise ! s'écria-t-il, la marquise a quitté la France.

— Mais elle reviendra.

— Qui sait ? Le Brésil est bien loin, et puis je n'ai plus entendu parler d'elle depuis son départ.

— Ah diable ! t'aurait-elle oublié aussi ?

— J'ai peine à le croire, car cette femme-là m'aimait à la folie, et elle m'en a donné plus d'une preuve.

— Quelles preuves ? Je serais curieux de le savoir.

Horace regarda fixement son oncle avec une expression étrange ; puis, secouant la tête, il murmura :

— Ne parlons plus de la marquise ! ce n'est pas d'elle qu'il s'agit en ce moment... Bonsoir, mon oncle, ajouta-t-il après avoir repris tout son sang-froid et en se gantant, vous souffrez de votre goutte ce soir, je le vois, et cela vous rend de mauvaise humeur ; mais demain vous n'y penserez plus et vous me pardonnerez d'avoir eu une bonne fortune, contre votre gré.

— Jamais ! jamais ! cria le vieux célibataire en se débattant convulsivement dans son fauteuil et en appelant à l'aide.

A ce cri, la porte s'ouvrit brusquement.

— Seigneur, mon Dieu ! que se passe-t-il donc ? s'écria Rose en se précipitant vers le général ; est-ce qu'on assassine monsieur ? Bonté du ciel ! dans quel état je le trouve ! Le voilà tout en nage à présent, et c'est assez pour une fluxion de poitrine.

Après ce déluge d'interjections débitées avec une loquacité sans égale, la gouvernante se tourna vers M. Guidai, et l'apostrophant de son ton le plus aigre :

— Et c'est vous, monsieur, fit-elle, vous qui n'avez pas honte de faire mettre monsieur dans un état pareil ! Maintenant, il faut que je m'occupe à soigner le mal que vous venez de faire. Et voilà à quoi sert d'avoir des neveux !

— Tu as entendu ce que je t'ai dit, Horace, reprit M. de Saint-Pons avec une voix que la colère rendait encore tremblante.

— Mais vous voyez bien que vous faites mal à monsieur, ajouta Rose. Allez-vous-en donc !

— Lui s'en aller ! s'écria le général en tressaillant, mais je le lui défends. Et vous, Rose, mêlez-vous de vos affaires !

Cette fois, ce ne fut pas la physionomie d'Horace où se peignit l'expression la plus vive de surprise. Le général se mettant aussi résolument en contradiction avec sa gouvernante, c'était un insident inouï dans les annales de l'existence du vieux célibataire ; c'était le drapeau de la révolte décidément arboré, et il ne restait plus qu'à chanter la Marseillaise. Toutefois, dans cette circonstance, la volonté du marquis de Saint-Pons avait un caractère si irrésistible d'énergie, que mademoiselle Rose n'osa ou ne put répliquer, et qu'Horace, qui avait pris son chapeau, demeura comme cloué sur le seuil ; mais, ayant jeté les yeux sur la pendule, il n'hésita plus, et, saisissant vivement le bouton de la porte, il se disposait déjà à sortir, lorsqu'un pas rapide retentit au dehors, et Maxime entra précipitamment dans le salon.

— Vous alliez sortir, mon cousin, s'écria l'officier de marine d'une voix saccadée, et dont il semblait qu'une muette indignation coupât chaque syllabe, pardonnez-moi de vous arrêter ; voilà ce que vous attendiez probablement. Il est donc inutile que vous vous dérangiez.

En parlant ainsi, Maxime tendait à Horace un papier tout froissé, dans lequel celui-ci reconnut bien vite son propre billet. Un sourire de satisfaction se dessina sur les lèvres du général, qui n'avait eu besoin, d'ailleurs, pour deviner l'échec éprouvé par le séducteur, que de jeter les yeux sur sa physionomie, devenue instantanément rouge de dépit et de confusion.

Horace Guidal déchira fiévreusement le papier que son cousin venait de lui remettre, et, attachant sur le lieutenant de vaisseau un regard de défi, comme s'il cherchait, du moins dans sa disgrâce, la consolation d'en stigmatiser l'auteur, il reprit d'une voix altérée, à laquelle il s'efforçait de donner l'accent du persiflage, sans pouvoir déguiser complètement celui de la colère.

— Ah ça, mon cher cousin, il paraît que la sagesse des nations n'est pas à l'usage des officiers de marine, et que tu cours volontiers deux lièvres à la fois. Pardieu ! mon cher, reçois mon compliment. Dédaigné, à ce qu'il paraît, par mademoiselle de Marsal l'aînée, tu te rabats sur la cadette. C'est charmant, ma parole d'honneur ! mais ce qui est plus charmant encore, c'est que cette jeune fille si douce, si timide, si modeste, te choisit du premier coup pour son messenger, que dis-je ? pour son champion. Peste ! cela

promet. Seulement, mon cher, puisque tu fais la course avec tant de succès, permets-moi de te le dire, il ne fallait pas entrer dans la marine impériale. Tu as manqué ta vocation, il fallait te faire corsaire.

Maxime frémit, et une vive rougeur passa sur son front grave et sévère ; mais, rappelé aussitôt à lui-même par un sentiment de dignité, il reprit froidement :

— Mon cher cousin, je te permets d'épuiser sur mon compte ta verve railleuse tant qu'il te plaira ; car j'ai promis tout à l'heure solennellement de tout supporter de toi, jusqu'à l'injure même ; mais il est une personne dont je te conseille de prononcer toujours le nom avec le plus profond respect. Cette personne est celle que tu voulais déshonorer ce soir, et que je suis prêt à prendre pour femme.

Puis, se tournant vers le général :

— Mon oncle, ajouta-t-il, je viens vous demander, comme au plus proche parent qui me reste, au nom de l'affection que vous portiez à votre frère et que vous m'avez toujours témoignée à moi-même, de vouloir bien solliciter pour moi la main de mademoiselle Emmeline de Marsal.

— Bien ! mon garçon ! bien ! dit le général triomphant, touche-là !

A cet instant, la porte s'ouvrit, et le groom d'Horace parut, tenant une lettre à la main. Cette lettre était cachetée d'un timbre armorié en cire noire. M. Guidal n'y eut pas plus tôt jeté les yeux qu'il tressaillit et brisa convulsivement le cachet ; puis, après une rapide lecture, il tendit triomphalement le billet au marquis de Saint-Pons.

— Hum ! hum ! dit le général en lisant à son tour, je vois ce que c'est : une de perdue, une de retrouvée. Heureux coquin, va ! Quel slyle brûlant ! quelle passion ! mais c'est un volcan que cette petite femme-là ! et la voilà veuve, par-dessus le marché , riche veuve ! Décidément, tu as trop de bonheur pour un mauvais sujet.

— Vous voyez, mon oncle, reprit Horace en frisant sa moustache, qu'on ne m'avait point oublié ; mais le marquis était déjà mort et enterré quand sa femme est arrivée à Rio-Janeiro.

— J'ai parfaitement compris qu'il n'y aura bientôt plus que moi de célibataire dans la famille... Ah ! il y a un post-scriptum que tu n'avais pas lu sans doute. Qu'est-ce donc que ce billet que tu auras fait signer et qu'il serait de la plus haute importance de retirer de la circulation ?

— Ce billet ?... balbutia Horace ; oh ! ce n'est rien.

Mais, en parlant ainsi, il était devenu horriblement pâle.

XIII

LA DEMANDE EN MARIAGE

Toutes les femmes, et particulièrement celles qui sont douées d'une organisation nerveuse et impressionnable, sont plus ou moins portées à prendre pour règle de conduite ce qu'elles appellent leurs pressentiments. C'est sous l'influence d'un avertissement de cette nature, que la comtesse de Marsal, au lieu de passer la nuit à la campagne, chez sa vieille parente, ainsi qu'elle l'avait projeté, se détermina à rentrer dans la soirée même au foyer de la famille, et peu s'en fallut qu'elle n'arrivât juste à temps pour être témoin de l'entrevue de sa fille cadette avec Maxime de Saint-Pons ; mais celui-ci venait de se retirer, emportant, comme on le sait, le plus doux des aveux, lorsque la comtesse rentra dans sa maison de l'avenue de Saint-Cloud.

Toutefois, la mère d'Emmeline était trop vigilante et trop habile à lire dans les traits de sa fille ses plus secrètes impressions, pour ne pas deviner instantanément qu'il s'était passé, en son absence, de graves événements. D'ailleurs, Emmeline professait pour sa mère un culte si profond, et avait en elle, depuis sa plus tendre enfance, une confiance telle, qu'il ne pouvait lui venir à la pensée de chercher à dissimuler devant elle le moindre détail de son existence. Son premier soin, en revoyant sa mère, fut donc de se jeter dans ses bras, et de lui raconter naïvement tous les événements qui venaient de marquer cette soirée d'une date ineffaçable.

— Ma pauvre enfant, dit la comtesse, après avoir recueilli avidement la confession de sa fille et en la couvrant de ses baisers, comme s'ils devaient être une protection pour elle contre les dangers de l'avenir, je voudrais pouvoir partager la joie bien légitime que tu éprouves en m'apprenant qu'un jeune homme plein d'honneur et de mérite n'a pu te voir sans t'aimer, et que ce sentiment a trouvé de l'écho dans ton propre cœur ; mais, je ne sais pourquoi, maintenant même que tu es là près de moi, à l'abri de toute tentative coupable, je me sens en proie à une tristesse mortelle et aux plus sombres appréhensions. Plût à Dieu que, obéissant à mes pressentiments, je ne me fusse pas absentée aujourd'hui un seul instant !

— Tu oublies, ma bonne mère, reprit timidement Emmeline, que, si tu avais été là, M. Maxime ne se serait pas déclaré, et que j'en serais encore à douter de lui, ce qui m'a déjà rendue bien malheureuse.

— Et tu oublies, toi, mon Emmeline, repartit la comtesse, que, en mettant tout au mieux, nous ne pouvons songer, ni ton père ni moi, à te marier avant ta sœur aînée. Tu oublies aussi que M. de Saint-Pons a eu le tort de laisser peut-être entrevoir à Georgina un tout autre dénouement. Tu connais le caractère jaloux de ta sœur, et je frémis rien qu'en pensant aux conséquences d'une pareille nouvelle lorsqu'elle lui sera révélée.

Emmeline, au milieu des émotions tour à tour violentes et pleines d'un charme enivrant, auxquelles elle venait d'être soumise, avait, en effet, complètement perdu de vue qu'elle pouvait encore avoir une rivale, et, en entendant sa mère lui rappeler tout ce qui menaçait son bonheur elle se mit à fondre en larmes. La comtesse l'attira sur son sein, et essuyant ses larmes avec un baiser :

— Chère enfant, lui dit-elle, je ne veux pas t'affliger davantage ; mais, si tu m'en crois, nous garderons l'une et l'autre le silence sur tout ceci, en demandant à la Providence de nous venir en aide.

Le lendemain, dans la matinée, l'amiral de Marsal entra dans la chambre de sa femme avec des façons mystérieuses et presque solennelles, entièrement contraires à ses habitudes. Il tenait à la main une lettre qu'il remit à la comtesse, en l'invitant à en prendre lecture. Cette lettre était ainsi conçue :

« Amiral,

« L'un de mes neveux, qui a eu l'honneur de servir
« sous vos ordres, M. de Saint-Pons, lieutenant de
« vaisseau, n'a pu voir mademoiselle votre fille sans en
« devenir profondément épris. Mon neveu est orphelin
« , et je suis aujourd'hui son plus proche parent,
« puisque son père était mon frère. C'est à ce titre,
« amiral, que je viens vous demander la main de mademoiselle
« Emmeline, pour Maxime de Saint-Pons.

« Son grade est encore assez modeste ; mais comme il
« a de l'instruction et du mérite, je me plais à espérer
« qu'il ne tardera pas à obtenir les épaulettes de capitaine
« de frégate, et, quant à sa fortune, je la crois au
« moins en proportion avec celle de mademoiselle votre
« fille, surtout si vous voulez bien considérer qu'elle
« s'augmentera, tôt ou tard, d'une bonne partie de la
« mienne, ainsi que je suis prêt à en prendre l'engagement,
« au contrat de mariage. Si ma requête, qu'en
« ma qualité de vieux soldat comme vous, amiral, j'ai
« cru devoir nettement formuler tout d'abord, vous
« paraît de nature à être accueillie, je vous serai reconnaissant
« de vouloir bien me faire savoir l'heure à
« laquelle il me sera permis de me présenter en personne
« à votre hôtel. En attendant votre réponse, j'ai
« l'honneur d'être, amiral, avec les sentiments d'une
« haute considération, votre très-humble et très-obéissant
« serviteur,

« Général marquis DE SAINT-PONS. »

— Eh bien ! qu'en penses-tu, ma bonne amie, dit l'amiral, avec son impétuosité habituelle, et sans attendre même que la comtesse eût achevé la lecture de la lettre. Il paraît, quant à moi, que je me fais vieux, car je ne comprends plus rien au manège des amoureux. Voilà un garçon qui ne s'occupait, en apparence au moins, que de notre fille aînée, et qui nous demande la cadette ! Après cela, son oncle s'est peut-être trompé en écrivant sa lettre. On lui a parlé, sans aucun doute, de nos deux filles, et il aur amis un nom au lieu d'un autre.

— Je n'en crois rien, répondit la comtesse, devenue pensive, et j'ai pour cela des raisons particulières que je vous demande, mon ami, la permission de vous taire, quant à présent.

— Diable ! diable ! murmura l'amiral entre ses dents, voilà une affaire qui se complique furieusement. Un mariage parfaitement sortable sous tous

les rapports, j'en conviens ; mais comment notre pauvre Georgina prendra-t-elle cela ? C'est là une grosse question que je ne peux pas résoudre tout seul, et tu ne parais pas très-disposée à m'aider, ma bonne amie. Pourtant, il le faut, puisque tu es mère et qu'il s'agit de tes deux filles. Si c'étaient des garçons, j'aurais bien vite pris un parti ; mais ici je me récuse. Écoute : on attend une réponse ; je vais la faire, en écrivant au général de Saint-Pons que c'est toi-même qui auras l'honneur de le recevoir aujourd'hui, et que je ratifie par avance tout ce qu'il te conviendra de lui dire au sujet de ce projet d'union entre nos deux familles. Moi, pendant ce temps-là , j'emmène notre Georgina au musée, au ; concert, n'importe où, et je laisse nos destinées entre tes mains, ma chère et belle souveraine.

Là-dessus, l'amiral imprima ses lèvres sur le front de la comtesse, et sortit rapidement sans lui donner le temps de s'expliquer.

Demeurée seule après le départ de son mari, madame de Marsal se trouva livrée à toutes les réflexions que ne pouvaient manquer d'éveiller dans son âme tous les souvenirs du passé, venant se mêler par un rapprochement non moins pénible qu'imprévu aux difficultés de la situation présente. Sans doute, en toute autre circonstance, instruite comme elle l'était du secret de sa fille, et appelée, comme elle venait de l'être, à devenir l'arbitre de son bonheur, la comtesse aurait senti tout son cœur s'épanouir de joie, s'il n'y avait pas eu au fond de ce cœur comme une sorte de défiance instinctive, d'effroi même, d'une préférence que sa raison et sa conscience peut-être hésitaient à accepter pour sa fille cadette. Si les qualités charmantes dont Emmeline était douée avaient fait pencher de son côté la balance des affections maternelles, n'était-ce pas déjà un vol fait à sa sœur aînée, et le moment n'était-il pas venu de lui en tenir compte ?

Tout, dans la conjoncture actuelle, semblait conspirer pour ajouter aux combats et aux hésitations de la comtesse de Marsal. Cette lettre que l'amiral avait laissée entre ses mains, cette lettre n'était-elle pas écrite par celui-là même qui, à une autre époque, l'avait poursuivie et presque compromise par des hommages qu'elle avait du repousser ? Ces poursuites mêmes n'avaient-elles pas été le fatal prélude de l'attentat le plus lâche et le plus odieux ? Et pourtant, le moyen de supposer que l'auteur de cet attentat pût être un brave militaire, porteur d'un nom sans tache, et déjà parvenu, à cette époque, à un grade élevé dans la hiérarchie des armes, comme aussi, d'ailleurs, à la maturité de l'âge ? Toutes les considérations ne se

réunissaient-elles pas, au contraire, pour exclure une pareille supposition dans l'esprit de la comtesse ?

D'abord, il n'est pas hors de propos de rappeler que le dernier billet du marquis de Saint-Pons n'avait pas été remis à la destinataire. Ensuite, celle-ci avait dû croire, par le témoignage même de sa femme de chambre, que le colonel de Saint-Pons, puisque tel était alors son grade, était déjà en route pour l'Afrique la nuit même de la catastrophe. Enfin, était-il possible d'admettre que, s'il eût été , en effet, coupable d'un crime si souvent pardonné, il n'aurait pas cherché à son retour d'expédition, à se rapprocher de la comtesse, au lieu d'aller s'enterrer solitairement dans son château, sans donner signe d'existence à ses plus proches voisins ?

Toutes ces pensées, et bien d'autres encore, sans doute, roulaient tumultueusement dans l'esprit de madame de Marsal pendant qu'elle se disposait à recevoir la visite du général de Saint-Pons. Aussi, ce ne fut pas sans un violent battement de cœur qu'elle l'entendit annoncer et qu'elle donna ordre de l'introduire dans le petit salon, où de doubles rideaux de mousseline abaissés, par une après-midi d'hiver, déjà fort sombre, laissaient pénétrer à peine un demi-jour.

Bien que de graves souvenirs dussent remuer également le cœur du marquis de Saint-Pons en se retrouvant, pour la première fois, face à face avec la comtesse de Marsal, après un laps de plus de dix-huit années, il est peu vraisemblable que son pouls subît même une légère accélération à l'aspect de la femme qu'il avait aimée jadis, ou tout au moins ardemment désirée. L'égoïsme, qui se détend et se transforme dans la vie de famille, poursuit sans obstacle, dans l'isolement du célibat, son œuvre lente et infatigable de dessèchement, compliquée encore par les souffrances et les soucis d'une vieillesse anticipée. Les affections en viennent, pour ainsi dire, à s'ossifier dans les habitudes d'une vie routinière, et les souvenirs les plus palpitants, les remords même n'y soulèvent à peine qu'une vague émotion, entre deux accès de goutte ou de rhumatisme.

Après les préliminaires d'usage, le général, sans faire la moindre allusion aux relations de société qu'il lui avait été donné d'avoir, à une autre époque, avec madame de Marsal, se mit à exposer, du ton le plus calme, l'objet de sa visite. Il parlait à mi-voix, comme si ce diapason tempéré dût être implicitement l'accompagnement obligé de cette semi-obscurité du lieu où se passait l'entrevue. L'oncle de Maxime exprima les vœux, les espérances du jeune prétendant, avec cette courtoisie de formes qu'on rencontre

toujours chez l'homme qui a recherché les femmes et cultivé leur commerce, même après qu'il a dû abdiquer tout espoir de leur plaire.

Lorsqu'il eut cessé de parler, madame de Marsal demeura quelques instants sans répondre, comme si elle s'interrogeait elle-même sur les sensations qu'éveillait instinctivement dans son âme la voix qu'elle venait d'entendre. Ses yeux, qu'elle avait d'abord tenus baissés, se relevèrent et s'attachèrent avec une curiosité naïve sur le personnage corpulent et presque obèse qui se tenait assis devant elle. Quelle différence avec le svelte et élégant colonel de cavalerie qui, à quarante ans, avait encore tous les dehors et l'enveloppe charmante de la jeunesse ! Et puis, quelle placidité dans le regard ! quelle inaltérable douceur dans l'organe, qui seul n'avait point changé ! Décidément, l'homme que madame de Marsal contemplait en ce moment, n'avait pu, à aucune époque de sa vie, se rendre coupable d'un acte de violence, ni surtout outrager une femme.

Il ne restait plus qu'un seul indice à consulter pour acquérir la preuve que la comtesse n'avait point à rougir devant M. de Saint-Pons. L'auteur de l'outrage avait eu, l'on s'en souvient, la main gauche brisée par le coup de fusil tiré sur lui, dans sa fuite, par Marius, le jardinier, et l'empreinte sanglante de ses doigts était restée adhérente au parement de la muraille. Madame de Marsal n'avait pu s'empêcher de fixer, tout d'abord, son regard sur la main gauche du général ; mais celui-ci était ganté, et rien, dans le jeu de ses doigts, n'indiquait une mutilation quelconque.

Dès lors, complètement rassurée, la comtesse répondit avec beaucoup de tranquillité, bien que d'une voix visiblement distraite par d'autres impressions :

— Il y a, monsieur, plus d'un obstacle à l'union que vous voulez bien me faire l'honneur de me proposer.

— Et quels seraient donc ces obstacles, madame ? reprit le général. Ils me semblent devoir tous disparaître devant deux considérations. La première, c'est qu'il est permis d'espérer que mademoiselle votre fille n'est point contraire à ce mariage, désiré si ardemment par mon neveu, et si cette considération ne suffit pas, je ne puis m'empêcher d'ajouter que, en me présentant devant vous, madame, j'use de l'autorisation qui m'a été donnée par M. l'amiral de Marsal, auquel je n'ai pas laissé ignorer l'objet de ma démarche, et qui m'a fait l'honneur de me répondre que je pouvais m'adresser à vous en toute confiance.

— Il est vrai, monsieur, repartit la comtesse d'une voix grave ; mais l'amiral ignorait et ignore encore les obstacles que je vois à ce mariage.

Si l'on eût pu, à ce moment, examiner, dans la pénombre obscure, le visage du marquis de Saint-Pons, on y eût distingué facilement, malgré son insouciance habituelle, une expression de surprise mêlée de quelque anxiété. Il garda, toutefois le silence, mais ce silence même était une question. Madame de Marsal poursuivit donc :

« Tout ce que j'ai entendu dire, tout ce que j'ai vu moi-même de M. Maxime de Saint-Pons, m'autorise à concevoir de lui l'opinion la plus honorable, bien que les intentions qui l'ont amené dans notre intérieur n'aient pas eu d'abord un caractère de décision qui aurait prévenu bien des épreuves pénibles et facilité le résultat que désire monsieur votre neveu.

— Peut-être, madame, interrompit le général, ne tenez-vous pas suffisamment compte des circonstances dans lesquelles Maxime s'est trouvé placé, de l'antagonisme de son cousin, auquel il a pu supposer que la préférence de mademoiselle Emmeline était acquise ?

— C'est possible, monsieur, reprit la comtesse ; mais, en tous cas, le regrettable malentendu qui a été la conséquence des hésitations de M. Maxime est de nature à nous imposer une détermination que je crois devoir être immuable. Tant que ma fille aînée ne sera pas mariée, nous ne pouvons songer à une union pour la cadette.

— N'est-ce que cela, madame ? reprit le général visiblement rasséréné ; mademoiselle Emmeline est fort jeune encore ; mon neveu est encore jeune aussi. Ils peuvent attendre, l'un et l'autre, que votre vœu, auquel je m'associe, ait été , au préalable, réalisé. Ce que je sollicite seulement pour Maxime, et j'espère que vous ne me le refuserez pas, c'est l'autorisation de venir jusque-là dans votre maison, avec votre agrément, madame, en même temps qu'avec la promesse de devenir un jour votre gendre.

Madame de Marsal demeura quelques instants rêveuse, se demandant quel argument nouveau elle devait employer à l'appui d'une cause dont elle ne pouvait s'empêcher intérieurement de souhaiter le succès, puis elle reprit d'une voix déjà beaucoup moins assurée :

— Je voudrais, monsieur, pouvoir accepter la capitulation que vous m'offrez ; mais un incident qui pouvait avoir les plus fatales conséquences, et que j'ai jugé prudent de cacher à M. l'amiral de Marsal, m'impose le pénible devoir de refuser votre offre. Veuillez me permettre de ne pas en

dire davantage sur cet incident, dans lequel l'honneur et la réputation d'une de mes filles ont été mis si cruellement en jeu par...

— Par un de mes neveux, madame, par Horace Guidal. Oh ! vous pouvez achever, car je sais tout, et je ne viens pas ici seulement pour vous demander la main de mademoiselle Emmeline, mais aussi pour solliciter d'elle et de vous, madame, la grâce d'un coupable qui est plein de repentir. Permettez-vous que mademoiselle votre fille reçoive de ma bouche les excuses qui lui sont dues à plus d'un titre, et que je suis venu lui apporter, en attendant qu'il lui soit loisible d'accepter, comme une réparation, de porter notre nom ?

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix légèrement altérée. Pour la première fois, depuis le commencement de cette entrevue, le général se montrait manifestement ému. Madame de Marsal, non moins troublée elle-même, voulut parler ; mais la parole expira sur le bord de ses lèvres, et alors elle sonna machinalement et réclama la présence d'Emmeline, plutôt pour mettre fin à une situation embarrassée, que pour satisfaire au vœu du marquis de Saint-Pons.

Emmeline accourut, portant dans tous les traits de sa physionomie le rayonnement de la passion sur le charme de la jeunesse ; car elle avait, par une sorte de magnétisme instinctif, deviné la nature de l'entretien qui avait lieu en ce moment entre le général et sa mère, et tout son cœur avait répondu par un élan joyeux à l'appel qui venait de lui être transmis.

En la voyant apparaître dans le salon, dont sa grâce juvénile et ses fraîches couleurs illuminèrent soudain l'obscurité, le marquis de Saint-Pons se leva, subjugué à la fois par le prestige de sa beauté et par je ne sais quelles sensations confuses dont il avait peine à se rendre compte. Sa voix était devenue presque tremblante, lorsqu'il se mit en devoir de répéter à la jeune fille les excuses qu'il venait d'adresser à sa mère.

Emmeline accueillit ces excuses avec une candide douceur, en disant que pour elle, les torts de M. Horace Guidal étaient oubliés, si sa mère ne voulait plus s'en souvenir, et après avoir interrogé du regard madame de Marsal qui, muette et absorbée, lui parut approuver son indulgence par son silence et son immobilité, elle livra sa main à la main que le général, mû toujours par une impulsion irrésistible, lui tendait en signe de réconciliation. Mais à peine elle eut touché cette main, qu'elle recula avec un mouvement rapide, et un léger cri d'effroi.

Elle avait senti, à travers le gant de M. de Saint-Pons, deux doigts absents à la main que ce dernier, d'ordinaire, n'avait pas l'habitude d'offrir, mais que cette fois il avait tendue à Emmeline, dominé par l'émotion qui s'était emparée de lui.

— Ah ! pardon, monsieur ! s'écria la jeune fille, comme si elle était honteuse elle-même de cette marque de terreur enfantine qui venait de lui échapper, je ne me rendais pas compte, en touchant à votre main mutilée, qu'une blessure glorieuse...

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage, car, à cette dernière parole, madame de Marsal avait poussé un cri terrible, et elle venait de tomber évanouie sur son fauteuil.

A ce moment suprême, l'éclair avait jailli, et la sombre nuée, amassée depuis si longtemps sur la destinée de la comtesse, se déchirait soudainement par un coup de tonnerre.

— Ma mère ! ma pauvre mère ! s'écria Emmeline éperdue ; ah ! pardonnez, monsieur... c'est une crise nerveuse, sans doute ; mais quel que soit, depuis bien longtemps son état de souffrance, c'est la première fois que je la vois s'évanouir ainsi.

Et, tout en soutenant entre ses bras la tête de madame de Marsal, frappée en ce moment d'une sorte d'im mobilité convulsive, Emmeline agitait violemment un cordon de sonnette.

La femme de chambre accourut.

Le marquis de Saint-Pons était devenu fort pâle. Toutes les glaces que son égoïsme sceptique avait laissé s'amasser autour de son cœur s'étaient fondues peu à peu dans cette entrevue solennelle, que couronnait d'une façon si tragique l'explosion du mal dont il était l'auteur. Inquiet, effrayé, il demanda à Emmeline la permission de se retirer. Celle-ci, dans son trouble, ne put que lui répondre par une légère inclinaison de tête. Quant à madame de Marsal, elle était hors d'état d'entendre les banalités obligées dont le général accompagna sa retraite, en annonçant, d'ailleurs, qu'il enverrait chercher des nouvelles de la comtesse et qu'il reviendrait lui-même dès qu'elle serait en état de le recevoir.

Lorsque, grâce aux soins qui lui furent prodigués, madame de Marsal eut repris ses sens, elle tomba dans une sorte d'anéantissement moral, peut-être encore plus alarmant que la crise nerveuse qu'elle venait de subir, ne répondant que par des monosyllabes à toutes les questions que la tendre et

filiale sollicitude d'Emmeline lui suggérait. A ce moment, la camériste, prenant à part sa jeune maîtresse, lui dit tout bas :

— Mademoiselle, il y a là quelqu'un qui demande à parler à madame la comtesse ; c'est M. Marius, le jardinier, qui arrive de Provence.

— Marius ! fit Emmeline en tressaillant avec un énergique mouvement de répulsion, ce vilain homme que ma mère ne peut pas souffrir et qu'elle aurait dû renvoyer depuis longtemps. Mais elle est si bonne ! Que vient-il faire ici ?

— Mademoiselle, je l'ignore ; mais il dit que c'est à madame qu'il a affaire, à elle seule.

— Oui ! c'est cela, pour la rendre encore plus malade ! C'est toujours ainsi toutes les fois que ma mère a la bonté de le recevoir et de causer avec lui. Qu'il revienne plus tard !... un autre jour ! ma mère n'est pas en état de le recevoir aujourd'hui.

— Mais, mademoiselle, c'est qu'il faut qu'il reparte ce soir même, à ce qu'il dit, et il ajoute que madame la comtesse ne refusera pas de l'entendre, quand bien même elle aurait donné l'ordre de ne laisser entrer âme qui vive.

— Ah ! il ose parler ainsi ! repartit vivement Emmeline, chez qui l'impatience ajoutait encore à l'énergie qu'inspire la défense d'une personne qu'on aime. Il est temps que ses importunités aient un terme, et vous pouvez lui dire qu'il ne verra pas ma mère, et que c'est mon père, cette fois, qui se chargera de le recevoir.

XIV

MARIUS

La comtesse de Marsal, qu'on avait mise au lit, s'était enfin endormie, épuisée par la violence de la crise qu'elle venait de subir, lorsque l'amiral rentra. Prévenu par les domestiques de l'indisposition de sa femme, il témoigna d'abord de l'inquiétude ; mais lorsque Emmeline, qu'il interrogea avec détails, lui eut raconté les circonstances dans lesquelles l'évanouissement avait eu lieu, il parut porté à se rassurer. Il savait, en effet, toute la tendresse idolâtre de la comtesse pour ses deux filles, qu'elle n'avait jamais quittées, et il ne doutait pas que l'idée seule d'une séparation avec la cadette n'eût exercé sur l'organisation nerveuse et impressionnable de madame de Marsal, une influence funeste ; mais, en voyant sa fille heureuse, pouvait-elle ne pas l'être à son tour ? Plein de confiance dans la force de cet argument, l'amiral invita Emmeline à venir le trouver dans son cabinet, ajoutant que c'était maintenant au tour de Georgina de veiller au chevet de sa mère.

— Eh bien ! fillette, lui dit-il, après l'avoir fait asseoir auprès de lui, et en attachant sur elle un regard plein de tendresse paternelle, que penses-tu de la visite du général de Saint-Pons ? C'est à toi que je suis forcé de m'adresser, puisque ta mère est endormie et parfaitement hors d'état, d'ailleurs, de répondre aux questions que je pourrais lui faire à ce sujet.

Emmeline avait trop de franchise et de naïve candeur pour chercher à dissimuler à son père qu'elle avait très-bien deviné le véritable motif de la visite du général. Toutefois, se ressouvenant des recommandations de sa mère et des appréhensions mêmes qu'elle avait manifestées, elle essaya de se retrancher dans une opposition délicate et désintéressée à son propre bonheur, en alléguant le chagrin que sa sœur pourrait en éprouver à plus d'un titre ; mais l'amiral l'interrompit aux premiers mots.

— Assez ! assez ! s'écria-t-il, je sais par cœur toutes ces phrases-là ; je les ai déjà entendues dans la bouche de ta mère. Par la morbleu, ajouta-t-il, en se laissant emporter à toute sa vivacité de haut bord, je ne sais quelle manie vous avez, vous autres femmes, de ne jamais vouloir dire

franchement et nettement ce qui vous plaît, alors même que vous êtes pleinement en droit de l'obtenir. M. Maxime de Saint-Pons te préfère à ta sœur, chère petite ; eh bien ! pourquoi n'épouserais-tu pas M. Maxime ? Que diable ! cela va tout seul, et ce n'est pas parce qu'il a plu au bon Dieu de faire venir notre Georgina au monde trois ans avant toi que tu devrais renoncer à un bon parti qui se présente. Il n'y a plus de droit d'aînesse ; il n'y en a jamais eu pour les femmes dans notre France. Ainsi, ta mère aura beau dire, c'est comme si le maire et le curé y avaient passé, entends-tu bien ? C'est moi qui suis le maître ici. Il faut se soumettre à ma volonté.

— Dieu me garde de vous désobéir, mon bon père !

En prononçant ces mots, Emmeline saisit la main de l'amiral et la porta vivement à ses lèvres.

—D'ailleurs, reprit M. de Marsal, se grisant lui-même volontiers des effluves de son éloquence et de la logique de ses arguments, Georgina n'aime pas M. de Saint-Pons, j'en suis sûr ; ce n'est pas une fille romanesque et sensible que ta sœur aînée, elle est positive dans ses idées, un peu absolue même... comme moi. Elle en sera quitte pour un petit froissement momentané, que l'orgueil très-légitime de sa beauté et de tous les avantages dont la nature l'a douée lui fera bien vite oublier. Toi, au contraire, ma pauvre enfant, tu es le portrait vivant de ta mère dans ton cœur et toute ta personne, et ce petit cœur-là a parlé, je le devine, j'en suis sûr. N'est-ce pas que je ne me suis pas trompé ?

— Mon père ! s'écria Emmeline en se précipitant dans les bras de l'amiral sans pouvoir articuler d'autres paroles ; car ses larmes, jusqu'alors contenues, venaient de faire explosion, larmes si douces et si faciles aux femmes, et qui, lorsqu'elles ne sont pas un soulagement de la souffrance, sont encore une grâce de la faiblesse.

— Allons ! allons ! mon enfant, dit M. de Marsal en bénissant d'un baiser cette tête charmante et ce frais visage, dont l'aimable rougeur était perlée d'une rosée de pleurs, calme-toi et prends ta joie en patience. Il est bien juste, ajouta-t-il d'une voix que l'émotion commençait à altérer aussi, il est bien juste que tu aies ta part de bonheur, mon Emmeline, tu nous en as tant donné ! Je n'ai pas besoin de te dire si j'aime ta sœur ; mais enfin la Providence me fait retrouver en elle un peu de mes défauts, pour m'en punir peut-être...

— Ah ! mon bon père, interrompit Emmeline, vous vous calomniez, ainsi que ma sœur.

— Non pas, certes. Georgina est altière, impérieuse comme moi, c'est un capitaine de vaisseau en jupons, un contre-amiral en robe à volants. Je me sens tout fier en la regardant. Seulement, elle n'a pas ces qualités affectueuses, cette douceur, qui nous sont si nécessaires, à nous autres marins, pour nous reposer de notre vie de sévérité et de lutte. Ce n'est pas comme toi, mon enfant. Il ne s'est jamais passé un jour où je n'aie béni le moment où tu es venue au monde. Oui, continua l'amiral, empruntant à l'émotion anticipée d'une séparation prochaine, des accents de tendresse peu familiers à sa rude nature, tu as été dans tous mes horizons, si nuageux parfois, comme le coin bleu du ciel qui rappelle ou fait attendre au marin l'embellie de la traversée. Je vois en toi le sourire éternel du bon Dieu. Je puis être frappé dans ma carrière, dans mes intérêts, dans ma fortune : est-ce que tout cela tient à moi ? mais toi, ma fille, tu es mon sang, mon bien, et, même en partageant ta tendresse, je sais trop combien elle est inépuisable pour craindre jamais qu'il ne m'en reste pas une bonne part.

M. de Marsal, en parlant ainsi, contemplait avec amour Emmeline, que d'ineffables sensations rendaient muette. La teinte douce et blanche de sa carnation, l'azur de ses grands yeux, brillant sous leurs longs cils d'un éclat rendu plus vif par les larmes qu'elle avait versées, la teinte dorée de sa belle chevelure blonde, tout semblait donner à son visage le charme de l'espérance et la fraîcheur du printemps.

L'amiral fut arraché à sa contemplation par l'entrée d'un domestique qui venait demander si M. Marius, le jardinier, forcé de repartir le soir même, devait s'en aller sans voir madame la comtesse.

— En voici bien une autre ! s'écria le comte avec impatience. Madame de Marsal est souffrante, et alitée, vous le savez bien. Dites à Marius qu'il aille au diable !

— Pardon, mon père, reprit Emmeline ; mais j'ai cru pouvoir prendre sur moi de lui faire dire que vous le receviez.

— A la bonne heure ! puisque tu t'es engagée pour moi, ma fille, je ne saurais laisser protester un pareil billet ; mais que peut vouloir ce drôle ?

— Oh ! quelque avance sur ses gages, sans doute. Vous savez qu'il demande constamment de l'argent à maman, qui n'a pas le courage de lui en refuser, bien qu'elle ne l'aime guère ; car elle se souvient comme nous qu'il a fait mourir notre pauvre Miette de chagrin.

— Il suffit, dit l'amiral, en congédiant sa fille par un baiser sur le front, fais-lui dire qu'il peut entrer.

Emmeline se retira, et Marius parut quelques instants après sur le seuil du cabinet, roulant ses yeux à droite et à gauche, et tourmentant entre ses doigts calleux les rebords d'un ancien chapeau de matelot, avec un air gauche et embarrassé.

— Ah ça ! Marius, s'écria l'amiral du plus loin qu'il aperçut le jardinier, qu'est-ce que cela signifie ? Tu es un ancien matelot de mon bord : je t'ai toujours connu pas très-brave, un peu sournois... mais exact dans le service ; tu as de l'ordre et même quelque chose de plus ; enfin, je t'ai peut-être passé bien des choses depuis que tu sers dans ma maison, parce que les fleurs et les fruits de mon jardin ne se plaignent pas de toi ; mais j'apprends que tu abuses de la bonté qu'on a pour toi pour venir importuner ma femme, pour la mettre à contribution, toi qui dois être fort à ton aise ; car tu ne nieras pas que tu es avare.

— Mon amiral...

— Oh ! tu vas mentir, j'en suis sûr. Tu peux te l'épargner, et, quand même tu dirais vrai, je te trouve bien impudent d'oser venir relancer la comtesse jusqu'ici. Je ne sais ce que madame de Marsal t'aurait répondu ; mais voici ce que je te réponds, moi : Tu vas reprendre le chemin de fer, ce soir même.

— Oui, mon amiral.

— Et tu te donneras bien de garde de remettre jamais les pieds ici.

— Oui, mon amiral.

— De plus, souviens-toi bien de ceci : Si je viens à apprendre, à mon retour là-bas, que tu t'es permis de tourmenter de nouveau madame de Marsal en lui adressant la moindre demande... entends-tu bien ?

— Oui, mon amiral.

— Tu vois cette canne, là-bas, sur mon bureau, eh bien ! c'est sur tes épaules que je l'essaierai, en guise de garcette. Maintenant tu peux partir.

— Oui, mon amiral.

Marius, terrifié par les dernières paroles de M. de Marsal, se mit en devoir de se retirer, en marchant à reculons, comme s'il avait déjà à cœur de préserver son dos du châtement dont il était menacé. Toutefois, comme la cupidité était encore plus puissante que la terreur dans cette nature abrutie, il n'eut pas plutôt atteint le seuil de la porte qu'il s'arrêta, et de sa voix la plus dolente et la plus pateline :

— Je vous demande bien excuse et pardon, mon amiral, balbutia-t-il, mais je suis un pauvre homme bien à plaindre, allez ! J'ai eu un procès avec

un voisin qui m'en voulait pour une pièce de terre que je croyais bien à moi...

— Oui, c'est cela, comme les voleurs quand ils ont pris une bourse.

— Oui, mon amiral.

M. de Marsal ne put s'empêcher de sourire de cette naïveté de son interlocuteur, qui, se sentant enhardi par cette démonstration pacifique, quitta le seuil de la porte et fit un pas en avant.

— Tant il y a, mon amiral, continua-t-il, que les gens de justice m'ont mis sur la paille. J'ai été obligé d'emprunter en donnant bonne hypothèque, comme dit monsieur le notaire, et le moment de rembourser est venu. Si je ne trouve pas un billet de mille francs du bon Dieu, je suis un homme mort. On va vendre mes pauvres nippes, mon toit, mon lopin de terre, tout ce que je possède enfin.

— Eh bien ? cela t'apprendra à vouloir t'enrichir aux dépens de ton voisin, et je ne vois pas là le moindre motif pour m'obliger de défrayer les bévues de ton avidité.

— Vous, mon amiral, c'est possible ; mais madame la comtesse est si bonne ! J'avais cru pouvoir compter sur sa générosité ; je lui avais même écrit à madame la comtesse. J'avais pris cette liberté, mon amiral.

— Tu as osé écrire à ma femme, toi, drôle ! mais la comtesse ne m'en a pas soufflé mot : c'est étrange. Mais bah ! la lettre ne lui sera pas parvenue.

— C'est ce que j'ai dit en moi-même, mon amiral, et comme la réponse n'arrivait pas, j'ai pris tout ce qui restait dans mon tiroir et je suis parti pour Paris, où me voilà. Mais s'il faut retourner en Provence sans avoir rien obtenu, je n'ai plus qu'à me jeter dans la mer, avec une pierre au cou.

— Je gage que tu oublieras de bien attacher la pierre, et que tu te souviendras après un plongeon que tu étais le meilleur nageur de mon bord. Oh ! je te connais de vieille date, et ce n'est pas moi qu'on trompe. Ah ça ! Marius, sais-tu bien que ton humilité ressemble furieusement à de l'insolence ? Qu'est-ce qui t'autorise, à deux cents lieues de distance, à compter ainsi à jour et heure fixes sur la bonté de la comtesse ? En vérité, madame de Marsal serait dans la dépendance d'un drôle tel que toi que tu n'agirais pas autrement. Tout cela me fatigue et m'irrite à la fin. Va-t'en !

— Je m'en vais, mon amiral, puisque vous le voulez ainsi. Pourtant mademoiselle Georgina, qui est bien bonne pour moi, elle, m'avait dit que si je voulais attendre jusqu'à demain je pourrais voir madame la comtesse, qui alors, bien sûr, vous aurait parlé pour moi.

— Si ma fille aînée t'a donné ce conseil, elle a eu tort ; car tout à l'heure encore, sa sœur cadette m'entretenait de toute la répugnance que madame de Marsal a pour toi.

— Ah ! c'est mademoiselle Emmeline qui vous a appris cela, mon amiral ! Au fait, continua Marius, avec un accent venimeux qui laissait deviner tout le fiel d'une cupidité désormais réduite aux derniers abois, c'est vrai, mademoiselle Emmeline doit le savoir mieux que personne. Mademoiselle Emmeline, c'est la Benjamine de madame la comtesse. Madame la comtesse a ses raisons pour la préférer.

— Et que te fait cela, misérable ? reprit le comte en proie à un brusque et indéfinissable accès de colère ; est-ce que maintenant tu vas essayer de mordre ta maîtresse, serpent ? Sors d'ici bien vite, et prends garde pour toi de ne pas profiter trop tard de l'avis !

— J'obéis, mon amiral, répondit Marius d'une voix sourde qui faisait comprendre quel flot de déceptions amères l'étouffait intérieurement. Vous êtes bien dur pour un malheureux homme qui vous a toujours été bien dévoué et qui pourrait bien vous le prouver, s'il voulait, tandis que vous avez toute confiance...

Et Marius s'arrêta.

— Toute confiance ?... Achève ! fit brusquement l'amiral en saisissant le jardinier par le bras.

— Toute confiance, reprit Marius en appuyant avec intention sur chaque parole et presque sur chaque syllabe, toute confiance dans des personnes qui n'ont pas toujours eu autant de souci que moi de votre honneur.

— Hein ! que veux-tu dire ? s'écria le comte en tressaillant violemment, comme un homme atteint à l'improviste de la première balle qui démasque une embuscade.

— Rien... Je n'ai rien de plus à dire, fit Marius en dégageant son bras et en faisant mine de s'éloigner ; d'ailleurs, vous ne me croiriez pas.

— Ah ! tu ne sortiras pas, cria l'amiral avec une indicible énergie et en saisissant cette fois le jardinier à la cravatte, tu ne sortiras pas que tu n'aies expliqué tes paroles ! Allons, parle vite ou je t'étrangle.

— Grâce ! mon amiral, balbutia Marius d'une voix suffoquée, grâce !

— Pas de grâce !

A cet instant le rustre retrouva pour résister à son maître un éclair de courage dans une vague intuition de tous les dangers de la route hasardeuse où il allait s'engager pour atteindre le but qu'il était venu chercher à Paris.

— Eh bien ! non, mon amiral, reprit-il, je ne puis rien vous dire.

L'amiral leva sur Marius sa main athlétique, qui, en retombant sur lui de toute la force de sa colère eût assommé peut-être le jardinier ; mais un dernier instinct de raison dans la fureur lui fit redouter de voir anéantis du même coup et le dépositaire et le secret, qui dans l'espace d'un instant était devenu le point de mire de toutes ses pensées, l'objet de toutes ses aspirations.

Une horrible lueur avait été entrevue par M. de Marsal. Il s'était rapidement reporté, avec cette promptitude électrique d'une imagination surexcitée, aux liens mystérieux qui semblaient unir la comtesse et Marius par la dégradante association d'une confidence faite à un pareil homme ; en même temps l'attitude de l'ex-matelot envers madame de Marsal, qui n'avait semblé d'abord à l'amiral qu'une outrecuidante indiscretion provoquée par la cupidité, lui apparaissait maintenant comme un joug scellé par la terreur d'une coupable vis-à-vis du témoin, du complice peut-être de son crime. Rien ne saurait exprimer tout ce qui, dans l'espace de ce seul moment, se heurta dans l'âme du comte, de résolutions violentes et contradictoires, de fureurs, de souffrances et de navrantes perplexités.

Enfin, guidé par la logique inexorable de la passion, qui parvient même à se maîtriser pour arriver plus efficacement à son but, il se dirigea vers son bureau, l'ouvrit, prit dans un tiroir un billet de mille francs et le montra à Marius.

— Ces mille francs que tu venais demander à la comtesse, les voici, dit-il, mais parle !

Les yeux du jardinier s'allumèrent de convoitise ; il étendit instinctivement les mains vers le papier léger et transparent qui tremblait sous les doigts de l'amiral, non moins pâle, non moins haletant que son interlocuteur, puis il retira vivement ses mains et baissa la tête ; car cette nature vile et vénale n'était pas tombée si bas que le remords ne pût la ressaisir encore, et plus il se voyait près de recevoir le prix du lâche crime dont la tentation l'obsédait, plus il en sentait le poids vengeur.

— Non ! non ! mon amiral, gardez cela ! articula le rustre d'une voix éteinte et qu'il semblait craindre de rendre perceptible, tant il avait peur d'être exaucé, je ne peux pas, je ne dois pas parler ; je n'ai rien à dire. Mon amiral, laissez-moi partir !

Quelles qu'eussent été jusqu'alors les angoisses de M. de Marsal dans cette affreuse épreuve, elles semblèrent s'accroître encore par une

indécision plus déchirante. Toute la vie de l'amiral, cette vie d'honneur, de calme intérieur, de sécurité domestique allait être empoisonnée, par une calomnie sans doute ; car pouvait-il croire à la bonne foi de l'homme qui vendait ainsi successivement son silence ou la révélation d'une honte ? Devait-il entrer dans cette voie funeste, descendre même à une sorte de complicité avec un Marius ? Ne valait-il pas mieux briser du pied la tête du serpent et absoudre un passé que le cri de sa conscience lui disait plus malheureux que coupable et que peut-être la perversité du dénonciateur pouvait même encore lui faire croire innocent ?

Quelques instants s'écoulèrent dans cette agonie suprême du bonheur à jamais perdu ; mais le sentiment de l'honneur outragé chez un soldat, chez un gentilhomme, devait l'emporter à la fin sur les suggestions de plus timides instincts. L'amiral s'avança donc vers Marius et, de cette voix qui dominait la tempête, de cette voix qui n'admettait ni réplique ni hésitation, il lui cria en lui montrant de nouveau le billet de mille francs.

— Ce billet pour la vérité complète, sans détour, sans omission, sans arrière-pensée, ou bien je te traîne à l'instant aux pieds de la comtesse ; je lui dis que tu l'as calomniée, et c'est devant elle, misérable, que je t'écraserai sous ce talon.

— Oh ! par pitié ! amiral ! pas devant madame la comtesse ! balbutia Marius d'une voix entrecoupée et courbé sous une épouvante indicible à la pensée de se trouver en face de son crime, apparaissant pour lui dans la victime même.

— Parle donc ici ! reprit le comte, dont la voix de plus en plus altérée par les impatiences, les anxiétés de la colère annonçait déjà le retour d'une explosion terrible.

Alors enfin Marius, d'une voix tremblante, l'œil tantôt fixé sur l'amiral, dont l'attitude, les mouvements convulsifs contenus avec peine le pénétraient d'épouvante, tantôt se reportant sur le bureau où s'étalait la récompense du traître, les trente pièces d'argent de Judas, Marius commença un récit tortueux, plein de réticences, d'insinuations perfides ou d'excuses maladroites pour la comtesse, et, moitié spontanément, moitié par les explications qui lui furent arrachées, il ne réussit que trop à jeter dans l'âme de M. de Marsal toutes les tortures de la rage et du désespoir, en relatant à sa manière ce qui s'était passé en Provence dans la fatale nuit du mois d'août de l'année 1835.

Lorsqu'il eut terminé son récit, l'amiral, pâle, haletant, se laissa tomber sur un fauteuil, en passant sa main sur son front qu'inondait une sueur froide, et semblable en tout à un homme qui s'éveille après avoir subi quelque horrible cauchemar. C'est qu'il venait de voir s'écrouler en un instant toutes ses illusions les plus douces, toutes ses affections les plus chères. Bien plus, en rapprochant la date de la naissance de sa fille cadette, qu'on avait considérée comme étant venue au monde avant terme, de cette date fatale du mois d'août 1835, tout s'éclairait à ses yeux d'une horrible lueur. La tristesse soumise, l'humble obéissance de la comtesse ne pouvaient être que l'indice de ses remords, qui venaient de se trahir d'ailleurs d'une façon bien éclatante, à l'occasion même de la demande en mariage d'Emmeline. La comtesse aurait-elle revendiqué avec tant d'insistance les droits de sa fille aînée, si elle n'avait senti que la préférence appartenait, à tous les titres du monde, à l'enfant légitime sur l'enfant adultère ?

Sous l'oppression de toutes ces pensées, le comte de Marsal se sentit glacé jusqu'à la moelle des os, comme s'il eût éprouvé une première étreinte du froid de la tombe, et toute sa colère fit place à un morne accablement. Marius, tout frissonnant encore, le contemplait avec des regards effarés. Soudain il le vit se lever de son fauteuil, un éclair avait brillé sous ses épais sourcils.

— Misérable ! s'écria-t-il d'une voix tonnante, tu ne m'as pas dit son nom ?

— Pardon, excuse, mon amiral, je ne le sais pas ; je ne l'ai jamais su.

— Il faut le savoir pourtant.

— Le moyen, mon amiral, après plus de dix-huit ans !

— Eh quoi ! jamais tu n'as recueilli un seul indice ?

— Ah ! si fait ! il y a une lettre ; mais elle n'est pas signée, et ma défunte, qui en savait bien plus que moi sur tout cela, n'a jamais rien voulu me dire.

— Une lettre !... il y a une lettre !... Il me la faut.

— Tenez, mon amiral, la voilà cette lettre, que j'avais apportée avec moi, ainsi que la bague, pour les remettre à madame la comtesse.

— Dis que tu voulais lui vendre ces horribles épaves ; mais c'est moi qui les achète. Donne ! donne donc vite, infâme !

Et l'amiral arracha fiévreusement des mains du jardinier la bague et le papier jauni que celui-ci venait de tirer avec précaution d'un portefeuille crasseux ; puis, après avoir constaté que la bague, qui était une bague

chevalière, avait été brisée au chaton par la charge de plomb et ne pouvait offrir aucun indice, il se mit à lire avec avidité le billet. Ce billet, ainsi qu'on s'en souvient peut-être, avait été confié à la jeune camériste de la comtesse, et elle n'avait pas osé le remettre à la destinataire. Ces épaves funestes, traîtreusement conservées par les soins de Marius comme des armes offensives, et dont il n'avait voulu se dessaisir qu'à la dernière extrémité, confirmaient en tous points le récit qu'il venait de faire.

— Cette écriture, murmura le comte avec un accent devenu farouche, c'est un témoin qui parlera et qui dira un jour le nom que le lâche n'a pas osé signer.

Puis, après un silence, il reprit :

— Tout ce qui vient de se passer ici, tout ce que tu m'as révélé, doit rester secret, songes-y bien !

Marius levait déjà le bras et ouvrait la bouche avec une obséquieuse épouvante pour un serment que l'amiral arrêta du geste.

— Je n'ai pas besoin de tes serments, dit-il, prends ta récompense et va-t'en, te souvenant seulement de te taire.

Marius baissa la tête, plaça le billet de mille francs dans son portefeuille et sortit. L'amiral demeura seul dans son cabinet, contemplant d'un œil hagard ce papier jauni que son jardinier venait de lui livrer, et dont les caractères se transformant en caractères cabalistiques semblaient lui dire : « Ta femme que tu as tant aimée, ta fille que tu idolâtrais, vivantes toutes deux, sont mortes pour toi ! »

XV

LE MARIAGE ROMPU

Marius avait fui, emportant le prix de sa lâche trahison. Le comte de Marsal était demeuré seul, en proie à une agitation inexprimable. Mille pensées, mille projets se heurtaient dans sa tête. Il se promenait à grands pas, et sa bouche laissait échapper des paroles incohérentes, tantôt demandant compte à madame de Marsal de son honneur qu'elle n'avait pas su garder, tantôt appelant avec furie le séducteur inconnu, dont il cherchait en vain le fantôme dans ses souvenirs, pour le souffleter de sa haine.

Tout à coup la porte de son cabinet s'ouvrit et la tête charmante d'Emmeline apparut. L'amiral tressaillit et froissa convulsivement entre ses doigts le billet qu'il tenait encore à la main ; puis d'une voix dure et sévère :

— Qu'est-ce donc ? s'écria-t-il. Je n'ai point appelé. Qui vient ainsi me déranger ?

— C'est moi, mon père ; c'est votre fille Emmeline.

— Ma fille, balbûtia le comte, vous ?... toi ?... Eh ! bien que me veut-on ?

— Pardon, père, pardon, j'avais pensé vous faire plaisir en venant vous apprendre que maman est plus tranquille maintenant. J'ai cru pouvoir la quitter, car elle est endormie d'un sommeil très-calme. J'espère bien qu'elle passera une bonne nuit et qu'elle sera complètement remise demain.

— C'est bien.

— De quel ton vous me dites cela, mon père ! seriez-vous fâché contre moi, vous qui, il y a si peu d'instant vous montriez si bon pour moi ! Oh ! je vois ce que c'est, vous venez de voir ce vilain Marius, il vous a mis en colère, ce n'est pas ma faute, vous le savez-bien.

— Il est vrai.

— Alors, mon père, embrassez-moi donc comme vous le faites d'ordinaire.

Sans prononcer une parole, M. de Marsal imprima froidement ses lèvres sur le front d'Emmeline inquiète et interdite, puis il la congédia du geste, en

attachant sur elle un regard où avait succédé à la tendresse un indéfinissable sentiment de répulsion.

A peine elle s'était retirée que, poussé par une sorte d'instinct machinal, il se dirigea vers la chambre de Georgina. Au moment où il entra, la jeune fille était assise sur une chaise basse, la tête inclinée sur sa poitrine, tenant à la main un ouvrage de tapisserie, qu'elle avait laissé interrompu, et plongée dans une rêverie si profonde qu'elle n'aperçut pas même son père.

L'amiral demeura debout sur le seuil, contemplant d'un œil plein de mélancolie celle qui avait été si longtemps pour lui seulement l'ainée de ses filles, et qui maintenant devenue sa fille unique, devait lui tenir lieu de toute une famille. En même temps il s'accusait déjà intérieurement de n'avoir pas cherché plus tôt à vaincre, à force d'affection et de tendresse, ce caractère fier et jaloux dont il avait souvent gémi, mais qui maintenant perdait pour lui toutes ses aspérités depuis que Georgina lui présentait le seul refuge où son honneur outragé pût chercher à s'abriter. M. de Marsal s'avança lentement vers sa fille, qui leva la tête, et alors seulement il put s'apercevoir qu'une rougeur fiévreuse empourprait ses joues, et que quelques larmes s'échappaient du coin de sa paupière.

— Chère enfant, lui dit-il en s'asseyant familièrement auprès d'elle, et après l'avoir embrassée avec une effusion qui contrastait singulièrement avec le froid baiser qu'il venait de donner à Emmeline, tu parais triste, rêveuse ; est-ce que tu as à te plaindre de quelqu'un ou de quelque chose ?

— Moi, mon père ! reprit Georgina avec une amertume mal dissimulée, de quoi voulez-vous que je me plaigne ? Je suis au contraire et je dois être très-heureuse. J'entends dire que maman a reçu aujourd'hui une visite bien solennelle, qu'on est venu lui demander ma sœur en mariage, au nom de M. Maxime de Saint-Pons. Cela m'a d'abord un peu étonnée ; car j'avais cru que si M. de Saint-Pons daignait honorer ici une personne d'une attention particulière, cette personne était une autre qu'Emmeline. Mais, après tout, ne suis-je pas habituée à voir ma sœur obtenir sur moi toutes les préférences ? Cela est on ne peut plus naturel. L'ainée doit s'incliner devant la cadette en fait de mariage comme en toute autre chose. N'en parlons plus.

— Georgina, ma fille, repartit l'amiral d'une voix sourde qui trahissait cependant la profonde émotion à laquelle il était en proie. Georgina, ce mariage te rendrait donc bien malheureuse ?

Georgina regarda fixément son père ; elle avait compris, avec cette intuition pénétrante de la jalousie combinée avec l'égoïsme, qu'il s'était

passé dans l'âme du comte quelque chose qu'il ne lui était pas donné de deviner, mais qui devait nécessairement tourner à son avantage. Soit qu'il y eût dans cette circonstance un calcul vraiment machiavélique de sa part, soit qu'elle n'eût réellement pas la force de retarder davantage l'explosion des sensations tumultueuses qui bouillonnaient dans son sein, elle se leva convulsivement de son siège, et se frappant le front de ses deux points crispés, pendant que son visage ruisselait des larmes brûlantes de la colère :

— Eh bien, oui ! s'écria-t-elle, je l'avoue, oui, ce mariage me rend la plus malheureuse des femmes ! Oui, j'avais cru que le dépit, l'amour-propre blessé, l'indignation même triompheraient des sentiments que M. de Saint-Pons s'était plu à m'inspirer. Oui, j'avais voulu jouer ce rôle d'indifférence devant ma sœur ; mais ici, mon père, c'est plus fort que moi. Je ne saurais dissimuler plus longtemps. Je ne peux pardonner ni à ma sœur, ni à ma mère, ni à vous de me sacrifier ainsi. Comment voulez-vous que j'aie le courage de refouler et d'étouffer dans mon cœur, tant d'angoisses et d'affronts, quand il faudra moi-même assister au bonheur insolent d'Emmeline, l'accompagner à l'église, à la mairie, au festin des noces, partout ?... Ah ! mon père, tenez, je ne sais ce que pourra me suggérer mon désespoir ; mais, croyez-moi, il serait imprudent de le braver, si vous tenez à ma vie, peut-être à ma réputation !

Georgina avait cessé de parler que l'amiral l'écoutait encore. Chacune de ses paroles avait frappé sur la fibre la plus douloureuse au cœur du père outragé. On comprend combien la colère de M. de Marsal devait sympathiser avec le ressentiment de Georgina, à quel degré il s'associait à cette amère protestation contre celle qui était venue usurper une place au foyer domestique dont l'adultère lui avait ouvert la porte. Non-seulement M. de Marsal prenait sa part des affronts que sa fille aînée venait d'évoquer devant lui, mais encore il lui semblait qu'il devait lui payer tout l'arriéré d'une dette d'affection paternelle. Toutefois, il ne pouvait lui convenir d'initier Georgina à tout ce qui se passait dans son cœur ulcéré ; aussi se contenta-t-il de prendre la main de sa fille et de lui dire d'une voix énergique :

— Sois tranquille, Georgina, puisque le mariage de ta sœur Emmeline et de M. Maxime de Saint-Pons te rend malheureuse, moi vivant, ce mariage ne se fera pas.

Un éclair de haine triomphante passa dans les yeux de Georgina, et l'amiral, après lui avoir de nouveau serré la main, sortit de sa chambre.

Il fallait de toute nécessité attendre au lendemain pour annoncer d'abord à la comtesse, et ensuite aux autres parties intéressées, la nouvelle détermination que M. de Marsal venait de prendre relativement au mariage de sa fille cadette. Aussi bien, si l'on eût cherché à lire dans les lignes rigides de la physionomie de l'amiral la situation de son âme, peut-être y aurait-on trouvé moins d'impatience de se retrouver en face de la comtesse. Était-ce que, généreux encore même dans sa colère, il avait compris que si quelque chose doit rester sacré, fût-ce aux ressentiments les plus légitimes, c'est le sommeil de la souffrance ? Ou bien pensait-il déjà qu'il était inutile de s'en aller remuer dans le cœur de sa malheureuse femme les souvenirs d'un passé de honte et de douleur alors qu'il désespérait peut-être de lui arracher le reste du secret qu'on avait commencé à lui révéler ?

Quoi qu'il en soit, le lendemain, souffrante encore, mais plus calme, madame de Marsal était étendue sur sa chaise longue, lorsqu'on lui annonça la visite de son mari. Il était lui-même fort pâle et avait le front soucieux. La comtesse ne put s'empêcher de frissonner, car la matinée était déjà assez avancée, et il fallait qu'il se fût passé des choses bien étranges pour que l'amiral, dont la vive sollicitude pour la santé de sa femme était bien connue, eût attendu si longtemps pour venir en chercher lui-même des nouvelles. Cette circonstance, rapprochée du souvenir de la visite qu'elle avait reçue la veille, était bien faite pour inspirer à madame de Marsal de sinistres appréhensions. Dominée dès lors par les plus sombres pressentiments, c'est à peine si elle osa lever les yeux sur son mari. Celui-ci après l'avoir interrogée sur sa santé, d'un ton dont rien ne semblait altérer le naturel, s'assit auprès d'elle, mais sans toucher à la main qu'elle lui tendait, et lui annonça qu'il avait à lui parler, en congédiant du geste la femme de chambre.

Madame de Marsal répondit à son mari qu'elle était prête à l'entendre, d'une voix qu'entrecoupait un tremblement instinctif, semblable à celui que provoque dans les feuilles des arbres et jusque dans le dernier brin d'herbe l'approche d'un orage.

— Eh bien ! dit M. de Marsal toujours avec la même impassibilité, vous avez reçu hier la visite de M. le général de Saint-Pons. Je viens vous demander quel en a été le résultat et ce que vous avez répondu au général.

— Rien de précis, reprit la comtesse. Je me suis sentie tout à coup si souffrante que M. le général de Saint-Pons a dû se retirer sans qu'il y ait eu

rien d'arrêté entre nous, bien que vous m'eussiez laissé à cet égard toute liberté, ce dont je vous remercie, mon ami.

— Et aujourd'hui, quelles sont vos intentions ?

J'étais fort incertaine hier encore, je vous l'avoue ; mais ce que m'a dit Emmeline, qui est pénétrée de reconnaissance de votre bonté, est de nature à couper court à toutes mes hésitations, et puisque ce mariage paraît devoir faire le bonheur de notre fille et qu'il a votre agrément, j'aurais bien mauvaise grâce à le combattre, n'est-ce pas ?

— Peut-être.

— Pardon, mon ami, est-ce bien vous qui me parlez avec tant de froideur ? Vous, si bon, si affectueux pour moi d'ordinaire, vous ne me tutoyez même pas ! Est-ce que je vous ai offensé ?

— En aucune façon ; mais à quoi bon vous préoccuper vous-même d'un vous ou d'un tu ? Cette familiarité de langage ne prouve absolument rien. Vous ne m'avez jamais dit tu et je n'en ai pas conclu que je vous fusse moins cher pour cela. Le vous convient mieux à la gravité du lien conjugal à mon âge. Il faut réserver le tu pour les amants.

— Comme il vous plaira, mon ami. Seulement, permettez-moi de vous faire observer que vous ne m'avez pas même donné la main.

— Ah ! vous croyez ?... C'est pure distraction, sans doute.

— Oh ! non ! vous me trompez. Soyez franc : vous avez quelque chose contre moi ; on vous a fait quelque rapport à mon égard ou vous avez vu quelqu'un qui, sans le savoir, sans le vouloir peut-être, m'aura nui dans votre esprit.

— Mais je n'ai vu qu'une seule personne qui doit vous être bien indifférente.

— Qui donc ?

— Marius, notre jardinier.

La comtesse avait tressailli et baissé les yeux sous le regard pénétrant que son mari venait d'attacher sur elle.

— Marius ! balbutia-t-elle en frissonnant ; quel motif l'appelait ici ?

— Je vous le dirai plus tard ; mais revenons à l'objet bien plus grave qui nous occupait tout à l'heure. Vous me disiez qu'il n'y a encore rien d'arrêté entre vous et M. le général de Saint-Pons, au sujet du mariage de votre fille Emmeline.

— En effet.

— Tant mieux.

— Pourquoi ?

— Ne sommes-nous pas dès lors complètement libres d'accepter ou de refuser les offres du général et de son neveu ?

— Certainement ; mais je croyais...

— C'est qu'il faut que vous sachiez que j'ai beaucoup réfléchi à ce sujet depuis hier. Ce projet d'union m'avait en effet paru d'abord très-sortable ; mais, en y regardant de plus près, je me suis souvenu de vous avoir entendu souvent exprimer l'opinion que notre fille aînée devait se marier avant la cadette. Eh bien ! j'ai reconnu que vous aviez parfaitement raison. Oui, je n'ai pas été peut-être suffisamment un père pour Georgina jusqu'à présent, plus d'une fois, il vous est arrivé de m'en faire l'observation, de me rappeler à mon devoir que j'oubliais sous l'influence de quelques légers défauts de caractère de notre fille aînée. Vous m'avez donné l'exemple de l'impartialité. Il était louable de votre part, et croyez que je profiterai de la leçon.

Madame de Marsal écoutait avec un trouble indéfinissable le langage de cette implacable modération qui la glaçait de terreur, sans qu'elle se sentît le droit ou le courage de s'en plaindre. Elle ne pouvait, par la moindre provocation à une explication, affronter les chances d'une explosion dont elle calculait en tremblant les conséquences, surtout depuis qu'elle venait d'apprendre la visite fatale de Marius. Elle se sentait en proie à cette oppression que nous fait éprouver l'atmosphère lourde et étouffante d'un jour d'orage, lorsque la pluie ne fond pas encore les nuages amoncelés, lorsque l'éclair ne les déchire même pas. Elle demeura quelques instants silencieuse, dans cet état de malaise et d'angoisse vague mais toujours croissante.

— Ainsi, mon ami, balbutia-t-elle, il faudra... vous voulez qu'Emmeline renonce à ce mariage ?

— Telle est ma résolution, reprit l'amiral avec sa parole toujours froide et incisive comme le tranchant d'un glaive, et vous allez vous charger de la lui annoncer.

— Moi, monsieur !... fit la comtesse atterrée.

— N'êtes-vous pas sa mère ? repartit le comte ; n'êtes-vous pas aussi la mère de Georgina ? Si l'une de vos deux filles est appelée à souffrir, auriez-vous, par aventure, quelque raison de préférer que ce fût l'aînée ?

M. de Marsal, en prononçant ces derniers mots avait eu un accent d'amertume qui tranchait sur son inexorable impassibilité. C'était toujours

le même glaive ; seulement on l'enfonçait davantage.

— J'obéirai, murmura la comtesse, dont les yeux se remplirent de larmes, j'obéirai... mais, mon ami, il m'en coûte de détruire ainsi le bonheur de notre pauvre Emmeline.

— Vous croyez ? dit l'amiral avec une effrayante gravité. En tous cas, serait-ce le premier bonheur qui aurait été détruit ? N'est-il pas des maux plus irréparables ?

Il y avait dans le regard de l'amiral une expression si singulière que la comtesse ne put s'empêcher de baisser la tête et se sentit frémir jusqu'à la moelle des os.

— Allons ! continua M. de Marsal, qui parut soudain reprendre son masque de tranquillité, il faut écrire à M. le général de Saint-Pons pour lui éviter la peine de se déranger de nouveau en vue d'une recherche inutile. C'est à vous de prendre ce soin.

— A moi, monsieur ? mais vous oubliez que c'est à vous qu'il a adressé sa lettre...

— Il est vrai, mais n'est-ce pas vous qui vous êtes chargée de le recevoir ? Il vous a vue, il vous a parlé ; c'est donc à vous qu'il appartient de lui répondre. Qu'avez-vous fait de sa lettre ?

— Je crois qu'Emmeline, dans l'effusion naïve de sa joie, a emporté cette lettre comme un gage du bonheur qu'elle espérait.

— Il faut la lui redemander. Je désire que vous répondiez sur-le-champ ; vous m'enverrez cette lettre et votre réponse.

— Il suffit, monsieur ; je suis encore bien faible, ce matin, pour me livrer à cette correspondance, mais votre volonté sera faite.

Il semblait qu'en parlant ainsi, la comtesse cherchât à désarmer par le zèle empressé de son obéissance, cette sourde colère qu'elle entrevoyait avec épouvante dans chacune des paroles de son mari, dans chacune des lignes de sa physionomie, et presque dans chacun de ses gestes.

— C'est bien, dit l'amiral en se levant, je n'avais pas autre chose à vous dire.

En même temps il salua la comtesse par une inclination de tête, et sortit comme il était entré, sans avoir touché sa main.

Madame de Marsal demeura sur sa chaise longue, muette, immobile, glacée, l'œil obstinément fixé sur l'une des fleurs du tapis qui recouvrait le plancher. Elle ne fut pas même arrachée à cette prostration physique et morale par le frôlement d'une robe.

C'était Emmeline qui, après avoir quitté son peignoir du matin, revenait auprès de sa mère.

— Ma bonne mère, qu'as-tu ? s'écria la jeune fille effrayée du sombre désespoir qui se peignait sur les traits et dans toute l'attitude de la comtesse, est-ce que tu es plus malade ?

— Ah ! ma fille ! ma fille ! articula madame de Marsal d'une voix strangulée et en s'affaissant dans les bras d'Emmeline, dont elle inonda le visage de ses larmes, nous sommes perdues toutes deux !...

XVI

UNE IDÉE DE M. GAUDIBERT

La neige tombe dans les rues à gros flocons. Maxime de Saint-Pons est assis, morne et silencieux, au coin de son foyer, dans le petit appartement meublé qu'il habite en haut du Faubourg-Saint-Honoré. La tête renversée entre ses deux mains, qui étreignent son front presque convulsivement, les coudes appuyés sur ses genoux, il semble interroger d'un œil curieux les spirales enflammées qui s'élancent de l'âtre, et prêter une oreille attentive à leurs pétilllements ; mais à voir le front crispé de l'officier de marine, ses joues pâlies et emaciées, il est facile de conjecturer que de tout autres préoccupations règnent dans son âme et l'emplissent d'une mélancolie profonde.

Le lecteur a déjà deviné sans doute la cause de cette mélancolie, et il n'est pas besoin d'entrer dans de longs détails, pour lui apprendre que Maxime avait été invité expressément à renoncer à toute espérance d'union avec mademoiselle Emmeline de Marsal, ainsi qu'à toute visite de nature à compromettre désormais gratuitement la réputation de cette jeune personne.

Ce brusque et solennel congé lui avait été signifié par son oncle le général de Saint-Pons, sans le moindre ménagement, non plus que sans la moindre explication, et avec une mauvaise humeur dont il n'est pas difficile de pénétrer les motifs. Pourtant, il convient d'ajouter que le général, un moment inquiet d'une détermination dont il aurait peut-être dû se rendre compte mieux que personne, avait, par un hasard que nous ne qualifierons certainement pas de providentiel, échappé, pour le moment, aux conséquences de sa coupable conduite.

En effet, soit que, dans un laps de dix-huit ans, le général eût changé complètement le caractère de son écriture, — ce qui était peu probable, — soit plutôt que quelque importun rhumatisme l'eût mis dans le cas de recourir à l'assistance d'un secrétaire, il n'y avait effectivement aucune analogie entre l'écriture des deux messages. Il convient d'ajouter que l'amiral, se laissant égarer par les vagues indices qu'il pouvait puiser dans ses souvenirs, était bien loin de soupçonner, dans ce voisin de campagne si

obstinément confiné au fond de sa châteltenie, le séducteur auquel il avait voué une haine implacable, et qu'il ne lui était pas même venu à la pensée de comparer ensemble les deux messages tracés dans des circonstances si différentes. Ainsi, sa vengeance lui échappait au moment où elle semblait le plus imminente, et l'innocent était appelé, comme cela arrive trop souvent, à expier la faute du coupable.

L'expiation durait déjà depuis un mois, trente mortels jours que Maxime avait passés presque constamment renfermé chez lui, seul avec son amour, seul avec son chagrin. Quand nous disons seul le mot n'est pas complètement exact. Maxime avait un compagnon dans la personne de son fidèle Mahanga.

Par intervalles, la porte s'ouvrait discrètement, et l'on voyait se glisser comme une ombre, rasant le tapis de l'appartement de ce pas cadencé qu'affectent dans leur démarche les races océaniques, un grand gaillard au teint safrané, aux cheveux plats, à l'œil démesurément ouvert, mais plein de douceur et d'intelligence.

C'était le Taïtien Mahanga.

Depuis que la race des serviteurs dévoués à leurs maîtres s'en est allée rejoindre, dans le grand sépulcre du passé, la race disparue des carlins, il ne faut pas s'étonner si plus d'un officier de marine va demander aux peuplades primitives qui habitent les archipels de la Polynésie et de l'Océanie, ce qu'il chercherait vainement peut-être dans notre France d'aujourd'hui, un domestique zélé, discret, sobre et susceptible d'attachement.

Toutes ces qualités, Maxime les avait trouvées dans l'ex-sujet de la reine Pomaré, qui l'avait pris en affection jusqu'au point d'abandonner famille, amis, patrie et l'éternel printemps des îles de la Société, pour suivre son maître jusque sous notre ciel brumeux, au milieu des frimas de Paris, la grand'ville.

La sombre tristesse à laquelle Maxime était en proie n'avait pu échapper à la vive sollicitude du naïf insulaire, qui saisissait tous les prétextes pour s'introduire auprès de lui, comme s'il eût pensé que sa présence pouvait apporter quelque consolation à son tapitana, ainsi qu'il appelait son maître, suivant la prononciation taïtienne du nom de capitaine, que les Kanaks appliquent généralement à tous les officiers de marine. Seulement, bien que, avec cet instinct plein de pénétration, tout particulier aux Océaniques, Mahanga eût deviné sans peine quel était le mal dont Maxime était atteint,

la connaissance encore très-imparfaite qu'il avait acquise du monde nouveau où il était appelé à vivre ne lui permettait pas de se rendre un compte bien exact des obstacles que rencontrait l'amour du tapitana.

— Triste ! balbutia le Taïtien d'une voix mal assurée, en s'approchant de l'officier avec une timidité qui semblait demander pardon même de son dévouement, toujours triste, tapitana !

Maxime leva les yeux sur son fidèle serviteur, lui tendit la main sans parler, et pressa la sienne avec une effusion reconnaissante qui eût achevé de passionner le cœur naïf de l'insulaire pour la cause de son maître, si le véritable culte qu'il avait pour lui eût pu prendre un caractère plus prononcé d'idolâtrie. Aussi Mahanga s'empressa d'ajouter d'un air mystérieux :

— Mahanga sait pourquoi tapitana est triste.

Et comme Maxime levait la tête avec surprise, le Taïtien continua, les narines gonflées et en étendant deux bras musculeux capables d'étouffer un serpent :

— Mahanga est fort, Mahanga ira chercher dans sa case la femme qu'aime tapitana, et il l'apportera ici et il étranglera tous ceux qui voudraient l'empêcher de faire ce qu'il a résolu.

Maxime ne put s'empêcher de sourire, mais ce sourire était plein de mélancolie et il répondit :

— La loi défend cela.

Habitué, dans son pays, au pouvoir presque sans limites qu'exercent, par droit de conquête, les officiers de marine, le Taïtien avait peine à comprendre qu'un chef d'un rang aussi élevé que Maxime lui semblait l'être, et qui devait se trouver pour le moins cousin de l'empereur des Français, n'eût pas la permission de prendre la femme qui lui plaisait et de se débarrasser d'une façon sommaire et expéditive de tous ceux qui seraient tentés de s'y opposer. Pour mettre un terme à ses doutes en pareille matière, il fallut que Maxime ajoutât avec une solennité inaccoutumée :

— Personne en France n'est au-dessus de la loi, pas même l'Empereur. D'ailleurs, quand bien même la loi permettrait ce que tu proposes, je ne le permettrais pas, moi. Entends bien ceci, Mahanga, et grave-le dans ta mémoire.

Ayant ainsi parlé, l'officier de Marine baissa la tête et retomba dans le silence de l'accablement.

Tout à coup il tressaillit : on venait de sonner à la porte. Maxime était alors dans un de ces moments où la moindre distraction devient presque un

bienfait, et le sombre désespoir empreint sur son visage se fondit en un sourire doucement affectueux, lorsque Mahanga ayant soulevé la portière en tapisserie, introduisit, avec sa gravité habituelle, M. Anatole Châteaugodard.

Ce dernier était vêtu d'un de ces indescritibles paletots anglais, en drap pilote à long poils et à larges boutons, qu'affectionnent particulièrement les gens qui ont la prétention de n'être pas mis comme tout le monde, sous prétexte que l'excentricité serait une distinction. Son chapeau, très-bas de forme, et assez semblable à celui des matelots, était tout couvert de neige, et ses favoris en nageoires de phoque étaient eux-mêmes poudrés à blanc. On eût dit un triton ou quelque dieu marin émergeant de l'écume des mers.

— Tribord ! bâbord ! s'écria le nouveau-venu, en secouant dans la cheminée la neige qui s'était attachée à ses vêtements et à son visage, en voilà de la farine et du gros temps par dessus le marché ! Sais-tu, mon ancien, qu'il faut aimer furieusement ses amis pour venir les héler jusqu'ici, par un vent à démâter le Cormoran ?

— Merci, mon bon Châteaugodard ! reprit Maxime en serrant la main de son camarade et en l'installant au coin du foyer, dans un large fauteuil.

— Ah ça ! repartit le nouveau-venu, j'ai mis le cap sur les hauteurs du Faubourg-Saint-Honoré, afin de venir voir ce qui se passe dans cette latitude hyperboréenne. Que deviens-tu, mon cher tapitana, pour parler comme l'ami Mahanga ? on ne te voit plus, mais plus du tout. Tu vis ici comme défunt Robinson dans son île sans donner de tes nouvelles à personne. Qu'est-ce que cela signifie ? Tu m'avais promis de venir me voir avec Mahanga pour m'apprendre le taïtien et je me faisais une fête de pouvoir commander la manœuvre, sur le Cormoran, dans l'idiôme de la reine Pomaré ; mais baste ! pas plus de tapitana ni de Mahanga que de bleu dans le ciel ! ma foi ! la patience m'a échappée, et je brave la colère des éléments, et celle encore plus terrible de M. Gaudibert, mon odieux chef de bureau, pour venir filer quelques nœuds de conserve avec toi. Le gouvernement s'arrangera comme il pourra ce matin, mais il se passera de moi.

Pendant tout le cours de cette tirade, débitée avec une extrême volubilité, Maxime s'était contenté de tisonner son feu. Lorsqu'elle fut terminée, il répondit d'un ton distrait :

— Sois le bien venu, Châteaugodard, le très-bienvenu !

Puis il se remit à tisonner.

Do quel ton tu me dis cela ! repartit son interlocuteur effaré. Tu as l'air d'un bâtiment désarmé. Serais-tu malade, par aventure, et obligé de te radouber ?

— Pis que cela.

— Tribord, bâbord et la farine ! tu me fais peur ! C'est donc un naufrage ?

— Ah ! mon Dieu ! oui.

— Mon pauvre tapitana, conte-moi bien vite ton naufrage, pendant que je vais, avec ta permission, fumer ma bouffarde, ce qui m'est interdit au minisistère par l'odieux Gaudibert.

En même temps, Châteaugodard tirait de sa poche une pipe artistement culottée, et, après l'avoir bourrée de tabac, se mettait en devoir de la fumer le plus philosophiquement du monde.

De son côté, Maxime, cédant à cet instinct invincible d'expansion que provoquent si souvent, les tribulations amoureuses, entreprenait avec les plus grands détails le récit de tout ce qui s'était passé depuis la soirée de musique à laquelle il avait été convié chez l'amiral avec Châteaugodard. C'est ainsi qu'il raconta son entrevue avec Emmeline, la demande en mariage faite par le général de Saint-Pons, le refus si formel et si imprévu de la famille de Marsal, accompagné de l'invitation expresse de n'avoir plus à paraître dans la maison.

Pendant tout le temps que dura ce récit, Châteaugodard avait plus d'une fois secoué la cendre de sa pipe dans la cheminée, en frappant du pied, en levant les yeux au plafond, et en poussant toutes sortes d'exclamations plus ou moins nautiques. Quand l'officier de marine eut cessé de parler, notre homme se leva brusquement, et, arpentant la chambre comme s'il eût été sur le pont d'un navire, il s'écria en agitant sa pipe entre ses mains, en guise de porte-voix :

— Tribord ! bâbord ! que m'apprends-tu là, mon ancien ? Vent debout ! toujours vent debout ! Que comptes-tu faire pour éviter de sombrer ?

— Eh ! le sais-je ? J'avais d'abord trouvé un moyen de voir mademoiselle Emmeline, sans lui parler, bien entendu : c'était d'aller à la messe, où elle se rend assez régulièrement tous les jours avec sa mère et sa sœur. J'étais si heureux de pouvoir échanger un regard avec elle, à la dérobée, de loin, derrière un pilier ! Même il m'était arrivé une fois de lui toucher la main en lui offrant de l'eau bénite ; mais j'ai expié cruellement cette faveur. Elle n'est plus revenue à la messe.

— Pauvre garçon ! vrai, tu me fends le cœur.

— J'avais compté ensuite sur mon oncle le général de Saint-Pons ; mais il ne veut plus s'occuper de cette affaire. Il me l'a signifié, si bien que, ne sachant plus à quel saint me vouer pour tâcher d'ébranler la résolution de l'amiral de Marsal, après avoir vu toutes mes lettres restées sans réponse, j'ai pris un parti désespéré et je me suis adressé, devine à qui, je te le donne en cent, je te le donne en mille.

— A l'Empereur ?

— Non.

— Au ministre de la marine ?

— Encore moins.

— A Mlle Emeline ?

— Allons donc !

— Ma foi ! je donne ma langue aux requins.

— Eh bien ! je me suis adressé...

A ce moment, un magistral coup de sonnette retentit dans l'appartement, et Mahanga apparut, tenant à la main une carte de visite, que Maxime, après y avoir jeté les yeux, tendit à Châteaugodard. Celui-ci ne put réprimer une horrible grimace, et laissa tomber sa pipe avec consternation. Sur cette carte, il avait lu la suscription suivante :

» Monsieur Gaudibert, chef de bureau au ministère de la marine.

— Tribord et bâbord ! s'écria-t-il, que ne me le disais-tu plus tôt ?

— Veux-tu passer dans ma chambre à coucher ? dit Maxime.

— Pour qui me prends-tu ? reprit fièrement Châteaugodard ; crois-tu donc que les marsouins me fassent peur ?

Sur un signe de son maître, Mahanga se mit en devoir d'introduire M. Gaudibert, qui entra tout soufflant, car il était légèrement asthmatique. Maxime se leva avec empressement pour le recevoir, et sa physionomie grave et triste s'illumina soudain, pendant qu'il saisissait la main du chef de bureau avec une vive effusion de reconnaissance ; car les amoureux sont ainsi faits qu'ils reportent toujours involontairement sur l'intermédiaire, si indifférent qu'il puisse être, qui vient de respirer le même air que la femme aimée, quelque chose de l'entraînement irrésistible dont ils subissent l'influence. C'est une sorte de chaîne magnétique qui s'établit alors à travers l'espace et dont cet intermédiaire devient le conducteur.

D'ailleurs, en apercevant M. Gaudibert, Maxime avait senti sourdre dans son cœur une vague espérance ; l'espérance la meilleure et la plus douce

peut-être de toutes les félicités ici-bas, car seule elle a quelque chose de l'infini.

— Combien je vous suis reconnaissant, monsieur, s'écria l'officier de marine, pour la peine que vous voulez bien prendre ! Il ne fallait point vous déranger pour cela ; c'était un devoir pour moi, et..

Maxime ne put en dire davantage, car le regard courroucé du chef de bureau étincelait déjà à travers ses lunettes. Châteaugodard, pris en flagrant délit de désertion, recevait l'apostrophe suivante, prononcée du ton le plus amer :

— Je suis charmé de vous retrouver ici, monsieur Châteaugodard, car on vous attend depuis ce matin au ministère pour un travail fort pressé. Je vous croyais sérieusement malade, et j'ai envoyé chez vous.

— Je vous rends grâce, monsieur, de votre sollicitude, répondit brusquement le délinquant ; mais je ne me suis jamais mieux porté.

— C'est ce qu'il me semble, répartit M. Gaudibert toujours sarcastique ; mais comme vous avez quitté hier le bureau de fort bonne heure, il est naturel que vous y arriviez fort tard aujourd'hui.

— C'est possible, monsieur, mais en tout cas il me semble que je ne suis pas seul en faute en ce moment et...

— Allons, tais-toi, interrompit vivement Maxime : puisse tournant vers le chef de bureau, qu'il avait fait asseoir auprès de lui : Je vous supplie, monsieur, continua-t-il, de vouloir bien excuser pour cette fois mon camarade Châteaugodard, que j'ai retenu bien contre son gré.

— Comment ! contre son gré ? murmura Anatole, qui paraissait disposé à lever l'étendard de la révolte bureaucratique.

— Oui, contre ton gré, reprit Maxime, et vous pouvez parler devant lui comme devant moi-même ; car il est au fait de tout ce qui se passe. Eh bien ! quelle réponse m'apportez-vous ? Pardonnez à mon impatience.

— La réponse est mauvaise, dit M. Gaudibert en hochant la tête.

— Mauvaise ! répéta Maxime qui redevint pâle.

— Hélas ! oui, l'amiral a jeté au feu la lettre que je m'étais chargé de lui remettre de votre part, en disant qu'il ne voulait plus entendre parler de ce mariage ni à présent ni jamais.

— Ainsi, tout est perdu ?... balbutia Maxime.

— Non, tout n'est pas perdu.

— Comment ?

— Ecoutez, reprit M. Gaudibert, qui, dans sa matrimoniomanie, ne pouvait se faire à l'idée d'abandonner un sujet présentant si bien toutes les garanties voulues pour le mariage, puisqu'on ne veut pas de vous pour Emmeline, ce n'est pas une raison pour en dégoûter les autres. Aussi bien j'ai cru m'apercevoir, en causant avec mon vieil ami l'amiral de Marsal qu'il n'y avait contre vous aucun sentiment hostile. On vous reproche seulement d'avoir changé d'objet dans vos affections, de n'être pas resté fidèle à celle que vos préférences avaient presque compromise d'abord, et j'ai cru deviner que si vous reportiez vos prétentions de ce côté, vous auriez toute chance d'être accueilli. Georgina n'est pas un moins bon ni beau parti que sa sœur cadette...

— Je m'y oppose, s'écria impétueusement Châteaugodard.

M. Gaudibert lança sur le jeune bureaucrate, par-dessus ses lunettes, un regard profondément dédaigneux, puis continuant son argumentation :

— Faites bien vos réflexions, dit-il, avant de vous décider. D'abord, je crois que vous plaisez beaucoup à Georgina ; c'est une brune superbe...

— Oh ! oui, murmura Châteaugodard en poussant un soupir d'admiration.

— Et du moment, continua M. Gaudibert, où vous avez pris la sage résolution de vous marier, à moins que vous n'ayez une passion prononcée et bien exclusive pour la blonde...

— Mais, interrompit fébrilement Maxime, c'est Emmeline que j'aime ! Parlez-moi d'elle monsieur Gaudibert. L'avez-vous vue ? qu'a-t-elle dit ? que fait-elle ? Est-elle bien triste ?

— Hélas ! mon cher monsieur, reprit le chef de bureau, je voudrais pouvoir satisfaire votre curiosité, bien légitime ; mais je ne sais ce qui se trame dans la maison de l'amiral de Marsal : Emmeline devient invisible.

— O mon Dieu ! serait-elle malade ?

— Je ne crois pas. Seulement, il semble qu'on veut faire retomber sur elle la peine de tout ce qui s'est passé. Jamais l'amiral ne s'est si souvent montré hors de chez lui que depuis quelque temps, et toujours c'est sa fille aînée qui seule l'accompagne. On les voit ensemble par tout, à la promenade, au bal, au spectacle, et, s'il faut tout vous dire, d'après certains propos que j'ai recueillis, il est à craindre qu'Emmeline ne passe bientôt dans la maison à l'état de Cendrillon.

— Est-il possible ? En êtes-vous bien sûr, monsieur Gaudibert ?

— Ma foi ! pourquoi vous en ferais-je un mystère à présent ? L'amiral lui-même n'a pas caché qu'il était disposé à avantager sa fille aînée au détriment de la cadette : or, ajouta le chef de bureau d'un ton presque badin et peu en harmonie avec sa gravité habituelle, comme nous vivons dans un temps où l'on ne trouve plus de fée pour faire éclore des billets de mille francs sous sa baguette et pour transformer des citrouilles en rentes sur l'État, vous voyez que la pauvre Emmeline risque fort de coiffer sainte Catherine.

— N'est-ce que cela ? repartit Maxime. Je ne suis pas riche, il est vrai ; mais je puis encore offrir à la femme de mon choix une existence sortable, et je suis tout prêt à renoncer à une dot pourvu qu'on m'accorde la main d'Emmeline.

— Bravo ! s'écria Châteaugodard :, bravo ! Voilà comme nous sommes, nous autres, dans la marine.

— C'est ce que j'avais pris soin d'écrire à l'amiral, ajouta Maxime, c'est ce que je vous avais prié de lui répéter en mon nom.

— Et votre commission, reprit M. Gaudibert, a été religieusement remplie ; mais l'amiral est un homme de fer : quand il a dit non, c'est non.

L'officier de marine baissa la tête, comme le com damné qui vient d'entendre prononcer sa sentence de mort, et il demeura quelques instants silencieux, puis se redressant, il tendit la main au chef de bureau.

— Ne parlons plus de tout cela, dit-il avec un accent plein de sombre mélancolie. Je vous remercie du fond du cœur de votre intervention en ma faveur, et je vous prie de m'excuser si j'ai osé, moi presque inconnu pour vous, la solliciter. Quel qu'en ait été le résultat, croyez que je vous en serai reconnaissant toute ma vie.

M. Gaudibert se leva avec un semblant d'émotion et se disposa à prendre congé de Maxime.

— Pauvre jeune homme ! murmura-t-il en forme d'aparté, c'est dommage. Il a tout pour faire un excellent mari.

Puis s'apercevant que Châteaugodard, qui s'était levé également, demeurait immobile au coin de la cheminée, il ajouta :

— Eh bien ! monsieur Châteaugodard, est-ce que votre intention n'est pas de m'accompagner au ministère, où le service réclame votre présence et la mienne ?

— Certainement ! certainement ! balbutia Anatole, je vous rejoins tout de suite, mais j'ai quelque chose encore à dire à mon ami de Saint-Pons.

— Eh bien ! murmura à son oreille le chef de bureau, dites-lui donc en même temps qu'il ne saurait mieux faire que d'épouser mademoiselle de Marsal l'aînée.

Là-dessus M. Gaudibert sortit. A peine la porte fut-elle refermée sur lui qu'Anatole s'écria :

— Oui, va, va, vieux marsouin ! compte sur moi aujourd'hui ! J'ai bien autre chose à faire. Le Cormoran me réclame. On m'attend à Asnières pour une réparation à faire au gouvernail. Ah ! mon bon ! quel être que mon chef de bureau ! Mais tu as vu comme je lui ai rivé son clou, avant de le renvoyer sur son banc de quart ! Après cela, il est capable de me priver de gratification. Mais, bah ! je m'en moque. Croirais-tu qu'il a osé encore, par-dessus le marché, me demander mon assistance pour te faire épouser mademoiselle Georgina ?.. une personne que... Tribord, bâbord et la farine ! c'est un homme à jeter à la mer. Qu'en dis-tu ? Mais tu ne me réponds pas ? Te voilà morne, pâle, abattu, mon pauvre garçon ; tu es amoureux, c'est très-bien ; mais, que diable ! il faut se faire une raison, on ne peut pas mettre à la voile quand le vent est à la tempête.

— Ah ! mon ami, reprit Maxime avec accablement, voilà bien des jours écoulés depuis que je cherche à me raisonner, sans pouvoir parvenir à une autre conclusion que celle-ci : Mademoiselle Emmeline de Marsal est mon premier et sera mon seul amour.

— Ouf ! murmura mentalement Châteaugodard ; il y a une voie d'eau dans la cale, et, quand elle atteint ces proportions-là, il n'y a plus rien à faire qu'à laisser couler le bâtiment.

Puis il ajouta tout haut :

— Allons, mon ancien, viens avec moi à Asnières. Le temps n'est pas beau, j'en conviens : mais tu verras le Cormoran : cela te distraira.

— Volontiers, dit Maxime, du même ton que le condamné annonce aux gendarmes chargés de l'emmener qu'il est prêt à les suivre.

Les deux jeunes gens sortirent ensemble et se disposaient à gagner l'embarcadère du chemin de fer de la rue Saint-Lazare, lorsque l'officier de marine, frappé d'une idée subite s'écria :

— C'est trop souffrir ! L'amiral me tuera s'il le veut ; mais il faut que je voie encore une fois Emmeline.

Et il se dirigea à pas précipités vers l'avenue de Saint-Cloud.

XVII

CHATEAUGODARD A LA RESCOUSSE

La maison qu'occupait l'amiral de Marsal, dans l'avenue de Saint-Cloud, encore assez déserte à l'époque où se passe cette histoire, était entourée presque de tous les côtés d'un rideau de grands arbres, et le mur de clôture se trouvait percé par intervalles de claires-voies munies de barreaux qui permettaient à la vue de s'étendre sur les horizons si pittoresques et si variés que présentent, à cette magnifique extrémité de Paris, l'arc de triomphe de l'Étoile, le mont Valérien et le bois de Boulogne. C'était un panorama fort agréable pour les promeneurs qui venaient visiter la famille de Marsal et pour les hôtes eux-mêmes de ce petit domaine alors encore suburbain, à l'époque où les tièdes brises du printemps commencent à réchauffer l'atmosphère ; mais, par le froid et la neige, on comprend sans peine que nul ne fût bien désireux de jouir des délices un tant soit peu voilées de ce panorama.

Cependant, depuis que les événements dont on vient de lire le récit avaient modifié si profondément les habitudes patriarcales de la famille et substitué à la paix et au bonheur domestiques le trouble et les agitations, il n'était pas rare de voir mademoiselle de Marsal la cadette s'échapper presque furtivement d'un intérieur où tout était devenu pour elle sujet d'affliction et d'inquiétudes, et, enveloppée sous les vastes plis de sa mante, errer dans l'unique allée circulaire dont se composait le jardin. Là, se promenant à grands pas, la jeune fille cherchait à amortir par les fatigues de la marche les élans tumultueux de son cœur.

Quelque vifs que pussent être les sentiments que Maxime lui avait inspirés, elle avait compris instinctivement, sans même vouloir demander à sa malheureuse mère aucune explication à cet égard, que quelque secret terrible élevait entre elle et l'officier de marine une barrière infranchissable, et, dans sa naïve candeur, elle attribuait l'attitude froide et sévère de l'amiral envers sa mère et envers elle-même aux efforts qui avaient pu être tentés pour assurer ce mariage.

Le jour où Maxime de Saint-Pons, plein de trouble et de désespoir, avait quitté si brusquement son camarade Châteaugodard, sans autre pensée bien arrêtée dans son esprit que celle de voir encore une fois la jeune fille à laquelle son cœur appartenait tout entier, de se jeter aux pieds de M. et madame de Marsal, et de leur demander humblement à genoux les motifs d'un refus inexplicable pour lui, et sur lequel il espérait que ses prières et ses larmes les feraient revenir, ce jour-là, Emmeline, comme à son ordinaire, se promenait tristement dans le jardin, sans se préoccuper du froid ni de la neige qui tombait encore par intervalles. Ce fut elle qui, la première, aperçut le jeune officier de marine à travers les barreaux d'une des claires-voies pratiquées dans le mur de clôture, et bien qu'à sa vue elle eût prouvé un tressaillement de joie, le trouble manifeste auquel il était en proie lui fit deviner instantanément l'objet de la démarche, non moins inconsidérée que périlleuse, à laquelle il allait se livrer.

S'approchant aussitôt du mur, non sans avoir au préalable jeté un regard plein d'inquiétude sur les fenêtres de la maison d'où l'on aurait pu l'apercevoir, elle posa un doigt sur le bord de ses lèvres et fit signe à Maxime, qui de loin l'avait parfaitement reconnue, de faire le tour de l'enceinte et de venir la rejoindre à l'extrémité opposée, à un endroit où il existait également une claire-voie, mais qui se trouvait à la fois en dehors de l'avenue de Saint-Cloud et à l'abri des regards de tous les hôtes de la maison.

Maxime s'empressa d'obéir, et alors il s'engagea à voix basse, entre le jeune homme et la jeune fille, une de ces conversations pleines d'ineffables délices, que la musique seule peut rendre, parce que toutes les sensations de l'âme sont de son domaine, mais que la parole ne saurait essayer d'exprimer, sans leur ôter cette poussière brillante qui teint l'aile des phalènes de mille nuances adorables, ce duvet parfumé qui donne à certains fruits tant de saveur et que le seul contact de la main fait disparaître instantanément.

Emmeline, après avoir dissuadé Maxime d'une démarche qu'à bon droit elle considérait comme pouvant avoir des conséquences funestes, sans offrir la moindre chance de compensation, lui promit solennellement de n'être jamais qu'à lui, l'exhortant à avoir confiance dans la Providence divine, qui ne voudrait pas sans doute séparer à jamais deux âmes si bien dignes de s'entendre.

L'officier de marine était trop heureux d'une entrevue si inespérée pour en demander davantage, et il se retira en emportant l'espérance qu'avec quelques précautions cette entrevue pourrait quelquefois se renouveler, dans la matinée, par exemple, où les domestiques étaient absorbés par les soins du ménage, pendant que le comte, la comtesse et Georgina s'occupaient de leur toilette. Seulement Emmeline, toujours pleine d'une confiance comme d'une tendresse absolue pour sa mère, déclara qu'elle ne manquerait pas de lui rendre compte confidentiellement de son entretien avec Maxime.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis cet incident, qui avait été pour les deux amants un baume des plus efficaces, et il semblait déjà que les blessures de leurs cœurs fussent sur le point de se cicatriser, tant il est vrai que plus l'amour est profond, plus il est disposé à se contenter de peu. On venait de se mettre à table pour déjeuner, chez l'amiral de Marsal, et toute la famille était réunie, à l'exception de mademoiselle de Marsal la cadette.

— Où donc est Emmeline ? s'écria la comtesse avec inquiétude : ne l'a-t-on pas prévenue ?

— Je l'ai défendu, dit froidement le comte.

— Pourquoi donc, mon ami ? balbutia son interlocutrice.

— Parce que mademoiselle Emmeline sait parfaitement l'heure à laquelle on sert le déjeuner et que c'est à elle de se montrer exacte.

— Ma sœur est peut-être indisposée, dit Georgina, qui crut devoir exceptionnellement prendre, dans cette occasion, la défense de sa sœur cadette, ce qui lui valut, de la part de sa mère, un regard plein d'une vive reconnaissance.

— Je n'en crois rien, reprit l'amiral, car je l'ai vue se promener dans le jardin toute la matinée, en dépit du brouillard. Oh ! votre Emmeline, madame, qui était si frileuse jadis, ne craint plus à présent ni le froid ni la pluie.

— C'est sans doute, repartit la comtesse, qu'elle commence à ressembler à son père.

— En êtes-vous bien sûre ? fit l'amiral avec une expression singulière.

Georgina et sa mère échangèrent un regard rapide et gardèrent désormais le silence que nul n'osa plus rompre. L'amiral, en dépit de son ton glacé, trahissait dans tous ses gestes et dans le jeu des muscles de sa physionomie une violente irritation intérieure. Ce repas du matin, autrefois si plein de gaieté et de bonne humeur, avait un caractère presque funèbre.

Au bout de quelques instants, Emmeline apparut dans la salle à manger tremblante, les vêtements et les cheveux couverts de brume, les pommettes des joues toutes rouges de la confusion qu'elle éprouvait sans doute de s'être fait attendre.

Elle se mit en devoir de balbutier quelques excuses avec un vif embarras.

— C'est inutile, dit l'amiral d'un ton péremptoire et plus glacial que jamais.

Puis, bientôt se levant de table, il fit signe à la comtesse de le suivre, et l'ayant emmenée dans son cabinet, dont il referma la porte :

— J'aime, dit-il, qu'il y ait de l'ordre dans ma maison comme à mon bord. Puisque votre fille Emmeline semble disposée à ne pas tenir compte de mes intentions, j'entends qu'on la serve désormais dans sa chambre.

— Eh quoi ! mon ami, reprit la comtesse avec des larmes dans les yeux, pour une faute si légère, vous voulez infliger à votre fille cadette une punition qui est en même temps une humiliation.

— Vous savez, repartit le comte, que quand j'ai donné un ordre, il faut qu'il s'exécute.

— Vous m'aviez habituée, Georges, dit la comtesse, à n'exprimer ici que de simples désirs, et encore, peut-être me rendrez-vous la justice de reconnaître que ces désirs étaient presque toujours prévenus.

— C'est possible ; mais j'ai eu tort.

— Ah ! voilà un mot bien cruel, Georges ! Vous êtes irrité contre votre fille cadette, contre moi-même, je le vois bien, depuis qu'il vous a convenu de rompre ce mariage qui était d'abord conforme à vos vues. Qu'avons-nous fait elle et moi pour encourir votre ressentiment ? Dites-le, et nous vous demanderons pardon toutes les deux, et vous ne refuserez pas de nous rendre votre affection.

Un violent combat parut se livrer dans l'âme du comte de Marsal, qui, pâle et agité, se promenait à grands pas dans le cabinet. A la fin, s'arrêtant et croisant ses deux bras sur sa poitrine, il s'écria avec un accent plein d'une horrible amertume :

— Vous me demandez, madame, quelle faute vous avez commise ? Vous osez me le demander !... Mère aveugle, une autre fois, veillez mieux sur votre fille. Savez-vous ce que faisait ce matin mademoiselle Emmeline, pendant que sa place était vide à notre table ? Elle était en conférence secrète dans le jardin avec l'homme qu'elle aime et qu'elle a enlevé à sa sœur. Il faut qu'un pareil scandale soit puni, entendez-vous ? Je vais donner

l'ordre qu'on aille chercher les ouvriers et que toutes les claires-voies soient condamnées. Quant à vous, vous allez signifier à votre fille qu'elle demeurera confinée dans sa chambre jusqu'à nouvel ordre, sans communication avec personne.

— Vous êtes bien rigoureux, monsieur, balbutia la comtesse atterrée ; mais un pareil ordre ne saurait s'appliquer à la sœur d'Emmeline.

— A sa sœur comme à tout autre.

— Mais sa mère ?...

— Sa mère ne la verra pas non plus.

— Grâce au moins pour moi sinon pour elle ! s'écria madame de Marsal en se laissant tomber tout éplorée aux genoux de son mari.

— Vous m'avez entendu, madame, dit l'amiral qui avait repris tout son sang-froid, je n'ai plus rien à vous dire.

Ayant ainsi parlé, il sortit de son cabinet, avec un visage sévère, mais calme désormais. Un moment le fatal secret découvert par l'infâme trahison de Marius avait été sur le point de s'échapper de ses lèvres ; mais je ne sais quelle honte avait retenu le comte, et certain de punir à la fois la mère coupable et sa fille, il s'était empressé de prononcer la sentence et d'infliger le châtiment, sans en faire connaître tous les motifs.

Revenons maintenant à Maxime. Lorsque, le lendemain matin, cédant à une attraction irrésistible, il dirigea sa promenade vers l'avenue de Saint-Cloud, il put voir de ses propres yeux les ouvriers occupés à achever l'œuvre que l'amiral avait ordonnée. Il n'y avait plus à en douter : ses entrevues mystérieuses et bien innocentes avec Emmeline avaient été découvertes, et la pauvre enfant était condamnée à expier une faute dont il était le premier auteur.

L'officier de marine rentra chez lui plein de désespoir : il y trouva Châteaugodard qui l'attendait, et qui était venu savoir de ses nouvelles avant de se montrer à son bureau. Il est aisé de se rendre compte des premières phrases de l'entretien qui s'engagea immédiatement entre Maxime et son confident.

A la fin, ce dernier s'écria :

— Tribord, bâbord, et la farine ! Eh bien, puisqu'il en est ainsi, il faut avoir recours à une manœuvre hardie et décisive. Dame ! moi je te parle en marin et sans louvoyer. Tu aimes mademoiselle Emmeline, tu en es aimé ; il est évident qu'on la persécute à cause de toi, qu'on va la rendre malheureuse : Il faut l'arracher au sort qui la menace :

« Allons, seigneur, enlevons Hermione. »

Je mets le Cormoran à ta disposition pour cela s'il le faut, et tout son équipage qui m'est dévoué. Mahanga nous aidera. Où est Mahanga ? Eh ! Mahanga !

Le Taïtien accourut à l'appel de Châteaugodard, qui se mettait déjà en devoir de lui expliquer, moitié sous la forme de pantomime, moitié à l'aide du plus étrange des jargons, qu'on allait avoir besoin de son assistance pour rendre bon tapitana très-content, lorsque Maxime l'interrompit en lui disant :

— Mon cher Châteaugodard, as-tu bien réfléchi à ce que tu me proposes ? Je dois la vie à l'amiral de Marsal, et pour le récompenser je lui enlèverais sa fille !....

— Qu'importe, répondit le bouillant Anatole, s'il ne se montre plus pour elle un père ?

— Non. C'est impossible.

— Impossible !... On voit bien que tu as toujours vécu, depuis le collège, éloigné de ton pays ; sans cela tu saurais que les enlèvements sont la chose la plus simple, la plus naturelle qui soit au monde. D'abord, c'est le seul moyen qui te reste de décider le vieux loup de mer à te donner la main de sa fille : quand il la verra compromise de cette façon-là, il faudra bien qu'il amène son pavillon. Laisse-moi faire, je me charge de tout. En sortant d'ici, je m'assure d'une bonne voiture ; pour plus de sûreté, c'est moi qui remplacerai le cocher ; avec un grand carrick rabattu sur les yeux et les oreilles, je serai superbe et méconnaissable. Mahanga fera le guet pendant ce temps-là ; n'est-ce pas Mahanga ? Et si mademoiselle Emmeline s'évanouit par hasard je m'en rapporte à lui pour l'enlever comme une plume. Il ne s'agit maintenant que de déterminer la jeune fille à nous suivre, ce soin-là te regarde, mon ancien, tu as là tout ce qu'il faut pour écrire ; sois éloquent. Veux-tu que j'écrive à ta place ? Oh ! je suis prêt à tout.

— Tais-toi ! tais-toi ! Ce projet est insensé, et je ne saurais m'y associer.

— Il n'y a ici d'insensé que toi, mon pauvre garçon, si tu refuses ton bonheur et celui de Mlle Emmeline. Ah ! il me vient une idée. Si tu avais une tante, ce serait à merveille. On conduit sa belle chez sa tante : c'est parfait. Les tantes ont été mises au monde pour cela et pour nous faire leurs héritiers. Mais, à défaut de tante, je me souviens que tu as un oncle, général

par-dessus le marché, et même un peu marquis. Cet oncle-là est tout ce qu'il nous faut. Seulement, il s'agit de le prévenir bien vite, Tribord ! bâbord ! que dis-tu de mon plan, tapitana ? Et toi, Mahanga, qu'en dis-tu ?

Le Taïtien ouvrait de grands yeux, sans comprendre bien nettement l'argumentation de Châteaugodard ; mais, subjugué pourtant par la chaleur de son débit, et sentant d'ailleurs vaguement que l'orateur n'avait d'autre but que de sauvegarder les intérêts de cœur de son maître. Quant à ce dernier, il était trop profondément épris pour ne pas subir l'influence des séductions de tout genre que faisait miroiter devant lui son conseiller. Aussi, abdiquant peu à peu les scrupules qui s'étaient d'adord emparés de son âme, il laissa échapper ces mots :

— Je dis... je dis que j'aime Emmeline de toutes les forces de mon être, et que si j'étais sûr qu'elle voulût bien consentir...

— Elle consentira ! reprit impétueusement Anatole ; elle consentira ! je t'en donne ma caution, et je suis prêt à engager pour cela le Cormoran lui-même., Allons ! enfant, mets-toi à cette table ! Mahanga, toi, donner encre, plume au tapitana ! Et toi, mon ancien, écris maintenant, faut-il que je te dicte ?

— Oh ! c'est inutile.

Et Maxime se mit à écrire avec une rapidité et une ardeur toutes fébriles le billet dont la teneur suit :

« Est-ce qu'il est possible que nous soyons séparés
« pour toujours ? Chère Emmeline adorée, vous ne
« pouvez le vouloir. Vous savez bien que je n'ai jamais
« aimé que vous. N'ai-je pas dû espérer que
« vous-même n'étiez point insensible à cet amour ?
« Ah ! par pitié, ayez le courage d'être fidèle à mon
« espoir, ne me laissez pas le plus à plaindre des hommes.
« Je ne veux pas vous parler de tout ce que j'ai
« souffert depuis un mois ; et, surtout depuis ce dernier
« et fatal incident, de toutes les larmes que j'ai versées.
« Je viens vous dire seulement qu'il dépend de
« vous, de vous seule, mon Emmeline bien-aimée
« que tout cela soit oublié et que je devienne bien
« heureux. Daignez vous fier à mon dévouement, à
« mon honneur qui se respectera encore en vous.

« Puisque, non content de me refuser votre main
« on n’a pour vous, dans votre famille que dureté
« et rigueur, venez demander asile à la famille de
« celui qui n’a plus désormais qu’un seul but, celui
« de devenir votre époux, et qui, s’il devait renoncer
« à cette union, n’aurait plus qu’à mourir de douleur
« et de désespoir. Chère Emmeline, demain
« soir je serai chez moi avec mon oncle, mon second
« père, le général de Saint-Pons, que vous connaissez,
« et à qui il a suffi de vous voir une fois
« pour vous accorder toutes ses sympathies ; nous
« vous attendrons ensemble. Demain, dès la chute
« du jour, une voiture stationnera dans l’avenue de
« Saint-Cloud, à quelques pas de la maison que vous
« habitez. Deux personnes qui me sont dévouées corps
« et âme, un camarade d’enfance et mon fidèle Taïtien,
« seront à votre disposition, avec mission de vous protéger,
« de vous défendre et de vous conduire auprès
« de mon oncle et de moi. Un mot seulement, chère
« âme de ma vie, dites, consentirez-vous à les
« suivre ?... »

— Bravo ! bravissimo ! s’écria Châteaugodard qui suivait avidement par-dessus l’épaule de Maxime le fonctionnement convulsif de la plume sur le papier ; c’est superbe, c’est palpitant, c’est entraînant comme un vent grand frais qui vient à souffler de l’arrière !

Et il se mit à chanter à pleins poumons :

La victoire est à nous !

Mais l’officier de marine n’eut pas plutôt achevé son message, que le sentiment de la faute qu’il allait commettre, réveillant dans son âme tous ses instincts d’honneur et de loyauté, domina un instant tous les sophismes de son amour. Il réfléchit que le but légitime auquel il aspirait ne pouvait à aucun titre justifier une tentative de séduction, de rapt même. Rien au monde ne pouvait l’absoudre de violer ainsi le foyer de l’homme auquel il devait la vie, de celui dont il était au moins tenu de respecter le repos, quand bien même il n’aurait pas dû s’arrêter devant l’inviolabilité sacrée de l’autorité paternelle.

Sous l'influence de ces réflexions, Maxime voulut jeter au feu le billet qu'il venait d'écrire, mais Châteaugodard s'en empara vivement, et, le remettant à Mahanga,

— Alerte ! s'écria-t-il, alerte ! ami Mahanga. Pas un moment à perdre. C'est l'heure où l'amiral est retenu au ministère de la marine en conseil d'amirauté. Toi connaître la demeure de l'amiral de Marsal, toi aborder la femme de chambre secrètement et toi lui dire : « Voici une lettre pour petite maîtresse et tout de suite une pièce d'or de vingt francs pour petite servante. Moi attendre la réponse. »

— Mahanga a compris, dit l'insulaire dont les yeux flamboyaient de joie à la seule pensée que la démarche qu'il allait entreprendre était dans l'intérêt de son maître.

— Voici le billet et la pièce de vingt francs, reprit crânement Anatole en écartant de l'autre main l'officier de marine, qui cherchait encore à s'opposer à l'accomplissement d'une entreprise dont il était pourtant aisé de voir que sa conscience commençait à s'alarmer beaucoup moins.

Les amoureux sont toujours enclins, dans le paroxysme de la passion, à embrasser presque instantanément les résolutions les plus extrêmes et les plus opposées. Sous ce rapport, nous ne chercherons point à excuser Maxime, nous bornant à lui appliquer la parole du divin maître : « Que celui qui est sans péché, c'est-à-dire qui n'a pas aimé, lui jette la première pierre ! »

Mahanga plaça précieusement le billet dans la poche de sa redingote de livrée, et, s'élançant vers la porte, disparut comme un fantôme, pendant que Châteaugodard lui criait :

— Va ! cours, ami Mahanga, et que les vents te soient propices ! Tu portes dans ta poche la vie et le bonheur du tapitana.

.....

Une heure environ s'écoula, au bout de laquelle l'insulaire revint. Maxime et Anatole se précipitèrent à sa rencontre. Le Taïtien avait couru, car en dépit d'un froid assez vif et de la neige qui tombait toujours, des gouttes de sueur perlaient sur son front ; mais il était calme et grave comme s'il revenait de la procession. Il tendit à son maître un papier dont celui-ci se saisit avec une inexprimable avidité ; et qu'il déplia d'une main tremblante d'émotion ; sur ce papier était écrit ce simple monosyllabe :

Oui.

— O bonheur ! s'écria l'officier de marine, en couvrant ce papier des plus ardents baisers.

— Eh bien ! reprit Châteaugodard avec l'accent du triomphe, mon conseil était-il donc si mauvais ?... allons ! l'ami Mahanga mérite une récompense. Il fera partie de l'équipage du Cormoran.

XVIII

L'ENLÈVEMENT

Ceux qui connaissent, je ne dirai pas l'amour, —qui n'a éprouvé dans sa vie ce sentiment dont on étend le nom à tant de sensations banales et fugitives ? —mais les émotions d'une passion sérieuse, pourront seuls se rendre compte de tout ce qui se passa dans le cœur de Maxime, pendant la nuit et la journée qui le séparaient du moment solennel où devait se décider le bonheur de toute son existence. La nuit se consuma pour lui dans une cruelle insomnie. Ces heures fatales, dont les pulsations de ses artères, précipitées par l'agitation fiévreuse de son sang, devançaient tous les pas, lui semblaient se traîner lentement comme si leur marche eût dû être éternelle. Enfin il arriva au soir sans que l'ardente préoccupation à laquelle il était en proie lui laissât ressentir la moindre impression de fatigue. Pourtant l'émotion de son cœur redoubla encore, si c'était possible, lorsqu'il vit la nuit commencer à étendre sur la ville ce voile qui devait cacher son audacieux bonheur.

On n'a pas oublié que l'officier de marine, désireux de garder dans sa tentative, à coup sûr blâmable, toutes les dernières convenances qui pourraient jusqu'à un certain point le faire absoudre, avait dû demander au général de Saint-Pons de lui prêter son assistance, en se rendant chez lui pour cette soirée décisive. Maxime avait voulu éviter toutes les explications qui eussent inévitablement accompagné une semblable prière, s'il s'était déterminé à la présenter lui-même de vive voix, et il s'était borné à exprimer dans un court billet que, pour les motifs les plus graves et les plus pressants, il réclamait dans la soirée la présence du général.

Mahanga avait dû lui-même porter le message à l'hôtel Chatham, et, pour le remettre, saisir le moment où M. de Saint-Pons se trouvait affranchi du contrôle inquisitorial de sa gouvernante. Le général s'était engagé vis-à-vis de son neveu, dans la réponse verbale faite à Mahanga, et Maxime connaissait trop bien le fond d'affection véritable que lui avait conservée toujours son oncle pour supposer qu'elle lui fit défaut dans une occasion où

la curiosité d'ailleurs devait servir d'aiguillon au dévouement et contribuer à lui amener l'auxiliaire dont il ressentait vivement le besoin.

Maxime ne s'étonna pas, à l'heure qu'il avait désignée au général, d'entendre s'arrêter une voiture devant la maison qu'il habitait et d'en voir descendre quelque chose comme une immense pelisse fourrée, qu'on eût dit marcher seule, laissant à peine l'extrémité d'un chapeau s'élever au-dessus des flots de pelleteries qui ensevelissaient les mouvements pénibles de cette masse animée.

L'officier de marine s'empressa de descendre l'escalier pour courir au devant de son oncle, qui, tout en prenant son bras pour monter, maugréait contre une exigence aussi insolite qu'intempestive, à laquelle il n'avait pas voulu pourtant refuser son concours.

— Le diable t'emporte de me faire sortir à cette heure et par un temps pareil ! grommela le général ; sais-tu qu'il m'a fallu avoir presque un combat corps à corps avec ma gouvernante pour ne pas te manquer de parole ? Ma foi ! j'eusse préféré avoir affaire à Bou-Maza en personne.

Maxime ne voulut pas répondre à son oncle tant que celui-ci dut monter haletant les degrés. Ce ne fut que lorsqu'il l'eut installé dans sa chambre, au fond d'un large fauteuil ganache et devant un bon feu, qu'il se hasarda, non sans embarras ni sans émotion, à révéler quelle visite le général devait l'aider à recevoir.

A mesure que son neveu parlait, les sourcils du marquis de Saint-Pons se fronçaient, et la plus vive expression de mécontentement succédait à l'expression habituelle d'indifférence empreinte sur ses traits vieillis. Enfin, dès qu'il put comprendre clairement le motif qui avait fait réclamer sa présence par Maxime, et sans lui laisser même le temps d'achever, le général prit impétueusement la parole ;

— Et c'est moi ! moi, s'écria-t-il, que tu veux faire le complice d'un enlèvement ! moi que tu viens appeler pour auxiliaire, quand tu foules aux pieds les lois de l'hospitalité et les droits de l'autorité paternelle ! lorsque tu compromets une jeune fille dont toute ta vie, même avec le nom que tu prétends lui offrir, ne suffira pas à réhabiliter la réputation ! Sacrebleu ! mon garçon, voilà une manière toute neuve de payer ta dette envers l'amiral, à qui tu dois la vie ! tu lui enlèves sa fille ! Tiens, tu es cent fois plus coupable que ton cousin Horace. Lui, du moins, ne devait rien à l'amiral, et il n'a jamais eu la prétention de poser pour les bons sujets : il était sur le point de commettre une mauvaise action, j'en conviens ; mais

toi, tu vas commettre un crime. Horace, lui, jouait franchement son jeu de Lovelace, de don Juan, de mauvais sujet, tandis que toi, l'officier studieux, rangé, le bon sujet enfin, sais-tu ce que je pense de ta conduite ? c'est celle d'un lâche ! Mais, par la mordieu ! monsieur mon neveu, tu n'en es pas encore à tes fins, et puisque ton mauvais génie t'a poussé à me prendre pour confident, que dis-je, pour complice d'un pareil attentat, je te déclare que je saurai bien l'empêcher, et que c'est moi, au besoin, qui me charge de défendre Emmeline contre toi.

En articulant ces paroles avec une impétuosité à coup sûr inaccoutumée, M. de Saint-Pons s'était levé de son fauteuil, et il arpentait la chambre à grands pas, comme s'il eût été guéri instantanément de son asthme et de ses rhumatismes, et il était facile de voir, surtout au moment où il prononça le nom d'Emmeline, qu'une émotion profonde venait de détendre les ressorts de cette organisation, usée avant l'heure et désormais presque exclusivement asservie au mécanisme matériel des habitudes,

Maxime, frappé de stupeur, n'avait pu d'abord répondre un seul mot aux véhémentes apostrophes de son oncle ; mais quand celui-ci, suffoqué par sa colère, se fut arrêté, l'officier de marine prit la parole à son tour et chercha, par des excuses touchantes et passionnées, à justifier le coup hardi qu'on l'avait décidé à tenter, promettant d'ailleurs de réparer, à force d'amour et de dévouement envers Emmeline, la coupable démarche que lui avait dictée la réalisation même de leur bonheur commun ; mais le général demeura inébranlable dans sa résolution.

— Ce mariage est impossible ! s'écria-t-il, et alors même que l'amiral ne se serait pas prononcé à cet égard, comme il l'a fait, mon devoir à moi-même serait de m'y opposer.

— Que voulez-vous dire, mon oncle ? balbutia Maxime, dont le trouble et la douloureuse stupéfaction ne faisaient que s'accroître.

— Tu ne sais pas encore, reprit le général d'un ton qui devenait presque solennel, tu ne sais pas toute l'étendue de la dette que la famille de Saint-Pons a contractée envers la famille de Marsal. Eh bien ! puisque tu m'y forces, je vais te l'apprendre : ce n'est pas la première fois que le nom que nous portons tous les deux retentit dans la maison de l'amiral comme une menace de honte et comme un stigmate de déshonneur. Il semble vraiment que la fatalité s'en mêle, en rapprochant après tant d'années les rejetons de ces deux familles, dont l'une à coup sûr est née pour le malheur de l'autre. Écoute-moi bien, Maxime : tu as commis envers l'amiral un acte déloyal,

un acte odieux ; mais moi qui te parle, je suis bien autrement coupable à son égard.

— O ciel ! qu'avez-vous fait ?

— Sous l'empire d'une passion qui n'absolvait pas les moyens que j'osai alors employer, j'ai, il y aura bientôt dix-neuf ans, pendant une absence de M. de Marsal, pénétré, comme un voleur de nuit, dans ce foyer où régnaient la paix et le bonheur domestique, personnifiés dans la plus pure et la plus sainte des épouses.

— Vous ! vous !

— Maintenant, veux-tu déshonorer la fille comme j'ai déshonoré la mère ?

— O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Maxime foudroyé par le désespoir.

Il y eut un silence, silence troublé seulement par les battements précipités de deux cœurs qu'on entendait bondir avec violence dans deux poitrines humaines. Au bout de quelques instants, le général reprit d'une voix oppressée et à peine perceptible :

— La jeune fille que tu prétends aimer, cette Emmeline si candide, si innocente et que tu veux flétrir par le scandale d'un rapt, comprends-tu maintenant à quel titre plein de remords pour moi il m'appartient de la défendre ? N'est-ce pas le seul moyen que j'aie désormais d'expier l'outrage que j'ai fait à sa mère ? Car la comtesse ne m'a jamais aimé, sache-le bien, et sans le piège et la violence même dont elle a été victime, jamais, sacrebleu ! je n'aurais eu le droit de la mettre sur la liste de mes conquêtes.

— Je vous crois, mon oncle, murmura Maxime éperdu ; mais si vous saviez tout ce que je souffre en ce moment, vous seriez moins sévère pour moi.

— Ce n'est pas tout, reprit le général, dont le front s'était encore assombri ; à présent, j'ai tout lieu de craindre, d'après la conduite de l'amiral envers Emmeline, qu'il n'ait découvert ou du moins qu'il ne soupçonne la vérité.

— Grand Dieu ! la malheureuse enfant !

— Voilà sans doute la source de ce refus si soudain et si étrange qui a été fait de sa main. Voilà le motif secret de cette inexplicable proscription domestique qui, depuis quelque temps, pèse sur sa tête ! Il ne manque à M. de Marsal, pour tout connaître qu'un nom, le nom de son ennemi... Ce nom, il ne le sait pas, puisque j'en eusse été le premier informé. Eh bien ! ce nom,

c'est moi-même qui vais le lui apprendre si tu ne me promets à l'instant, si tu ne me jures de renoncer à ton coupable projet.

— Ah ! mon oncle, ayez pitié de moi !

— Écoute, mon garçon. Je ne suis plus qu'une machine à demi-détraquée dont une tyrannie subalterne fait mouvoir les rouages, une sorte de vieil enfant que l'on mène avec des lisières ; mais quand je vois un homme d'honneur, un frère d'armes déjà si gravement atteint par l'oncle dans le repos de toute sa vie, condamné par le neveu à un affront public, alors mon vieux sang de soldat se réveille et bout dans mes veines glacées ; je me dis que je ne peux pas décliner la responsabilité de l'infamie que nous jetons tous deux à cet homme. J'ai honte de mon impunité comme d'une lâcheté, et je sens là que je ne peux pas continuer à porter la plaque de grand officier de la Légion d'Honneur comme un plastron contre un coup d'épée qui, en bonne conscience, me revient encore plus qu'à toi !

Et le soldat d'Afrique s'était redressé avec une énergie juvénile en prononçant ces dernières paroles. L'âge et les infirmités semblaient avoir disparu dans cette explosion d'un sentiment destiné à transfigurer, noblement toujours, héroïquement quelquefois, quiconque porte l'uniforme : l'honneur !

Maxime se jeta en pleurant dans les bras du général.

— Vous le voulez, mon oncle, s'écria-t-il, je remplirai le devoir que vous m'imposez ; je renoncerai à Emmeline ; mais je sens là que j'en mourrai.

— Mon pauvre garçon, reprit M. de Saint-Pons en serrant affectueusement la main de son neveu, là, vrai ! tu me fais de la peine. Que diable ! j'ai été amoureux, moi aussi dans mon temps, mais pas à ce point-là, sacrebleu ! Allons, du courage ! Il ne manque pas de femmes ni de filles de bonne volonté dans le monde, pour le jour où tu voudras te consoler.

— Jamais je ne me consolerais, mon oncle, et mon cœur appartiendra toujours à Emmeline.

— A cela, mon garçon, je n'ai rien à dire. Seulement, il s'agit de prévenir bien vite une catastrophe en empêchant cette jeune fille de quitter le toit de sa famille et d'arriver jusqu'ici. Heureusement il se fait tard, et je gage qu'elle aura fait ses réflexions et qu'elle ne viendra pas.

Avant même que cette phrase ne fût achevée, une voiture s'arrêtait à la porte. Au brusque soubresaut qui interrompit le bruit des roues du véhicule, Maxime sentit tout son sang refluer vers son cœur, et il lui sembla que la vie était sur le point de l'abandonner.

Se précipitant à la fenêtre, qu'il ouvrit malgré les énergiques réclamations du général, il aperçut alors à la lueur d'un bec de gaz, Anatole Châteaugodard hissé sur le siège du cocher, enveloppé jusqu'aux oreilles dans un grand carrick et brandissant son fouet en signe de triomphe, tandis que Mahanga, qui était monté derrière la voiture, en descendait rapidement pour ouvrir la portière.

— C'est elle ! c'est elle ! s'écria l'officier de marine d'une voix strangulée. Ah ! mon oncle, mon oncle, laissez-moi la regarder au moins une dernière fois !

— Arrière ! répliqua vivement le général ; arrière, mon gaillard ! J'ai ta promesse, Non-seulement je ne veux pas que tu voies ton Eurydice, mais je te défends même de chercher à lui parler, fût-ce à travers la porte. C'est moi qui me charge de la recevoir et de la reconduire dans sa famille.

En parlant ainsi, M. de Saint-Pons referma vivement la fenêtre, avec un froncement de sourcils tout olympien, accompagné d'un juron qui ne l'était guère, et, prenant un flambeau sur la cheminée, il se dirigea vers l'antichambre.

— C'est moi, dit-il, qui vais ouvrir ; et souviens-toi que tu es mon prisonnier, dans ta chambre, où je te consigne jusqu'à nouvel ordre, sur parole.

Après avoir lancé cet ultimatum, le général referma la porte de la chambre, laissant son neveu en proie à une émotion dont il est facile de se rendre compte. Cette émotion redoubla encore quand la sonnette retentit, agitée par une main qui sembla hésitante et timide, et quand le frôlement d'une robe de soie vint, à travers les cloisons, caresser doucement l'oreille de l'amoureux officier.

Au surplus, le prisonnier ne resta pas longtemps seul dans sa chambre, où il vit bientôt pénétrer à pas de loup son ami Anatole Châteaugodard, toujours enveloppé jusqu'aux oreilles dans son grand carrick, blanchi par la neige, un fouet à la main, le chef couvert d'un large chapeau de cuir et vraiment méconnaissable sous son déguisement d'automédon.

— Victoire ! mon ancien, chuchota le Duguay-Trouin d'eau douce ; l'honneur du pavillon est sauf ; mais il fait terriblement froid sur la dunette de la voiture. Je viens me réchauffer les doigts pendant que Mahanga veille à mes chevaux. Je suis content de l'insulaire. C'est lui qui a remis notre prise entre les mains de ton oncle, qui paraissait l'attendre. Que faut-il faire à présent ? Partir ou rester ? As-tu encore besoin de moi ?

— Peut-être, balbutia Maxime du ton d'un homme qui, réveillé en sursaut, répond vaguement à une question dont le sens précis lui échappe.

— A la bonne heure ! j'attendrai. Conviens, tapitana, que pas un matelot de mon équipage, pas même mon odieux chef de bureau, ne reconnaîtrait sous ce déguisement le commandant du Cormoran. Le marin s'est fait cocher pour te servir et pour dépister tous les soupçons. Il le fallait. Voilà mon porte-voix, ce soir, ajouta Châteaugodard en contemplant piteusement le fouet qu'il tenait à la main. J'ai conduit la corvette... je veux dire la voiture aussi vite que possible. Dame ! nous allions contre le vent, comme de vrais corsaires. Es-tu content de moi, mon ancien ?

Maxime, dont toutes les pensées et tout l'être se trouvaient alors magnétiquement transportés dans le salon voisin, ne put que serrer sans parler la main de l'aventureux complice qui, sous l'influence d'une pensée plus ou moins désintéressée, s'était dévoué à son bonheur.

— Et maintenant, reprit Châteaugodard avec un peu d'embarras, mon bon, mon cher tapitana, tu vas être heureux, toi, oh ! bien heureux, avec la femme de ton choix... Eh bien, je te connais, tu n'es pas égoïste, un marin ! et lorsque tu peux remorquer un ami, ce n'est pas toi qui voudrais lui refuser ce service.

— Heureux ! moi ! murmura Maxime en levant douloureusement les yeux au plafond, il me croit heureux ! Allons, il n'importe. Parle, ami, que veux-tu de moi ?

— Ce que je veux ? Ne l'as-tu pas deviné depuis longtemps ? Je veux filer de conserve avec toi un nœud bien doux, le nœud de l'hyménée. J'aime éperdument mademoiselle Georgina, et il faut que tu m'aides à devenir ton beau-frère.

— Toi mon beau-frère ? Mais quand tu sauras... Plus tard, je te dirai tout ce qui s'est passé, ah ! tu me plaindras, alors.

— Moi te plaindre ! allons donc !... Je te croyais la tête plus forte, mon ancien. Pardonne-moi de t'occuper de mes petites affaires dans un pareil moment. Je sais bien d'ailleurs que je puis compter sur toi, n'est-ce pas ? Tribord et bâbord ! entre vieux camarades, entre marins on doit s'entr'aider, et je laisse le gouvernail entre tes mains ; tu sais mieux que moi ce qu'il y a à faire.

— Oui, c'est cela ! va-t'en, laisse-moi seul ! Je sens que j'en ai besoin.

— De quel ton tu me dis cela ! On dirait un conscrit qui a le mal de mer. Écoute, mon ancien, je comprends que tout n'est pas encore fini en ce qui te

concerne et que tu n'es pas dans le port. Aussi je regagne bien vite mon banc de quart, sur la dunette, c'est-à-dire sur mon siège, où je suis à merveille pour observer ce qui se passe, sans éveiller le moindre soupçon. Si quelque voile suspecte paraît à l'horizon, crac ! je saute à bas de la dunette et je monte dans la mâture pour te prévenir. Et maintenant, bonsoir et bonne chance, mon ancien ! je gagne le large.

Ayant ainsi parlé, Châteaugodard dégagea sa main de l'étreinte tristement reconnaissante de son ami, et s'esquiva par un couloir dont la porte donnait directement sur l'escalier.

Demeuré seul, Maxime ne put s'empêcher de prêter l'oreille, pour tâcher de recueillir quelques mots de la conversation engagée dans le petit salon voisin entre le général et la jeune fille. Mais cette conversation avait lieu à voix basse, et l'on n'entendait guère qu'un vague chuchotement. Seulement, à la grande surprise de l'officier de marine, l'entrevue paraissait se prolonger plus que de raison. Fallait-il donc en conclure que le marquis de Saint-Pons, touché de l'amour des deux jeunes gens, avait changé d'avis, et se déterminait à leur prêter son assistance ?

Plus d'une fois l'amoureux jeune homme éprouva une violente tentation d'ouvrir la porte qui le séparait seule de la femme qu'il idolâtrait, et d'aller se précipiter à ses pieds pour les couvrir de ses baisers et de ses larmes ; mais il avait fait à son oncle une promesse solennelle, et, quoi qu'il pût lui en coûter, il voulait la tenir.

— Près d'une demi-heure s'écoula dans cette attente qui, de minute en minute, devenait un siècle d'angoisses. Enfin la porte s'ouvrit et le général apparut sur le seuil avec une physionomie qui annonçait toute la gravité d'un incident inattendu.

L'officier de marine se sentit instinctivement glacer jusqu'à la moelle des os.

Le général s'assit et demeura quelques instants pensif, avant de répondre aux muettes et anxieuses supplications de son neveu.

— Mon cher Maxime, dit-il enfin, j'ai été bien dur pour toi ce soir. Veux-tu me le pardonner ?

— Je ne vous en veux pas, mon oncle, balbutia l'officier.

— Bien vrai ? Touche là, mon garçon, car j'ai une véritable affection pour toi, en dépit de toutes mes gronderies.

— Je le sais, reprit Maxime, non moins inquiet que surpris de ce préambule, je le sais, et j'en suis plein de reconnaissance ; mais, par grâce,

expliquez-vous bien vite : qu'avez-vous fait d'Emmeline ? que vous a-t-elle dit ? m'aime-t-elle toujours ?

— Mon pauvre garçon, calme-toi ! Ce n'est pas Emmeline qui est là.

— Qui donc ?

— C'est une personne à qui ton imprudente conduite a donné le droit de croire à tes préférences, une jeune fille que tu avais déjà presque compromise, la sœur d'Emmeline.

— Grand Dieu ! Georgina !...

— C'est elle qui a surpris le billet adressé à sa sœur et qui est venue à sa place.

— Elle ! et que veut-elle ? que prétend-elle ?

— T'épouser, comme elle prétend en avoir le droit ou se perdre, comme elle en a le courage.

— Moi l'épouser ! jamais ! Elle n'a aucun droit sur mon cœur, qui appartient pour toujours à Emmeline.

— D'accord. Pourtant, mademoiselle Georgina est une bien belle personne ; tu peux m'en croire, je m'y connais.

— Que m'importe !

— Diable ! cela t'importe beaucoup.

— Mon oncle, je vous en supplie, reconduisez-la bien vite dans sa famille, avant qu'on ait pu s'apercevoir de ce qui se passe.

— Elle a refusé ; d'ailleurs il n'est plus temps.

— Grand Dieu ! comment le savez-vous ?

— Elle me l'a dit elle-même. Elle a brûlé ses vaisseaux, et d'un moment à l'autre elle s'attend à voir paraître son père, que, dans son fol amour pour toi, elle a prévenu de son incartade. L'avis doit être à cette heure entre les mains de l'amiral. Oh ! c'est une gaillarde que cette belle fille-là.

— Mais l'amiral la tuera !

— C'est probable, et elle paraît en avoir pris son parti. Seulement, il est probable aussi qu'il commencera par te tuer toi-même.

— Ah ! je comprends dans quel odieux guet-à-pens on veut me prendre. Eh bien, soit ! j'aime mieux donner mon sang au père que mon nom à la fille.

— Comme tu voudras ! Oh ! je comprends à merveille que tu refuses, toi Maxime, de payer la lettre de change tirée, j'en conviens, un peu tyranniquement sur toi. Mais, tu le sais, depuis un temps immémorial, c'est le droit des oncles de payer les dettes des neveux : eh bien ! ce n'est pas le

jour où il faut acquitter une dette de sang que ce privilège-là est abandonné par le général de Saint-Pons.

— Eh quoi ! mon oncle, vous prétendez ?...

— Me mettre moi-même à la disposition de l'amiral, comme chef de la famille qui a outragé la sienne.

— Et moi, mon oncle, s'écria violemment Maxime, je vous déclare que je ne le souffrirai pas, je vous déclare que j'empêcherai votre duel avec un homme que j'ai offensé !

— Et moi, mon garçon, reprit le général d'une voix tonnante, je te déclare à mon tour que tu n'as aucun moyen d'empêcher un duel entre le général de Saint-Pons et l'amiral de Marsal, et, puisque tu m'y forces, c'est moi qui vais tout révéler au vieux loup de mer, afin qu'il ait à choisir entre deux proies pour sa vengeance, et quand il m'aura entendu, nous verrons s'il hésitera entre l'oncle et le neveu.

Au même instant, Châteaugodard, pâle, effaré, hors d'haleine, se précipita dans la chambre, en agitant une lettre qu'il tenait dans sa main.

— Alerte ! alerte ! s'écria-t-il, ouf ! sauve qui peut ! L'amiral est au bout de la rue. Tribord et bâbord ! quel branle-bas ! C'est son domestique qui vient d'apporter cette lettre en courant et qui m'a prévenu. Il s'est enfui tout de suite. Il n'y a pas un moment à perdre pour l'imiter.

— Cette lettre, pour qui est-elle ? demanda Maxime.

— Pour toi ! Vois bien vite ce que c'est.

Maxime prit avec un frissonnement involontaire la lettre que lui tendait Anatole, et, lorsqu'il l'eût décachetée, son œil devint presque hagard en lisant les lignes suivantes :

« Un obstacle insurmontable nous sépare, et je dois
« vous oublier à toujours, comme il faut m'oublier
« vous-même ; mais ma sœur est chez vous, ma sœur
« vous aime, elle est perdue si vous n'avez pas pitié
« d'elle, de moi, de ma mère, de nous tous enfin ;
« car mon père sait tout... Dieu veuille que ce billet
« vous parvienne assez à temps pour prévenir une
« catastrophe dont Georgina ne sera pas la seule victime !
« Sauvez-nous du déshonneur et du désespoir !
« Vous le pouvez, vous le devez peut-être, et moi je
« vous en supplie. Ce sera pour moi une consolation,

« ne pouvant être votre femme, d'être au moins votre
« sœur.

« EMMELINE. »

Lorsqu'il eut terminé sa lecture, Maxime imprima ses lèvres tremblantes sur ces lignes encore fraîches que venait de tracer une main adorée ; puis, ayant replié le billet et l'ayant placé sur son cœur, il s'écria d'une voix sourde et avec un accent saccadé :

— Vous aviez raison, mon oncle, je voulais donner tout mon sang à M. de Marsal ; mais ce n'est pas assez. Soyez tranquille, je lui donnerai plus encore. Venez, mon oncle !

Et puisant aussitôt dans une résolution non moins soudaine que fermement arrêtée la force qui lui avait manqué jusqu'alors pour supporter les phases pleines d'angoisses de cette fatale soirée, l'officier de marine sortit de la chambre, suivi du général ainsi que de Châteaugodard. Toutefois, ce dernier, de plus en plus interdit et effaré, crut devoir rester prudemment à l'écart, en dissimulant son visage sous le large collet de son carrick.

Maxime entr'ouvrit la porte du salon où Georgina calme et inflexible était assise. A sa vue, Anatole ne put réprimer une exclamation de surprise.

Maxime s'inclina devant la jeune fille, et d'une voix grave, mais visiblement altérée par une profonde émotion.

— Mademoiselle, dit-il, je viens vous demander de m'aider à obtenir le pardon de M. l'amiral de Marsal, en m'accordant le titre de votre mari.

Un sourire triomphant d'orgueil satisfait éclaira le visage de Georgina, qui tendit sa main à l'officier, sans articuler une parole.

— Et c'est moi, murmura Châteaugodard consterné, moi qui...

Il ne put en dire davantage, car déjà le bruit de la sonnette retentissant avec violence annonçait l'arrivée de l'amiral.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

LA CHAUMIÈRE DE MADELEINE

Un mois après l'aventure qui avait dénoué d'une façon si étrange et si imprévue toutes les complications du drame dont nous avons raconté les phases diverses dans la première partie de ce récit, Georgina et Maxime étaient mariés.

Beaucoup de commentaires avaient accompagné cette union inattendue. On savait que Maxime aimait Emmeline, et on ne manquait pas d'ajouter qu'il était payé de retour. On s'étonnait dès lors, à bon droit, d'une substitution dont les esprits les plus clairvoyants ne pouvaient pénétrer le véritable motif.

Les deux personnes dont le mariage de Maxime excita le plus particulièrement la surprise furent son ami Anatole Châteaugodard et son cousin germain Horace Guidai : surprise mêlée de douleur pour le premier et de joie pour le second.

Le pauvre Anatole ne pouvait se consoler du rôle actif qu'il avait joué dans toute cette affaire, et son premier soin, en rentrant dans son domicile avait été de briser le fouet qui lui avait servi à exercer les fonctions d'automédon et d'en jeter les morceaux dans le foyer de sa cheminée. Peu s'en fallut même qu'invité naturellement au mariage de son camarade, le malencontreux capitaine du Cormoran, toujours épris de Georgina, ne mit un crêpe à son chapeau et des gants noirs en signe de deuil.

Les caprices de la mode, qui parfois demandent des sacrifices à la pudeur et parfois aussi lui font des concessions ont depuis plusieurs années déjà consacré, comme règle de conduite à l'usage des nouveaux conjoints, un départ immédiat après la cérémonie, soit qu'on s'en aille séjourner dans une campagne prochaine ou lointaine, soit qu'on préfère un voyage en Suisse, en Italie, voire même dans la forêt de Fontainebleau ou de Saint-Germain.

On supprime ainsi, et non sans raison, ces visites solennelles qui ne servent qu'à mettre en relief l'embarras d'une jeune femme et l'insignifiance forcée de l'attitude et de la conversation de deux époux de la veille uniquement préoccupés de leur bonheur. Toutefois, il est permis de

douter que cette fois la fuite de Maxime de Saint-Pons et de sa femme eût pour objet de protéger une de ces lunes de miel jalouses même du temps que peuvent lui dérober les importuns. Mais si ce n'était pas cette félicité traditionnelle que l'officier de marine et Georgina allèrent cacher au fond de la Provence, au château de Saint-Pons, mis à cet effet à leur disposition par le général, on peut croire que l'usage établi ne leur fut pas moins secourable, et qu'ils durent éprouver simultanément le besoin de soustraire à tous les regards la situation que leur avait laissée leur union, avec le même empressement que d'autres eussent voulu dérober le spectacle de leur tendresse aux commentaires indiscrets des profanes.

La comtesse de Marsal et sa fille cadette n'avaient peut-être pas moins à cœur que les nouveaux époux de quitter Paris pour aller demander à la vie des champs, sinon l'oubli qu'elle ne saurait donner, tout au moins l'apaisement de souffrances d'autant plus cuisantes qu'il fallait les cacher plus soigneusement. Sous ce rapport, elles avaient obéi avec empressement à l'invitation de l'amiral.

Quand à ce dernier soit qu'il éprouvât un besoin instinctif de fuir le foyer de la famille, où il ne trouvait plus qu'une intimité sans confiance, et partant sans aucune garantie de bonheur, soit qu'il fût retenu en effet, comme il l'alléguait, par les travaux d'une commission dans laquelle son expérience était utilisée, il était demeuré seul dans son petit hôtel-villa de l'avenue de Saint-Cloud, où il vivait absolument en loup-garou.

Bien que les deux habitations de Saint-Pons et de Marsal fussent assez voisines, on comprend qu'à plus d'un titre il ne pouvait exister d'intimité entre leurs hôtes respectifs. On se voyait en visite, presque cérémonieusement. Mme de Marsal, dont la santé était toujours fort délicate, sortait à peine, et sa fille Emmeline s'était plus que jamais faite sa compagne assidue. Elle ne quittait tout au plus sa mère que pour quelques excursions matinales, dont la bienfaisance était presque toujours le but.

Georgina, vis-à-vis de sa mère et de sa sœur surtout semblait se parer avec ostentation de toute la félicité proverbiale d'un mariage d'inclination et de tout l'amour obligé des époux de la veille. Mais dès qu'elle se retrouvait face à face avec son mari, il était facile de voir que la comédienne avait quitté la scène ; l'allégresse empreinte sur sa physionomie et le sourire qui animait ses regards tombaient comme un masque désormais inutile. Aussi bien elle ne trouvait dans son mari qu'une déférence glaciale et les

prévenances d'une inexorable politesse, si différentes de l'empressement spontané d'un tendre attachement.

Chaque jour l'officier de marine, après déjeuner, venait se mettre à la disposition de sa jeune femme, pour sa promenade quotidienne, et tous deux montaient à cheval avec une régularité que le mauvais temps seul avait le privilège d'interrompre. Georgina paraissait toujours accepter avec empressement l'occasion qui lui était offerte de faire parade d'un tête-à-tête officiel vis-à-vis du public comme vis-à-vis de sa famille, et les jours s'écoulaient ainsi dans une sorte de température morale assez en harmonie avec la saison hybride qui caractérise généralement la fin de mars et les premiers jours d'avril.

Un matin que Maxime était allé à Toulon pour dire adieu à l'un de ses camarades, prêt à s'embarquer pour Constantinople, Georgina reçut une lettre de son père. Il faut croire que cette lettre contenait une nouvelle bien grave, car une émotion toute exceptionnelle s'empara aussitôt de la jeune femme ; une vive rougeur empourpra ses joues, et l'agitation de son sein souleva la batiste de son peignoir, dont l'une de ses mains froissait violemment les brides, tandis que l'autre tenait à la hauteur de ses yeux ardents la lettre qu'elle venait de recevoir. A ce moment, on lui annonça une visite. C'était la vieille Madeleine, cette pauvre femme sous l'humble toit de laquelle Maxime et Emmeline s'étaient rencontrés pour la première fois, quelques mois auparavant, dans une circonstance bien solennelle et qu'ils avaient, par leurs soins combinés, arrachée en quelque sorte des bras de la mort.

Madeleine avait appris que son sauveur était de retour en Provence, qu'il avait épousé la fille aînée de l'amiral de Marsal, et qu'il habitait le château de Saint-Pons. Malgré son âge et ses infirmités, elle avait voulu venir en personne témoigner sa reconnaissance à l'officier de marine, et naturellement hors d'état d'accomplir à pied ce pèlerinage, elle s'était fait conduire par un voisin dans sa carriole. Georgina ne pouvait se refuser à la recevoir.

— Eh bien ! ma vieille Madeleine, lui dit-elle sans la faire asseoir, soit qu'elle obéit ainsi à un sentiment de fierté ou à une préoccupation profonde, vous allez donc tout à fait bien maintenant ?

— Oh ! que nenni, madame ! répondit la paysanne ; j'ai un mal inguérissable, c'est ma vieillesse ; mais il n'y a pas de mal qui tienne quand on a bonne envie de voir les gens. Que je suis donc fâchée de ne pas trouver

monsieur le mari de madame, qui a été si bienfaisant pour moi, de ne pouvoir le remercier et le bénir, là, du fond du cœur !

— Je me charge de le lui dire, Madeleine.

— Merci, madame ; ce ne sera pas la même chose, bien sûr ; mais enfin... Ah ! ma chère jeune dame, que vous êtes donc heureuse d'être l'épouse d'un jeune monsieur si brave, si gentil, si secourable au pauvre monde !...

— En effet. Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ?

— Ah ! dame ! écoutez donc ! j'avais pensé, et je n'étais pas la seule dans le pays, que les choses tourneraient autrement et que votre monsieur pourrait bien épouser mademoiselle Emmeline, parce qu'enfin elle est bien brave aussi mademoiselle Emmeline, et bien mignonne, pas vrai, madame ?

— Eh bien ! ma vieille Madeleine, reprit sèchement Georgina, vous vous êtes trompée, voilà tout.

— Pardon, excuse, madame ; je vois que je vous dérange. Vous étiez en train de lire une lettre... J'aurais dû attendre.

— C'était inutile. J'ai lu cette lettre, qui est une lettre de mon père.

— Comment se porte-t-il, monsieur l'amiral ?

— Il va bien... très-bien.

— Le verrons-nous bientôt dans le pays ?

— Je l'espère, mais il ne m'en parle pas.

— Vous voulez bien, madame, que je revienne un autre jour pour saluer votre monsieur ? je serai si contente de le voir !

— Certainement ; mais il faudra vous hâter, Madeleine.

— Pourquoi, madame ?

— La lettre que je reçois de mon père m'apprend que que M. de Saint-Pons pourrait bien être désigné d'un moment à l'autre pour l'expédition d'Orient.

— Seigneur, mon Dieu ! est-ce bien possible ! Marié il y a si peu de temps, votre monsieur abandonnerait ainsi sa jeune femme ! Oh ! vous ne le laisserez pas partir, j'en suis sûre ! Vous ne le voudrez pas !

— Que je le veuille ou non, il faudra bien que cela soit, dès que l'ordre sera venu.

Ces dernières paroles avaient été prononcées avec une affectation de douleur résignée, sinon même d'in ; différence que démentait le tremblement de la voix de la jeune femme, tant elle avait peine à contenir les sentiments tumultueux qui l'agitaient. La paysanne reprit d'un ton effrayé :

— Je vais prier le bon Dieu pour que l'ordre ne vienne pas. C'est une chose si terrible que la guerre, madame ! Il y en a tant qui n'en reviennent pas ! Mon pauvre défunt n'en est pas revenu, lui. Oh ! si vous saviez comme c'est triste d'être veuve, d'être seule au monde, comme moi ! Il est vrai que je suis vieille, oh ! bien vieille, moi, et que je n'ai pas eu la consolation de garder ni mon mari ni mes enfants, tandis que vous, madame, vous êtes jeune et que bientôt sans doute vous serez mère.

—Mère ! moi ! murmura la jeune femme, dont un sourire étrange et plein d'amertume contracta les lèvres, pendant qu'un imperceptible tressaillement soulevait ses blanches épaules sous son peignoir de batiste ; puis elle reprit à haute voix et presque avec violence :

— Allez-vous-en Madeleine, allez ! Je dirai à M. de Saint-Pons que vous êtes venue pour le voir et le remercier.

En même temps, d'un geste impérieux, Georgina congédia la paysanne, et elle se remit à lire la lettre de son père. Elle demeura longtemps comme absorbée par les réflexions que cette lecture lui suscitait. A la fin elle s'écria :

— Il faut qu'il aime bien encore ma sœur, et qu'il se sente bien faible auprès d'elle, et bien malheureux auprès de moi, pour avoir ainsi sollicité à mon insçu un ordre de départ. Oh ! non, il ne m'aime pas, moi ; il ne m'aimera jamais !

Hélas ! hélas ! pour la première fois peut-être, Georgina, la fière Georgina, reconnaissait à quel prix elle avait acheté le mari qu'elle s'était plu à enlever à sa sœur.

Maxime ne rentra au château qu'assez avant dans la soirée.

Le lendemain dans la matinée, lorsqu'il vint suivant l'usage offrir à Georgina de lui servir de cavalier pour sa promenade habituelle, celle-ci se contenta de lui répondre avec un accent d'irritation que cette fois elle ne parvint pas à dominer.

— Je vous remercie, vous pouvez vous promener seul de votre côté. Ne faut-il pas que je m'habitue à me passer de votre compagnie pour le moment où vous allez reprendre votre service ?

— Ce moment n'est pas encore venu, répondit tranquillement M. de Saint-Pons.

— Mais il ne saurait tarder, reprit vivement Georgina, et je crois aller au-devant de votre impatience en vous en donnant la nouvelle.

— Ah ! je comprends, repartit Maxime ; l'amiral vous a écrit sans doute ; mais je ne pense pas être désapprouvé ni de lui ni de vous en revendiquant mon rang de bataille lorsqu'on s'apprête à combattre.

— Qui vous dit qu'on vous désapprouve ? Ni mon père ni moi, à coup sûr, n'avons cette pensée. Peut-être ma mère et... Emmeline pensent-elles autrement ; je ne le leur ai pas encore demandé ; mais puisque vous sortez, vous pouvez aller le leur demander vous-même. Voilà un but de promenade qui doit vous plaire.

Maxime parut ne pas comprendre le trait qui lui était lancé, et, s'inclinant sans répondre, il sortit pour faire préparer son cheval. Quelques instants après, il était en selle et franchissait solitairement la grille du château. Georgina, cachée derrière un rideau, le suivait des yeux avec une avide curiosité.

Sauf son voyage de la veille, dont nous avons fait connaître le motif, c'était presque la première fois, depuis son arrivée en Provence, que Maxime allait se livrer seul au plaisir de la promenade, et il semble qu'il commençait à respirer plus à l'aise en profitant de cette liberté qu'il n'avait pas même sollicitée. Son front était toujours empreint d'une certaine mélancolie, mais cette mélancolie elle-même n'était pas sans charme.

Un moment il fut tenté de suivre le conseil que Georgina, bien à contre-cœur sans doute, venait de lui donner, et de se rendre chez madame de Marsal ; mais pensant bien que cette démarche n'aurait pas l'agrément d'Emmeline, il eut assez d'empire sur lui-même pour résister à cette tentation et, s'abandonnant à l'aventure, il résolut de se laisser guider par l'instinct de son cheval.

Ce ne fut pas sans émotion qu'après avoir erré assez longtemps dans la campagne par les sentiers, le long des haies qui commençaient à fleurir sous la tiède haleine du printemps, M. de Saint-Pons s'aperçut que son cheval s'approchait insensiblement du hameau où demeurait la vieille Madeleine, et de ce toit rustique qui avait servi de berceau à une affection si douloureusement brisée. Avec quels battements de cœur le cavalier s'engagea entre les premières chaumières de ce misérable village, presque désert à cette heure où tout le monde était aux champs ! Il lui semblait que les rares paysannes, au front hâlé, attirées sur le seuil de leur porte par le bruit des sabots de son cheval, que les enfants hâves et demi-nus, qui accouraient à sa rencontre, devinaient son secret sur son front, et il ne pouvait s'empêcher de rougir.

Son émotion arriva à son paroxysme lorsqu'il se trouva devant la chaumière de Madeleine, cette chaumière où il avait passé de si douces heures, de ces heures qu'on ne saurait oublier. Son cheval, qui n'avait pas oublié non plus sans doute la longue station faite en cet endroit quelques mois auparavant, s'arrêta instinctivement devant la porte en hennissant. A ce bruit, une vieille femme, occupée à filer son rouet derrière une fenêtre basse, leva la tête ; et ayant, à travers ses lunettes, considéré attentivement le cavalier arrêté en ce moment devant le seuil de la maison, elle se dressa sur son siège avec une vivacité presque juvénile, et s'en vint ouvrir la porte.

C'était Madeleine.

— Comment, c'est vous, s'écria la paysanne ; c'est vous, monsieur de Saint-Pons, qui avez la bonté de venir voir la pauvre vieille que vous avez sauvée de la mort ! Mais daignez donc entrer et vous reposer un instant. Ah ! je n'espérais pas tant de bonheur.

— Merci ! merci ! reprit Maxime avec une sorte de pudeur propre aux consciences trop délicates, j'ai peur de vous déranger...

— Vous, me déranger ! repartit la vieille en s'emparant presque de vive force de la bride du cheval, qu'elle se mit en devoir d'attacher aux barreaux de la fenêtre ; mais vous ne savez donc pas qu'après le bon Dieu, la sainte Vierge et mademoiselle Emmeline, vous êtes celui que j'aime et révère le plus, mon brave monsieur ; mais votre dame ne vous l'a donc pas dit ?

— Nul ne m'a parlé de vous, ma bonne Madeleine, dit l'officier en descendant de cheval, et l'accueil que vous me faites me touche d'autant plus vivement que je m'y attendais moins.

— Eh quoi ! Seigneur mon Dieu ! vous ignorez donc que je suis allée hier au château de Saint-Pons pour vous remercier ? Votre dame m'avait pourtant bien promis de vous le dire. Et moi qui croyais là, bonnement, que vous veniez pour me rendre visite !

— Eh bien ! voyez, ma chère Madeleine, tout cela se rencontre à merveille, et je dois des remerciements à mon cheval, qui m'a conduit ici lui-même.

— C'est moi alors qui vais embrasser cette brave bête, dit la paysanne en appliquant ses lèvres sur les naseaux du cheval.

Puis, ayant fait entrer Maxime dans la maison :

— Vous allez me trouver bien hardie, ajouta-t-elle, si je vous demande de me laisser baiser au moins aussi votre main.

— Ah ! ce n'est pas assez, reprit Maxime en donnant à la vieille paysanne une franche et cordiale accolade sur les deux joues ; et comme la pauvre femme, non moins transportée de joie qu'émue de cette démonstration toute familière, versait des larmes d'attendrissement. « En vérité, s'écria l'officier de marine, vous me rendez confus, ma chère Madeleine, c'est tout au plus si je m'attendais à être reconnu de vous et à ce que vous vous souviendriez encore de moi.

A ces dernières paroles, la paysanne ôta ses lunettes, s'essuya les yeux, et attachant sur son interlocuteur un regard plein de sympathie en même temps que de finesse :

« Si j'avais été tentée d'oublier mon sauveur, dit-elle, il y a quelqu'un qui m'en aurait bien empêchée.

— Qui donc ? balbutia Maxime.

— Eh mais ! mademoiselle Emmeline, qui a la bonté de venir bien souvent visiter la vieille Madeleine. Tenez, si vous étiez venu quelques instants plus tôt, vous l'auriez rencontrée. Elle était assise là, près de moi, sur ce fauteuil... Ne voudrez-vous pas vous y asseoir aussi ?

— Là ? là ? murmura Maxime, dont toutes les fibres tressaillirent pendant qu'il se laissait tomber à son tour sur ce siège antique et vermoulu dont le dossier de cuir sordide et rapetassé semblait avoir retenu quelque chose des formes charmantes de la femme aimée.

M. Saint-Pons demeura muet pendant quelques instants. Son émotion était indicible. Dans cette pauvre demeure, où l'on sentait que la bienfaisance seule déguisait un peu la misère, il voyait renaître toute la gracieuse féerie qu'avait naguère répandue sur cet humble réduit une apparition adorée. L'essaim des souvenirs, ces pâles et doux frères des illusions, semblait se jouer devant les yeux de l'officier, devenus humides à leur tour et noyés dans une vague et enivrante rêverie. C'était dans son cœur comme une lutte inexprimable des sensations les plus opposées, palpitations de toutes les joies étouffées, larmes amères données au bonheur perdu, mais, malgré tout, je ne sais quelle douceur souveraine attachée à cette communion mystérieuse de deux âmes unies dans le passé qui leur reste et que rien ne peut leur arracher. Est-il besoin d'ajouter que les quelques mots échappés à la paysanne avaient suffi à Maxime pour deviner qu'Emmeline, en évitant soigneusement sa présence, ne pouvait s'empêcher de se rendre là où elle pouvait au moins trouver son souvenir ?

M, de Saint-Pons garda longtemps le silence, tant il se sentait oppressé par les sensations de toute espèce, qui venaient de s'éveiller dans son âme, et la vieille Madeleine respecta ce silence de son hôte, peut-être parce qu'avec cette perspicacité particulière aux femmes, même dans la condition la plus infime, elle en avait deviné le motif.

Lorsque, après avoir échangé avec elle quelques paroles désormais insignifiantes, l'officier de marine se leva afin de mettre un terme à sa visite, ou plutôt à cette halte réparatrice qui venait de le reposer un peu de tant de luttes et d'angoisses, il voulut laisser entre les mains de la pauvre paysanne quelque gage qui lui fît un peu sa part dans la mélancolique félicité qu'il venait d'éprouver ; car il est impossible d'avoir le cœur bien épris sans ressentir plus au moins profondément quelque chose de cet élan chevaleresque qui poussait le duc de Buckingham à semer de diamants le lieu où il avait trouvé le bonheur, comme pour charger le hasard de sa reconnaissance envers la destinée.

— Ma bonne Madeleine, dit-il à la paysanne en vidant sa bourse sur la table boiteuse auprès de laquelle il s'était assis, vous direz à mademoiselle Emmeline que vous m'avez vu et que j'ai voulu, à titre de frère, m'associer, à ses bonnes œuvres. Vous êtes pauvre, âgée, infirme, gardez de cet argent tout ce qui sera nécessaire à vos besoins, et distribuez le reste, en souvenir de moi, à ceux qui sont encore plus pauvres que vous.

La vieille femme saisit en pleurant la main de Maxime et la porta à ses lèvres. L'officier sourit tristement, puis il se dirigea à pas lents vers la porte, comme s'il n'eût pu se décider à quitter cet Eden idéal qu'il venait de relouer au fond d'un misérable hameau de la Provence.

Il sortit, la tête encore remplie de ces enivrantes hallucinations, et le hennissement de son cheval, attaché aux barreaux de la fenêtre, put seul l'avertir de ne pas oublier le fidèle compagnon de route qui l'attendait à la porte.

Il se disposait à se remettre en selle, quand tout à coup, à quelques pas de distance, il vit se dresser devant lui une femme à la démarche altière, et dont les regards, sous le grand chapeau de paille qui abritait sa tête, semblaient fixer sur lui le soupçon et la défiance.

Cette femme était Georgina, Ceorgina qui, après avoir laissé partir Maxime seul, n'avait pu résister au besoin de le suivre.

Arrivée presque sur ses pas dans le hameau, et, après s'être assurée qu'Emmeline n'était pas dans la chaumière de Madeleine, la jeune femme,

douée de cette effrayante seconde vue que donne la jalousie, avait compris bien vite qu'absente, sa sœur remplissait encore cet obscur réduit et l'illuminait pour Maxime de l'auréole de son souvenir.

— J'étais bien sûre de vous trouver ici, dit-elle d'une voix sourde, du moment où vous n'étiez pas chez ma sœur !...

II

LE NAUFRAGE

Depuis le jour où M^{me} de Saint-Pons avait surpris son mari en flagrant délit de souvenirs sur le seuil de la chaumière de la vieille Madeleine, son attitude avait changé complètement : à l'insouciance qu'elle affichait vis-à-vis de sa mère et de sa sœur, à la sécurité triomphante dont elle parait son empire affecté sur son mari, avaient succédé une aigreur incessante, un dépit auquel tout donnait prétexte ; c'est qu'il lui avait été révélé par une fatale intuition que l'absence même ne fait que resserrer davantage les liens de deux cœurs bien épris, et qu'il y a entre eux, à chaque instant, un rapprochement mystérieux et inévitable, né de la communion des souvenirs.

Georgina ne supportait plus qu'avec une amère impatience la captivité que s'imposait Emmeline auprès de sa mère, le soin minutieux qu'elle prenait d'éviter toute occasion de se trouver en présence de son beau-frère, de refuser sa participation à toute promenade, à tout repas même qui aurait pu les réunir.

La mauvaise humeur de la jeune femme redoubla encore lorsqu'un nouvel hôte vint s'asseoir au foyer du château de Saint-Pons. Cet hôte n'était autre que notre ancien ami, Anatole Châteaugodard. Ayant obtenu un congé de convalescence pour rétablir sa santé altérée par les fatigues du métier de commis d'ordre au ministère de la marine, et plus vraisemblablement de capitaine du Cormoran, Châteaugodard avait résolu d'en profiter pour faire une véritable campagne de mer sur la Méditerranée.

Arrivé à Toulon, notre homme n'avait pu résister à la tentation de venir serrer la main de son camarade, et de se rendre compte par ses propres yeux de l'influence que la lune de miel avait pu exercer sur les attraits de la belle Georgina. Reçu à bras ouverts par Maxime, qui trouvait dans cette visite une diversion fort opportune aux amertumes d'un tête-à-tête devenu non moins pénible qu'embarrassant, Anatole n'obtint pas de l'altière madame de Saint-Pons un accueil aussi favorable ; car il commit la maladresse d'annoncer à son ami, en arrivant au château et en présence de sa femme,

qu'il avait vu son nom sur la liste des officiers de marine admis aux chances glorieuses de l'expédition d'Orient.

Georgina ne pouvait manquer d'éprouver un violent dépit en voyant se confirmer si promptement l'avis que lui avait donné l'amiral de Marsal dans son message. Aussi bien il lui semblait, dans une sorte d'hallucination vengeresse, que plus ceux qu'elle avait voulu séparer dans leur route terrestre s'éloignaient l'un de l'autre, mieux ils étaient guidés par l'étoile invisible qui rayonnait éternellement sur leurs âmes. Elle voyait même dans l'exil que l'un deux allait s'imposer comme une porte ouverte sur leur bonheur.

L'arrivée d'Anatole Châteaugodard au château de Saint-Pons coïncidant avec le retour des premières belles journées de printemps, devait avoir nécessairement pour effet d'interrompre quelque peu la monotonie de l'existence à laquelle s'étaient condamnés Maxime et sa femme, ainsi que la comtesse de Marsal et sa fille cadette. Les excursions qui sont la distraction obligée de la villégiature devinrent bientôt presque journalières.

Ces excursions eurent d'abord la terre ferme pour théâtre ; mais avec un marin aussi consommé que le capitaine du Cormoran, il était difficile que les promenades en mer ne fussent pas préférées tôt ou tard aux pérégrinations même les plus intéressantes, sur le vil plancher des vaches. Anatole demandait, avec de très-vives instances, à prouver que, bien qu'il n'eût pas l'honneur d'être officier de la marine impériale, il n'avait pas son pareil pour diriger une embarcation. Il avait à cœur de déployer ses talents nautiques sous les yeux de madame de Saint-Pons, dont il était demeuré l'ardent admirateur.

De son côté, celle-ci, sans partager bien entendu le moins du monde le goût très-prononcé qu'elle avait inspiré à Châteaugodard, n'était pas fâchée de montrer à son mari que d'autres appréciaient hautement le trésor qu'il semblait dédaigner, et, après s'être montrée froide et presque irritée vis-à-vis du malencontreux automédon qui avait joué dans la scène de l'enlèvement un rôle de complice ridicule, elle s'était enfin humanisée à son endroit et écoutait même parfois avec complaisance le récit de toutes les prouesses du Cormoran dans les régates d'Asnières de Saint-Cloud et de mille autres lieux.

Une promenade sur la côte fut donc arrêtée, sous la direction exclusive du capitaine Château godard. Georgina ne manqua pas de mettre, dans cette circonstance, à une nouvelle épreuve, l'importune réserve d'Emmeline.

Celle-ci prétextait une légère aggravation dans l'état valétudinaire de la comtesse de Marsal pour persister dans son système d'abstention. Mais Georgina crut devoir profiter du refus de sa sœur pour la cribler d'epigrammes si directes, pour l'envelopper d'allusions si transparentes, qu'Emmeline ainsi attaquée en présence d'un étranger (c'était Anatole Châteaugodard) ne put dissimuler sa rougeur et sa confusion. Maxime eut besoin alors de tout son empire sur lui-même pour ne pas céder à l'irritation qu'avaient produite en lui ces injustes attaques.

Dès que la comtesse de Marsal, qui avait été présente à cette escarmouche domestique, se trouva seule avec Emmeline, elle dut conjurer sa fille cadette de ne pas donner prétexte à sa sœur de calommier une prudence et une résignation qui risquaient de se compromettre même par leur excès.

Emmeline ne répondit à sa mère qu'en cachant dans son sein un visage inondé des larmes que lui arrachaient tant de nouvelles exigences ajoutées à l'amertume d'un premier et si cruel sacrifice.

— Ma fille, s'écria la comtesse en pressant entre ses bras sa douce compagne de souffrances, il n'y a que les plaies du corps qui se cicatrisent ; mais il n'en est pas ainsi de celles du cœur : celles-là restent toujours saignantes, et il faut, ma pauvre enfant, savoir les endurer jusqu'à ce que vienne la mort.

Emmeline avait compris ; aussi essuya-t-elle ses larmes, et, lorsqu'elle se trouva en face de Georgina, elle promit de s'associer à la partie projetée. Mais alors sa sœur aînée fut presque tentée de lui en vouloir autant de son acceptation qu'elle avait paru d'abord s'offenser de ses refus.

Le jour fixé pour cette excursion en mer était arrivé. Le temps était magnifique, un radieux soleil de printemps illuminait à la fois et réchauffait l'atmosphère, en dépit d'un vent de sud-ouest assez fort. La voiture transporta rapidement les deux jeunes femmes et leurs deux compagnons au bord de la mer, où les attendait l'embarcation sur laquelle ils devaient effectuer leur promenade. Il avait été convenu qu'on se rendrait aux îles d'Hyères, ce fragment enchanté de l'Italie qu'une sorte d'alluvion semble avoir transporté sur les côtes de Provence. Par ordre de Maxime, le fidèle Mahanga était parti de grand matin pour veiller aux apprêts d'une collation qui devait être servie aux passagers dans la cabane de pêcheur où l'on avait résolu de venir relâcher.

Châteaugodard avait revêtu pour cette circonstance solennelle le costume nautique qu'il était dans l'habitude de porter sur le Cormoran dans les jours de régates, et son attitude, avec sa longue-vue et son porte-voix à la main, avait quelque chose d'olympien. Maxime portait un simple vêtement de campagne en coutil qui ne rappelait à aucun titre le marin. Quant à Georgina et à Emmeline elles étaient uniformément vêtues de robes blanches et coiffées de grands chapeaux de paille, qui, sous les rayons d'un soleil éclatant, tranchaient harmonieusement avec le bleu sombre des flots de la Méditerranée.

Appelé à faire les honneurs de cette petite partie de plaisir, le capitaine du Cormoran monta le premier dans l'embarcation pour donner la main aux deux passagères, et madame de Saint-Pons passa naturellement la première.

Emmeline, qui la suivait, ne put réprimer un tressaillement de surprise et même d'effroi en apercevant dans le fond de l'embarcation un matelot, qui s'était levé et découvert au moment où les deux jeunes femmes y prenaient place. Ce matelot, qui cherchait à dissimuler sous des apparences profondément obséquieuses les agitations intérieures d'une mauvaise conscience, n'était autre que Marius, l'ancien jardinier du comte de Marsal, revenu, par suite de son expulsion de la maison de l'amiral, à son premier métier.

— Qu'as-tu donc ? dit Georgina en regardant sa sœur qui était devenue fort pâle ; est-ce que tu as peur d'une promenade en mer, toi la fille de l'amiral de Marsal ?

— C'est que, répondit Emmeline à voix basse, je viens de reconnaître là, à bord, auprès de nous, ce vilain Marius qui a tant tourmenté notre bonne mère.

— Et ! mais, repartit vivement Georgina, en effet, c'est bien lui ! Je le trouve même encore plus malpropre et plus laid que quand il était à notre service. Après cela, que ce soit Marius ou un autre qui nous loue son canot, peu importe ! Il faut bien que tout le monde vive !

— J'ai tort sans doute, murmura Emmeline, mais je ne sais pourquoi cet homme me fait peur.

— Allons, dit Georgina, décidément tu n'es pas brave, et je suis sûre que mon père te renierait. Bonjour, Marius, ajouta la jeune femme d'un ton hautain, savez-vous, mon garçon, que vous faites peur à ma sœur ! Dame ! il faudrait avoir recours au barbier, et faire un peu de toilette, quoi qu'il en coûte, quand on a l'honneur d'avoir à son bord la famille de son amiral.

— Madame a bien raison, répondit Marius avec un sourire faux comme son âme, et en tournant les yeux à droite et à gauche sans oser les fixer sur personne, mais, foi d'honnête marin ! j'ignorais l'honneur que je reçois, et puis les temps sont si durs !...

— Toujours avare, Marius ?

— Le moyen qu'on soit avare, madame, quand on ne possède rien qu'un malheureux canot ! Ah ! monsieur l'amiral m'a ruiné en renvoyant un pauvre vieux serviteur qui lui était bien dévoué ! mais je suis sûr que si madame voulait intercéder pour moi, madame qui est si bonne, madame qui est si belle !...

— Oh ! oui, bien belle ! murmura involontairement Châteaugodard, en contemplant la jeune femme.

— Ah ça ! s'écria Maxime impatient de mettre un terme à une conversation qui semblait augmenter encore l'impression pénible qu'Emmeline avait éprouvée, partons-nous enfin ?

Rappelé à ses devoirs par cette interpellation, Châteaugodard s'écria en brandissant son porte-voix, avec un air majestueux digne du bailli de Suffren, dans ses jours de combat :

— Silence à bord !

— On obéit, mon officier, murmura Marius avec componction.

Doucement chatouillé par cette appellation, Châteaugodard reprit avec un accent plein de vibrations triomphales, et, en employant un vocabulaire nautique dont nous ne garantissons nullement la parfaite catholicité :

— Attention au commandement ! Vent souffle grand large ! Serrez ferme ! Pare à virer ! Adieu-va !

A peine il avait prononcé ces paroles que sous l'action d'un vent assez vif qui gonflait la voile, le canot s'élançait rapidement vers le large et courait sa première bordée. Mais l'incident qui venait de se passer avait jeté une teinte sombre dans l'esprit de chacun des passagers du canot, et les premiers moments de la traversée furent mornes et silencieux.

Georgina, seule, paraissait disposée à se montrer gaie, et même presque provoquante, applaudissant à chaque instant aux manœuvres savantes de Châteaugodard, qui en rougissait d'orgueil et de plaisir, et annonçant hautement qu'elle se croyait plus en sûreté avec le capitaine du Cormoran qu'avec Maxime lui-même.

Cependant celui-ci, à plusieurs reprise, était sorti de son attitude taciturne pour faire quelques observations sur la manière dont Anatole gouvernait le

canot, déclarant que, avec un vent assez violent comme celui qui régnait, on était exposé à chavirer si l'on manquait de prudence. Mais Georgina riait à gorge déployée des appréhensions de l'officier de marine, et ce rire donnait à la jeune femme l'occasion de montrer une bouche un peu grande peut-être, mais meublée des plus belles dents du monde, de dents qui ne demandaient qu'à mordre et à déchirer, comme celles des panthères.

— Eh bien ! disait-elle, si nous chavirons, nous mourrons tous ensemble, ce sera charmant. Qu'en dis-tu Emmeline ? Mourir en compagnie de ce qu'on aime, ce doit être une bien grande jouissance...

En parlant ainsi, madame de Saint-Pons attachait sur sa sœur et sur Maxime un regard à la fois inquisitif et rempli du plus amer sarcasme.

— Je ne crois pas, reprit Maxime venant au secours de sa jeune belle-sœur, que personne ici ait bien envie de mourir, et encore moins mademoiselle Emmeline que quiconque, puisqu'elle est la plus jeune.

— Qu'en savez-vous ? Ce n'est pas vous que j'interroge, reprit aigrement Georgina. Si jeune que soit ma sœur elle est bien d'âge à pouvoir me répondre, ce me semble, sans le secours d'un avocat.

— Eh ! mais, fit M. de Saint-Pons, il n'y a que les accusés qui ont besoin d'avocat.

— Vous avez raison, dit Georgina, vous êtes plus encore qu'un avocat ; car vous avez le don de lire dans le cœur d'Emmeline ses plus secrètes pensées.

— Tu te trompes, ma sœur, reprit la jeune fille en rougissant ; car elle avait compris qu'il ne lui était plus permis de garder le silence, et monsieur Maxime se trompe également à mon sujet. Je n'ai ni le désir, ni la peur de chavirer, et j'ai pleine confiance dans l'expérience de M. Châteaugodard.

Anatole se rengorgea de plus belle, en recueillant ce nouveau suffrage, et, désireux d'étaler toutes ses connaissances nautiques, il se mit à articuler coup sur coup une série de termes de marine. S'il fallait en croire le léger sourire empreint sur les lèvres de son camarade Maxime, ces termes un peu hétéroclites ne ressemblaient pas mal au déluge de barbarismes que Sganarelle, dans le Médecin malgré lui, jette avec tant de volubilité à la tête de son auditoire ébahi, en découvrant qu'il a affaire à des personnes qui ne savent pas le latin.

— Au surplus, déjà le voyage touchait à son terme ; car déjà commençait à se dessiner distinctement, à quelques encâblures, l'île dans laquelle les

passagers devaient s'arrêter pour se reposer. On apercevait même au sommet d'un rocher la silhouette du fidèle Mahanga qui se tenait en vigie.

— Allons ! s'écria Georgina qui paraissait avoir fait décidément provision de gaieté pour ce jour-là, vive notre capitaine ! voici le port : Terre ! terre !

— Sois prudent ! dit Maxime à son camarade, le vent redouble et nous allons avoir une rafale.

— Qu'importe ? répondit fièrement Châteaugodard ; une rafale ! cela me connaît. Qu'est-ce qu'une rafale pour un marin ?

— Si nous allions faire naufrage au port, reprit madame, de Saint-Pons, il ne manquerait plus que cela pour nous achever de peindre. Heureusement nous avons ici, ma sœur et moi, chacune un sauveur tout prêt à nous venir en aide ; car nous ne savons nager ni l'une ni l'autre ; mais monsieur de Saint-Pons se chargera naturellement de sa femme et, quant à Emmeline, notre capitaine est si galant !

— Certainement ! certainement, madame, balbutia Châteaugodard avec un peu d'embarras. Seulement je dois vous prévenir que je n'ai jamais nagé en mer.

— Mais c'est bien plus facile qu'en rivière, s'écria Maxime.

— Ah ! tu crois que c'est plus facile ? reprit Anatole visiblement troublé ; j'espère au surplus que nous n'en viendrons pas à cette extrémité. Tribord et bâbord ! voici la rafale !

— Veux-tu que je prenne ta place ? dit Maxime, sur le front duquel apparut quelque inquiétude.

— Acceptez, mon officier, murmura Marius, dont l'œil devint encore plus louche et la face plus blême.

— Allons donc ! repartit vivement Anatole ; me prends-tu pour un conscrit ? quand on a fait manœuvrer le Cormoran...

Comme il parlait encore, soit par suite d'une maladresse dans la manœuvre de l'embarcation, soit par l'effet d'un de ces foudroyants incidents que le plus souvent aucune science nautique ne peut conjurer, la rafale, passant entre deux collines, vint s'engouffrer dans la voile du frêle esquif, et, le retournant comme une coquille de noix le fit chavirer, laissant à peine aux deux femmes le temps de jeter un cri d'angoisse déchirant.

Déjà Châteaugodard et Marius, renversés les premiers, parce que tous deux se tenaient debout dans la barque, ont disparu sous les flots, et il ne faut plus compter sur leur assistance. Maxime a pu saisir un coin de

bordage de la carène, et, s'y cramponnant pour se soutenir au-dessus de l'eau, il a vu Georgina et Emmeline s'attacher épouvantées au mât qui s'incline et va les engloutir en s'enfonçant dans la mer.

Ce qui se passa alors dans le cœur de l'officier de marine, ce qui dans l'espace de quelques secondes, se heurta en lui de partis désespérés, d'aspirations douloureuses, ne saurait se décrire.

Entre ces deux victimes, prédestinées à une mort presque certaine, nageur habile comme il l'est, Maxime peut du moins essayer d'en sauver une ; mais laquelle ? Si l'une lui est plus chère à coup sûr que cette existence misérable qu'il traîne depuis quelque temps et qu'il s'agit de disputer à la mort, l'autre n'est-elle pas sa femme ? Comment concilier à la fois son amour et son devoir, son amour qui lui crie de sauver Emmeline, et son devoir, que dis-je, bien plus encore son honneur, qui lui ordonne de songer d'abord à Georgina ?

Tout à coup, la tête livide de Marius apparaît à peu de distance au dessus de l'eau. C'est le salut pour tous, car cet homme, bercé pendant la plus grande partie de sa vie sur toutes les mers du globe, n'est pas moins habile nageur que Maxime.

— Marius ! lui crie l'officier, Marius ! viens à notre aide ! sauve la fille de ton amiral !

Mais Marius continuait de nager vers le rivage sans répondre à cet appel.

— Marius ! reprend Emmeline d'un voix étranglée, je vous en prie, sauvez-moi vous serez récompensé.

Le misérable semble un moment indécis ; puis, avec un accent farouche dans lequel tous les mauvais instincts de sa nature viennent se réveiller, il jette à Emmeline ces cruelles paroles..

— Ah ! je ne vous fais plus peur à présent mam'zelle, j'en suis bien aise ; mais votre père m'a chassé ; tant pis pour vous !

Et, reprenant son élan, il s'éloigne en nageant dans la direction du rivage.

Victime résignée, Emmeline ferme les yeux pour ne pas voir l'abîme qui va l'engloutir ; mais Georgina, qu'attend le même sort, Georgina pousse un cri terrible.

Éperdu de douleur, Maxime a compris qu'il ne doit plus compter que sur lui-même pour sauver les deux jeunes femmes ; mais comment y parvenir, si Dieu ne lui vient en aide ? Quel bras est assez puissant, en pareil cas pour lutter contre les convulsions du désespoir de deux personnes qui se

noient, et dont l'horrible étreinte paralyse tous les efforts de celui qui voudrait les sauver et se voit condamné à mourir avec elles ?

Un moment cette pensée a traversé l'esprit de Maxime, mais elle est moins cruelle pour lui que pour quiconque. La mort, dans de pareilles conditions, ne serait pas seulement une délivrance, puisqu'il mourrait avec Emmeline. L'amour aussi n'est-il pas une religion ? et toute religion enfante des martyrs. Déjà, sous l'influence du sentiment qui vient de pénétrer dans son âme, l'officier de marine a recouvré une partie de son sang-froid. D'une main il saisit la main de Georgina, de l'autre celle d'Emmeline, et les plaçant sur chacune de ses épaules, il s'élance, entraînant à ses côtés les deux jeunes femmes, haletantes et suffoquées par l'eau de la mer qui couvre leurs têtes, appesanties encore par leurs longues chevelures détachées et flottantes.

Presque au même instant, une vague énorme, fondant tout à coup sur la carène renversée de l'embarcation, dont Maxime et ses deux compagnes venaient de se séparer, entraînait en tourbillonnant, avec un craquement sinistre, le frêle esquif dans les profondeurs de la Méditerranée.

Maxime nage quelque temps avec peine, en se dirigeant vers le rivage, car ses mouvements sont incessamment gênés par l'étreinte des deux mains qu'il a en quelque sorte rivées lui-même à chacune de ses épaules et dont il sent les ongles crispés s'enfoncer dans sa chair. Déjà ses forces commencent à s'épuiser. Quelques secondes encore et il va succomber...

Cependant le bord est toujours bien éloigné, et par conséquent pas la moindre chance de salut. Le malheureux va couler à fond avec son double et précieux fardeau, quand soudain il sent défaillir l'une des mains qui étreignaient son épaule. En même temps les mouvements de son bras droit deviennent plus libres car peu à peu les doigts lâchent prise et la main s'affaisse et disparaît. Cette main est-ce celle d'Emmeline ? est-ce celle de Georgina ? Epouvantable perplexité !

C'est en vain que, dans l'angoisse mortelle qui vient de le saisir, Maxime cherche à rappeler ses souvenirs, à reconnaître par quelque signe si le ciel a eu pitié de son amour et de sa douleur. Ses yeux noyés d'écume ne peuvent rien distinguer. Le flot qui se précipite dans sa bouche entr'ouverte l'empêche d'articuler une parole. Mais enfin son bras droit est libre, et il peut poursuivre la tâche qu'il a entreprise.

Allégé d'une moitié de son fardeau, l'officier de marine se remet à nager avec une énergie nouvelle, ravivée par les tortures de l'anxiété. Il s'élance

au hasard, en aveugle, avec une arrière-pensée de chercher encore à sauver la victime dont les flots l'ont séparé, dès qu'il aura déposé sur le rivage celle des deux sœurs qui est demeurée attachée à lui.

Il touche enfin la plage, dont les galets lui meurtrissent les genoux. Il peut encore se dresser en chancelant, saisir entre ses bras la femme qu'il a sauvée, écarter l'épaisse chevelure sous laquelle sa tête est ensevelie et reconnaître Georgina.

Il veut crier, appeler au secours... un bâillon humide remplit encore sa bouche. Le désespoir achève l'œuvre de la lassitude. L'intelligence et la force abandonnent à la fois sa tête et son corps épuisés, et il tombe sans connaissance sur le rivage.

Quelques instants après, Maxime et Georgina, recueillis l'un et l'autre dans une cabane de pêcheur, y recevaient de la part des hôtes de cette humble demeure tous les soins que leur situation exigeait. Grâce à la force de sa constitution et à l'énergie vitale dont elle était douée, la jeune femme ne tarda pas à reprendre ses sens, mais il n'en fut pas de même de son mari.

Étendu devant un grand feu qu'on avait allumé dans l'âtre, l'officier de marine était là, pantelant, inanimé, pendant que Georgina, sortant de la prostration où elle avait été plongée tout d'abord, et redressant peu à peu sa taille élégante et flexible sous les vêtements grossiers qu'on avait dû substituer aux siens pour les faire sécher, attachait sur ce visage décoloré et déjà couvert des ombres de la mort un regard rempli d'une avide anxiété.

Tout à coup cette masse inerte, qui ressemblait à un cadavre, parut s'animer. Les muscles de la face tressaillirent ; un souffle à peine perceptible vint errer sur le bord des lèvres, qui s'agitèrent légèrement, et des sons inarticulés montèrent de la poitrine au gosier du moribond. Bientôt même ces sons devinrent plus distincts, les mouvements convulsifs de la physionomie s'accrochèrent et gagnèrent tout le corps ; enfin se dressant à motié par un violent effort, Maxime fit retentir avec un accent plus rapproché du râle d'un agonisant que de la voix humaine, cet appel suprême et désespéré.

— Emmeline ! où est Emmeline ?

En attendant retentir ce nom, Georgina bondit et recula, comme si un reptile l'eût piquée au cœur ; puis, congédiant d'un geste fébrile les hôtes de la cabane où elle avait été transportée avec son mari, et dont les soins et l'assistance ne lui étaient plus nécessaires :

— Ah ! Maxime, s'écria-t-elle dès qu'elle se vit seule et face à face avec lui, Maxime, vous êtes impitoyable !

— Où est Emmeline ? reprit celui-ci avec un accent plein d'angoisse.

— Emmeline répondit Georgina d'une voix sourde comme celle du condamné à qui l'on vient de lire son arrêt de mort, Emmeline est plus heureuse que moi, n'importe où elle se trouve, fût-elle au fond de la mer, puisque votre première pensée, votre première parole sont pour elle.

— Il faut... il faut sauver Emmeline reprit Maxime en s'agitant avec plus de force.

— Croyez-vous donc que je n'y aie pas songé ? s'écria impétueusement la jeune femme. Dès que j'ai recouvré le sentiment, j'ai demandé Mahanga, qui devrait nous attendre ici ; il avait disparu, mais Marius était là ; Marius est habile nageur ; je lui ai promis tout ce qu'il demanderait s'il pouvait nous ramener ma sœur vivante et la cupidité a été plus forte chez lui que le ressentiment. Il s'est rejeté à la mer.

En ce moment la porte de la cabane s'ouvrit, et Marius apparut sur le seuil, tout ruisselant d'eau, tout couvert de fange sablonneuse. Il annonça que, malgré tous ses efforts, il n'avait pu retrouver la malheureuse Emmeline, et que tout ce qu'il avait pu faire avait été d'aider M. Châteaugodard à gagner le bord.

Maxime poussa un cri de douleur, Georgina fit signe à Marius de s'éloigner, puis, avec une effrayante explosion de haine et de jalousie :

— J'étais toute au péril de ma sœur, s'écria-t-elle ; malgré tout le mal qu'elle m'a fait, je tremblais de perdre la compagne de mon enfance ; mais c'est vous, vous seul, entendez vous, qui m'avez forcée à apprendre avec une horrible joie la mort de ma rivale.

— Mais elle n'est pas morte peut-être, reprit Maxime en se levant avec effort, cet homme a eu peur, cet homme ne voulait pas la sauver... ce sera moi... j'irai !... je la retrouverai bien, moi !...

Et balbutiant, chancelant, l'officier de marine se dirigeait vers la porte, dont Georgina lui barra le passage.

— Mais, insensé que vous êtes, s'écria-t-elle, vous oubliez donc que, depuis qu'elle est séparée de vous, la mort a eu dix fois le temps de saisir sa proie. Vous ne pouvez, à bout de forces comme vous l'êtes, vous rejeter dans les flots que pour y périr. Eh bien ! moi, votre femme, j'ai du moins le droit de vous demander de vivre, et je ne veux pas que vous me quittiez pour aller rejoindre ma sœur jusque dans le sein de la mort.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! repartit Maxime en se débattant sous l'étreinte de Georgina ; je veux sortir, je veux sauver Emmeline.

Mais, épuisé par la crise terrible qu'il venait de subir, non moins que par les efforts presque surhumains qu'il avait dû faire pour atteindre le rivage après le naufrage de l'embarcation, l'officier de marine ne pouvait vaincre même le faible obstacle que lui opposaient les mains jalouses de madame de Saint-Pons.

— Ah ! s'écria cette dernière, parvenue à un degré d'exaltation inexprimable, Maxime, ne prononcez pas une fois de plus le nom de ma sœur, si vous ne voulez me forcer à maudire une morte !

Tout à coup une voix bien connue retentit à travers la porte de la cabane.

— Georgina ! ma sœur ! dit la voix, ouvre ! c'est moi !

Madame de Saint-Pons se sentit frémir jusqu'à la moelle des os, et une pâleur livide couvrit son visage, pendant que Maxime, comme écrasé sous l'émotion de son bonheur, tombait à genoux et joignait ses mains étendues vers le ciel, en signe d'une joie pour laquelle il ne trouvait pas de paroles.

En même temps, la porte, s'étant entr'ouverte, laissa voir Emmeline appuyée sur le bras de son sauveur, le fidèle Mahanga.

III

LA PARTIE DE DOMINOS

Revenons à Paris, et transportons-nous rue Neuve-Saint-Augustin, à l'hôtel Chatham, où le général de Saint-Pons, de retour d'un pèlerinage aux eaux de Hombourg, vient d'arriver, en compagnie de son Antigone en tablier blanc et en bonnet rond tuyauté, l'inévitable mademoiselle Rose.

Le général aimait trop ses aises pour demeurer longtemps dans une petite ville d'Allemagne où il avait retrouvé tous les bruits et tous les usages de la capitale représentés en raccourci dans le Kursaal de Hombourg par un nombre sans cesse croissant de riches oisifs des deux sexes, accoutumés dès les premiers jours du printemps, à transplanter leurs pénates et leur ennui partout où il y a chance de trouver à faire assaut de toilettes excentriques et de se livrer aux délices de la valse et de la polka mazurka.

Après avoir maudit avec force jurons plus militaires que civils l'âne bâti décoré du titre de docteur qui lui avait conseillé les eaux de Hombourg comme souveraines contre la goutte et le rhumatisme, dont il ressentait plus que jamais les atteintes, M. de Saint-Pons était revenu dans la capitale, bien déterminé à y faire seulement escale pendant quelques jours pour s'y reposer, puis à aller se confiner dans son petit château des environs d'Hyères. Là du moins on ne risquait pas, comme dans Paris la grande ville, d'être réveillé en sursaut, dans son premier sommeil, par quelque bal improvisé au dessus de sa tête, doublé d'un concert sous ses pieds.

— De son côté, mademoiselle Rose n'était pas moins désireuse de reprendre possession d'un domaine où elle était vraiment dame et maîtresse, et où, en dépit du tablier blanc, son autorité était universellement reconnue, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du château ; car les paysans eux-mêmes n'ignoraient pas plus que les domestiques quelle était l'influence de la serva padrona, comme disent les Italiens, et il se découvraient respectueusement et surnoisement devant elle, tandis qu'à la ville, où l'on juge seulement sur les apparences, Rose était tout simplement la femme de charge, et pour quelques-uns même la cuisinière de M. le général de Saint-Pons.

En attendant le jour du départ pour la Provence, ce dernier, retenu au logis par ses rhumatismes, avait cru devoir admettre sa gouvernante à lui faire compagnie, et comme il s'agissait de tuer le temps, ce qui est la grande préoccupation des militaires de tout âge et de tout grade, il avait entrepris avec elle une de ces interminables parties de dominos, distraction favorite de l'officier français durant les longs loisirs que lui fait la vie de garnison.

Le général était de première force dans un art qui sans pouvoir être comparé à aucun titre à la savante stratégie du jeu d'échecs, n'en est pas moins, au dire de quelques adeptes, beaucoup moins facile qu'on ne le pense généralement, et sous l'influence de ses victoires et conquêtes, il en venait presque à oublier ses rhumatismes.

Mademoiselle Rose, bien que toujours vaincue, était naturellement fière de faire la partie de son maître, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, et la plus grande animation régnait dans la lutte engagée entre les deux adversaires, lorsqu'on sonna à la porte de l'appartement.

Rose tressaillit et se leva vivement, pensant bien qu'il pourrait être désagréable pour M. de Saint-Pons d'être ainsi surpris en flagrant délit de dominos avec sa servante, et, interrogeant aigrement le domestique qui s'était mis en devoir d'aller ouvrir la porte.

« Je voudrais bien savoir, s'écria-t-elle en affectant une attitude presque solennelle, qui se permet ainsi de venir sonner à notre porte, le lendemain même de notre arrivée, sans s'inquiéter si Monsieur est en état de recevoir.

Le valet de chambre répondit obséquieusement qu'il n'avait pas osé refuser l'entrée au propre neveu de Monsieur le marquis, à M. Maxime de Saint-Pons.

Rose repartit, en le toisant de l'air le plus dédaigneux :

— En pareil cas, on en est quitte pour dire que Monsieur n'y est pas. Vous êtes un imbécile.

— Faites entrer mon neveu ! dit le général.

Puis, se tournant vers Rose, qu'il congédia avec un petit signe de consolation amicale :

« Quand il ne sera plus là, ajouta-t-il à mi-voix, nous reprendrons la partie.

Maxime se jeta dans les bras de son oncle, pour lequel on sait qu'il avait une vive affection.

— Pardon ! lui dit-il d'avoir dérangé votre partie. J'ai appris ce matin même votre arrivée et j'accours.

— Tu ne me déranges nullement, mon garçon, reprit le général un peu confus, je jouais tout seul aux dominos. C'est une vieille habitude de garnison, tu comprends. Mais par quelle aventure te trouves-tu toi-même à Paris et me privés-tu ainsi du plaisir d'aller vous surprendre, toi et ta jeune femme, en Provence, où je me disposais à tomber entre vous deux comme une bombe ?

— Mon oncle, répondit l'officier de marine avec un peu d'embarras, veuillez me dispenser pour aujourd'hui de tout détail.

— Je comprends, reprit gaiement le général, tu viens me demander d'être le parrain de ton premier né ? Mais c'est tout naturel ; nous irons ensemble acheter les dragées du baptême.

— Non, mon oncle ; je viens vous dire que je suis appelé à faire partie de la flotte du Levant, sous les ordres de l'amiral Bruat, et que je suis sur le point de me rendre au port d'embarquement.

— Allons donc ! Et c'est le ministre de la marine qui t'a joué ce mauvais tour-là ! Mais Son Excellence ne veut donc plus qu'il y ait de lune de miel pour les officiers de vaisseau ?

— C'est moi, mon oncle, qui ai sollicité cette faveur.

— Toi ? en voici bien d'une autre ! Mais est-ce que tu deviens fou, mon garçon ? Voilà deux mois à peine que tu es le mari d'une des plus belles personnes que j'aie rencontrées dans ma vie, et j'en ai vu beaucoup. ma parole d'honneur ; une personne qui t'adore par-dessus le marché, ce qui se voit rarement, et tu demandes déjà à te séparer d'elle pour aller affronter les balles et les boulets moscovites ! Tudieu ! monsieur mon neveu, c'est se lasser bien vite du pâté d'anguilles.

— Que voulez-vous, mon oncle ! je deviens ambitieux depuis que je suis marié. Simple lieutenant de vaisseau, c'était bon pour un célibataire ; maintenant il faut que je devienne au moins capitaine de frégate.

— Ouais ! pourquoi pas amiral, pendant que tu t'y mets ! Tiens, mon garçon, ce n'est pas un vieux renard comme moi qu'on trompe aisément, et tu ferais mieux d'être sincère. Sous cette ambition qui t'a poussé si vite depuis si peu de temps, je vois percer, moi, tout autre chose que l'amour des grades. Je vois que tu n'as pas renoncé à ta folle passion pour une jeune fille qui ne peut être à toi, tu le sais bien.

— Eh bien ! quand cela serait, est-ce vous, mon oncle, qui me ferez un crime de fuir un péril où mon honneur pourrait succomber pour aller en affronter d'autres où il y a du moins de la gloire à espérer ?

— Non pas, certes : que le bon Dieu m'en préserve ! La gloire ! la victoire ! c'est superbe ! J'ai mangé pendant quarante ans à cette table-là, et je ne vois pas pourquoi je t'en priverais. Mais, pour Dieu ! mon garçon, contente-toi de cet ordinaire, et ne t'en va pas, par gourmandise, vouloir jouer en même temps le rôle d'Amadis des Gaules ou du chevalier de la Triste-Figure. Que diable ! nous ne sommes plus au temps de la chevalerie, et je n'entends pas que l'héritier de mon nom le laisse éteindre.

— Nous parlerons de cela à mon retour d'expédition, mon cher oncle, si le ciel me fait la grâce d'en revenir.

— Oui-dà ! Arrange-toi comme tu voudras ! je te préviens, moi, que je tiens absolument à être grand-oncle, et que si tu ne te mets pas en devoir de m'obéir, je te déshérite.

Après un semblable ultimatum, il est hors de propos de rapporter la suite de la conversation entre le général et Maxime. Tout ce qu'il y avait de pur et de délicat dans les sentiments que le jeune officier de marine éprouvait pour Emmeline, et dans le culte même qu'il avait voué à cette idole adorée, toute cette poésie des souvenirs dont il se plaisait à nourrir son imagination, ses rêveries, ses illusions, si l'on veut, n'avaient pas la moindre chance d'être comprises par M. le marquis de Saint-Pons.

Blasé et sceptique comme il l'était, n'ayant d'ailleurs jamais connu l'amour que sous un point de vue purement physique, il avait pensé que son neveu oublierait bien vile avec une belle jeune femme comme Georgina, une passion romanesque qu'il comparait à celle qu'éprouve parfois un lycéen pour une petite pensionnaire. La persistance de cette passion était pour le général un grand sujet d'étonnement. Seulement, en apprenant que son neveu se disposait à partir, il ne douta pas qu'il ne revînt guéri ; car ainsi que tous les hommes à bonnes fortunes, il avait toute sa vie mis en pratique le proverbe espagnol : « Loin des yeux, loin du cœur, » et, comme il le disait naïvement, il s'en était toujours très-bien trouvé.

Dès que Maxime eut pris congé de son oncle, mademoiselle Rose, qui attendait son départ avec une vive impatience, vint reprendre sa place, afin de continuer la partie de dominos si malencontreusement interrompue ; mais à peine elle avait eu le temps de placer deux des dominos dont elle avait le plus de hâte de dégager son jeu, que l'impitoyable sonnette retentit de nouveau, agitée cette fois par une main discrète et presque mystérieuse. Le valet de chambre accourut.

— Faut-il ouvrir ? demanda-t-il timidement.

— Va voir qui c'est, répondit le général en avançant à son tour un domino et tu reviendras me le dire. Quant à nous, continuons notre partie.

— A la bonne heure ! murmura la gouvernante avec une satisfaction visible.

Le domestique reparut au bout de quelques instants, les yeux pudiquement baissés, la bouche hermétiquement fermée, et il se posa devant M. de Saint-Pons dans l'attitude d'un sphynx qui attend qu'on l'interroge.

— Eh bien ! s'écria le général, qui est-ce ? As-tu perdu la parole ?

— Oh ! non pas, monsieur ; mais c'est une personne que je ne connais pas, attendu qu'elle ne veut se nommer qu'à Monsieur.

— C'est donc une femme ?

— Oui, Monsieur.

— Jeune ou vieille ?

Ici mademoiselle Rose fronça le sourcil et commença à faire la grimace,

— Oh ! Monsieur, cette dame paraît fort jeune.

— Est-elle jolie ?

— Oui, Monsieur, autant qu'on peut en juger à travers son voile.

— C'est quelque intrigante, s'écria impétueusement mademoiselle Rose ; il faut la mettre à la porte. Dites que Monsieur est malade et qu'il ne reçoit pas.

— C'est ce que j'ai déjà essayé de faire comprendre à cette dame ; mais elle insiste, elle dit qu'elle a absolument besoin de parler à Monsieur, que Monsieur la connaît bien.

— Ce n'est pas vrai, reprit la gouvernante. Vous n'êtes qu'un nigaud ! Monsieur ne connaît pas cette femme. Monsieur ne peut pas, ne doit pas la connaître. C'est une pas grande chose, bien sûr, et c'est moi qui vais aller la recevoir. Elle n'entrera pas ici, je ne le veux pas.

— Oui-dà ! murmura le général, voilà bien du bruit pour rien ! Puisque cette dame veut absolument me parler, qu'elle entre et finissons-en.

Le domestique ne se le fit pas dire deux fois, car il n'était pas fâché de voir ainsi mise en échec une autorité toujours d'autant plus mal venue de la part des subalternes qu'elle s'exerce de plus près. Pendant qu'il s'élançait dans l'antichambre pour introduire la nouvelle venue, mademoiselle Rose, suffoquée d'indignation, grommelait tout bas :

— En voilà une conduite ! recevoir ainsi le premier cotillon venu parce que c'est une jeunesse ! vieux libertin, va !

Et, s'animant par degrés, la gouvernante osa ajouter à haute voix :

— Je vais lui dire son fait, moi, à cette mijaurée qui s'en vient ici pour déranger Monsieur !

— Rose, reprit le général, je vous ordonne de vous taire.

— Me taire ! moi ! repartit la gouvernante exaspérée à la vue d'une robe de soie qui apparaissait déjà sur le seuil avec toutes sortes de frôlements provocateurs, non je ne me tairai pas !

Et elle s'avança d'un air menaçant au-devant de la jeune femme qui venait de pénétrer dans la chambre. Celle-ci souleva le voile de dentelle rabattu sur son visage, et Rose recula instinctivement, en voyant flamboyer sur une physionomie altière et dédaigneuse, une véritable physionomie de patricienne, deux grands yeux noirs, surmontés d'épais sourcils dessinés tout exprès pour le commandement.

C'était Georgina.

— Vous ici, ma nièce ! s'écria le général, en se soulevant avec effort sur son fauteuil et en saisissant la main de la jeune femme, qu'il baisa avec galanterie. Quelle aimable surprise ! Rose, retirez-vous !

Madame de Saint-Pons s'assit auprès du vieux célibataire et lui dit d'un ton plein de douceur et d'hypocrisie :

— Au moment de me séparer de mon mari pour une campagne de guerre dont on ne saurait prévoir ni la durée, ni les résultats, j'ai voulu l'accompagner moi-même à Paris.

C'est une résolution qui ne doit pas vous étonner, cher oncle, d'après toute l'affection que je porte à votre neveu et qu'il me rend si bien. Maxime m'aime tant !

Ici, madame de Saint-Pons poussa un profond soupir et leva les yeux au ciel. A ce soupir le général répondit par un de ces sourires pleins de machiavélique finesse qu'il avait, au temps jadis, avec les femmes, quand il se voyait sur le point d'être trompé par elles.

— Ah ! Maxime vous aime tant ! répéta-t-il avec l'importune fidélité d'un écho.

— En douteriez-vous ? repartit vivement la jeune femme, dont les yeux flamboyèrent instantanément sous leurs épais sourcils, comme deux escarboucles ;

— Que le ciel m'en préserve !

Il y eut un silence. Georgina cherchait à paraître calme ; mais ses narines dilatées, le fréuissement de ses lèvres et l'agitation de son sein annonçaient

une vive émotion intérieure. M. de Saint-Pons attachait sur elle un regard encore plein de pénétration, en dépit de son invalidité physique. A la fin, il s'écria :

— Écoutez, ma chère nièce, je conviens volontiers avec vous que j'ai toutes les qualités de l'emploi de M. Géronte dans les comédies, son âge, son encolure, sa goutte et ses rhumatismes. Je comprends dès lors qu'une jolie femme soit quelque peu tentée de se moquer de moi.

— Ah ! pouvez-vous croire ?...

— Moi ! je fais mieux que croire, je suis sûr de ce que j'avance Tenez, si vous voulez que nous soyons bons amis, jouons cartes sur table et n'essayez pas de me tromper. Je vais vous prêcher d'exemple ; cela vous déterminera peut-être à m'imiter : Vous avez épousé mon neveu ; mais, pour des causes qu'il est inutile de rappeler, vous n'êtes encore sa femme que de nom. Vous êtes comme qui dirait frère et sœur ; c'est fort touchant, mais peu récréatif. Cela vous afflige et vous humilie, comme cela me surprend et me confond. Il faut que cette situation ait un terme ; voulez-vous que je vous aide à en sortir, oui ou non ? M'acceptez-vous pour allié, ou me préférez-vous pour adversaire ? Voilà une question bien nettement posée, comme il convient de la part d'un vieux militaire tel que moi. Répondez !

Georgina, dont le teint était naturellement pâle, avait rougi sous le feu de cette interrogation à brûle-pourpoint ; mais comme le fond de son caractère était presque viril, elle ne put s'empêcher de prendre en bonne part ce que le général venait de lui dire, et lui tendant résolûment la main :

— Cher oncle ! s'écria-t-elle, je suis entrée ici avec un masque ; j'y renonce et m'abandonne complètement à vous.

— A la bonne heure ! fit M. de Saint-Pons, je ne suis plus Géronte, et je prends l'emploi de confident, n'étant plus d'âge malheureusement à en revendiquer un autre. Seulement, vous me promettez de suivre les conseils de votre confident ?

— Parlez !

— Ecoutez, ma chère Georgina : Tant que votre sœur Emmeline ne sera pas enchaînée à un autre par un lien indissoluble, votre mari est homme à conserver des espérances, des illusions, si vous aimez mieux, que nous devons lui arracher. Donc il faut marier votre sœur.

— J'y pensais, reprit Georgina devenue rêveuse ; mais, dans l'état d'isolement où vit ma famille, cela ne laisse pas que de présenter des difficultés.

— Ah bah ! n'avez-vous pas sous la main un ami de votre père, M. Gaudibert, un grand artiste en fait de mariages, l'émule non patenté de M. de Foy et de madame Saint-Marc, et par pur amour de l'art encore ! un homme qui serait capable, m'a-t-on dit, de marier le soleil avec la lune ? Adressez-vous à lui.

— Je le verrai aujourd'hui même.

— A merveille ! Moi, de mon côté, je vous promets de m'en occuper aussi, quoique je ne voie pas grand monde ; mais j'ai mon idée pourtant.

— Ah ! je vous aimais déjà, cher oncle ; comme je vais vous aimer encore plus !

— Bien vrai ! Eh bien ; voyez ce qu'on gagne à jouer franc jeu avec moi ! C'est entre nous alliance offensive et défensive.

Comme le général parlait ainsi, la sonnette retentit de nouveau, et mademoiselle Rose, effarée, accourut en annonçant qu'elle avait vu descendre de voiture, à la porte de l'hôtel, M. Horace Guidal, un cigare à la bouche, un stick à la main et une fleur à la boutonnière, et qu'il allait sans doute, suivant sa coutume, entrer chez son oncle.

— Qu'il soit le bienvenu ! dit M. de Saint-Pons, il ne pouvait arriver plus à propos.

Et comme la gouvernante haussait les épaules avec impatience, en regardant d'un air à la fois piteux et sournois les dominos qu'elle avait laissés en bataille sur la table.

— Rose, ajouta le vieux célibataire ne vous désespérez pas ; mon neveu ne saurait rester bien longtemps. Quant à vous, ma nièce, baissez bien vite votre voile pour qu'il ne vous reconnaisse pas, et laissez-moi seul avec lui.

Horace se croisa en passant avec Georgina, qu'il affecta de saluer le plus solennellement du monde, cherchant en vain à distinguer des traits que le voile soigneusement rabattu sur le visage de la jeune femme dissimulait complètement ; puis, dès que la porte fut refermée, il se laissa tomber sur un divan et partit d'un grand éclat de rire.

— Qu'est-ce ? grommela le général, auras-tu bientôt fini ?

— Pardon ! mon oncle, pardon ! reprit le dandy en jetant son cigare ; ah ! ma parole d'honneur, c'est adorable ! laissez-moi rire encore un peu ! C'est que je ne savais pas vous trouver en bonne fortune, vous, mon oncle ! Aussi, pourquoi ne m'avoir pas fait dire de m'en aller ?

— Parce que j'avais besoin justement de te parler, mauvais sujet.

— Ah ! je comprends ; la conversation devenait embarrassante. Peut-être vous receviez des reproches et cela vous ennuyait ? Vous aviez besoin d'une égide, d'un plastron, que sais-je ? J'étais là. Merci de la préférence, cher oncle ! mais, au moins laissez-moi rire à mon aise !

— Trêve de plaisanterie, monsieur mon neveu ! La personne qui sort d'ici ne peut à aucun titre songer à moi.

— Ah ! je ne suppose pas pourtant qu'elle fût là pour mon compte.

— Peut-être.

— Allons donc ! Elle ne me connaît pas et je ne la connais pas non plus.

— Qui sait ?

— Après cela, il est vrai de dire que ces coquins de voiles cachent si bien une femme. Celle-ci m'a paru d'ailleurs avoir une taille fort élégante, et, ma foi !...

— Allons ! mon pauvre Horace, je vais tuer ta fatuité d'un mot. Cette dame, qui est jeune et belle, ne songe nullement à toi, et la preuve, c'est qu'elle venait ici tout simplement me demander un mari pour sa sœur.

— Et vous avez incontinent pensé à moi, mon oncle ?

— Pourquoi pas ?

— Ah ! la bonne plaisanterie !

— Je ne plaisante nullement, et tu en seras convaincu quand tu sauras le nom de la personne qui sort d'ici. C'est la femme de ton cousin Maxime, et il s'agit de sa sœur Emmeline.

— Emmeline !

— Oui, celle envers qui tu as tenu une conduite si légère, conduite que tu dois avoir à cœur de réparer. Que dirais-tu si je te la faisais obtenir pour femme ?

— Ma foi ! mon oncle, jolie comme elle l'est, j'aurais bien mauvais goût si je n'étais pas ravi de toucher un pareil dividende. Mais malgré mon goût très-vif pour mademoiselle Emmeline de Marsal, il m'est plus que jamais impossible de l'épouser.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai le malheur de n'être ni Turc, ni Persan, ni Arabe, ni..., mais tout simplement et tout bêtement Français, c'est-à-dire habitant d'un pays où l'on a le mauvais goût d'interdire la polygamie. Or, si vous ne m'aviez pas interrompu, mon bon oncle, vous sauriez déjà que je viens vous faire part de mon mariage avec une autre personne, un mariage que vous ne sauriez désapprouver, car c'est un mariage de conscience.

— Un mariage de conscience ! toi ! Horace !

— Oui, mon oucle, chacun a ses heures.

— Alors, c'est de la conscience au rabais.

— Oh ! mon oncle, je ne suis pas homme à vendre ma conscience ; je la laisse récompenser, voilà tout. Il s'agit d'une personne veuve et riche, ce qui n'est pas à dédaigner, en temps de guerre surtout où l'on ne fait rien à la Bourse... que de mauvaises affaires.

— En effet, je me trompais, c'est de la conscience aux enchères.

— Mais j'aimais déjà cette personne quand elle n'était ni riche, ni veuve.

— Je comprends : tu plaçais ton désintéressement... Et cette personne est... ?

— Madame la marquise de Morena.

— Que ne parlais-tu plus tôt ? Je m'en souviens parfaitement. Tu l'as suffisamment affichée depuis deux ans que cela dure. Comme maîtresse, je la trouve charmante ; mais comme femme, c'est une autre affaire. Retiens bien ceci, mon garçon : en matière de mariage tout est permis, même de s'encanailler, comme disaient nos pères, mais ce qui est le comble de l'imprudence, c'est d'épouser sa maîtresse.

— Qui vous dit, mon oncle, que jamais la marquise...

— Allons ! ne vas-tu pas faire le bon apôtre avec moi ? Je sais ce que je sais, et tu n'as pas toujours été aussi modeste ni surtout aussi discret à l'endroit de cette liaison ; mais il me vient une réflexion : il n'y a pas bien longtemps, ce me semble, qu'elle est veuve.

— Oh ! les délais voulus par le code sont expirés.

— Je comprends... les dix mois, n'est-ce pas ? Ce n'est guère. Voilà un défunt auquel on ne fait pas même la bonne mesure.

— Il était si vieux !

— Oui, c'est pour cela qu'on ne veut pas lui faire attendre... son successeur.

— Mon oncle, vous êtes bien dur pour une jeune et charmante femme.

— Que tu aimes tant, que tu voulais en déshonorer une autre, pour tuer le temps.

— Oh ! vous êtes cruel pour moi.

— Je suis juste, voilà tout.

— Enfin, mon oncle, je viens vous demander votre agrément pour ce mariage.

— Mon agrément ?... Tu es bien d'âge à t'en passer, à trente quatre ans.

— J'avais espéré, et la marquise de Morena s'était associée à cet espoir, que vous voudriez bien assister à une soirée qu'elle donne cette semaine dans son hôtel de la rue de Penthièvre, et où son intention est d'annoncer son mariage avec moi. Il y aura très-bonne compagnie.

— Qui te dit que je ne préfère pas la mauvaise ? Non certes, je n'irai pas à cette soirée.

— Mais enfin, mon oncle, pourquoi ?

— Pourquoi ? pourquoi ? D'abord, parce qu'elle commencera probablement à l'heure où je me couche, à dix heures, et que je ne veux pas déranger mes habitudes, qui sont les ressorts indispensables de la vie pour un vieux podagre tel que moi.

— N'est-ce que cela ? on se réunira plus tôt, j'en fais mon affaire.

— Et puis quelle mine veux-tu que je fasse vis-à-vis de gens qui ne parleront que du monde et des théâtres où je ne vais pas ?

— On ne parlera pas, mon oncle, un jouera.

— Oui, au lansquenet et au baccarat ; moi, je ne joue qu'aux dominos.

— N'est-ce que cela ? je me charge de faire votre partie.

— Toi ! allons donc ! tu ne t'en doutes seulement pas.

— Voulez-vous que je vous prouve sur-le-champ le contraire ?

— Ma foi ! j'en serais curieux et je t'en défie.

— Accepté, mon oncle, à condition que vous me défendrez auprès de votre gouvernante dont je vais usurper la place.

— Pour qui me prends-tu ? Quand il me plaît de jouer aux dominos, j'y joue tout seul, entends-tu bien !

— D'accord, mon oncle, vous êtes le maître et cela ne regarde que vous. Allons ! la lice est ouverte. C'est à moi la pose. Double six !

— Six et blanc !

— Je boude.

Au moment où le général et son neveu s'escrimaient ainsi de leur mieux, la porte roula doucement sur ses gonds, et Mademoiselle Rose, marchant sur la pointe du pied s'approcha de la table sans avoir été entendue. Elle demeura quelques instants muette et comme suffoquée par l'émotion qu'elle éprouvait en voyant sa partie ainsi dérangée, et peu s'en fallut qu'elle ne prît son mouchoir pour essuyer les larmes qu'elle venait d'appeler à son aide avec un merveilleux à propos.

— Que vous disais-je, mon oncle ? s'écria Horace, sans pouvoir réprimer un sourire. C'est à vous de me défendre à présent.

— Rose ! reprit le général avec autant d’impatience que de confusion je n’ai pas besoin de vous : sortez ! ce n’est point votre place ici ; je ne vous ai point appelée, sacrebleu ! Qui est maître ici ?

— Monsieur, dit la gouvernante dont le visage redevint instantanément calme et impassible, si je me suis permis d’entrer, c’est qu’il le fallait. Je viens dire à monsieur Horace qu’une dame l’attend chez lui.

— Ah ! je comprends, fit monsieur de Saint-Pons ; la personne en question sans doute... On t’attend pour une autre partie de dominos. Ne te gêne pas, mon garçon, nous reprendrons plus tard la nôtre. Les femmes avant tout !

— Eh bien ! mon oncle, que m’autorisez-vous à répondre à la marquise ?

— Tout ce que tu voudras.

— Mais enfin ?

— Enfin ?... Nous reparlerons de cela plus tard, mon garçon. Va-t’en vite ! Les jolies femmes n’aiment pas à attendre.

Horace sortit.

A peine la porte s’était refermée sur lui, que M. de Saint-Pons dit à Rose, en lui désignant du doigt la place que venait de quitter son neveu :

— Allons, faisons le paix, et venez vous mettre là.

— Ah ! monsieur ! s’écria la servante, après un semblant d’indécision qui ne fut pas de longue durée, vous mériteriez bien que je vous laisse là tout seul, comme un vieux grognon ; mais je suis bonne fille, et je consens encore, à faire votre partie de dominos.

.....

Le soir même, Georgina revint à l’hôtel Chatham pour visiter M. le marquis de Saint-Pons. Elle était plus pateline et plus caressante encore que le matin.

— Cher oncle, dit-elle, j’ai vu M. Gaudibert et je crois pouvoir compter sur son assistance.

— Je le crois parbleu bien ! Est-ce qu’un avocat refuse jamais une cliente ? et une cliente telle que vous encore !

Ainsi caressée dans son orgueil, la belle Georgina ne put s’empêcher de sourire, puis elle reprit :

— Laissons-là M. Gaudibert, et pardonnez à mon impatience : j’ai cru comprendre tantôt, cher oncle, que vous aviez vous-même en vue un parti pour ma sœur Emmeline. Serait-ce par hasard M. Horace Guidai ?

— En effet, ma chère nièce, répondit le général ; mais il n’y faut plus penser. Il est sur le point d’épouser une autre personne.

— O ciel ! s’écria la jeune femme dont le visage se décomposa instantanément.

— Qu’avez-vous donc ? reprit son interlocuteur, et que vous importe Horace ou tout autre prétendant ?

— Il m’importe beaucoup, cher oncle. J’ai toujours souhaité pour ma sœur ce mariage.

— Pourquoi ?

— C’est mon secret.

— Eh bien ! il faut tâcher de rompre l’autre union ; Après cela, le hasard s’en chargera peut-être.

— Le hasard ? je n’y compte guère, dit Georgina devenue rêveuse ; mais je le veux.

— Et jusqu’à présent, ce que ma nièce Georgina a voulu, Dieu l’a voulu ?

— Oui... quelquefois..

— L’expression empreinte sur la physionomie de madame de Saint-Pons était telle que le général ne put s’empêcher, en la contemplant, de murmurer à part lui :

— Allons ! la marquise de Morena me paraît malade !... Décidément, j’ai bien fait de rester garçon.

IV

LA SOIRÉE CHEZ LA MARQUISE

Le lecteur a pu, à l'exemple d'Horace, oublier quelque peu la marquise de Morena, cette piquante petite brune, au teint légèrement orangé, à l'opulente chevelure noire, avec deux grands yeux si brillants que, pour emprunter une métaphore portugaise, peut-être même brésilienne, on pourrait y allumer son cigare.

Pourtant la Marquesita, comme disent ses compatriotes, n'a rien perdu de cette beauté en miniature que notre Molière, dans son divin langage, appelle un abrégé des merveilles des cieux. Elle a toujours les plus petites mains et les plus petits pieds qu'il soit possible de trouver dans tout le faubourg Saint-Honoré ; mais il faut se défier de ces mains et de ces pieds-là, si l'on ne veut éprouver, à l'exemple d'Horace, tout ce qu'il y a d'invincible et d'inéluctable dans ces organes, si frêles en apparence, et de l'étreinte desquels il est impossible de se dégager, tant ils gardent bien ce qu'on leur a laissé prendre.

La Marquesita a toujours surtout cette double rangée de dents bien blanches, bien fines, bien acérées, comme en avait sans doute la belle Eve, notre première mère, pour croquer le fruit défendu : ces jolies petites dents-là annoncent généralement aujourd'hui une disposition particulière pour triturer et réduire à néant les billets de banque, les inscriptions de rente, les actions de chemins de fer, en un mot tout ce que notre siècle, amoureux de chiffons et de papiers, a cru devoir substituer à la pomme traditionnelle du paradis perdu.

Après ce mémorandum, le lecteur ne refusera pas, nous l'espérons, de se rendre avec nous à la soirée que donne dans le charmant hôtel qu'elle habite, rue de Penthièvre, madame la marquise de Morena, y Mazzaredo, y Sierras de Guadalcazar, veuve de son excellence le premier chambellan de l'empereur du Brésil.

Il est dix heures du soir. C'est l'heure où l'on commence à arriver ; car, en dépit de toutes les belles promesses faites à cet égard au général de Saint-Pons par son neveu, il serait plus facile d'arrêter, comme Josué, le

cours du soleil que de changer les habitudes nonchalantes de la société parisienne, qui, pour peu que le mouvement donné se prolonge, finira bientôt par arriver le lendemain.

Il y a affluence d'équipages dans la rue de Penthievre. La diplomatie et la finance, ces deux aristocraties toujours si disposées à fraterniser, peut-être parce qu'elles ont besoin de s'appuyer l'une sur l'autre, ont voulu faire honneur à l'invitation de la marquesita, cédant un peu à l'attraction qu'exerce sur tous les âges et sur toutes les conditions le prestige de deux beaux yeux brillants comme des escarboucles, alors surtout que ces escarboucles-là ont pour écrin un ravissant petit hôtel d'une valeur d'un demi-million.

Ce serait peut-être ici le cas de faire la description de cet hôtel, avec son escalier de marbre blanc, ses salons capitonnés de velours et de soie, ses tapis d'Aubusson, ses meubles de Boule, etc., etc. ; mais d'abord Balzac, notre maître à tous pauvres romanciers à la suite, n'a pas laissé à glaner le plus humble petit épi dans ce champ qu'il a si bien moissonné durant un quart de siècle. Ensuite, depuis que l'auteur de la Comédie humaine est passé de vie à trépas, le luxe a fait de tels progrès dans notre beau Paris qu'il n'y a plus, à cet égard, rien à apprendre à personne et qu'il n'est pas de femme d'avoué qui n'ait ou ne veuille avoir son boudoir avec des vases de Chine ou de céladon craquelé, sous la réserve, bien entendu, de pouvoir dire à ses bonnes amies : « En vérité, ma chère, il devient impossible de vivre à Paris, au prix où sont toutes les choses indispensables à l'existence. »

Donc nous ferons grâce au lecteur de la description de l'hôtel de Morena, nous bornant à esquisser à grands traits la physionomie des hôtes qui s'y trouvaient réunis dans la soirée mémorable où la souveraine de ce séjour se disposait, comme jadis la reine de Babylone, à annoncer à ses courtisans le choix qu'elle avait fait pour époux d'un Arsace ayant nom : Horace Guidai.

C'était d'abord, comme nous l'avons dit, — à tous seigneurs tous honneurs, — un certain nombre de membres du corps diplomatique, de ceux qui ne dédaignent pas de se montrer parfois dans le salon de la prima donna ou dans le boudoir de la danseuse en vogue ; mais il convient d'ajouter bien vile qu'ils semblaient n'avoir voulu venir qu'au même titre chez la séduisante marquise, c'est-à-dire en maris garçons. Madame la plénipotentiaire ou Madame la chargée d'affaires était affligée en plein été, — voyez le malheur ! — d'un rhume affreux qui ne lui avait pas permis

d'accompagner son noble époux, ce qui voulait dire en traduction libre que les excentricités et les imprudences de la marquesita, loin du chaperon conjugal qui pouvait les couvrir, avaient fini par rendre sa société assez compromettante pour qu'une femme honnête jugeât devoir s'en dispenser.

Quelques rares amitiés féminines avaient montré seules assez d'indulgence pour venir sanctionner de leur présence cette transition annoncée de la vie de madame de Morena à une seconde phase qui serait sans doute plus édifiante que la première. C'étaient des femmes titrées, mais déjà compromises, pêches plus ou moins mûres, plus ou moins parfumées, mais qui avaient commencé à changer de panier.

En général, le personnel féminin était clair semé, et il avait fallu, pour le grossir un peu, faire appel à quelques bourgeoises d'une élégance douteuse, prises parmi celles qui ne savent pas résister à l'attrait d'utiliser, pour une invitation brillante, la robe de bal qu'elles ont économisée sur le mois de ménage ; pauvres femmes qui ne réfléchissent pas qu'on les emploie dans le salon à l'état de comparses, en se réservant de ne pas les saluer, quand on les rencontrera au dehors. En revanche, du moment où elles ont été vues là, le premier Lovelace venu se croit autorisé à leur manquer de respect.

Quelques notabilités authentiques du sexe masculin s'étaient rendues chez la marquise de Morena ; parmi elles manquait encore M. l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur du Brésil, mais Son Excellence était expressément annoncée et attendue. Au surplus, ces messieurs s'étaient montrés fort sobres de plaques et de décorations. Par compensation, des brochettes omnicolores, des crachats fantastiques s'épanouissaient sur quelques habits noirs de princes nomades, barons ou chevaliers errants, colonels sans régiment, châtelains sans feu ni lieu, sortes de commis voyageurs d'une aristocratie problématique, qui semblent n'espérer de bon accueil que là où ils peuvent rester étrangers.

Un certain nombre d'amis particuliers d'Horace, hommes du monde, du monde financier surtout, appartenant généralement à ce qu'on appelle les clubs de high life, viveurs émérites et confidents intéressés d'une liaison qu'il s'agissait de régulariser, formaient, en majeure partie, le contingent national dans le salon de la marquise de Morena.

Quant à sa famille proprement dite, Horace avait espéré, comme on l'a vu, qu'elle serait au moins représentée par son oncle, le général de Saint-Pons. La jeune veuve avait même cru devoir, afin de déterminer tout à fait le vieux célibataire, lui adresser un adorable petit billet du style le plus

éloquent ; mais vers dix heures et demie, Maxime de Saint-Pons, qu'on n'avait pu ni dû oublier dans une circonstance aussi solennelle, parut seul dans le salon. Il était chargé de mettre aux pieds de madame de Morena les excuses et les regrets de son oncle, retenu à l'hôtel Chatham par un redoublement de rhumatisme goutteux.

Est-il besoin d'ajouter que, sans approuver absolument le choix de son cousin, Maxime au moment de quitter son pays pour aller tenter les hasards des combats, n'était pas fâché de voir Horace engagé définitivement dans un lien qui établissait désormais entre lui et Emmeline une barrière presque infranchissable ?

Tous ceux qui ont aimé, tous ceux qui ont senti dans leur cœur l'aiguillon cruel de la jalousie, se rendront compte de la situation d'esprit où était Maxime et du soulagement bien excusable qu'il éprouvait.

Lorsque Horace le présenta à sa nouvelle cousine, celle-ci le reçut avec son plus doux sourire, et comme jalouse de conquérir l'estime et les sympathies de la famille dont il avait bien voulu se faire le représentant. La jeune veuve avait une charmante toilette, à la fois appropriée aux souvenirs d'un deuil qu'elle ne pouvait encore ouvertement abdiquer, et au type semi-créole de sa physionomie. Elle était d'ailleurs parée de ce qui contribue le plus à rendre une femme vraiment belle, le bonheur intérieur, dont le rayonnement était empreint sur tous les traits de sa physionomie.

En dehors de l'inévitable attraction qu'exerce toujours une jolie femme, nul ne pouvait d'ailleurs refuser à la marquise de Morena cet intérêt qu'arrache, en dépit de toutes les fautes et de toutes les faiblesses, peut-être à cause de ces fautes mêmes, une passion profonde, avérée, et ayant gardé toujours jusque dans la chute ce qui honorerait encore les plus éclatantes vertus : la foi et le dévouement.

Après quelques instants de conversation avec sa future cousine, Maxime s'écarta pour faire place à de nouveaux arrivants.

Admis à l'âge de quinze ans à l'école navale, et depuis lors retenu presque constamment bien loin de son pays, il avait rarement mis le pied dans les salons de Paris, et à plus d'un titre il se trouvait un peu isolé et même dépaycé dans celui de la marquise. Aussi ce ne fut pas sans un sentiment marqué de satisfaction qu'il aperçut tout à coup, se faisant jour à travers les groupes, son ancien camarade Anatole Châteaugodard, appelé sans doute à représenter dans la réunion la marine d'eau douce.

Depuis son naufrage dans la Méditerranée, en vue des îles d'Hyères, Châteaugodard avait beaucoup perdu de sa vivacité et de son aplomb. Sa stature même, qui était au-dessous de la médiocre, semblait encore diminuée, et bien qu'il portât toujours ses favoris en nageoires de phoque et que son gilet, comme les poignets de sa chemise, fût invariablement garni de boutons à l'ancre, il avait cette air piteux qui convient à un capitaine de navire, après avoir laissé sombrer son bâtiment, alors qu'il n'a pu encore être amnistié par le conseil de guerre.

Du plus loin qu'il avisa Maxime, il lui fit signe qu'il avait à lui parler ; mais dans ce signe même il y avait quelque chose de mystérieux et presque de solennel.

— Qu'est-ce donc ? lui dit l'officier de marine en lui serrant la main, et par quelle bonne fortune je te trouve ici ?

— Tribord et bâbord ! répondit Anatole en redressant la tête, et comme si le contact d'une main de marin avait soudain ranimé en lui toutes les effluves nautiques, je serais resté au large à coup sûr, bien que ton cousin m'ait fait l'honneur de me hâler pour la circonstance, parce que tu sais, ajouta-t-il à mi-voix, que c'est un grand flambard avec lequel je ne tiens pas précisément à voguer de conserve ; mais j'étais informé que je devais te retrouver ici à l'ancre dans ce port, qui me paraît fort coquet, et je suis venu.

— Et tu as fort bien fait, dit Maxime.

— Pourtant, repartit Anatole, il faut que tu saches que ce n'est pas seulement en mon nom que j'ai mis le cap sur la rue de Penthièvre. Je suis envoyé vers toi en commission de rade par madame ta femme.

— Diable ! tu piques ma curiosité. De quoi s'agit-il donc, mon cher Anatole ?

— De choses fort graves ; mais il faudrait trouver une anse où nous puissions causer un peu en liberté et sans crainte d'être entendus.

— C'est, je crois, la chose la plus facile du monde. En traversant l'appartement, j'ai aperçu une serre où nous serons à merveille. Viens !

En parlant ainsi, le lieutenant de vaisseau se dirigea avec son ancien condisciple vers la retraite qu'il lui avait indiquée, et dans laquelle on voyait s'épanouir, sous les clartés demi-voilées d'un double rang de lanternes chinoises, les fleurs les plus riches en même temps que les plus rares, rassemblées à grands frais par les soins de la maîtresse du logis, dans cette oasis parfumée. On sait du reste qu'il n'y a plus maintenant à Paris

d'hôtel vraiment digne de ce nom, sans ce gracieux appendice consacré à l'empire de Flore (vieux style), de même que le boudoir est placé sous les auspices d'une autre divinité. Les poètes de l'école romantique ont chassé de l'Olympe les déesses de la mythologie, et c'est probablement pour cela qu'elles sont venues chercher un asile dans nos humbles demeures.

Donc, lorsque Maxime et son ami Anatole eurent pris place sur un divan rustique, dans la serre de l'hôtel de Morena, voici la conversation qui s'engagea entre eux :

— Ecoute, dit Châteaugodard, ce grand flambard d'Horace Guidal est le fils d'une sœur de ton père ; par conséquent, bien que vous ne portiez pas le même nom, vous êtes tous deux du même sang. C'est comme qui dirait deux marins du même équipage.

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien ! mon cher, il se faut entr'aider entre marins. Tu sauras donc que j'ai planté là mon bureau ce matin, où ce vieux marsouin de Gaudibert m'attend peut-être encore en vigie à l'heure qu'il est. Il le fallait. L'équipage du Cormoran, dont je suis le capitaine, était invité à déjeuner à l'île Saint-Denis par l'équipage de la Mouette, un petit sloop très bien mâté dont le commandant est fort de mes amis.

— J'ai peine à comprendre, s'écria Maxime qui avait écouté cet exorde avec beaucoup d'attention, en quoi tout cela peut m'intéresser.

— Patience ! mon ancien, reprit Châteaugodard, il faut du temps pour hisser une voile. Je continue. Une superbe matelote nous attendait à l'île Saint-Denis, et, pendant que nos équipages y faisaient honneur de leur mieux, j'avais, tout en leur donnant l'exemple, lié conversation avec le lieutenant de la Mouette, un charmant garçon qui est doublement mon collègue, car il est aussi employé dans un ministère, à la Justice. Or, comme entre deux bouchées de carpe et d'anguille je lui disais que j'étais invité ce soir chez une belle dame, la marquise de Morena, il me prit à part et me dit : « La connais-tu bien ? (Nous avons l'habitude de nous tutoyer, nous autres marins du Cormoran et de la Mouette.) La connais-tu bien, cette marquise ? » Naturellement, je devais répondre que non. Là-dessus, le lieutenant de la Mouette se pencha à mon oreille et m'apprit en confidence qu'une dépêche du ministre des affaires étrangères, qu'il avait tenue hier entre ses mains, signalait cette marquise à l'attention de M. le garde des sceaux, comme s'étant fait payer en France une somme assez importante, en vertu d'une lettre de crédit signée par son mari à une époque où celui-ci

était déjà rayé du rôle d'équipage de ce monde. Il paraît que les héritiers naturels du marquis, dépossédés par un testament qu'il a fait en faveur de sa femme, ont découvert la voie d'eau dans la cale, et qu'ils demandent à présent la nullité du testament pour cause d'indignité de la légataire ; on dit qu'ils provoquent même des poursuites contre elle, comme coupable de baraterie conjugale.

— O mon Dieu ! s'écria Maxime avec stupeur, comment empêcher un pareil scandale ?

— C'est la question que je me suis faite à moi-même, reprit Châteaugodard, et c'est pour cela que j'ai mis le cap sur ton domicile ce soir : mais tu avais déjà filé ton nœud, et je n'ai trouvé que ta femme, qui m'a hélé pour savoir le motif de ma visite. Ma foi ! je t'avouerai que je n'ai pu résister à ses instances, car elle a un regard qui vous fascine et vous subjugue, ta femme ! et une voix, une voix de sirène !... Heureux Maxime, va ! C'est alors qu'elle m'a fait sommation de mettre toutes voiles dehors, de venir te trouver sur-le-champ et de te raconter tout ce que je viens de te dire, afin que tu puisses le répéter à ton cousin et l'arracher ainsi à une union indigne de lui, indigne d'une famille de marin... tel que toi. Maintenant, j'ai rempli mon office et achevé mon quart. A toi le tien ! Je t'abandonne le gouvernail.

— O mon Dieu ! murmura Maxime en se frappant le front, quel coup de foudre pour mon cousin ! Il n'importe. Je comprends qu'il n'y a pas à balancer. C'est un devoir de famille à remplir. Viens avec moi : je vais trouver Horace.

En même temps, s'appuyant sur le bras d'Anatole Châteaugodard, l'officier de marine sortit de la serre et se mit en devoir de rentrer au salon ; mais à peine il venait d'y mettre le pied qu'il entendit distinctement les paroles suivantes, prononcées par la marquise d'une voix accentuée et remplie d'une sonorité inaccoutumée :

— Je ne veux pas tarder plus longtemps, disait-elle à faire part à mes amis du motif qui m'a déterminée à les réunir autour de moi au cœur de l'été, et à les remercier tous d'avoir bien voulu répondre ainsi à mon appel. J'attendais pour cela M. l'envoyé extraordinaire de l'empereur du Brésil, qui m'avait promis de venir ce soir ici avec toute sa famille. Il paraît que Son Excellence en aura été empêchée par quelque grave motif dont elle viendra sans doute s'excuser auprès de moi demain. Permettez-moi, mesdames et messieurs, de vous présenter mon mari ; M. Horace Guidai.

Un murmure où les sensations les plus diverses se dissimulaient sous le banal concert des compliments obligés répondit à cette déclaration, qui n'était, comme on le pense, inattendue pour personne. Quant à Maxime, le silence lui était désormais ordonné. Si coupable que pût être la marquise, il comprenait que demander à Horace de l'abandonner serait presque plus que la complicité d'une honte, puisque ce serait en même temps l'initiative d'une lâcheté.

— Au moins, murmura Châteaugodard à l'oreille de son ami, ne manque pas de dire à ta femme que je t'avais prévenu, comme je le lui avais promis... Un marin n'a que sa parole.

— Trop tard ! répondit Maxime.

— Que veux-tu, mon ancien, j'ai toujours vent debout.

A dater de ce moment, la fin de la soirée fut froide et contrainte. L'absence de l'envoyé extraordinaire du Brésil, dans une circonstance aussi solennelle, était nécessairement interprétée, comme elle devait l'être, par des commentaires malveillants, sinon même railleurs. Il semblait que chacun pressentît quelque dénouement fatal peut-être. C'est en vain que le whist, le lansquenet et le baccarat offraient aux invités, suivant leur âge et leur tempérament, les moyens d'amortir leur curiosité et de tromper leur ennui par les émotions du jeu. L'atmosphère était évidemment tout imprégnée d'orage à l'hôtel de Morena.

Seuls, les deux acteurs principaux du drame, ceux sur lesquels tous les regards étaient plus particulièrement fixés, semblaient absorbés, la femme dans le triomphe de son amour, l'homme dans celui de son amour-propre. Non moins aveugles que le Balthazar des livres saints, ils n'apercevaient pas la formule terrible qu'une invisible main commençait à tracer sur leur mur, et pendant que la marquise, répondant d'une façon distraite aux hommages dont elle était l'objet, jouait avec son éventail, Horace, la tête haute, le sourire sur les lèvres et plus fringant que jamais dans sa toilette et dans son attitude, papillonnait auprès des femmes.

Vers onze heures et demie du soir, deux domestiques revêtus de la splendide livrée du défunt marquis de Morena ouvrirent les deux battants d'une des portes du salon, qui communiquait avec une salle à manger meublée comme tout le reste de l'hôtel avec un goût exquis. Un buffet richement garni s'y trouvait dressé, et les mille lueurs des candélabres et des girandoles dont il était orné se projetaient à la fois sur les porcelaines de Sèvres, de Chine et du Japon et sur des corbeilles de fleurs.

La marquise se dirigea aussitôt vers Maxime, et, lui tendant la main avec une grâce parfaite et un regard plein de cette séduction enchanteresse qui semble un attribut tout particulier dans certaines natures féminines, et particulièrement dans les races que le climat expose le plus aux ardents baisers du soleil :

— C'est à vous, monsieur, lui dit-elle, de m'offrir votre bras, puisque vous seul ici avez bien voulu vous faire le représentant d'une famille qui va être désormais la mienne.

Maxime tressaillit, et, après un mouvement d'hésitation dont il est aisé de se rendre compte, il tendit son bras à la jeune veuve, et se dirigea avec elle vers la salle où le buffet était servi ; mais le trouble avec lequel il accomplit l'office qui venait d'être réclamé de lui n'aurait pas échappé à coup sûr à la marquise de Morena, si dans ce moment un bruit étrange n'avait retenti dans l'antichambre. En même temps, une camériste toute tremblante se précipita auprès de sa maîtresse et vint murmurer à son oreille quelques mots, dans lesquels il était impossible de ne pas deviner la confirmation des confidences de Châteaugodard.

D'abord l'insouciant jeune femme, ne pensant pas sans doute que dans un pareil jour aucun événement fâcheux pût venir troubler son bonheur, parut ne prêter à la confidence de sa camériste qu'une attention nonchalante, et elle lui répondit négligemment qu'elle ne pouvait recevoir le magistrat dont on lui annonçait la visite, et qu'elle le priait de repasser le lendemain, ne se rendant d'ailleurs aucun compte de l'objet de cette démarche et n'ayant jamais de sa vie eu rien à démêler avec messieurs de la police.

Mais les indications de la camériste, qui était une fille fort intelligente devenant plus précises, un souvenir, rapide et brûlant comme la foudre, traversa l'esprit de la marquise, et son front se couvrit instantanément d'une pâleur mortelle, pendant que, d'un œil hagard, elle cherchait dans la foule l'homme pour qui elle avait affronté le châtiment terrible dont elle se voyait menacée.

Cet homme était là, à quelques pas, toujours la tête haute, toujours le sourire sur les lèvres, et débitant de banales galanteries à une belle princesse moldave qui l'écoutait avec complaisance, et à laquelle il s'apprêtait déjà sans doute à offrir la survivance de celle qui allait être sa femme. Il était tranquille, lui ; il n'était pas un faussaire, lui ; il n'avait rien à craindre de la

justice des hommes, et il faut ajouter qu'il ne s'inquiétait guère de celle de Dieu.

Tout ce que peut supporter d'émotions une créature humaine, sans mourir, passa sans doute à ce moment dans le cœur de la marquise de Morena ; Maxime la sentit chanceler sous son bras, et cédant alors à un élan de délicatesse et de générosité qui ne saurait étonner de sa part, il se pencha à son tour à l'oreille de la jeune veuve et lui dit à mi-voix :

— Il n'y a pas un moment à perdre, madame ; un danger vous menace, permettez que je revendique dès à présent l'une des prérogatives de mon titre de parent, en vous demandant l'autorisation de vous offrir mon assistance. Je vais trouver moi-même l'agent de la justice et tâcher d'obtenir un répit... Quant à vous, songez que tous les yeux sont fixés sur vous, et qu'il faut à tout prix éviter un grand scandale.

En entendant ces paroles, une larme roula dans les yeux de la marquise.

— Ah ! monsieur, balbutia-t-elle, vous êtes un noble cœur et vous me plaignez, vous !

Puis, après ce premier moment donné à l'émotion, elle ajouta, avec un sourire plein de mélancolie :

— Il n'y a pas de faute qui ne s'expie tôt ou tard, et quand l'heure est venue, qu'importe quelques minutes de plus ou de moins ? Le scandale que vous prévoyez est malheureusement inévitable ; mais, à défaut de courage, j'aurai du moins la résignation.

Elle n'avait pas achevé ces derniers mots, en promenant son fier et doux regard sur toute l'assistance, que déjà la porte qui communiquait de la salle à manger à l'antichambre s'était ouverte. En même temps, M. le commissaire de police du quartier, en personne, apparaissait sur le seuil, revêtu de l'écharpe, signe distinctif de ses fonctions, et tenant à la main un mandat d'amener décerné contre la marquise veuve de Morena, sous la prévention de faux en écriture privée.

A cette foudroyante apparition, une sensation indicible agita les groupes des invités. Horace, à la fin, comme réveillé en sursaut, s'élança d'un bond auprès de la jeune femme, qui, lui prenant aussitôt la main, qu'elle serra tendrement entre les siennes, lui dit à mi-voix en langue portugaise :

— Sois tranquille, il ne s'agit que de moi. La faute était à nous deux, l'expiation est à moi seule ; mais je t'aime et je suis prête à tout souffrir. En revanche, souviens-toi que tu m'appartiens à toujours.

Maxime, qui n'avait pas perdu une syllabe de ces mystérieuses paroles, Maxime tressaillit ; car ayant navigué presque constamment dans les parages de l'Amérique du Sud, il s'était nécessairement familiarisé avec une langue qui, comme l'espagnol dont elle est sœur jumelle, est en usage sur toutes les côtes de ce vaste empire. En même temps, en découvrant deux coupables au lieu d'un seul, il avait, par une intuition instinctive, deviné quelle avait pu être la part de son cousin dans cette incessante et inépuisable exploitation des filles d'Eve par le tentateur, exploitation qui dure depuis le commencement du monde, et qui ne finira très probablement qu'avec lui.

Pendant ce temps-là, les invités se dirigeaient en grande hâte et un peu confusément vers l'antichambre pour chercher leurs manteaux ou faire demander leurs voitures, sans que la plupart daignassent adoucir par un témoignage d'intérêt ce qu'avait de cruel la précipitation de leur fuite.

Quelques femmes qui avaient cru pouvoir donner, en se rendant à l'invitation de la marquise, un témoignage de sympathie à la jeune veuve, sortirent sans chercher même à dissimuler leur indignation et leur repentir de cet excès d'indulgence.

Quelques hommes seulement, dont l'âme était probablement plus douce et le caractère plus timoré, bien qu'appartenant au sexe fort, se crurent obligés de balbutier les mots d'erreur inévitable de la justice, d'innocence persécutée, le tout pour masquer poliment leur retraite. Mais, en résumé, dans l'espace de quelques minutes, la marquise se trouva solitaire et abandonnée dans son hôtel, encore tout étincelant de lumières, encore tout paré pour une fête.

Trois personnages seulement étaient restés avec elle : le commissaire de police qui verbalisait dans un coin, Maxime, qui n'avait pu se résoudre à s'associer à cette désertion générale, et enfin, Horace, dont la physionomie révélait les violents combats intérieurs.

Ce dernier était demeuré à un poste, qu'en dépit de tout son aplomb et de toute son audace, un vague instinct de prudence le sollicitait peut-être de quitter, mais auquel l'attachait le respect humain, cet honneur bâtard qui fait parfois l'office d'une conscience pour ceux que la conscience ne guide plus désormais.

Châteaugodard avait été des premiers à se retirer ; mais il obéissait, lui du moins, à une consigne ; car il avait promis solennellement à madame de Saint-Pons de venir l'informer sans délai de ce qui se serait passé dans la soirée à l'hôtel de Morena. Il n'était pas homme à manquer à une pareille

promesse, bien que semblable au parfait amoureux dont parle le Tasse, il ne dût pour cela ni espérer ni demander une récompense.

V

L'EXPLOSION

Lorsque Châteaugodard vint annoncer à Georgina ce dénouement inattendu de la soirée donnée à l'hôtel de Morena, peu s'en fallut que, comme jadis la reine Cléopâtre, madame de Saint-Pons ne tendît son bras à l'amoureux capitaine du Cormoran, en l'autorisant, en récompense, à baiser la plus bleue de ses veines.

Est-il besoin de dire à quels mobiles cruels la jeune femme obéissait dans cette circonstance, et n'a-t-on pas deviné qu'en donnant pour mari à sa sœur un homme au cœur blasé, aux instincts déréglés, Georgina assurait sa vengeance, une de ces vengeances féminines d'autant plus sûres qu'elles sont préparées de longue main, d'autant plus terribles qu'elles n'ont d'autres limites que celles de la vie humaine ?

Quant à l'amiral, habitué désormais à ne voir que par les yeux de Georgina, à n'écouter qu'elle, il ne devait pas être difficile d'obtenir son consentement à un mariage destiné à mettre un terme à une situation devenue intolérable pour sa fille aînée comme pour lui-même. D'un côté, Emmeline n'était plus en effet pour madame de Saint-Pons qu'une rivale qui lui avait enlevé par avance le cœur de son mari, et qui avait détruit tout le bonheur de la légitime épouse par l'amour criminel qu'elle se plaisait à entretenir dans l'âme de Maxime. D'un autre côté, elle était en même temps pour M. de Marsal une étrangère venant usurper au foyer de la famille la place d'enfant légitime, et sa présence seule était une tache et un outrage.

C'est dans ces dispositions que l'amiral de Marsal se décida à partir pour sa terre de Provence. A ce même moment, son gendre, qui n'avait même pas osé venir faire ses adieux à sa nouvelle famille, de peur de réveiller dans le cœur d'Emmeline des sentiments auxquels tous ses devoirs lui défendaient désormais de faire appel, s'embarquait à Toulon. Il s'éloignait plein de mélancolie, pour courir les hasards d'une campagne, dont peut-être, comme tant d'autres, il était destiné à payer la gloire de son sang.

A cette heure suprême du départ, Maxime n'eut en face de lui que Georgina, muette et pâle comme le fantôme d'un bonheur perdu,

n'allégeant d'aucune tendresse, d'aucun sympathique encouragement la tristesse de cette séparation, et ne lui jetant comme adieu qu'un sarcasme amer sur la satisfaction qu'il allait éprouver sans doute à se trouver éloigné d'elle.

A peine arrivé à sa résidence, l'amiral annonça à madame de Marsal la résolution qu'il venait de prendre de marier Emmeline à M. Guidai. La surprise, une surprise bien douloureuse, fut le premier sentiment qu'éprouva la malheureuse mère. Elle ne put d'abord parvenir à articuler quelques paroles, à hasarder quelques-unes des objections qui se pressaient en foule dans son esprit à la seule pensée d'une pareille union ; car elle était toujours paralysée par cette terreur instinctive, inexpliquée qui, depuis quelque temps, la paralysait en présence de son mari.

Mais lorsqu'elle eut communiqué à sa fille les intentions qui venaient de lui être signifiées, la terreur profonde qui apparut sur les traits d'Emmeline, la pâleur sépulcrale qui envahit son candide et gracieux visage, firent comprendre encore mieux, s'il était possible, à madame de Marsal, toute la portée de l'arrêt qui venait d'être prononcé par l'amiral, toute la sainteté du devoir de résistance qui lui était commis à elle-même pour défendre sa fille. L'homme qu'on voulait lui donner pour époux n'était-il pas celui-là qui déjà l'avait insultée d'une façon si audacieuse et qui, après un tel précédent, ne pouvait que la rendre la plus malheureuse des femmes ?

Cependant, à qui s'adresser pour protéger Emmeline ? Maxime, dont l'appui eût été d'ailleurs si plein de périls, était parti. Son oncle, le général de Saint-Pons, était là sans doute pour le remplacer ; mais, plutôt que de recourir à cet homme, l'auteur de tous ses maux, qui semblait ne plus exister que pour appeler sur sa complice involontaire le châtiment ou le subir lui-même, madame de Marsal eût préféré aller chercher avec sa fille un refuge suprême dans les profondeurs de la Méditerranée.

Il fallait donc qu'elle-même s'affranchît résolûment de l'indéfinissable terreur qui la tenait depuis quelque temps pantelante et prosternée devant toutes les exigences d'un mari devenu pour elle le plus dur des maîtres. Toutefois, elle dut cacher à Emmeline une détermination que la pauvre enfant eût combattue à coup sûr de tous ses efforts ; car elle avait une de ces natures qui ne sont point faites pour la résistance, et, bien qu'elle se sentît hors d'état d'obéir à l'odieuse injonction qui lui était faite, elle espérait que Dieu lui viendrait en aide dans cette circonstance solennelle. Elle pensait qu'avec le temps il serait possible de vaincre la volonté du comte de

Marsal, sans en venir à une explication, ou, pour mieux parler, à une lutte qui ne pouvait manquer d'amener quelque foudroyante explosion. Cependant, la comtesse, à la vue des larmes étouffées, du désespoir contenu de sa fille, sentit tout ce qui lui restait de résignation l'abandonner, et elle jugea que le moment était venu de tout braver.

Madame de Marsal se fit donc annoncer chez l'amiral, car ces formes solennelles présidaient dorénavant aux entrevues d'une famille au sein de laquelle la froide étiquette avait remplacé la plus douce harmonie et le commerce le plus familier. L'amiral se leva, et sans prononcer un mot, fit signe à la comtesse, qui avait paru sur le seuil, d'approcher et de s'asseoir sur un fauteuil qu'il lui désigna.

En proie à une vive émotion, presque défaillante, la mère d'Emmeline se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur le siège qui lui était offert ; enfin, retrouvant un peu de courage dans la pensée de sa fille :

— Monsieur, dit-elle en balbutiant, je suis venue auprès de vous pour remplir un devoir sacré ; j'ai en même temps une grâce à vous demander, et j'espère que vous ne me la refuserez pas.

— De quoi s'agit-il, madame ? reprit froidement l'amiral.

— Il s'agit de ne pas contraindre à un mariage odieux et impossible une pauvre enfant qui mériterait d'être heureuse, et qui tout au moins a droit de ne pas être cruellement sacrifiée. Vous ne sauriez persister, n'est-ce pas, à donner Emmeline à un homme qu'elle ne peut ni aimer ni estimer.

— Mademoiselle Emmeline est bien fière, répondit l'amiral dont une imperceptible ironie contractait la bouche et les lèvres : il faut bien qu'en effet elle se croie elle-même de grands titres à l'estime, pour accorder si difficilement la sienne.

— C'est possible, repartit la comtesse blessée au cœur, mais elle en a le droit, surtout en ce qui touche M. Horace Guidai. Ah ! je n'avais pas voulu vous le dire jusqu'à présent ; mais ma fille ne peut appartenir à un homme qui l'a gravement insultée et qui a osé tenter d'en faire sa maîtresse avant d'oser demander à en faire sa femme.

— Et c'est aujourd'hui pour la première fois que vous ouvrez la bouche devant moi sur un pareil acte ! Allons ! madame, convenez que, dans cette circonstance, vous avez manqué à la fois à vos devoirs de mère par votre imprévoyance, à vos devoirs d'épouse par votre manque de confiance envers moi, à qui vous deviez compte de tout ce qui s'est passé.

— J'accepte humblement vos reproches, monsieur, mais j'espère maintenant que vous m'avez placée dans l'obligation de rappeler ce cruel souvenir, que vous ressentirez comme moi l'affront fait...

— A mon sang, n'est-ce pas ? interrompit l'amiral avec une amertume qui débordait, et qui attestait qu'en écoutant la révélation de madame de Marsal il était en proie à des préoccupations personnelles d'une tout autre nature ; je conçois qu'en effet vous deviez me croire très pressé de venger les injures de mademoiselle Emmeline ; mais il me semble qu'en tout cas, si elle a eu à se plaindre de celui qui la recherche aujourd'hui, ce n'est pas le moment de repousser l'expiation qu'il offre. D'ailleurs, ajoutez-vous une foi aveugle à tout ce que vous dit mademoiselle Emmeline ?

— Ah ! monsieur ! s'écria la comtesse en se levant et retrouvant à la pensée de sa fille outragée toute l'énergie qui lui manquait.

L'amiral sans paraître s'apercevoir de cette interruption continua avec le même accent sarcastique.

— Mademoiselle Emmeline vous a-t-elle bien dit toute la vérité sur les motifs qui la faisaient résister à ce mariage ?

— Que voulez-vous dire, monsieur ? s'écria madame de Marsal avec un sentiment d'indignation si vif et si palpitant dans son cœur de mère, que ce cœur semblait devenu étranger désormais à toute crainte.

— Je veux dire, reprit le comte, qu'en refusant la main du prétendant qu'on lui propose, mademoiselle Emmeline veut se garder tout entière à un amour que sans doute vous ne connaissez pas : car autrement votre austère moralité, votre conscience irréprochable ne vous eussent pas permis de l'absoudre. Emmeline aime le mari de sa sœur.

Et comme madame de Marsal se disposait à l'interrompre.

— Il n'est pas sans exemple malheureusement, ajouta l'amiral attachant sur elle un regard cruellement significatif, il s'est vu sans nul doute qu'une femme ait cherché de coupables affections en dehors du foyer domestique ; mais est-elle donc plus innocente quand c'est au sein de sa propre famille qu'elle va chercher ces affections-là ?

La comtesse demeura un instant silencieuse et comme accablée.

— Monsieur, dit-elle enfin d'une voix douloureusement émue mais encore assurée, il se peut qu'Emmeline n'ait pas été insensible aux hommages d'un jeune homme qui était en droit de lui faire connaître les sentiments qu'elle lui avait inspirés, avant que des manœuvres qu'on pourrait sévèrement apprécier aussi n'eussent fait de ce jeune homme le

mari de Georgina ; mais alors même qu'Emmeline n'aurait pu parvenir à étouffer tous ses regrets au fond de son cœur, Emmeline jamais ne manquerait à aucun de ses devoirs : je suis prête à en répondre.

— Comme de vous-même, madame, reprit l'amiral avec l'accent d'une colère qui déjà ne se possédait plus. Au reste, ajouta-t-il d'une voix qui prenait à chaque mot une intensité plus effrayante, j'avais bien tort d'accuser votre Emmeline. N'était-elle pas, par comparaison du moins, la plus pure, la plus irréprochable des femmes ? Elle résiste à son père, il est vrai ; elle méconnaît audacieusement son autorité ; mais peut-être a-t-elle quelque raison de douter que son obéissance lui soit due ? Peut-être, après tout, est-ce plutôt une usurpation d'autorité de la part de celui qui prétend commander qu'une révolte vraiment coupable de la part de celle qui résiste. D'ailleurs, en refusant le prétendant qui lui est importun, en se conservant au souvenir de celui qu'elle aime, Emmeline s'épargne du moins de dissimuler une passion adultère auprès de l'époux qu'elle accepterait, qui sait ? de le tromper peut-être. Ce n'est pas elle, du moins, continua l'amiral avec une parole ardente qui semblait s'échapper de ses lèvres comme la lave de son cratère, ce n'est pas elle qui tromperait pendant de longues années l'homme qui aurait cru pouvoir lui confier avec toute sécurité le repos de sa vie entière, l'honneur d'un nom respecté. Ce n'est pas elle qui l'exposerait à égarer sa tendresse sur l'enfant dont il ne serait point le père, à subir cet affront incessant au sein du foyer domestique, la présence d'une bâtarde !

— Oh ! grâce, grâce ! monsieur, s'écria la comtesse, qui, voyant enfin éclater la foudre du sein du sombre nuage qui l'enveloppait, écrasée, atterrée, s'était affaissée sur le plancher, devant son mari, et levait vers lui des mains que tour à tour elle joignait dans la supplication ou qu'elle tordait dans le désespoir.

— Grâce ! cria le comte d'une voix qu'on eût cru devoir faire crouler les murailles, grâce ! mais vous reconnaissez donc que vous êtes coupable ?

— Non, monsieur, murmura la comtesse d'une voix étouffée, je ne suis pas coupable ; je n'ai jamais trahi votre confiance, je le jure sur la tête de mes enfants. Surprise la nuit, dans mon sommeil, je n'ai pu me défendre : voilà tout mon crime.

Pâle, haletant, les yeux hagards, M. de Marsal avait écouté cet aveu, et lorsque la comtesse eut cessé de parler, il s'écria, comme un homme qui vient de faire un rêve horrible :

— Mais, malheureuse, s'il en était ainsi, pourquoi avoir gardé le silence depuis si longtemps ?

— Pourquoi !... pourquoi !... Pouvez-vous me le demander, monsieur ? Quand le soin de ma pudeur outragée ne m'aurait pas fermé la bouche devant celui-là surtout qui, après moi, devait le plus en souffrir, était-ce bien à moi, votre femme, d'exposer vos jours, en vous révélant un acte odieux, déloyal, dont votre premier soin eût été de tirer vengeance ?

L'amiral garda pendant quelques instants un silence farouche, arpentant la chambre à grands pas ; puis tout à coup s'arrêtant devant la comtesse, avec une résolution bien arrêtée, il laissa tomber ces paroles :

— Il suffit, je veux vous croire, je vous crois ; mais vous allez me dire le nom de cet homme.

— Je ne le puis.

— Je le veux.

— Que vous importe son nom ? Cet homme n'existe plus.

— Vous mentez ! Mort ou vivant, il me faut son nom.

Et, saisissant les mains de la comtesse, jl les étreignit à les briser dans les siennes, sans que celle-ci, tant elle était sous la prostration de l'épouvante, poussât même un cri de douleur.

Dans le délire où il était arrivé, l'amiral allait peut-être se porter sur sa malheureuse femme à quelque acte terrible dont il n'aurait pas eu la conscience, lorsqu'un cri d'angoisse qui ne s'échappait point de la bouche de madame de Marsal l'arrêta tout à coup. Il tourna instinctivement la tête et vit Emmeline pâle et chancelante qui l'implorait du geste et du regard, avec une expression de supplication si touchante et si désespérée qu'il se sentit instantanément rappelé à lui-même.

Au bruit de la voix tonnante de l'amiral, et sans chercher même à se rendre compte d'une explosion de colère aussi inaccoutumée et dont elle savait seulement que sa mère était l'objet, Emmeline s'était élancée vers la chambre de l'amiral et, glacée d'effroi, s'était arrêtée sur le seuil.

— Ah ! mon père ! mon père ! murmura-t-elle d'une voix défaillante, pardonnez à ma mère, si elle vous a résisté ; pauvre mère ! elle n'a pensé qu'à moi ! mais j'obéirai, je vous le jure... j'épouserai M. Horace Guidal.

L'amiral, encore tremblant de fureur, attacha sur Emmeline un regard rempli d'une expression indéfinissable, puis, laissant échapper les mains de la comtesse qu'il martelait entre les siennes, il sortit brusquement.

Madame de Marsal se releva avec un pénible effort et alla tomber sur un fauteuil, où sa fille en pleurs vint se jeter entre ses bras.

.....

Moins de quinze jours s'étaient écoulés depuis cette scène terrible. Un certain nombre de voisins et d'amis se trouvaient réunis dans le salon du comte de Marsal, à sa maison de campagne, pour la signature du contrat de mariage de sa fille cadette avec M. Horace Guidai. Le général de Saint-Pons, qui était attendu, s'était fait excuser : il avait encore sa goutte, qui était pour lui d'un merveilleux secours toutes les fois qu'il s'agissait de paraître dans une maison dont le seul aspect lui rappelait de si funestes souvenirs.

Il est plus facile de se rendre compte de l'attitude respective des principaux personnages alors réunis dans le salon de l'amiral, que de la dépeindre. Emmeline et sa mère cherchaient à dissimuler leur tristesse sous les apparences d'une froide résignation ; l'amiral était visiblement soucieux et préoccupé, bien qu'il affectât par moments une gaieté fébrile. Seuls, Horace et Georgina avaient apporté dans cette réunion de famille un air libre et dégagé qui trahissait leur satisfaction intime. Le premier touchait enfin à son but et il avait trop de légèreté dans le caractère pour s'inquiéter le moins du monde des moyens par lesquels il l'avait atteint. Il avait comme toujours le front haut et le sourire sur les lèvres. Quant à Georgina, l'ivresse du triomphe se lisait dans ses yeux, qui brillaient sous leurs épais sourcils noirs.

Au moment où le notaire, qui venait de donner lecture du contrat de mariage des futurs époux, les invitait à venir y apposer leurs signatures, on entendit à travers les fenêtres entr'ouvertes à cause de la chaleur de la soirée, le bruit d'une voiture qui s'arrêtait, quelque invité retardataire sans doute ; puis les portes glissèrent successivement sur leurs gonds, et à la clarté des bougies, on vit apparaître une jeune femme, entièrement vêtue de blanc, dont le visage d'une pâleur sépulcrale semblait en harmonie avec la blancheur de ses vêtements. On eût dit que la vie avait abandonné cette femme, qui malgré l'extrême régularité et la distinction même de ses traits, avait toutes les apparences d'un spectre.

Une stupéfaction profonde se peignit sur les traits des assistants, qui se levèrent tous instinctivement. Horace avait jeté les yeux sur la nouvelle venue, et une sueur froide avait envahi son front ; ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête ; il avait voulu parler, et la voix s'était arrêtée au fond de

son gosier et sa bouche était demeurée béante. Cette femme, ce spectre, ressemblait trait pour trait à la marquise de Morena.

Le comte de Marsal fit quelques pas en avant, et alors la nouvelle venue, s'inclinant devant lui, laissa tomber ces paroles avec une voix pleine d'harmonieuses vibrations, mais dont l'accent était évidemment étranger :

— Pardon si j'ose me présenter aujourd'hui chez vous, amiral, n'ayant point l'honneur d'être connue de vous ; mais M. Horace Guidal sait combien j'ai d'amitié pour lui, et je suis sûre qu'il aurait été bien affligé si je n'étais pas venue, moi aussi, signer son contrat de mariage. C'est un chagrin que j'ai voulu lui épargner.

Puis s'approchant d'Horace :

— Allons ! lui dit-elle à voix basse, vous vieillissez, mon cher, car vous oubliez les contes de votre enfance où le prince Charmant est toujours puni de n'avoir pas invité à ses noces la fée à laquelle il doit le plus de reconnaissance. Cette fée, c'est moi. Présentez donc à votre nouvelle famille la marquise de Morena ! Vous voyez bien que tout le monde attend et nous regarde.

— Madame, reprit Horace, les lèvres tremblantes, les yeux hagards, madame, retirez vous ! ce n'est point ici votre place ; au nom du ciel, retirez-vous !

— Oh ! bien volontiers, repartit la marquise, mais à une condition, une seule, c'est que vous allez renoncer à ce mariage, que vous allez me suivre à l'instant même.

— Mais ce que vous me demandez est impossible.

— Impossible ! allons donc ! tout est possible en ce monde. Apprenez que je suis libre, libre ! entendez-vous ? Une ordonnance de non-lieu a été rendue en ma faveur ; mais il dépend de moi de vous faire arrêter à votre tour comme faussaire. Choisissez !

Il est aisé de se rendre compte de toutes les impressions d'Horace Guidal en entendant retentir à ses oreilles ce fatal dilemme.

Lui, ce prototype de l'aplomb et de l'impertinence, ce roué sans cœur, ce joueur blasé que les coups de bourse les plus étourdissants ne pouvaient émouvoir, il semblait frappé de vertige. Toute son assurance s'était évanouie, et, debout, vacillant, presque aussi pâle que la marquise elle-même, on eût dit qu'il était sur le point de défaillir.

Tout à coup, en rapprochant dans son esprit par une intuition rapide les termes mêmes du dilemme dont le double tranchant l'avait tant effrayé, il en

calcula la portée sous un jour tout autre que celui qui s'était d'abord révélé par l'organe de madame de Morena.

Il comprit qu'il n'y avait plus d'hésitation possible en présence de ce fait capital que la marquise, innocentée par la justice, rentrait forcément en possession de ses droits à la succession de son mari. Toujours plein d'audace et d'impudence jusque dans les circonstances les plus solennelles de la vie, il saisit alors le bras de la marquise, et sortit précipitamment avec elle, sans avoir adressé la parole à personne.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées que tous les assistants, muets, interdits, entendaient le bruit d'une voiture qui s'éloignait avec rapidité, emmenant Horace et la marquise.

VI

LA SOMNAMBULE

Comme le condamné reçoit parfois sa grâce au pied de l'échafaud, ainsi Emmeline venait d'être inopinément délivrée du supplice de devenir la femme d'Horace Guidal. Georgina, la jalouse Georgina, trompée dans sa vengeance, en avait frémi de rage. Quant à la comtesse de Marsal, elle s'était bornée à en adresser mentalement à Dieu de ferventes actions de grâce ; seul, M. de Marsal était resté impassible.

A la suite de ce mémorable incident, tout au sein de la maison de l'amiral rentra dans les machinales habitudes d'un calme mortel, dans cette sorte de prostration organisée qui constituait l'existence de cette famille en deuil de son bonheur.

Au surplus, tous vivaient à ce degré séparés moralement les uns des autres que pas une allusion ne fut faite, dans les froids et mornes entretiens du foyer domestique au malheur qu'avait failli attirer sur la tête d'Emmeline l'inflexibilité cruelle de l'amiral, au secours inespéré qui l'en avait préservée.

La comtesse, qui voyait ainsi sa fille arrachée à l'abîme où, victime résignée, elle avait failli se précipiter, n'eut pas même devant son mari le courage de cette joie suprême qui lui était réservée, et ce fut à peine si elle osa confier furtivement à Emmeline le secret de sa reconnaissance envers Dieu. On eût dit qu'elle tremblait de laisser deviner le soulagement qu'elle avait ressenti dans cette circonstance solennelle de sa vie, comme si c'eût été une faute.

Cependant, comme si le sort n'eût pas voulu laisser à la comtesse de Marsal la moindre trêve dans les épreuves qui la frappaient, Emmeline à peine échappée au mariage indigne qui l'avait menacée, payait par une maladie nerveuse du plus fâcheux caractère la contrainte cruelle qu'elle avait dû s'imposer pour désarmer la colère de l'amiral. Chaque jour semblait marquer sur son front les progrès d'un dépérissement hâté encore par une insomnie fiévreuse.

Parfois même, sous l'empire de cette surexcitation, quand ses yeux avaient pu se fermer, vaincus par la fatigue, sa mère l'entendait la nuit, avec effroi, se lever dans sa chambre et prononcer dans son sommeil des paroles incohérentes ou jeter des cris d'angoisse, comme cela arrive dans cette étrange maladie, qu'on appelle le somnambulisme.

Une consultation de médecins qui eut lieu, à cette occasion, eut pour résultat de hâter le retour de la famille de Marsal à Paris, bien que d'habitude elle prolongeât son séjour en Provence jusqu'aux derniers jours de l'automne.

A ce moment, il se fit un changement notable dans les allures et dans toute la manière d'être de l'amiral. Peut-être se trouvait-il à bout de forces et d'énergie pour remplir le rôle rigoureux qu'il s'était imposé, lui auparavant si plein de bonhomie et même de gaieté : peut-être aussi et plutôt encore il éprouvait quelque remords à la vue de cette victime si jeune, si pure, si innocente, qui s'inclinait rapidement vers la tombe où il l'avait poussée, en lui fermant son cœur.

Il envoyait souvent demander des nouvelles d'Emmeline, et il n'était pas rare de le voir lui-même venir s'asseoir au chevet de la jeune fille, contemplant d'un œil inquiet les progrès trop évidents d'un mal qui semblait tarir en elle les sources de la vie.

Pénétrée de reconnaissance pour ces démonstrations d'intérêt, si tardives qu'elles pussent être, la comtesse de Marsal cherchait par ses regards, par ses paroles même, à exprimer à son mari ce qui se passait dans son cœur, et il y avait des instants où l'on eût pu surprendre une larme dans les yeux de l'amiral, comme si les souvenirs du passé s'étaient tout à coup réveillés pour lui avec tout leur charme et tout leur enivrant prestige. Mais bientôt, la coupe empoisonnée qu'il était parvenu à écarter de ses lèvres s'en rapprochait, poussée par je ne sais quelle main invisible. Alors ses yeux se séchaient instantanément ; un feu sombre s'y allumait ; il se levait convulsivement de son siège, et sortait de l'appartement plus préoccupé que jamais.

Il faut ajouter que le retour prématuré de l'amiral dans son petit hôtel de l'avenue de Saint-Cloud avait eu pour résultat l'éloignement de Georgina. Peu soucieuse de remplir le rôle de garde-malade auprès de sa sœur, madame de Saint-Pons s'était empressée de faire élection de domicile dans l'appartement que Maxime avait retenu pour elle à Paris, avant de s'embarquer pour aller faire campagne dans la mer Noire. Absorbée par les

soins d'une installation dans un quartier lointain, elle venait assez rarement visiter sa famille à l'avenue de St-Cloud. On comprend dès lors qu'il y avait plus d'une raison pour que la discorde s'éloignât peu à peu de la maison de M. de Marsal.

Un soir, la comtesse était assise au coin du feu. L'aiguille de la pendule marquait à peine dix heures. Emmeline, dont plusieurs nuits sans sommeil avaient épuisé les forces, s'était enfin endormie sous l'influence d'un narcotique : elle reposait du moins en apparence, avec le plus grand calme, et sa mère, après s'être levée plusieurs fois pour aller sur la pointe du pied jusqu'au seuil de la chambre où elle était couchée, avait pu se convaincre par le bruit égal de sa respiration, que cette salutaire réparation des souffrances de la malheureuse enfant se continuait toujours.

La comtesse allait reprendre un ouvrage de tapisserie qu'elle avait commencé, lorsqu'elle avisa une lettre arrivée par le courrier du soir, que la femme de chambre avait déposée sur la cheminée quelque temps auparavant et qu'elle n'avait pas encore songé à ouvrir, absorbée comme elle l'était par l'état de crise de sa fille.

Plus tranquille en ce moment, madame de Marsal prit la lettre. L'écriture de l'adresse ne lui rappela aucun souvenir. Un timbre bleu et l'indication de la ligne de Marseille à Lyon, qui se trouvait sur l'enveloppe, lui avaient indiqué, à première vue, que l'envoi venait sans doute de quelque voisin ou voisine de campagne en Provence, et sous ce rapport, elle ne s'était pas trompée.

Cependant, si calme qu'elle fût en décachetant l'enveloppe, elle ne put s'empêcher de frémir convulsivement de la tête aux pieds lorsqu'en cherchant tout d'abord la signature au bas de la lettre, elle trouva le nom du général de Saint-Pons.

Le général ; dans cette lettre, exprimait son regret sincère de n'avoir pu aller s'informer lui-même des nouvelles de la santé de mademoiselle Emmeline avant le départ de la famille de Marsal pour Paris, et il demandait avec les plus vives instances à la comtesse de vouloir bien le faire renseigner le plus promptement possible sur la situation de la chère malade. A cette occasion, il flétrissait hautement la conduite de M. Horace Guidai, qu'il se déclarait honteux, pour l'honneur de son nom, d'avoir pour neveu et auquel il avait défendu de paraître en sa présence.

Il n'y avait pas d'ailleurs, comme on le pense bien, dans cette lettre la moindre allusion à un passé fatal ; mais on y sentait cependant comme un

besoin d'expiation, et l'inquiétude très-vive exprimée au sujet de la santé de mademoiselle Emmeline trahissait dans le cœur blasé du Don Juan émérite, passé à l'état de vieux célibataire, l'existence d'une fibre secrète qu'on n'y eût pas soupçonnée.

La comtesse était restée dans son fauteuil, immobile, plongée dans ses réflexions, après la lecture de cette lettre qu'elle tenait toujours à la main, lorsqu'elle entendit retentir derrière la porte de sa chambre le pas de l'amiral.

Par un mouvement instinctif, et dont elle-même ne se rendit pas compte, elle déchira et jeta rapidement au feu la lettre que sa conscience seule accusait. Le foyer, que tourmentait un vent d'automne, projetait encore la lueur qu'avaient fait jaillir les débris du papier en se consumant, lorsque l'amiral parut.

M. de Marsal entra lentement, posa son bougeoir sur la table, et, jetant un regard distrait sur l'âtre flamboyant.

— Ah ! vous brûliez quelque chose ? dit-il d'une voix indifférente.

— Oui, répondit la comtesse.

En même temps elle se mit en devoir de commencer, pour sa justification, une phrase que M. de Marsal ne lui laissa pas achever ; car ses pensées avaient en ce moment un tout autre cours, dont l'incident d'un fragment de papier qui brûlait dans l'âtre n'avait pu les détourner.

L'amiral prit un fauteuil et s'assit devant la cheminée avec l'intention évidente d'entamer une longue conversation, et peut-être quelque explication décisive.

— Écoutez-moi, madame, dit-il : j'arrive à la vieillesse ; les quelques années qui me restent encore sont comptées. Il y a peut-être un meilleur usage à en faire que celui que, pour mon malheur, j'en ai fait depuis quelque temps. L'homme qui vient s'asseoir ici auprès de vous a pu vous paraître cruel lorsqu'il voulait forcer votre fille, innocente de tous les maux qu'il a endurés, qu'il endure encore, à un mariage qu'elle détestait ; mais cet homme peut changer, et cela dépend entièrement de vous.

Une vive émotion s'était emparée de madame de Marsal en entendant cet exorde. L'amiral continua en la regardant fixement.

— J'ai beaucoup réfléchi dans ces derniers temps. Je me suis dit que lorsque la Providence nous envoie déjà d'accablantes épreuves, c'est folie que de vouloir encore les aggraver nous-mêmes. Un désastre terrible, irréparable, est venu fondre sur moi. Emmeline, ma joie, mon orgueil, mon

espoir dans le passé, celle qui après vous me consolait le mieux de tous mes chagrins, Emmeline n'est plus pour moi que le témoignage vivant d'une honte intolérable. Cependant je chercherais à oublier, je reviendrais demander peut-être à cet intérieur que j'aimais tant le calme dont j'ai besoin ; mais une seule pensée, un ressentiment implacable me défend encore le pardon et le repos. Cette pensée, vous la connaissez.

Le comte s'interrompt. Madame de Marsal ne répondit pas. L'aveu que provoquait son marine pouvait arriver jusqu'aux lèvres de l'épouse tremblante. M. de Marsal poursuivit avec une implacable insistance :

— Je reconnais que ma colère a pu être injuste pour votre enfant, pour vous-même. Je veux croire qu'en effet vous avez été la complice involontaire, la victime d'un misérable ; mais pour celui-là, pour ce larron d'honneur, je ne puis être trop implacable. Oui, il me faut tout le sang que renferment ses veines ; du moins ma fureur et mes souffrances s'y éteindraient. Ah ! je n'ai pas oublié qu'en refusant de me le nommer, vous m'avez dit qu'il n'existait plus ; mais, m'avez-vous dit vrai, madame ?

— Ah ! monsieur ! s'écria la comtesse d'une voix strangulée où la terreur cherchait à emprunter l'accent d'une susceptibilité blessée.

— Si vous m'aviez déguisé la vérité, poursuivit imperturbablement l'amiral, je pourrais comprendre et excuser jusqu'à un certain point les motifs qui vous ont empêchée de m'exposer aux chances d'une vengeance qui peut n'être fatale qu'à moi-même. Mais, soyez tranquille, lui seul serait en danger, et j'ose croire encore que ce n'est pas pour lui que vous trembleriez. J'ignore s'il oserait se défendre contre moi. Tout ce que je sais, c'est que j'ai de mon côté le droit, le calme d'une décision prise, la force d'une justice prête à châtier. Ainsi, madame, rassurez-vous. Je vous vengerai tous deux ; oui, tous deux, car vous êtes de moitié dans l'outrage qui nous a été fait à l'un en même temps qu'à l'autre, et j'ai besoin de le croire pour pardonner. Et maintenant, madame, refuserez-vous encore de me dire le nom de cet homme ?

— Monsieur, reprit la comtesse palpitante, éperdue, cet homme n'existe plus. Je vous l'ai déjà dit.

— Pouvez-vous me le jurer ?

— Un serment ! à quoi bon ?

— Je l'exige.

— Puisque vous l'exigez, je... le jure.

— Eh bien ! moi, madame, je ne puis vous croire.

— Mais pourquoi donc, monsieur ?

— Pourquoi, madame ?... C'est...

Le comte n'acheva pas sa phrase ; il se leva en proie à une vive agitation, et ses pas décrivirent dans la chambre quelques courbes capricieuses.

— Ecoutez, madame, dit-il enfin, lorsqu'on se croit trahi par les êtres les plus chers, lorsque tout manque autour de vous, lorsque Dieu même semble sourd pour vos plaintes, on se crée des superstitions qui viennent au secours de vos souffrances et de votre haine. Dans les mystères étranges qui naissent du sommeil, dans ces crédulités à la mode, j'ai cherché un aliment à la préoccupation qui me dévorait.

— Vous, monsieur ! vous, l'amiral de Marsal !

— Qu'importe ? C'était répondre, suivant le dire des incrédules, suivant le vôtre, madame, à un doute par un nouveau doute ; mais un cœur qui souffre a besoin qu'on lui parle, fût-ce de mensonge. J'ai interrogé les plus renommées de ces somnambules, dont on prétend que le sommeil ouvre l'âme en même temps qu'il leur ferme les yeux. J'ai mis dans leur main immobile la lettre qui m'est restée de l'homme que je poursuis. Toutes m'ont dit que cet homme existait encore ; toutes l'ont vu dans leur rêve. Est-ce là un terrible caprice du hasard, une hallucination d'une démence passagère ? Je ne sais, mais cette illusion du sommeil a été partout trop unanime pour ne pas ressembler à la révélation d'une surnaturelle et infaillible puissance. Cet homme existe, madame, j'en suis sûr ; il me le faut, livrez-le-moi ! Je vous le demande pour le repos de notre avenir, pour votre fille, pour moi, pour vous-même !

L'amiral, après avoir prononcé ces derniers mots avec l'accent d'une irritation convulsive qu'il commençait à ne plus dominer, s'arrêta devant la comtesse et attendit sa réponse dans une muette et fébrile impatience.

— Je n'ai rien à changer, rien à ajouter à ce que je vous ai dit, monsieur, reprit-elle d'une voix étouffée.

— Si vous me dites vrai, repartit le comte, Dieu m'inspirera de vous croire sans doute plus que je ne le fais en ce moment ; mais si vous me trompez, il nous entend tous doux et il saura vous démentir.

M. de Marsal prononça ces paroles avec une grande solennité, puis il se dirigea lentement vers son appartement. Au moment où il allait en franchir la porte, celle qui conduisait à la chambre d'Emmeline s'ouvrit tout à coup, et la jeune fille se montra sur le seuil, où elle s'arrêta immobile et droite

comme une apparition fantastique et plus blanche dans sa pâleur que la toilette de nuit dont elle était enveloppée.

Emmeline, par un de ces étranges phénomènes qui attestent jusque dans le repos du corps la vitalité de l'âme, était arrivée tout endormie dans la chambre de sa mère.

Madame de Marsal était accoutumée depuis quelque temps aux accès de somnambulisme d'Emmeline. Aussi, son émotion, à la vue de sa fille, fut-elle exempte de surprise et d'effroi. Quant au comte, arrêté au moment de sortir par l'apparition imprévue dont il était témoin, l'habitude qu'il avait prise depuis son retour à Paris, des épreuves magnétiques, lui permit de deviner d'un coup d'oeil l'état d'Emmeline ; et lorsque madame de Marsal voulut s'élancer vers sa fille pour l'éveiller dans ses embrassements, il l'arrêta d'une main énergique.

— Ne l'approchez pas ! dit-il d'une voix basse mais inexorable, ne l'approchez pas ! Je vous le défends ! Eveillée, elle ne serait plus que votre fille ; vivante encore dans le sommeil, elle sera votre juge.

Et saisissant la main d'Emmeline, il la conduisit à un fauteuil où il la fit asseoir, sans que l'immobilité de la physionomie de la jeune fille éprouvât la moindre altération.

Madame de Marsal avait compris la pensée de son mari.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, oseriez-vous faire d'une fille le juge de sa mère ?

— Pourquoi pas, madame ? répondit froidement l'amiral, et si la mère est innocente qu'a-t-elle à craindre ?

Et dominant Emmeline par une influence magnétique, que doubleraient encore les irrésistibles préoccupations de son âme, M. de Marsal plaça dans la main de la jeune fille la lettre qu'il avait conservée toujours comme le guide et l'excitation de sa vengeance.

— Emmeline, dit-il, répons ! Où est l'homme qui a écrit cette lettre ?

Emmeline garda le silence, comme si quelque instinct confus lui révélait encore dans le sommeil que sa réponse pouvait être funeste à sa mère.

L'amiral insista avec une énergie menaçante.

— Bien loin, bien loin d'ici, répondit-elle enfin.

— Il existe donc ? murmura l'amiral avec l'accent d'une rage indescriptible ; ah ! je le savais bien ! Est-il en France ?

— En France, répondit Emmeline.

— Où donc ?

Soit hasard, soit vision intime, Emmeline se mit à dépeindre avec les plus minutieux détails l'intérieur du château qu'habitait le général de Saint-Pons. Elle le montra enveloppé dans sa robe de chambre, au coin de son feu, et jouant aux dominos avec sa tyrannique Antigone ; mais, comme il arrive toujours dans ces étranges révélations où les sens seuls survivent à l'intelligence et où la bouche se borne à détailler les perceptions de cette vue surnaturelle, pas un nom ne s'échappa de ses lèvres.

Toutefois ce qu'avait dit Emmeline suffisait déjà au comte de Marsal. Son ennemi vivait ; il était resté en France ; tôt ou tard il se trouverait à la portée de sa colère.

L'amiral tourna les yeux vers madame de Marsal. Elle était livide ; l'indignation qu'elle éprouvait d'être ainsi livrée et condamnée par son enfant était dominée encore par l'effroi qui la glaçait jusqu'au fond de l'âme. A l'aspect de ce trouble accusateur, M. de Marsal sentit tous ses soupçons se réveiller.

— Emmeline, fit-il impérativement, est-ce que cet homme est venu ici ?

— Monsieur, s'écria la comtesse que l'indignation emportait enfin, vous n'achèverez pas cet interrogatoire ! Ma malheureuse enfant ne sait pas le crime que vous lui faites commettre.

— Pas un mot, madame, répliqua énergiquement l'amiral ; c'est à Emmeline à nous dire de quel côté est le crime.

Et il répéta fiévreusement son interrogation à la jeune fille, qui persista dans son silence.

— Vous le voyez, monsieur, reprit la comtesse d'une voix brisée par tant d'émotions, Dieu ne veut pas que cette odieuse épreuve se continue. Retirez-vous, monsieur, je vous en supplie et laissez-moi reconduire ma fille jusqu'à son lit !

Mais l'amiral n'était pas homme à abandonner sa proie lorsqu'il se croyait déjà près de la saisir. Il se rappela tout à coup que madame de Marsal avait brûlé précipitamment un papier au moment où il avait pénétré dans sa chambre.

— Et cet homme du moins a-t-il écrit ?

Emmeline, à qui les intuitions confuses de son cerveau ne donnaient qu'une vague connaissance du passé, se sentit contrainte de répondre, quand elle fut interrogée sur un fait d'actualité en quelque sorte et qui laissait encore des traces matérielles.

— Il a écrit, dit-elle.

— Et cette lettre est celle qu'on vient de brûler, n'est-ce-pas ? reprit l'amiral avec une volubilité fiévreuse.

— Qui, répondit Emmeline, et je vois encore un fragment de la lettre dans le foyer.

Le comte tressaillit et se précipita vers le foyer, dans un coin duquel apparaissait en effet l'un des fragments de la lettre lacérée par madame de Marsal et qui avait échappé aux flammes. Il saisit ce lambeau de papier avec une avidité dont seule pourrait donner l'idée la soif de vengeance qui lui dévorait le cœur. Il espérait enfin trouver dans cette épave de la terreur un indice certain pour découvrir l'homme qui avait fait la honte et le malheur de sa vie.

Les quelques lignes dont l'amiral put retrouver les traces se rapportaient à la maladie d'Emmeline et à l'inquiétude que l'auteur de la lettre en éprouvait.

Il n'y avait plus de doute possible. L'identité entre l'écriture de la première lettre conservée par l'amiral et qui lui avait été livrée par Marius et l'écriture du fragment trouvé dans la cheminée était d'ailleurs complète. Seulement, la signature manquait.

— Maintenant, madame, dit l'amiral d'une voix qui avait repris le calme d'une décision précise et inexorable, maintenant ce n'est plus une conjecture, une vaine hallucination. L'homme qui m'a déshonoré est en correspondance avec vous. Vous n'avez peut-être jamais interrompu vos coupables relations avec lui. Vous n'avez plus qu'un moyen de lutter contre ma raison qui vous condamne, de me persuader que la fatalité vous poursuit plus encore que votre crime ne vous accable, c'est de me dire quel est cet homme, de m'épargner le soin de le chercher. Ce moment est un moment suprême. Pesez bien votre réponse, car, un refus encore, et tout serait à jamais fini entre nous. Je vous donne cinq minutes pour réfléchir.

Un silence suivit cet implacable ultimatum. Que se passa-t-il alors dans l'âme de madame de Marsal anéantie ? quelles pénibles sensations, quelles luttes déchirantes eut-elle à subir ? Si effrayant que dût être le sort dont la menaçait la colère de son mari, la malheureuse femme recula-t-elle encore une fois devant la responsabilité de voir s'entr'égorgé sous ses yeux l'homme dont elle portait le nom, auquel elle avait voué jadis son affection, et celui qui, fût-ce par un odieux guetapens, n'en était pas moins le père d'Emmeline ? Quoi qu'il en soit, et sans attendre que le délai fût expiré, elle répondit à voix basse mais résolûment :

— Tuez-moi, monsieur, si vous voulez, mais je n'ai rien à dire.

Un frissonnement, réprimé à grand'peine, indiqua tout ce que l'amiral, à cette réponse, refoulait en lui-même d'indignation ; mais il se maîtrisa, et, prenant sur la table le bougeoir qui l'avait guidé pour la dernière fois vers la chambre de sa femme :

— Madame, s'écria-t-il, cette habitation est la vôtre, et je la laisse entièrement à votre disposition et à celle de votre fille Emmeline, mais sachez que je quitte cette maison pour toujours et que désormais il n'y a plus rien de commun entre nous.

Et s'arrachant en même temps des étreintes de madame de Marsal, qui prosternée à ses genoux éclatait en sanglots et cherchait à le retenir, l'amiral sortit de la chambre.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées que déjà, sans tenir compte de l'heure avancée ni de la tempête qui s'était déclarée, M. de Marsal abandonnait en effet cette maison qui était son œuvre et où il avait été si heureux comme époux et comme père.

Pendant que s'accomplissait cette scène lugubre, Emmeline, pâle, était toujours endormie de cet effrayant sommeil qui caractérise les accès de somnambulisme. Immobile, muette, la main tendue dans la direction du foyer de la cheminée, elle restait sur son fauteuil, impassible comme la fatalité qui marquait encore de son sceau la triste destinée de sa mère.

VII

LE ROI LÈAR

La première pensée de M. de Marsal en abandonnant son foyer domestique, fut de se rendre auprès de sa fille unique, de sa chère Georgina.

Retirée dans sa chambre à coucher, Georgina n'avait pu encore se résoudre à se mettre au lit ; elle était assise le bras accoudé sur une table, la tête appuyée dans une main, un livre dans l'autre, silencieuse, immobile : mais au lieu de regarder son livre, elle prêtait l'oreille aux battements précipités de son cœur, plus que jamais en proie à tous les serpents de la jalousie, plus que jamais avide de vengeance ; car une lettre qu'elle avait reçue, le jour même, venait de lui apprendre que son mari, blessé en Crimée, se disposait à revenir en France, c'est-à-dire à revoir Emmeline.

Comme si les convulsions de la nature eussent répondu à celles que la jeune femme éprouvait intérieurement, et que trahissait seulement par intervalles un éclair de ses yeux, ou le tressaillement à peine perceptible d'un muscle de son visage, on entendait au dehors la pluie qui fouettait les vitres, et l'âpre bise d'automne qui s'engouffrait avec des bruits sinistres dans les cheminées ; mais Georgina n'y prenait pas garde, tant la tempête qui régnait dans son cœur était plus désordonnée et plus terrible encore que le combat qui se livrait dans l'air entre les vents déchaînés.

Tout à coup on sonna à la porte de l'appartement. Tout le monde étant couché dans la maison, nul ne se mit en devoir d'ouvrir ; car la soirée était déjà fort avancée, et il était même plus de minuit. Au bout de quelques instants, un nouveau coup de sonnette d'une grande violence retentit, et cette fois Georgina se leva et se détermina à ouvrir elle-même.

Quelle ne fut pas sa surprise en voyant paraître devant elle l'amiral de Marsal, qui le front pâle, les yeux hagards, les vêtements en désordre et ruisselants de pluie, entra dans l'appartement comme un prisonnier fugitif qui vient de rompre sa chaîne, et alla s'asseoir au coin du foyer, sans prononcer une parole !

Ce n'était déjà plus le hardi marin qui portait avec tant de vigueur et de souplesse, sous la neige de son épaisse chevelure, le poids de plus de douze

lustres accomplis. En quelques heures, il avait vieilli de dix années.

— Que se passe-t-il donc, mon père ? s'écria la jeune femme, chez laquelle la surprise paralysait pour le moment tout autre sentiment.

— Il se passe, reprit l'amiral, avec une sorte d'explosion fébrile, que toi seule es ma fille, mon bien, mon trésor, que je n'ai plus que toi au monde. Viens m'embrasser ma Georgina ! oh ! je suis bien malheureux et plus que jamais aujourd'hui j'ai besoin des caresses et des embrassements de ma fille chérie.

En parlant ainsi, le vieillard attira la jeune femme sur son sein et l'y tint longtemps et étroitement pressée.

— O mon père ! mon père ! reprit Georgina en le contemplant avec inquiétude, que vous est-il arrivé ? Je ne vous ai jamais vu si pâle ! Vos mains sont glacées et tremblantes, et vous venez me visiter par un pareil temps, à une pareille heure ! En vérité, j'ai peine à comprendre...

— Eh quoi ! reprit M. de Marsal, dont il sembla que le cœur se dégonflait par un effort violent et soudain, toi, ma fille unique, adorée, tu ne comprends pas que cette existence en commun était devenue intolérable pour moi, qu'elle ne pouvait durer plus longtemps ? Oh ! non, j'en serais devenu fou, vois-tu, et maintenant même où je te parle, où tu es là devant moi, je ne sais si j'ai bien toute ma raison. Enfin l'occasion s'est présentée de m'affranchir d'un contact odieux, de mettre un terme à une situation pleine de misères et de tortures. J'ai quitté le toit domestique. J'ai abandonné ta mère, j'ai répudié ta sœur. Ces deux femmes ne sont plus rien pour moi ; toi seule es tout à présent ; c'est à toi que je viens demander asile. Ta maison sera la mienne, je n'en connais plus d'autre. Ah ! ma Georgina, comme je vais t'aimer à présent ! Comme tu vas régner désormais sans partage sur le cœur de ton père !

L'exaltation du comte, ses paroles passionnées, fiévreuses, incohérentes, tout cela frappait sa fille de stupeur. Elle voyait bien qu'il avait dû se passer entre son père et sa mère quelque scène épouvantable : mais quelle pouvait en avoir été la cause ?

Depuis longtemps elle n'avait pu s'empêcher de constater que le trouble et la désunion avaient succédé à l'harmonie la plus parfaite, au bonheur domestique le plus complet. Il y avait là-dessous un mystère qu'elle avait en vain cherché à découvrir.

Le voile se déchirait enfin, et, à ce moment suprême, la colère plus ou moins légitime de son père, les larmes de sa mère et son abandon, tout cela

disparaissait pour elle devant une pensée que, avec cette intuition rapide et pleine d'égoïsme sauvage qu'enfante la jalousie, elle venait de dégager de tout ce qu'elle avait entendu. Là où le père déserte le toit de la famille, les enfants deviennent libres. Donc, Emmeline allait être libre.

Sous l'influence de cette pensée, Georgina reprit avec un horrible sang-froid :

— Eh bien ! mon père, vous allez me dire maintenant pourquoi vous avez quitté ma mère.

— Pourquoi ? pourquoi ? repartit le comte. Cela est cruel ; car enfin cette femme a porté et porte encore mon nom, que j'ai été jadis si heureux de lui donner. Je l'ai aimée, cette femme, de toutes les forces de mon âme ; mais sa conduite m'a délié envers elle et tu vas tout savoir : mon cœur est si plein, d'ailleurs, que je sens qu'il éclaterait, si je ne pouvais épancher devant toi toutes les douleurs, toutes les angoisses qui sont venues s'y amasser, depuis le jour où cet infâme Marius y a versé son poison. Sais-tu bien ce qu'il m'a appris ce Marius ?

Alors, la rougeur au front, M. de Marsal raconta à sa fille tout ce qui s'était passé, les révélations que la cupidité et la vengeance avaient dictées au jardinier, les refus constants de la comtesse de nommer l'auteur de l'outrage, les épreuves auxquelles il avait eu recours pour pénétrer cet horrible mystère, et enfin la scène encore si récente de somnambulisme qui, jointe au fragment de lettre épargné par le feu, était venue confirmer d'une manière si imprévue et à la fois si incontestable toutes les appréhensions et la honte de l'époux, en même temps que la trahison persistante de l'épouse.

Lorsque ce récit navrant fut terminé, le marin, qui avait durant sa longue et glorieuse carrière affronté si souvent toutes les horreurs de la tempête, sur tous les océans du globe, le soldat dont le mâle courage n'avait pu être ébranlé un instant par les balles et les boulets des ennemis, l'homme de fer dans les yeux duquel nul n'avait jamais surpris ni l'ombre d'une indécision, ni la trace d'une larme, l'amiral de Marsal se mit à pleurer comme un enfant.

Georgina était calme et sombre, regardant en silence les larmes qui coulaient sur les joues du vieillard. A la fin, obéissant à une sorte d'impulsion automatique, née sous l'influence d'une idée fixe :

— Ainsi, dit-elle, vous avez abdiqué tous vos droits sur Emmeline, et Emmeline va être libre.

— Que m'importe ? reprit l'amiral, dans les yeux duquel un éclair d'indignation brilla à travers ses larmes, Emmeline n'est point ma fille !

— Ah ! je comprends, reprit madame de St-Pons avec une ironie amère, je comprends que mon sort ne vous touche guère. Pourtant, mon père, si je vous suis aussi chère que vous voulez bien le dire, il me semble qu'il devrait en être autrement.

— Et comme le comte, la contemplant à son tour avec une surprise profonde, se disposait à lui demander la signification de ces paroles, elle ajouta impétueusement :

— Mais vous ne savez donc pas que mon mari va revenir ?

— Je l'ignorais, dit l'amiral.

— Eh bien ! je vous l'apprends, moi. Il a été blessé en Crimée... oh ! rassurez-vous, c'est une de ces blessures heureuses qui gagnent aux hommes le cœur d'une femme lorsqu'ils ne l'ont pas déjà tout entier. De plus il va être sans doute officier supérieur... à trente ans ! Et maintenant, dès qu'il sera convalescent de sa blessure, ne voyez-vous pas que son premier soin sera de chercher à revoir Emmeline ? Vous ne serez plus là pour vous y opposer, et ma mère est toute dans les intérêts de ma sœur : vous auriez dû vous en souvenir !

— Eh quoi ! Georgina, peux-tu croire que ta mère ?...

— Je crois tout, après ce que vous venez de m'apprendre. Je crois que je suis trahie, abandonnée par vous-même.

— Que dis-tu ?

— Ne comprenez-vous pas que, en agissant comme vous venez de le faire, vous avez mis le comble aux angoisses de ma situation, que vous avez fait de moi la plus malheureuse des femmes ? Et vous venez me dire que vous m'aimez ! que je suis désormais votre unique affection ! Mensonge ! mensonge ! C'est Emmeline qui vous était chère ; mais moi ! jamais personne ne m'a aimée.

En entendant ces dernières paroles, le comte avait tressailli, comme si son cœur ulcéré venait de recevoir une nouvelle blessure.

— Georgina, — s'écria-t-il douloureusement. — ta jalousie t'égare et tu oublies tout ce que tu dois à mon aveugle tendresse.

— Je n'oublie rien, repartit la jeune femme, emportée par la colère, je n'oublie rien, si ce n'est que vous m'avez perdue, ruinée, dans mon présent et dans mon avenir ! je n'oublie rien, si ce n'est qu'Emmeline triomphe !

Qu'auriez vous fait de plus, si vous n'aviez pas été mon père, que dis-je ? si vous aviez été mon plus cruel ennemi ?

— Tais-toi ! malheureuse, tais-toi ! s'écria l'amiral ; pas un mot de plus ! ne me force pas de maudire l'unique enfant qui me reste aujourd'hui. Je venais te demander l'hospitalité. J'avais pensé que ta maison serait désormais la mienne.

— L'hospitalité ! murmura Georgina d'un ton distrait ; mais mon mari va revenir, je viens de vous le dire ; cet appartement est bien étroit...

— Il suffit ! dit le vieillard en se levant de la place où il était assis au coin du foyer, je vois que je ne dois pas compter sur toi, et qu'il me faut aller chercher un gîte ailleurs

— On pourrait, reprit la jeune femme par une sorte d'acquit de conscience, vous donner la chambre de mon mari jusqu'à son retour...

— C'est inutile, reprit l'amiral comme frappé au cœur.

Et il ajouta douloureusement :

— Je n'ai plus de femme, je n'ai plus de fille, je suis seul désormais sur la terre. Adieu Georgina !

Peut-être, dans ce moment suprême, l'amiral espérait-il que sa fille allait tomber à ses genoux et lui demander pardon, en le suppliant de rester chez elle ; son accent même s'était attendri en lui disant adieu. Mais l'altière jeune femme demeura impassible, et M. de Marsal leva les yeux au plafond, comme pour prendre le ciel à témoin de toutes les tortures de son cœur et lui demander d'y mettre un terme ; puis il ouvrit brusquement la porte et sortit de l'appartement.

Bientôt après on entendit le bruit de la porte de la rue qui se refermait sur lui. Tout était consommé.

Il faisait un temps horrible. La pluie et le vent mêlaient leurs rafales, et il était là, seul, la nuit, errant sans asile, dans les rues de Paris, comme un mendiant, ce glorieux amiral, l'honneur de la marine française, implorant Dieu de lui faire la grâce de lui retirer la raison et de le rendre en tous points semblable au roi Lear, dans l'un des immortels chefs-d'œuvre du grand tragique anglais. Oh oui ! l'amiral de Marsal eût été bien heureux de devenir fou ! car alors, il ne se serait plus souvenu que, dans la même soirée, il venait de répudier sa femme et l'une de ses filles, et qu'il avait été repoussé par l'autre.

VIII

LA MAIN MUTILÉE

Parmi les manifestations de la pensée humaine que le génie dramatique a le plus profondément burinées dans la mémoire de tous ceux qui aiment les arts et les lettres, il en est une que Shakespeare a individualisée de la façon la plus saisissante dans une création impérissable : le roi Lear. Le lecteur nous pardonnera sans doute le rapprochement involontaire qu'un pareil souvenir ne pouvait manquer de susciter dans notre esprit, entre le type d'une grandeur si sauvage, rêvé par le poète anglais, et ce vieil amiral, odieusement chassé par sa fille de prédilection, et si bien en droit de dire, lui aussi, à la pluie, à la bise, à la tempête déchaînées contre lui dans cette nuit funeste : « Accablez-moi » de vos fureurs, ô pluie, ô bise, ô tempête ! « vous le pouvez, car vous n'êtes point mon sang, vous « ne me devez rien, vous n'êtes point ma fille ! »

Exilé volontairement de son foyer domestique, obligé à la suite de l'étrange accueil qu'il avait reçu chez sa fille Georgina, de chercher un asile dans je ne sais quelle maison meublée qu'il rencontra sur son chemin, après avoir erré une partie de la nuit dans les rues de Paris, le comte de Marsal comprit bien vite qu'il ne pouvait rester dans une ville où il était exposé à rencontrer à chaque instant les personnes qu'il avait jadis affectionnées le plus au monde, et qui, à des titres divers, n'excitaient plus dans son âme que des sentiments de haine et d'horreur.

Résolu d'ailleurs à ensevelir dans une retraite profonde, loin de tous les regards amis ou indifférents, son désespoir et son indignation, il envoya au ministre de la marine sa démission des fonctions de son grade, qui auraient pu le retenir encore dans la capitale, et se mit en route pour la Provence. Son intention était de se retirer dans cette villa ou bastide des environs d'Hyères, où il avait connu jadis des jours si heureux et où il ne devait plus trouver désormais que la solitude et l'amertume profonde, consacrées dans ce célèbre distique de Dante :

Nessun maggior dolor che ricordarsi
Del tempo felice, nella miseria.

Lorsque, par une journée froide et brumeuse il arriva dans ce domaine où pendant si longtemps sa venue avait été saluée comme un jour de fête, nul ne vint au-devant de lui. Le jardin, la maison, tout avait une apparence morne et désolée. Tout accusait la négligence et l'abandon qu'enfantent toujours inévitablement les dissensions domestiques.

Une vieille servante ; qui parut enfin devant le maître du logis avec un visage surpris et consterné, l'introduisit dans l'intérieur de l'habitation et lui proposa d'allumer du feu dans une des chambres. L'amiral fit un signe de tête affirmatif, et se laissa tomber sur un fauteuil, sans prononcer une parole et la tête inclinée sur sa poitrine.

— Bonté divine ! s'écria la vieille servante, tout en se mettant en devoir d'allumer le feu dans l'âtre de la cheminée, est-ce qu'il serait arrivé malheur à monsieur, à madame, ou à quelqu'un de la famille ?

— Nullement, répondit M. de Marsal d'un ton sec et péremptoire, qui indiquait suffisamment la résolution de couper court à toute conversation.

La servante se le tint pour dit. Seulement, lorsqu'elle eut fait son office, et au moment où elle se retirait, elle crut pouvoir se hasarder à demander s'il fallait préparer également les chambres de madame et de mademoiselle, et si ces dames arriveraient le jour même ou le lendemain.

L'amiral jeta sur la questionneuse un regard fauve, et la congédia par un simple geste ; mais il continua de garder le silence ; la vieille domestique ferma la porte, et, jugeant que le maître était fatigué de son voyage et de plus Visiblement en proie à un accès de mauvaise humeur, elle se promit bien de ne pas reparaître devant lui de toute la journée.

Demeuré seul, M. de Marsal porta machinalement ses yeux autour de lui ; mais il tressaillit aussitôt et se couvrit le visage de ses mains.

Dans cette chambre où il se trouvait, dans cette chambre qui avait toujours été la sienne, étaient appendus à la muraille les portraits de la comtesse de Marsal, de Georgina et d'Emmeline. Ces trois portraits, qui avaient été exécutés pendant sa dernière absence, étaient d'une ressemblance frappante, et tous trois, bizarrement illuminés par la flamme

du foyer, qui, dans la pénombre de la chambre projetait sur la toile des lueurs vacillantes, semblaient le poursuivre de leurs regards.

Ainsi ces objets de son idolâtrie passée, il avait voulu les fuir ; dans sa colère, il avait voulu mettre entre eux et lui un intervalle de deux cents lieues, et il les retrouvait encore au fond de cette solitude où il venait chercher ce qui devait lui échapper toujours... l'oubli ! Un moment il fut tenté d'arracher ces trois portraits de la place qu'ils occupaient, de se donner la satisfaction sauvage de les jeter dans ce foyer incandescent et de les brûler de ses propres mains, comme le roi franc avait brûlé jadis les idoles des faux dieux, devant lesquelles il s'était prosterné et qu'il avait adorées.

S'il résista à cette tentation, ce ne fut qu'à raison de l'appréhension qu'il éprouva de tous les commentaires auxquels un pareil auto-da-fé ne manquerait pas de donner lieu dans le pays ; mais, ce jour-là même, il déserta la chambre où il avait été reçu, sous prétexte qu'elle était humide, et alla s'installer dans une des chambres d'amis, où aucun souvenir de sa famille ne pouvait le poursuivre.

Il y demeura renfermé plusieurs jours, sans vouloir recevoir âme qui vive, absorbé dans son chagrin, prenant à peine quelques aliments, et dans une situation d'esprit qui pouvait donner des craintes sérieuses pour sa raison.

Soit qu'il eût compris de lui-même que tel serait le dénouement inévitable de la séquestration qu'il s'était imposée, soit que par un reste de respect humain il voulût aller au-devant des commentaires de ses gens et de tout le voisinage, il se détermina un beau matin à sortir de son domaine, et, retrouvant dans la surexcitation nerveuse à laquelle il était en proie, une souplesse et une vigueur musculaire qu'il croyait avoir perdues, il se mit à marcher du matin au soir, par tous les temps, sans se préoccuper de la pluie ou du vent, et dirigeant toujours de préférence ses promenades vers le bord de la mer. On eût dit qu'il obéissait à une sorte d'attraction magnétique qui le ramenait incessamment vers cette mer Méditerranée dont les vagues bleuâtres l'avaient bercé si souvent, dans son insoucieuse jeunesse, alors qu'il ne songeait nullement à devenir époux ni père.

Un jour, dans l'une de ses promenades au pied des falaises, il se trouva face à face avec un batelier qui avait tiré sa barque sur le rivage pour y faire quelques réparations. A la vue de l'amiral, ce batelier baissa vivement la tête, et, cédant à une frayeur instinctive, il parut sur le point de prendre la

fuite ; mais M. de Marsal, qui l'avait reconnu, s'écria aussitôt d'une voix tonnante :

— Ah ! c'est toi, misérable Marius ! Tu veux te sauver et tu fais bien. Va-t'en bien vite, et que je ne te retrouve jamais sur mon chemin, ou malheur à toi !

— Grâce ! grâce ! mon amiral, murmura l'ancien matelot d'une voix strangulée ; aussi vrai qu'il y a un Dieu, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné, j'ai gardé le silence.

— Ah ! reprit le comte avec l'accent du désespoir, c'est auparavant qu'il fallait le faire... auparavant et toujours ; car c'est toi, infâme, qui es cause de tout ce que je souffre ! C'est toi, vil coquin, dont la langue empoisonnée a corrompu tout mon bonheur ! Sans toi, maudit, j'aurais encore une famille, et je n'en ai plus !

En prononçant ces derniers mots, les yeux de l'amiral s'emplirent de larmes brûlantes, et la parole expira dans sa bouche.

Marius, tremblant, s'était arrêté, incertain s'il devait abandonner son bateau sur la plage et prendre la fuite, ou s'il valait mieux attendre que M. de Marsal, ayant exhalé sa colère, se retirât lui-même pour continuer sa promenade.

Tout à coup, ainsi que cela arrive si souvent dans les explosions violentes de la passion, les idées du comte parurent prendre un autre cours. A l'expression de colère et d'attendrissement fugitif qui avait paru sur son visage, succéda instantanément je ne sais quel instinct de haine et de vengeance, et un sourire plein d'amertume apparut sur le bord de ses lèvres.

Une pensée cruelle, implacable, lui était venue. Cet audacieux larron qui lui avait volé son honneur existait encore, tout le démontrait : ce fragment de lettre, à demi consumé, trouvé dans la cheminée de la comtesse de Marsal, les terreurs de l'épouse, les révélations échappées à sa fille dans un accès de somnambulisme, les déclarations presque unanimes de toutes les personnes vouées dans Paris aux études magnétiques. Bien plus, il était hors de doute maintenant que le séducteur devait se trouver dans les environs de la propriété de l'amiral. Oh ! quel jour de triomphe et de joie même pour le comte de Marsal que celui où il pourrait cracher toute sa haine à la face de cet homme ! Et comment le trouver sinon avec l'assistance de Marius, qui l'avait vu, qui l'avait tenu au bout de son fusil, de Marius, qui depuis plus de vingt années n'avait jamais quitté la contrée ?

Le batelier était là, à quelques pas, livide ; pantelant et comme pétrifié d'épouvante.

— Ecoute, Marius, reprit l'amiral d'une voix déjà radoucie, tu peux encore réparer tout le mal que tu as fait. Le veux-tu, dis ?

— Mon amiral, balbutia le misérable, dont les dents claquaient et qui frissonnait de tous ses membres, que faut-il faire pour cela ?

— Tu aimes l'argent, ajouta le comte, je t'en donnerai tant que tu voudras ; mais à une condition, c'est que tu vas m'aider dans mes recherches et assurer ma vengeance. Voyons, recueille bien tes souvenirs, parcours le pays, informe-toi ! L'homme a été blessé par toi à la main, n'est-ce pas, et même assez gravement ; il a dû rester quelque trace de cette blessure ?

— Oui, mon amiral, et il doit lui manquer au moins un doigt de la main...

— Était-ce la main droite ou la main gauche ?

— C'était la main gauche. L'empreinte était restée sur le mur, à cause du sang.,

— Il devait partir le lendemain pour l'Afrique. C'était un officier.

— C'est qu'il y a tant d'officiers, mon amiral !

— Qu'importe ? voilà deux indices qu'il ne faut pas négliger.

— Mais, mon amiral, il a passé tant d'eau dans le Var depuis cette nuit dont vous parlez ! et qui sait si l'officier est revenu dans le pays ? qui sait même s'il existe encore ?

— Il y est revenu et il existe.

— Si cela vous plaît ainsi, mon amiral, je ne suis pas pour vous contredire.

— Il faut que tu me le trouves.

— Ce sera difficile, mon amiral, ah mon bon Dieu ! bien difficile.

— Je te donne huit jours pour cela.

— Huit jours ! balbutia Marius, encore haletant sous la double impression de la frayeur qu'il venait d'éprouver, et de la cupidité dont les âpres instincts avaient été réveillés dans son âme, rien que huit jours !

Mais déjà M de Marsal s'était éloigné, avec cette fiévreuse brusquerie dont tous ses mouvements portaient désormais l'empreinte, et qui eût suffi pour trahir les agitations auxquelles son cœur était en proie.

Les huit jours s'écoulèrent et l'on n'entendit pas parler de Marius. Au bout de ce laps de temps, l'amiral, qui était tombé dans cette monomanie terrible si voisine de la folie, l'amiral envoya chercher son ancien jardinier :

— Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ? lui dit-il.

— Pardonnez-moi, mon amiral, murmura le misérable en jetant autour de lui des regards effarés de terreur, je n'ai rien négligé pour vous satisfaire ; j'ai parcouru toute la contrée, et mes pauvres jambes me rentrent dans le corps.

— Eh bien ! qu'as-tu découvert ?

— J'ai découvert des jambes de bois, des oreilles de moins, des faux nez, mais tout cela trop jeune ou trop vieux, et pas un manchot !

L'amiral garda quelques instants le silence, se promenant convulsivement et à grands pas dans la chambre où l'on avait introduit Marius. Tout à coup, il s'arrêta devant lui, et, le regardant fixement :

— Je t'avais offert, dit-il d'une voix sourde, un moyen assuré de devenir riche, d'être désormais à l'abri du besoin. Tu prétends qu'il t'a été impossible d'en profiter ; eh bien ! je vais te mettre à même de ne plus connaître le besoin. Tu as en ta possession un secret qui fait le désespoir de ma vie. Puisque je ne puis me venger, il faut que ce secret meure avec toi. Prépare-toi donc à mourir !

Pâle et tremblant, Marius se précipita aux pieds de l'amiral, que sa raison commençait évidemment à abandonner, et embrassant ses genoux, il s'écria d'une voix strangulée :

— Grâce ! grâce ! mon amiral ! Prenez pitié de moi !

Peut-être, dans le paroxysme nerveux qu'il subissait et qui lui enlevait toute conscience de l'acte criminel auquel son esprit troublé venait de se résoudre instantanément, le comte de Marsal, sourd aux supplications du misérable prosterné à ses pieds, allait en effet assumer sur sa tête la responsabilité d'un homicide. Encore quelques secondes, et sa main devenait la main d'un meurtrier... A cet instant solennel de son existence, on frappa à la porte de la chambre, et la vieille servante, qui exerçait dans le domaine les fonctions de femme de charge, entra sans attendre qu'on lui répondît, et vint annoncer au comte que le général de Saint Pons l'attendait au salon.

Marius, qui s'était relevé vivement en entendant ouvrir la porte, s'enfuit en courant.

Réveillé comme en sursaut par cette visite inattendue, M. de Marsal se rendit machinalement au salon. Le général de Saint-Pons l'y attendait, assis dans un fauteuil, au coin de la cheminée, où l'on avait allumé du feu, car le temps était devenu très froid. On était alors en plein hiver, et le ciel, chargé

de brumes, ne laissait filtrer à travers les rideaux des fenêtres qu'un jour gris et terne.

— Pardonnez-moi, général, de vous avoir fait attendre, dit le comte, qui commençait à rentrer en lui-même ; je n'attendais pas l'honneur de votre visite.

— Ma foi ! amiral, reprit M. de Saint-Pons en affectant une liberté d'esprit et une aisance qu'il était loin d'avoir dans la circonstance où il se trouvait, je viens vous voir en voisin et un peu par occasion. Je n'ignore pas que vous êtes déjà depuis quelque temps dans le pays et j'aurais dû, d'après les usages du monde, sans doute attendre que vous voulussiez bien me prévenir en venant vous-même réclamer ma visite ; mais j'ai pensé qu'à raison des liens qui existent entre nos deux familles, je pouvais abdiquer toute étiquette avec vous. Vous me pardonnez d'avoir agi ainsi, n'est-ce pas ?

— Certainement, dit l'amiral d'un ton distrait, et c'est bien plutôt à moi à m'excuser auprès de vous, puisque je suis arrivé le dernier en Provence ; mais des affaires assez graves m'ont empêché jusqu'à ce jour de remplir un devoir qui eût été pour moi...

L'amiral n'acheva pas sa phrase : à la douteuse clarté du jour, pénétrant par l'une des fenêtres du salon et qui se projetait en plein sur l'une des mains de M. de Saint-Pons il venait de s'apercevoir que cette main était mutilée ; car le général avait ôté ses gants en entrant, pour se réchauffer plus librement devant le foyer de la cheminée.

A cet aspect, le comte de Marsal se sentit frémir jusqu'à la moelle des os. Une sueur froide envahit son front, dont la pâleur s'accrut jusqu'à la lividité, et ce fut avec une préoccupation manifeste et sans même se rendre compte du sens précis des paroles qui retentissaient à son oreille, qu'il laissa dès lors parler le général.

Ce dernier, ainsi que nous l'avons déjà indiqué plus haut, semblait lui-même embarrassé, et le lecteur s'en rendra parfaitement compte.

En effet, des lettres qu'il venait de recevoir de Paris lui avaient appris qu'une séparation avait eu lieu entre l'amiral et sa femme, sans qu'on en connût le motif, et qu'à la suite de cet événement, la comtesse était tombée assez gravement malade. Maxime de Saint-Pons, de retour à Paris et à peine convalescent lui-même de sa blessure, priait son oncle d'informer M. de Marsal de la maladie de la comtesse. Il s'agissait donc, tout en paraissant ignorer les dissensions de famille qui avaient pu déterminer une fatale

rupture, de prévenir l'amiral d'une situation qui était de nature à exciter son inquiétude et peut-être à modifier ses résolutions.

Pendant que le général, obligé à chaque instant de répéter ses paroles, s'épuisait en efforts superflus pour remplir l'objet de sa mission, l'amiral, qui ne répondait que par monosyllabes, attachait un regard avide et obstiné sur cette main qu'il lui semblait voir s'agiter devant lui, toute sanglante, sous le fauve reflet des flammes du foyer.

A la fin, hors d'état de maîtriser plus longtemps son impatience, et sentant bien toutefois que ses questions pourraient être éludées, s'il n'affectait pas un grand calme, il dit d'un air assez indifférent, bien que son cœur battît alors dans sa poitrine avec une telle violence qu'il se sentait sur le point de perdre haleine :

— Le temps est très humide et très froid aujourd'hui. Ce temps-là ne vaut rien pour les blessures, et je suis persuadé que vous souffrez un peu de votre main.

M. de Saint-Pons ne put s'empêcher de rougir en songeant à l'inadvertance qu'il avait commise, eu égard à l'endroit dans lequel il se trouvait, et il répondit négligemment :

— Je ne souffre nullement, amiral ! j'avais un peu froid aux mains et aux pieds, lorsque je suis arrivé chez vous ; mais maintenant je me sens parfaitement réchauffé.

En même temps il se mit à se ganter de nouveau.

— Attendez donc ! reprit M. de Marsal ; je m'y connais un peu en pareille matière, et je suis homme à distinguer l'âge d'une blessure par l'aspect même des cicatrices. Veuillez me montrer votre main, général ? Cette blessure-là est fort ancienne, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Je gage qu'il y a près de vingt ans que vous l'avez reçue.

— Ma foi ! amiral, vous ne vous trompez guère.

— Est-ce un coup de feu, ou d'arme blanche, général ?

— Puisque vous êtes si savant, je pourrais vous laisser le soin de deviner ; mais c'est un coup de feu.

— Ah !... Et serait-ce une indiscretion de vous demander dans quelles circonstances de guerre sans doute vous avez reçu cette blessure ? Est-ce en France ou en Afrique ?

La général parut hésiter un moment, puis il répondit d'un ton évasif, mais dont le caractère péremptoire n'échappa pas à son interlocuteur.

—C'est en France, amiral ; mais dans des circonstances fort indifférentes pour vous, je pense.

— Serait-ce lui ? murmura le comte entre ses dents. Oh ! s'il en est ainsi, je le forcerai bien à se trahir lui-même.

En même temps, comprenant qu'il avait été un peu trop loin et qu'il ne fallait plus s'occuper de la blessure, il ajouta à haute voix :

— Veuillez m'excuser, général.

Il y eut un silence pendant lequel les deux interlocuteurs semblèrent s'observer réciproquement tout en cherchant à donner à leur physionomie une apparence de placidité que démentait à chaque instant la mobilité convulsive de la pupille de leurs yeux, en dépit même de tous les efforts qu'ils faisaient pour en éteindre la flamme.

A la fin, l'amiral reprit :

— Convenez, général, que la destinée est parfois bien étrange dans les rapprochements qu'elle opère. Habitant la même contrée, nous avons dû nous rencontrer souvent, dans un passé déjà bien loin de nous ; vous avez même pu vous trouver quelquefois avec madame de Marsal, soit lorsqu'elle était jeune fille, soit lorsqu'elle est devenue ma femme !...

Ici le général parut interroger ses souvenirs et, frappé tout à coup d'une vague inquiétude, il se contenta de hocher la tête d'une façon négative.

— Je gage, continua le comte, que, si votre neveu n'était pas devenu mon gendre, vous ne seriez pas venu nous visiter.

— C'est un reproche que j'ai à me faire, amiral.

— Vous n'avez jamais eu l'idée de vous marier général ?

— C'est encore un tort de ma part, et je le confesse.

— Ah bah ! vous aviez peut-être quelque grande passion qui vous en a empêché. Cela se voit souvent.

— Je suis forcé de vous détromper, amiral.

— Pardon. Alors, c'est que vous avez préféré sans doute jouer le rôle d'un don Juan, d'un Lovelace et, en pareil cas, on n'est généralement pas bien sûr d'inspirer que ce qu'on n'éprouve pas soi-même.

— Vous devenez sévère pour moi, amiral.

— Sévère !... murmura le comte, dont la physionomie venait de s'empêtrer d'une horrible amertume, oh ! non, monsieur.

Puis, changeant soudain de ton :

— Voyons, là, entre nous, ajouta-t-il, convenez que de votre temps au moins, les maris étaient bien aveugles.

— Pas plus qu'aujourd'hui, je pense, amiral ; mais pourquoi cette conversation ?

— Vous avez raison, répondit vivement l'amiral, qui pensa qu'en continuant de traiter un pareil sujet, il risquait d'exciter les soupçons de M. de Saint-Pons, et que celui-ci ne manquerait pas de se tenir sur ses gardes.

En conséquence, changeant soudain de sujet de conversation et obéissant à ce besoin fébrile de locomotion qui caractérise les violentes agitations de l'âme :

— Voulez-vous, dit-il en se levant, venir visiter ma serre ? car je suppose, général, que vous aimez les fleurs.

— Très-volontiers ! répondit M. de Saint-Pons en se levant à son tour et se mettant en devoir de suivre son guide. Le goût des fleurs est un goût qui se développe, quand on habite la campagne, et devient presque un besoin.

— Et vous deviez l'avoir déjà ce goût-là, j'en suis sûr ; car qui aime les femmes aime les fleurs, et réciproquement.

— Les proverbes sont parfois menteurs, amiral. Au surplus, continua M. de Saint-Pons, manifestement surpris de certaines questions de M. de Marsal, et saisissant avec empressement l'occasion qui lui était offerte de rompre les chiens, votre serre me paraît fort bien tenue.

— Oh ! pourtant je ne m'en occupe guère, et c'est un compliment que je transmettrai à mon jardinier.

— Est-il depuis longtemps à votre service, amiral ?

— Non. J'ai chassé son prédécesseur il n'y a pas longtemps encore. C'était un mauvais drôle, nommé Marius, qui ne m'a rendu qu'un seul service dans sa vie ; mais il me l'a fait payer bien cher. Vous avez dû le connaître ou tout au moins l'avez-vous vu... jadis ?

— Nullement, répondit le marquis de Saint-Pons.

En même temps, désireux de ramener la conversation sur un autre terrain :

— Amiral, reprit-il, quand vous voudrez bien venir me visiter à votre tour, je pourrai vous montrer aussi ma serre, où vous verrez une assez belle collection d'orchidées qui commencent déjà à être en fleurs. J'ai entre autres espèces la *catheya crispa*, dont le feuillage est charmant ; la *phalenopsis amabilis*, qui ressemble à un papillon transformé en fleur ; la *houlettia odoratissima*...

Pendant que le général détaillait avec une complaisance affectée les richesses florales de sa serre, le comte de Marsal était redevenu distrait et

rêveur, comme au commencement de la visite, se demandant intérieurement s'il n'obéissait pas, à son insu, à quelque hallucination de son cerveau troublé, à quelque obsession de monomanie, qui lui faisait voir dans un voisin de campagne, dans un allié de famille, l'ennemi de son honneur et de son repos, par suite d'un rapprochement imaginaire entre deux cas de mutilation.

Il en était presque à se reprocher l'étrange accueil qu'il venait de faire à ce voisin, à cet allié dans lequel il ne retrouvait d'ailleurs, bien qu'il n'eût pas encore atteint la soixantaine, aucun vestige des qualités physiques qui sont l'attribut presque obligé d'un séducteur.

Tout à coup, en écoutant la nomenclature dont les termes barbares venaient frapper vaguement son oreille sans laisser aucune trace dans sa mémoire, il sentit germer au fond de son cerveau une idée qui le fit tressaillir, une idée dont la réalisation pouvait seule éclairer sur-le-champ tous ses doutes d'une lumière horrible, mais sûre, et lui apporter une conviction irréfragable.

— Moi aussi, général, dit-il, je voudrais bien posséder dans ma serre quelques échantillons de la famille des orchidées, particulièrement les espèces que vous venez de citer. Ayez donc la bonté, pendant que vous êtes ici, de m'écrire les noms de celles qui vous paraissent vraiment les plus remarquables, avec l'adresse de votre jardinier fleuriste. Je vais m'empresser d'en faire la commande.

En même temps, l'amiral alla chercher lui-même tout ce qu'il fallait pour écrire, et le plaça sur une table devant son hôte.

Le général, sans défiance aucune, prit la plume que lui tendait M. de Marsal. Celui-ci, l'œil fixe, la poitrine horriblement oppressée, le visage couvert d'une pâleur mortelle, se tenait debout, épiant avec une avidité fiévreuse les caractères que M. de Saint-Pons se disposait à tracer avec une plume qui semblait déjà, au lieu d'encre, distiller du sang...

Soudain, M. de Saint-Pons se frappa le front de sa main gauche, il déposa la plume que tenait sa main droite, et, se levant le plus naturellement du monde :

— En vérité, s'écria-t-il, je me souviens fort à propos que j'ai là, dans une de mes poches, le moyen de vous satisfaire, amiral, sans avoir à vous, laisser un autographe de ma mauvaise écriture, qui pourrait en outre pécher beaucoup sous le rapport de l'exactitude. Voici la facture du jardinier

fleuriste qui m'a vendu les orchidées dont je vous parlais tout à l'heure. Je l'ai acquittée ce matin même.

L'amiral, dans son désappointement, ne put réprimer un mouvement de dépit ; sa bouche se contracta et ses mains se crispèrent en saisissant le chiffon de papier que lui tendait le général. Celui-ci ne tarda pas du reste à prendre congé.

— Allons ! murmura M. de Marsal dès qu'il se vit seul, j'ai perdu la partie ; mais j'aurai ma revanche.

Le lendemain même de la visite du général, le comte de Marsal envoyait un messenger au château de Saint-Pons, avec le billet suivant :

« Qu'allez-vous penser de moi, général ? N'allez-vous
« pas me trouver bien étourdi pour un sexagénaire ?
« Je ne retrouve plus la facture détaillée que
« vous aviez bien voulu me laisser pour les orchidées.
« Vous seriez mille fois obligeant et aimable, si vous
« aviez la bonté de transcrire immédiatement la nomenclature
« dont vous m'avez parlé, et que j'attends
« par le retour de mon messenger, pour faire ma commande.
« Serez-vous assez bon pour y joindre l'adresse
« de votre jardinier fleuriste ? »

Il est aisé de se rendre compte de l'impatience vraiment fiévreuse avec laquelle M. de Marsal attendit le retour du domestique qu'il avait envoyé au château de Saint-Pons, et qu'il avait fait monter à cheval pour accélérer encore l'issue de cette démarche.

Lorsque cet homme arriva, l'amiral se précipita à sa rencontre et lui arracha presque des mains le billet qui contenait la réponse du général ; mais il n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la suscription, qu'il laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec un profond découragement, et peu s'en fallut qu'il ne mît le billet dans sa poche, sans même en prendre lecture.

— J'étais fou, murmura-t-il en froissant ce billet entre ses doigts ; il n'y a pas l'ombre d'analogie entre l'écriture de cet audacieux larron d'honneur et celle que j'ai là entre les mains. Décidément, ce n'est pas lui ! Et pourtant que d'indices accusateurs !

Puis, frappé d'une idée subite qui venait de faire refluer le sang à ses joues, l'amiral rappela son messenger :

— Est-ce bien, lui dit-il, le général de Saint-Pons qui a écrit lui-même ce billet ? L'as-tu vu en personne, comme je te l'avais recommandé ?

— Je n'ai pas pu voir M. de Saint-Pons, répondit le domestique ; mais, à coup sûr ce n'est pas lui qui a écrit ce qu'il y a dans ce papier. M. de Saint-Pons a été atteint hier, en rentrant chez lui, d'un violent accès de rhumatisme dans le bras droit et il est très malade. C'est sa gouvernante elle-même, mademoiselle Rose, qui est venue me le dire, en me remettant la réponse.

L'amiral frappa du pied avec violence, et congédia d'un geste son messenger, se promettant intérieurement d'obtenir, de gré ou de force, un autographe de M. de Saint-Pons.

Dans cette pensée, il ne manqua pas un seul jour d'envoyer savoir des nouvelles de son voisin de campagne, demandant instamment à le visiter dès qu'il serait en état de recevoir, s'enquérant en même temps, dans les environs, des personnes avec lesquelles M. le marquis de Saint-Pons pouvait être en relations épistolaires.

Malheureusement, le général, indolent et paresseux comme la plupart des vieux célibataires, souvent infirme d'ailleurs, avait depuis longtemps contracté l'habitude de dicter la plupart de ses lettres à un secrétaire, qui n'était autre que mademoiselle Rose, passée à l'état de maître Jaques en cotillon, et réunissant, à ce qu'il paraît, une passable aptitude calligraphique à ses hauts talents culinaires.

Mais l'amiral, avec sa volonté de fer, surexcité par un besoin de vengeance encore inassouvi, s'était promis de vaincre tous les obstacles qui le séparaient de son but, et ce but allait être atteint car le général de Saint-Pons commençait à se remettre de son accès de rhumatisme et il avait fait dire à M. de Marsal, qu'il était tout prêt à le recevoir dès le lendemain.

Lorsque, tout enfiévré par l'horrible soupçon dont il était obsédé, l'amiral se présenta en personne au château de Saint-Pons, il apprit avec une stupéfaction profonde que le général avait reçu, le matin même, une lettre à la suite de laquelle il avait ordonné de préparer immédiatement ses effets de voyage, et qu'il s'était mis en route pour Paris avec sa gouvernante et son valet de chambre.

— Parti ! s'écria le comte avec un accent dont il serait difficile de rendre l'expression, oh ! je le rejoindrai !

IX

LE LIT DE MORT

Laissons le général de Saint-Pons et l'amiral de Marsal se diriger chacun de son côté, et à toute vapeur vers Paris, l'un par le train-express qui part le matin de Marseille, l'autre par le train-express du soir, et revenons un peu en arrière, afin de ne laisser aucune obscurité dans les éléments constitutifs de ce récit.

Demeurée seule, avec sa fille cadette, dans l'habitation de l'avenue de Saint-Cloud après le départ de son mari, madame de Marsal avait d'abord songé à quitter cette façon d'hôtel-villa, peu en harmonie avec l'existence modeste, obscure même, à laquelle elle eût voulu désormais se condamner.

La comtesse n'avait apporté en dot, on s'en souvient peut-être, que ses attraits, ses vertus et sa grâce souveraine, et, dans la fierté native de son âme, il lui répugnait de devoir à l'amiral de larges moyens d'existence qu'elle ne partageait plus avec lui. Une modique pension alimentaire était dorénavant tout ce qu'il lui convenait d'accepter ; mais, au moment où elle se disposait à mettre cette résolution à exécution, en proie à un incurable chagrin, brisée par toutes les émotions qui étaient venues l'assaillir, elle tomba assez gravement malade et fut obligée de s'aliter.

Dès que Maxime, à peine convalescent lui-même de sa blessure, fut en état de sortir, son premier soin fut d'accourir au chevet de la comtesse, dont il avait cru devoir, au préalable, ainsi qu'on l'a vu précédemment mander à son oncle l'état assez inquiétant. Sans se dissimuler toutes les considérations qui lui faisaient une loi d'éviter de voir Emmeline, il pensa à juste titre que ces considérations s'affaiblissaient singulièrement, si elles ne disparaissaient même tout à fait, devant le danger qui menaçait l'existence de madame de Marsal.

C'était la première fois, depuis son retour de Crimée, que l'officier de marine revoyait ce toit qui lui rappelait tant de souvenirs et qu'il se retrouvait face à face avec la seule femme qu'il eût jamais aimée et qui était devenue l'objet de toutes ses pensées et de tous ses rêves.

Ce ne fut donc pas sans éprouver l'un et l'autre une vive émotion qu'ils échangèrent ensemble un serrement de mains, dans lequel une foule de sensations bien douces ou bien poignantes renaissaient simultanément presque à leur insu ; mais pas une parole n'accompagna cette fraternelle démonstration. Il y a de ces instants, dans la vie, où le cœur se gonfle tellement qu'il devient impossible d'articuler un seul mot.

Maxime serra également en silence la main de la comtesse, et s'assit tout oppressé, à son chevet, les yeux humides de larmes,

— Je vous remercie, mon ami, dit la malade, d'être venu me voir. Je vous attendais, je vous l'avoue. Est-ce que Georgina ignore ma maladie, et ignore-t-elle aussi votre visite ?

— Hélas ! répondit Maxime d'une voix que l'émotion brisait à chaque instant, je voudrais pouvoir vous dire qu'elle ne connaît pas plus votre situation quelle ne connaît ma démarche ; mais, bien que les termes dans lesquels je me trouve placé vis-à-vis de celle de vos filles qui porte mon nom m'aient suffisamment autorisé à ne lui rendre aucun compte de mes actions, je n'ose pas ajouter que votre maladie ne lui est pas connue, parce que ce serait contraire à la vérité.

— Georgina ne voit donc plus en moi qu'une étrangère ! s'écria tristement la comtesse.

— Sous ce rapport, reprit Maxime, il ne m'appartient pas plus de l'accuser que de la défendre. Vous connaissez encore mieux que moi son caractère. Ce caractère, naturellement porté à la jalousie, s'est aigri sous l'influence de circonstances pénibles, et si, dans ses préventions injustes, elle n'en est pas venue à voir dans tous les membres de sa famille des étrangers, c'est peut-être pis encore ; car elle ne veut voir en eux que des ennemis.

— Je la plains de toute mon âme, dit la comtesse et je voudrais...

— Ce n'est pas assez de plaindre ma soeur, interrompit Emmeline, chère maman, il faut encore lui pardonner.

— Vous le voyez, Maxime, dit la comtesse en serrant la main de sa fille cadette avec un sourire plein de mélancolie, en voilà une au moins qui n'a pas changé ! C'est mon unique consolation au milieu de toutes mes épreuves.

Puis, se penchant à l'oreille d'Emmeline, elle ajouta :

— Laisse-nous, mon enfant, va te reposer un peu. j'ai à causer avec Maxime.

Emmeline se relira, en attachant sur l'officier de marine un regard dans lequel une résignation sublime venait se fondre doucement avec la plus tendre et la plus pure affection.

Maxime et la comtesse restèrent seuls, et cette dernière continua en ces termes :

— Ecoutez, Maxime, il y a bien des choses que je ne pouvais vous dire en présence de ma fille, et la première de toutes, qui n'est peut-être pas pour vous une révélation, mais que la pauvre enfant doit au moins apprendre le plus tard possible, c'est que mes jours sont comptés, je le sais, et que tous les secours de l'art sont impuissants à triompher d'un mal dont la cause est plutôt morale que physique.

— Non, balbutia Maxime en proie à une douloureuse surprise, non, je ne puis croire que les choses en soient venues là. Vous vous exagérez sans aucun doute la nature du mal dont vous êtes atteinte. Nous vous sauverons, madame, nous vous sauverons !

Madame de Marsal se contenta de hocher la tête avec un sourire plein d'une tristesse ineffable, et elle reprit tranquillement :

— Puisque M. de Marsal, à l'exemple de ma fille Georgina, a cru devoir me retirer son affection, — et Dieu, qui lit au fond des cœurs, Dieu sait si j'ai mérité de la perdre,—il ne me reste plus que vous, Maxime, à qui je puisse confier le soin de veiller sur la pauvre enfant qui doit me survivre. Me promettez-vous de le faire ?

— Je vous le promets.

— C'est bien. Pour des raisons que je vous prie de m'épargner de vous faire connaître, Emmeline n'a plus rien à attendre de... M. de Marsal.

— Ces raisons, je les connais, interrompit vivement Maxime, je sais quel peut en être le fondement. Je sais que vous êtes la plus noble et la plus pure des épouses. Je sais, par celui-là même qui est l'auteur bien repentant de tous vos maux, que vous n'avez pas l'ombre d'un reproche à vous faire. La fatalité seule a tout conduit en vous plaçant pendant vingt ans, dans l'affreuse nécessité de garder le silence sur un attentat que le premier soin de M. de Marsal eût été de chercher à venger en exposant ses jours.

— Merci de ce témoignage, mon ami. C'est encore une consolation pour moi, en descendant dans la tombe, de savoir que j'emporte toute votre estime et que je suis parvenue jusqu'au dernier moment à éviter une rencontre dont les suites pouvaient être mortelles pour mon mari. Quoi qu'il en soit, vous comprenez combien il importe, quand je ne serai plus, que ma

pauvre Emmeline, répudiée à juste titre, hélas ! par M. de Marsal, comme je l'ai été moi-même, puisse se suffire sans avoir à implorer l'assistance de personne. J'étais sans fortune lorsque je me suis mariée et je n'ai par conséquent à laisser à Emmeline que mes bijoux et quelques hardes qu'il faudra vendre, mais dont le produit sera bien insuffisant pour lui assurer une existence convenable.

— Ne suis-je pas là ? n'ai-je pas ma fortune ?

— Hélas ! mon ami, je connais votre cœur ; mais, en devenant le mari de Georgina, vous avez abdiqué tout droit de venir directement en aide à Emmeline, et j'espère que vous vous en souviendrez, je vous demande seulement de chercher à lui procurer une position honorable, hors de Paris, de France même autant que possible. Elle a de l'instruction, elle est bonne musicienne ; de plus, elle a de la résignation, et du courage même. Comme tant d'autres jeunes filles dont la naissance vaut mieux que la sienne, elle ne se croira nullement déshonorée en acceptant des fonctions d'institutrice dans quelque famille riche et surtout honnête. Je m'en rapporte pleinement à vous à cet égard.

— Je comprends un pareil vœu, dit l'officier de marine, et je suis prêt à m'y associer de tous mes efforts. Bien plus, je crois justement avoir sous la main une position qui conviendra parfaitement à votre fille cadette, sans l'assujettir à une tâche ingrate, et pour laquelle elle n'a jamais fait aucun apprentissage.

— Loué soit Dieu ! mon ami ; quelle est cette position ?

— La princesse de ***, dont le fils est un de mes meilleurs amis, est veuve depuis plusieurs années. Elle a une fille de l'âge de la vôtre, qui, atteinte d'une maladie organique, ne saurait songer à se marier. La princesse, forcée de passer les hivers dans le midi de l'Europe, voudrait trouver une compagne qui fût en même temps une amie pour sa fille et qui pût la suivre en Autriche pendant l'été, et s'associer à ses pèlerinages pendant l'hiver. Elle prendrait, bien entendu, l'engagement d'assurer, à tout événement, l'avenir de la personne qui associerait ainsi sa destinée à celle de sa fille. La princesse est actuellement à Nice, et doit venir à Paris à la fin de cet hiver. C'est une femme pleine de bonté et de noblesse comme vous. Vous pourrez la voir.

Et comme madame de Marsal secouait de nouveau la tête avec un signe de dénégation, Maxime s'empressa d'ajouter :

— Oh ! oui, vous la verrez ! Nous viendrons vous voir ensemble. Au surplus, je vais lui écrire, et je vous tiendrai au courant du résultat de ma démarche.

— Merci, mon ami, merci d'avance ; mais, si vous m'en croyez, vous vous abstenrez dorénavant de venir me visiter. C'est un grand chagrin pour moi de renoncer ainsi à vous voir, et je n'ai pas besoin de vous dire Emmeline partagera aussi ce chagrin ; mais sa bonne réputation, voilà la seule fortune qui lui reste, et il ne faut pas qu'elle l'expose. Ne le pensez-vous pas comme moi, Maxime ?

— Il suffit. Quoi qu'il doive m'en coûter, vous serez obéie.

La conversation continua quelque temps encore entre l'officier de marine et la comtesse. Il y avait si longtemps qu'ils ne s'étaient vus et ils avaient tant de choses à se dire ! Et puis, bien qu'Emmeline ne fût pas présente à l'entrevue, c'était d'elle qu'il était question à chaque instant, et, à des titres divers, elle était si chère à chacun des deux interlocuteurs que son souvenir, ses intérêts suscitaient entre la comtesse et Maxime un flux de paroles intarissable.

Lorsque ce dernier jugea enfin que le moment était venu de prendre congé de la malade, elle lui tendit sa main amaigrie, qu'il porta pieusement à ses lèvres, et lui dit :

— Je sens que votre visite, m'a fait un grand bien, et je vous en remercie de nouveau, mon ami. Si nous ne devons plus nous revoir en ce monde, je m'en irai dans l'autre avec la satisfaction de vous avoir revu et de penser que vous tiendrez votre promesse.

Maxime était trop ému pour répondre. Aussi bien madame de Marsal avait sonné, et déjà Emmeline, rougissante, se tenait auprès du chevet de sa mère, attachant sur l'homme qu'elle avait choisi, et qui était devenu le mari de sa sœur, un de ces regards qu'on n'oublie pas et qui sans doute viennent réchauffer le cœur jusque sous les glaces de l'âge. Tous deux se serrèrent la main de nouveau en silence, et Maxime sortit tout pensif de la maison.

S'il n'avait pas été absorbé par les préoccupations bien profondes que ne pouvait manquer de laisser dans son âme une pareille entrevue, au moment où il remontait dans la voiture de remise qui l'avait amené et qui l'attendait à la porte, il aurait certainement remarqué, derrière la glace d'un fiacre qui stationnait à quelque distance, une femme voilée qui le suivait des yeux avec une inquiète et jalouse insistance, et dans cette femme il aurait reconnu Georgina.

Mais habitué de longue date à n'agir jamais qu'à ciel ouvert, à ne se méfier de personne, il ne pouvait lui venir à la pensée qu'il eût été suivi jusque dans l'avenue de Saint-Cloud.

Cependant, justement alarmé de la situation dans laquelle il avait laissé madame de Marsal, et obsédé par un triste pressentiment, Maxime crut devoir se rendre chez le médecin qui donnait ses soins à la comtesse, afin de l'interroger sur les chances de guérison que pouvait présenter la maladie dont elle était atteinte.

Celui-ci répondit avec une entière franchise qu'il s'agissait d'un mal où toutes les ressources de la Faculté devaient échouer. Les sources de la vie s'étaient taries chez la comtesse, sous des influences purement morales, ainsi qu'elle l'avait déclaré elle-même, et, suivant toute apparence, elle devait succomber avant peu de jours.

Consterné d'un pareil oracle, Maxime crut de son devoir d'en informer sans délai son oncle, le général de Saint-Pons.

Faut-il croire qu'en accourant à Paris, au reçu de cette fatale nouvelle, le général obéissait à la voix des remords qu'elle avait éveillés dans son âme ? ou bien doit-on voir dans cette détermination, si peu en harmonie avec les habitudes d'un vieux garçon non moins casanier qu'égoïste, un acte de prudence très-légitime, inspiré par les appréhensions, suites de sa malencontreuse entrevue avec l'amiral ?

Sans doute l'un et l'autre mobiles avaient exercé à la fois leur influence sur M. le marquis de Saint-Pons, que vous ne voulons faire ni meilleur ni plus mauvais qu'il ne l'était réellement et que ne le sont en général les Don Juan, même quand ils sont vieux. Molière a envoyé le sien tout bonnement en enfer, ne pensant pas que les hommes de cette catégorie puissent avoir après leur mort une autre destination ; mais Molière, comme on sait de reste, avait ses raisons pour cela.

Quoi qu'il en soit, par une matinée brumeuse de l'hiver de 1855, une voiture de remise s'arrêta, dans l'avenue de Saint-Cloud, à la porte de l'habitation de madame de Marsal, et l'on en vit descendre, soigneusement enveloppé dans sa pelisse fourrée, bien plus faite pour braver les hivers de Moscou que ceux de Paris, l'ancien général d'Afrique, le Cid des plaines de l'Habra et de la Macta, et le vainqueur de tant de Chimènes d'Algérie, sans compter, bien entendu, celles de la métropole.

Dans cet appareil, avec son bonnet de soie noire rabattu jusqu'au bas de ses oreilles, soigneusement emmitouflé d'ailleurs comme il l'était sous les

plis d'un large cache-nez, le marquis de Saint-Pons eût été presque ridicule, si le caractère de tristesse et d'anxiété même empreint dans sa démarche, et surtout ce qu'on pouvait apercevoir de sa physionomie, n'eût arrêté instantanément le rire sur les lèvres.

Ce fut Emmeline qui vint recevoir le général de Saint-Pons. Elle avait des larmes plein les yeux.

— Vous venez, général, murmura-t-elle d'une voix à peine articulée, pour voir ma pauvre maman. Vous ne nous avez pas abandonnées, vous !... Combien vous êtes bon ! Mais, hélas ! je ne crois pas que maman soit en état de vous recevoir. Elle est si faible ! On dirait que le peu qui lui reste de force s'en va à chaque instant, Ce matin même, elle a fait appeler son confesseur, et elle a voulu recevoir les derniers sacrements.

Le général se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil, et ne prononça pas une parole.

Si préparé qu'il pût être par la lettre de son neveu à un dénrûment prochain et funeste, il était visiblement atterré, et c'est avec un sentiment presque voisin de la frayeur que son regard s'arrêtait sur la jeune fille, qui se tenait debout devant lui, pâle, éplorée, la tête renversée sur sa poitrine, comme un fantôme qui semblait déjà lui demander compte de la fin prématurée de sa victime.

Il demeura quelques instants sans oser prendre la parole ; puis, d'une voix sourde :

— J'arrive de Provence, balbutia-t-il ; mon neveu Maxime m'avait écrit dans quel état inquiétant se trouvait sa belle-mère ; mais, mon Dieu ! tout est-il donc perdu ?

Emmeline couvrit son visage de ses mains, et des larmes brûlantes glissèrent à travers ses doigts. Il y eut un nouveau silence ; puis le général reprit :

— Il faut que je voie madame de Marsal ; ma pauvre enfant, veuillez lui dire que je suis là, et que j'implore d'elle une audience, si courte qu'elle puisse être.

Il y avait un accent de supplication si vif et en même temps une si étrange insistance dans le ton et dans les paroles du marquis de Saint-Pons, qu'Emmeline ne crut pas pouvoir refuser d'accéder à sa requête.

Peut-être eût-elle agi différemment si elle avait su ce qu'elle n'apprit que longtemps après, que l'homme qui était devant elle s'était rendu coupable envers sa mère d'un lâche et odieux attentat. Mais lorsque, à la suite de la

trahison de Marius, la comtesse s'était trouvée conduite à révéler à sa fille les circonstances funestes dans lesquelles elle était venue au monde et qui lui faisaient une loi d'abdiquer toute prétention en opposition avec les vœux et les espérances de Georgina, le plus profond silence avait été gardé relativement à l'auteur de l'attentat. Par un sentiment de pudeur, que toutes les femmes et toutes les mères surtout comprendront, la comtesse de Marsal, forcée de rougir devant sa fille, n'avait pas voulu du moins l'exposer elle-même à rougir aussi devant le séducteur toutes les fois qu'elle le rencontrerait. Et maintenant, hélas ! n'était-ce pas assez d'avoir expié par vingt années d'angoisses et de tortures une faute dont madame de Marsal n'avait été que la complice innocente et bien involontaire ? Fallait-il encore racheter cette faute par une mort prématurée, en laissant sur la terre une malheureuse enfant orpheline ? En vérité, les arrêts de la Providence sont parfois bien cruels et feraient croire à l'existence de je ne sais quel pouvoir occulte et malfaisant sans cesse en lutte avec la bonté divine et devant lequel le monde ancien s'est courbé si longtemps en l'appelant : Fatalité !

Au bout de quelques instants, Emmeline revint et, fit signe au général qu'il pouvait entrer dans la chambre de la comtesse ; puis, sur un geste de la malade elle se retira elle-même.

A peine elle avait refermé la porte que le marquis de Saint-Pons, cédant à l'émotion profonde qui venait de s'emparer de lui, s'agenouilla au pied du lit de la mourante, et d'une voix strangulée laissa tomber ces paroles :

— J'ai eu envers vous, madame, des torts que rien ne saurait racheter, et je viens vous en demander pardon : à ce moment suprême, me le refuserez-vous ?

Un sourire plein d'une tristesse mortelle, mais dans lequel on pouvait lire déjà comme un avant-goût de la béatitude céleste, se dessina sur les traits livides de la malade, semblable à une auréole sur le front d'un martyr.

— J'ai pardonné ce matin, balbutia-t-elle d'une voix étouffée et à peine perceptible, j'ai pardonné à ceux qui m'ont fait du mal dans ma vie ; vous étiez le premier.

— Alors, reprit le général, toujours agenouillé, il faut m'en donner la preuve, il faut que vous m'accordiez une grâce. Je sais que vous ne laissez à votre fille Emmeline aucune ressource ; je sais également quelles sont vos intentions pour l'avenir de cette enfant ; mais j'ai le droit et le devoir peut-

être de m'y opposer et de me charger de son avenir. Je vous demande la permission de l'adopter.

— Je refuse, dit la mourante, qui sembla recouvrer un reste d'énergie vitale.

— Par grâce ! par pitié ! reprit le général.

— Jamais ! C'est impossible.

En prononçant ces dernières syllabes, les yeux de la comtesse, ces yeux déjà couverts des ombres de la mort, se ranimèrent un moment, et il y brilla comme un éclair.

Puis, le général ayant renouvelé ses instances :

— Laissez-moi ! retirez-vous ! murmura la comtesse en proie à un paroxysme nerveux précurseur de l'agonie, votre présence me fait mal !... Je vous ai pardonné... Ne m'en demandez pas davantage !

Ces paroles, quelque saccadées qu'elles pussent être, furent articulées avec un timbre de voix que la fièvre altérait mais rendait en même temps presque sonore.

Tout à coup les traits de la mourante prirent un caractère de terreur en même temps que de supplication inexprimable. Elle voulut parler, mais la voix expira dans le fond du gosier. Par un effort presque surhumain dans l'état de faiblesse où elle se trouvait, elle parvint à se dresser à demi sur son séant. Sa main décharnée se souleva, et en même temps elle indiqua d'un doigt défaillant les rideaux de son lit, en ce moment agités par un souffle de vent sans doute.

Mais l'effort suprême et désespéré que la malheureuse femme avait dû faire venait d'épuiser ce qui lui restait de force ; ses lèvres blanchirent instantanément, une dernière convulsion agita sa bouche, sa tête s'affaissa sur sa poitrine, et elle retomba lourdement sur l'oreiller... La comtesse de Marsal venait de rendre le dernier soupir.

Frappé d'épouvante, le marquis de Saint-Pons, qui était resté agenouillé, se releva péniblement et voulut appeler ; mais il recula soudain ; un horrible frisson s'empara de tout son corps ; ses rares cheveux se hérissèrent sur sa tête et peu s'en fallut qu'il ne tombât à la renverse.

Dans la pénombre de la chambre, et à demi caché sous les rideaux du lit, à cet endroit où la mourante avait fixé son regard avec une expression si singulière et qu'elle désignait obstinément de son doigt rigide et glacé, se tenait un homme, ou plutôt un spectre, ce spectre vengeur dont elle avait en vain espéré désarmer la colère. Deux yeux flamboyants sous leurs épais

sourcils venaient de se river en quelque sorte sur ceux du général, et une voix bien connue, une voix terrible, faisait retentir à son oreille les paroles suivantes :

« Elle vous a pardonné ; mais je ne vous ai pas pardonné, moi ! entendez-vous, général ? madame de Marsal avait raison : Retirez-vous ; retirez-vous, vous dis-je ! Ce n'est pas ici votre place. Au revoir, monsieur le marquis de Saint-Pons !

— Cette voix, — est-il besoin de l'ajouter ? — cette voix était celle de l'amiral de Marsal, qui, arrivé sur les pas de M. de Saint-Pons, s'était introduit à sa suite dans la chambre de la malade, et, muet témoin de cette suprême entrevue, n'en avait pas perdu le moindre détail.

Pâle, les genoux vacillants et se soutenant à peine, le général se contenta d'incliner la tête, et se retira sans prononcer un seul mot. Puis l'amiral ferma la porte à double tour, et alors, lui aussi, il tomba à genoux devant ce cadavre, et il pleura à chaudes larmes, cet homme inflexible, cet homme de fer, et il couvrit de baisers cette dépouille déjà refroidie par l'impitoyable main de la mort, priant Dieu de lui pardonner tout le mal qu'il avait fait à cette pauvre femme dont il s'était plu à briser le cœur, en expiation d'une faute involontaire.

Lorsqu'il se résolut enfin à se retirer,

— Adieu ! s'écria-t-il, adieu, ma pauvre chère aimée ! J'ai manqué à ma parole en rentrant dans cette maison où je devais te retrouver vivante encore pour te voir expirer si vite sous mes yeux ; mais je serai plus fidèle cette fois au serment que je fais sur ton corps glacé de ne rentrer désormais dans cette demeure que quand je t'aurai vengée. Chère et adorée martyre, tues une sainte à présent ; prie pour ton bourreau !

Ayant ainsi parlé, le vieillard sortit de la maison mortuaire, comme il y était entré, sans adresser la parole à âme qui vive.

X

COMBAT SINGULIER.

Si la comtesse de Marsal ne put emporter au tombeau avec son secret la satisfaction suprême d'avoir atteint le but qu'elle avait poursuivi pendant près de vingt années de sa vie, elle mourut du moins sans agonie, sous l'impression du saisissement qu'elle avait éprouvé à cette heure solennelle où elle s'était trouvée si inopinément face à face avec ces deux hommes en qui se personnifiaient la faute et le châtiment. Peut-être même est-il permis de penser qu'avant d'expirer elle avait pu tout au moins lire son pardon dans les yeux de celui qu'elle avait tant aimé et dont elle avait tant pleuré l'affection perdue.

Quoi qu'il en soit à cet égard, dès que le comte de Marsal se fut retiré, Emmeline entra dans la chambre où sa mère était morte, et, n'ayant pu recevoir son dernier soupir, elle eut la consolation de lui fermer les yeux. Elle ne voulut céder à personne le soin de la veiller morte comme elle l'avait veillée vivante, et de présider aux apprêts de sa toilette funèbre.

Sous des apparences frêles et délicates, cette jeune fille cachait une âme bien plus fortement trempée qu'on n'aurait pu le croire. Elle avait surtout, au suprême degré, cette faculté toute féminine, cette vertu si l'on veut, qui souvent tient lieu de courage à la faiblesse en lutte avec la force : la résignation.

Maxime fut averti de ce dénouement fatal, mais, hélas ! trop prévu, par un message oral de sa belle-sœur, qui crut devoir se contenter de lui faire connaître de cette façon la fin des souffrances physiques et morales de madame de Marsal, afin de ne pas fournir un nouvel aliment aux supçons jaloux de Georgina. En sa qualité de gendre de la comtesse, il dut s'occuper de tous les détails des obsèques, qui eurent lieu sans la moindre pompe et en présence d'un petit nombre d'amis de la famille.

L'absence de l'amiral, dans cette circonstance solennelle, ne donna lieu à aucun commentaire. D'abord, la famille de Marsal vivait, on le sait, fort retirée à Paris et passait d'ailleurs la plus grande partie de l'année en Provence, où l'on savait que l'amiral s'était rendu ; mais aucun détail

n'avait transpiré sur les causes réelles de cette émigration. Ensuite, il est généralement d'usage, au moins dans notre capitale, que le mari s'abstienne d'assister aux funérailles de sa femme, sans doute pour ménager la sensibilité des passants, à défaut de la sienne propre.

Le lendemain même des obsèques, deux amis du comte de Marsal, deux officiers de marine suivant toute apparence, se présentèrent à l'hôtel Chatham et furent introduits par les soins de Rose, non sans quelques difficultés préalables, auprès du général de Saint-Pons.

Ce dernier, grâce à son merveilleux épicurisme, avait eu déjà le temps de se remettre de l'émotion très-vive qu'il avait éprouvée en se retrouvant en présence de la comtesse de Marsal, déjà presque agonisante et étendue sur son lit de mort ; mais il n'avait pas été aussi heureux sous le point de vue purement physique, Il avait gagné un assez gros rhume en entreprenant, au cœur de l'hiver, le voyage des environs d'Hyères à Paris ;

Enveloppé dans sa robe de chambre à grands ramages, les pieds dans ses pantoufles fourrées et son bonnet de soie plus enfoncé que jamais sur ses yeux et sur ses oreilles, le général reçut avec une mauvaise humeur, tempérée pourtant par un grand fonds de politesse, la visite dont les deux cartes qu'on lui avait remises simultanément indiquaient suffisamment l'objet.

Lorsque le plus âgé des deux témoins se fut expliqué à cet égard, le marquis de Saint-Pons, qui l'avait écouté d'un air distrait, commença par s'excuser d'avoir à avaler une tasse de tisane que l'implacable prudence de sa gouvernante avait laissée auprès de lui encore fumante ; puis d'une voix enrouée :

a Sacrebleu ! messieurs, ajouta-t-il, vous me prenez dans un bien mauvais moment, et j'espère que M. l'amiral de Marsal ne m'en voudra pas trop si je le fais attendre un peu. Ce n'est pas ma faute, comme vous voyez. Je suis enrhumé comme un loup, et mon médecin ne me pardonnerait pas de m'en aller sur le terrain dans un pareil état. Je risquerais ainsi une bonne pleurésie, et si, comme je le suppose, l'amiral a l'intention bien arrêtée de se débarrasser de moi, je le sais trop loyal pour vouloir employer à cet égard d'autres armes que celles qui sont admises par le code du duel entre gens comme il faut.

Les deux témoins ne purent s'empêcher d'échanger un regard d'interrogation. Aussi bien, leur surprise était grande. Le personnage qu'ils avaient devant les yeux, et qu'ils savaient être un des brillants officiers

généraux de l'armée d'Afrique, ne réalisait sous aucun rapport le type qu'ils s'étaient forgé dans leur imagination, et leur paraissait, au contraire, il faut bien le dire, un adversaire très peu digne de leur fougueux compagnon d'armes.

— Nous ne manquerons pas, reprit le plus âgé des deux témoins, de rendre compte à M. de Marsal du vœu que vous nous faites l'honneur de nous exprimer, et c'est lui qui examinera dans quelles limites il doit y adhérer. Seulement, vous convient-il, général, de nous désigner vos témoins, afin que nous puissions nous entendre avec eux et régler les conditions du combat ? Je suppose que vous avez déjà fait votre choix.

— En aucune façon, répondit le général, et je vous avoue même que je n'y ai pas songé.

— Cela est étrange, murmura l'un des témoins.

Étrange ! s'écria le général, voilà qui est plaisant, d'honneur ! Croyez-vous donc que je sois venu à Paris pour mon agrément particulier ? Mais je n'y connais plus personne à Paris, et je suis bien fâché d'y être venu dans une pareille saison, c'est très-malsain. Mon baromètre était à tempête.

— Mais, général, vous avez des parents, des neveux, nous a-t-on dit.

— Ah ! oui, parlons-en de mes neveux ! voilà des gaillards bien en position de me servir à quelque chose en pareille occurrence ! Ils me rappellent trait pour trait les Deux Philibert, une comédie du temps de ma jeunesse, que je vous engage à revoir, si on la reprend jamais. L'un est un mauvais sujet que je ne vois plus et que mon intention bien arrêtée est de déshériter. L'autre Philibert, le bon sujet, est le propre gendre de l'amiral. Comment voulez-vous que je songe à le fourrer là-dedans ?

— Ce sont vos affaires, général, et non les nôtres... Veuillez seulement, sans plus tarder, pourvoir au choix de vos témoins et nous le faire connaître, afin que nous puissions remplir notre office.

— Deux mots, messieurs. Quand je ne suis pas enrhumé, j'ai la goutte, et réciproquement, ce qui me rend la locomotion très-difficile. Vous êtes officiers, comme l'amiral et moi, et de plus vous paraissez de braves gens ; ne pourriez vous vous charger de ce soin ? Je suis tout prêt à accepter des témoins de votre main.

— Général, nous ne saurions assumer une telle responsabilité.

— Comme il vous plaira. Sacrebleu ! vous voulez me mettre dans l'embarras. Prenez garde ! cela pourra retarder la partie projetée, et vous ne devrez en chercher querelle qu'à vous-mêmes.

— C'est possible. En tout cas, général, notre mission ne serait pas complètement remplie, si nous n'ajoutions que, pour des motifs qui nous sont inconnus, M. de Marsal demande expressément que l'affaire n'en reste pas au premier sang. S'il faut tout vous dire, et ici c'est l'amiral qui parle et non pas nous, l'offense ayant été mortelle, la réparation doit l'être également.

— C'est son droit, reprit tranquillement le général, et je m'y attendais. Quelle est l'arme que choisit l'amiral ?

— Le pistolet, d'abord.

— Il a raison. Je suis un peu myope.

— Mais son intention est que, en cas de nécessité, le duel finisse à l'épée.

— Ah ! par exemple, sur ce point, vous pouvez lui dire qu'il a tort. Je suis, ou du moins j'étais assez fort sur l'escrime, il y a quelques années. Est-ce tout ce que vous aviez à me dire, messieurs ?

— Oui, général. Le reste se passera avec vos témoins.

— A merveille ! Alors je vais sonner pour vous faire reconduire. Excusez-moi si je ne le fais pas moi-même : je crains horriblement les vents coulis ; ma gouvernante pourra vous le dire elle-même, puisqu'elle est en même temps ma garde-malade.

Le général sonna, et Rose parut, tenant à la main une nouvelle tasse de tisane qu'il prit avec une parfaite componction, en ajoutant du ton le plus calme :

— Rose, reconduisez ces messieurs.

Lorsque Rose revint, le général lui dit avec le même sang-froid :

— Maintenant, Rose, vous allez me lire le journal ; car cette conversation a augmenté mon enrrouement, et il faut que je me repose.

Rose, qui ne se privait pas, à ce qu'il paraît, du droit immémorial et imprescriptible qu'ont les domestiques d'écouter aux portes, Rose s'écria alors en fondant en larmes :

— Ah ! monsieur, pouvez-vous bien me demander de vous lire le journal lorsque je sais que vous allez vous battre en duel ? Vous, monsieur, à votre âge et malade comme vous êtes ! c'est impossible, n'est-ce pas ?

Le marquis de Saint-Pons ne répondit pas et se contenta de hausser les épaules. Rose reprit avec violence :

« Ah ! si j'étais à votre place, je sais bien ce que je ferais, moi ! je les planterais là, jour de Dieu ! Je m'en retournerais chez nous à l'instant même. Et s'ils osaient venir vous repêcher en Provence, dans notre château,

c'est à moi qu'ils auraient affaire. Oui, monsieur, croyez-moi ! je ne vous donne que de bons conseils, moi ; allons-nous-en bien vite, et une fois là-bas, c'est moi qui me charge de vous défendre. Avant d'arriver jusqu'à vous, il faudra qu'ils m'écrasent, ces sacripants-là !

— Ma chère Rose, repartit enfin le général qui ne put réprimer un sourire, vous vous inquiétez à tort. Je me suis battu vingt fois dans ma vie, et ce n'est pas cela qui m'a rendu malade. Que voulez-vous que j'y fasse ? J'ai offensé M. de Marsal, il me demande une réparation, je la lui dois.

— Alors, si vous avez tort, fit la gouvernante impitoyable dans sa logique passionnée, il faut faire des excuses. J'irai moi-même les porter à cet amiral. Il ne me mangera pas, à coup sûr.

Mais le général impatienté s'écria cette fois d'un ton péremptoire :

— Savez-vous, Rose, que vous allez méchauffer les oreilles ! Mêlez-vous de vos affaires et non des miennes ! et puisque vous n'êtes pas disposée à me lire le journal, donnez-le moi, je vais le lire moi-même.

Justement effarouchée d'une pareille menace, la gouvernante se mit en devoir d'obéir. Mais elle avait la voix fort étranglée et s'essuyait les yeux à chaque instant.

Ce jour-là même, le marquis de Saint-Pons reçut une lettre d'un des témoins de l'amiral, qui lui faisait connaître que M. de Marsal consentait à attendre huit jours, mais que, ces huit jours expirés, il n'admettrait aucun délai.

« Allons ! dit le général, il paraît que le vieux loup de mer tient absolument à me croquer. Je n'aurais pourtant pas été fâché de faire encore un peu attendre mes héritiers. »

Et il envoya chercher Maxime, auquel il raconta ce qui s'était passé, le priant de lui choisir deux témoins ; puis il ajouta avec sa légèreté habituelle :

« Ah ! j'oubliais, mon garçon, de te dire, — car on ne sait pas ce qui peut arriver, — que tu trouveras dans mon secrétaire une copie de mon testament, dont l'original est déposé chez mon notaire. Ma volonté est que tout mon bien passe après moi sur ta tête. Tu en feras ce que bon te semblera ; seulement, je te recommande la pauvre Rose. Elle s'est montrée un peu tyrannique dans ses soins pour ma santé, mais enfin l'intention était bonne, et je n'ai jamais eu à me plaindre de sa cuisine, ni toi non plus, je suppose. Je désire quelle ne manque de rien après moi. »

Maxime ne put qu'incliner la tête ; car il avait une sincère affection pour son oncle, et il était fort ému en songeant que, quel que pût être le dénouement du duel projeté entre le général et son beau-père, il aurait à porter un deuil nouveau au fond de son cœur. Le marquis de Saint-Pons reprit, en se penchant à l'oreille de son neveu :

— Il y a une autre personne, dont je ne te parle pas... parce que je n'ai pas à t'en parler, n'est-ce pas ?

L'oncle et le neveu se serrèrent la main en silence.

Au jour convenu, c'est-à-dire une semaine après, le général prenait place dans une voiture qui les conduisit à Meudon, le duel devant avoir lieu dans la forêt. Bien que la matinée fût assez brumeuse, M. le marquis de Saint-Pons avait constaté que le baromètre remontait et que ses rhumatismes s'étaient endormis comme par enchantement. Quant à son enrrouement, il avait disparu. Était-ce donc qu'au moment d'entrer en lice, il n'avait pu se défendre contre cet instinct secret de la conversation qui réveille de leur léthargie morale les natures les plus inertes, et, semblable au chloroforme, assoupit par contre instantanément toutes les souffrances de l'organisme physique ? Ne raconte-t-on pas qu'un des grands capitaines auxquels notre pays s'honore d'avoir donné le jour, perclus de goutte et de rhumatismes, se sentit soudainement guéri en entendant retentir les premiers coups de canon qui annonçaient que la bataille était engagée ?

Pourtant si, dans l'entrevue solennelle de l'avenue de Saint-Cloud, cette entrevue, d'où vont d'écouler tous les événements qu'il nous reste à raconter, le général de Saint-Pons s'était présenté au chevet de la comtesse de Marsal, dans un appareil peu en harmonie avec son grade et ses antécédents, c'était bien pis encore dans cette circonstance nouvelle où il allait jouer sa vie.

Despotique jusqu'au dernier moment dans ses minutieuses précautions pour la santé de son maître, Rose l'avait littéralement enseveli sous une couche épaisse de flanelle ; il en était couvert de la tête aux pieds. Il était toujours coiffé d'ailleurs de son immuable bonnet de soie noire et était chaussé de galoches, pour n'avoir pas à craindre l'invasion de l'humidité par les extrémités ; bien plus, et en dépit des pronostics barométriques, le général avait dû soutenir une véritable lutte avec sa gouvernante, pour n'avoir pas à emporter un parapluie.

Les duels sont chose si usée dans les romans comme au théâtre que nous nous abstiendrions à coup sûr de tout détail sur celui de l'amiral de Marsal

avec le général de Saint-Pons, s'il n'y avait peut-être un certain caractère d'originalité dans cette rencontre entre deux personnages, l'un et l'autre presque arrivés aux limites de la vie humaine ; le premier, tout bouillant, tout plein de fougue volcanique sous la neige de son épaisse chevelure ; le second, calme, posé, froidement poli, et tout prêt à laisser casser son crâne pelé avec l'insouciance d'un gentilhomme des anciens jours.

On se rappelle que le combat devait avoir lieu d'abord au pistolet. M. de Marsal tira le premier et manqua son adversaire. Le général, qui avait essuyé son feu, ne crut pas devoir profiter de l'avantage que le sort lui accordait, et, bien que l'amiral lui criât de toute la force de ses poumons :

« Tuez-moi, monsieur, car je vous prévins que sans cela c'est moi qui vous tueraï ! »

Le général déchargea son pistolet en l'air.

Alors on eut recours aux épées.

L'amiral attaqua avec furie. Maigre, nerveux et souple encore il possédait de grands avantages sur un antagoniste lourd et obèse, et qui se contentait d'ailleurs de parer les coups qu'on lui portait.

Le général, haletant, baigné de sueur, reconnut bien vite que toute son expérience en matière d'escrime serait insuffisante pour atteindre le but qu'il s'était proposé et qui était simplement de désarmer l'amiral. Celui-ci multipliait ses attaques avec une telle rage et une telle sûreté de main qu'il fallait reprendre l'offensive ou faire le sacrifice de sa vie.

Déjà même, le général avait été touché au bras, et, bien que la blessure fût légère, le sang coulait et les témoins demandaient que le combat fût suspendu, pour que le chirurgien pût au moins bander la plaie ; mais, dans son acharnement, le comte de Marsal répondit :

—— Ce n'est qu'une égratignure. Si monsieur y tient absolument.

— Comme il vous plaira, reprit le général en s'acculant tout pâle contre un arbre et en cherchant d'une main affaiblie à détourner l'épée de l'amiral, dont le regard animé par la soif de la vengeance semblait s'apprêter à pénétrer dans sa chair avec le fer qu'il guidait.

C'en était fait du général. La fatigue, plutôt peut-être encore que la science de son adversaire, l'avait terrassé, et cette masse devenue presque inerte allait tomber comme tombe une bête fauve réduite aux derniers abois, lorsque, par un hasard qu'il ne faut pas certes cette fois appeler providentiel, l'amiral de Marsal, en se fendant pour frapper plus sûrement et

plus profondément, rencontra l'épée que, par un dernier instinct machinal de défense, le marquis de Saint-Pons tenait en garde sur sa poitrine.

Dans l'élan qu'il avait pris, l'amiral, qui était de haute taille, vint s'enferrer sur l'arme qui lui était opposée, et, transpercé au côté droit de la poitrine, il s'affaissa brusquement sur lui-même en poussant un cri étouffé, puis il s'en vint rouler tout de son long aux pieds du général non moins inanimé que lui.

— Il est mort ! s'écrièrent avec un sentiment à la fois voisin de l'horreur et de la pitié, les témoins de cette lutte presque sauvage.

Le chirurgien qu'on avait amené s'accroupit aussitôt auprès du blessé, et, ayant retiré le fer de la plaie, il murmura d'une voix sourde :

— Pas encore, mais je crois qu'il n'en vaut guère mieux.

Les témoins ne purent s'empêcher de se regarder avec consternation. Bien que la profession des armes à laquelle ils appartenaient les eût familiarisés, de longue date, avec de pareilles éventualités, ce n'est jamais sans une émotion profonde que les militaires eux-mêmes assistent à ces luttes sanglantes dont les conséquences sont parfois si cruelles. Et puis, comme l'a dit si bien le poète :

Ils sont aimés des Dieux ceux-là qui meurent jeunes.

L'avenir leur réservait peut-être bien des tribulations, bien des souffrances que la mort leur épargne. Mais un homme chargé d'ans et d'honneurs, un homme parvenu à l'automne de la vie, où il n'y a plus qu'à faire sa récolte et à jouir paisiblement, c'est comme un moissonneur que la foudre frapperait, au moment où il vient de lier ses gerbes.

Après que le premier pansement eut été opéré pour l'un et l'autre adversaires, — puisque le général avait été lui-même blessé au bras, — on se demanda naturellement où l'on transporterait l'amiral de Marsal. M. de Saint-Pons, qui commençait à se remettre un peu de la rude secousse qu'il venait d'éprouver, demanda la permission d'émettre un avis.

Il déclara que, pour sa part, il verrait plus d'un inconvénient à déposer son adversaire dans l'une des maisons de Meudon, où il se trouverait complètement isolé et en quelque sorte abandonné, attendu que sa famille

habitait Paris. Dans cette situation, il semblait en effet préférable, pour peu que le transport fût praticable, de se procurer un brancard et de faire porter l'amiral dans sa maison de Passy.

Le temps étant assez doux ce jour-là, le chirurgien crut devoir s'associer à l'opinion du général de Saint-Pons, qui fut adoptée par tous.

En conséquence de cette détermination, le général, accompagné de ses deux témoins, remonta en voiture et regagna Paris, pendant que le chirurgien, avec l'assistance des témoins de l'amiral, pourvoyait à tous les détails du transport de son blessé sur un brancard. Les rares habitants de l'avenue de Saint-Cloud, qui virent passer l'amiral sur ce brancard vers le déclin du jour, ne purent se défendre sans doute d'un lugubre rapprochement en le voyant entrer dans cette maison d'où peu de jours auparavant était sortie la comtesse de Marsal dans son cercueil.

Maxime, qui attendait avec les plus vives angoisses des nouvelles du duel, Maxime, aussitôt qu'il en eut appris le dénouement, accourut auprès de Georgina, et, lui tendant ses deux mains, ce qui ne lui arrivait jamais :

— Ah ! madame, s'écria-t-il en pressant avec une douloureuse effusion les mains de la jeune femme entre les siennes, Dieu nous punit l'un et l'autre bien cruellement des fautes que nous avons pu commettre. Il y a quelques jours à peine que votre pauvre mère est morte, et aujourd'hui votre père vient d'être blessé dangereusement en duel !

Une larme perla dans les yeux de Georgina, qui reprit aussitôt avec une animation extraordinaire :

— Un duel ! mon père ?... Que voulez-vous dire ? Mais avec qui donc ? Pourquoi me l'avoir caché, si vous le saviez ?

— Parce que son adversaire était mon oncle, le général de Saint-Pons.

— Votre oncle ! mais quel motif ?

— Je l'ignore, dit Maxime, qui, dans sa franchise native, ne put s'empêcher de rougir de la dissimulation qu'il était obligé de s'imposer.

— Vous l'ignorez ! vous ! je n'en crois rien.

— Quel que puisse être ce motif, reprit l'officier de marine avec beaucoup de douceur, votre devoir vous est tracé maintenant, et vous saurez le remplir, n'est-ce pas ? Il faut oublier des griefs imaginaires : il faut aller embrasser votre père, lui donner vos soins, dont il a besoin. Venez, ou, pour mieux dire, allons ensemble, ma chère Georgina. Ne perdons pas une minute. Qui sait si nous retrouverons votre père encore vivant ?

A mesure que Maxime parlait, la physionomie de sa jeune femme, qui d'abord avait accusé la surprise et l'affliction, semblait se glacer. Bien plus, il vint un moment où l'expression de la défiance et presque de la haine apparut sur cette figure marmoréenne. Cependant Georgina continuait de garder un silence farouche.

— En bien ! reprit son mari, Georgina, ne m'avez-vous pas entendu ?

— Oh ! si fait ! repartit la jeune femme avec violence et en attachant sur son interlocuteur deux yeux qui lançaient des éclairs, je vous ai entendu et je vous ai compris : vous voulez me traîner à votre suite dans la maison de mon père, où vous allez rejoindre votre maîtresse ! Vous voulez me condamner à un pareil affront, moi votre femme ! Jamais, non, jamais je ne m'y prêterai. Allez-y seul si vous voulez, puisque cela vous plaît ainsi. Quant à moi, ma résolution est bien prise, et je n'y mettrai pas les pieds tant que je serai exposée à y rencontrer Emmeline.

— Ah ! c'en est trop s'écria Maxime, éclatant à son tour sous l'impression cruelle d'un semblable ultimatum, d'abord vous n'avez pas le droit d'infliger à votre sœur un stigmat qui ne saurait l'atteindre dans son honneur et dans sa réputation, car son honneur et sa réputation sont sans tache, sachez-le bien !

— Je suis fort-aise de l'apprendre de votre bouche, interrompit Georgina avec un sourire plein d'amertume et de sarcasme ; mais alors vous allez m'expliquer sans doute comment vous prétendez concilier tant de pureté avec les visites que, du vivant même et sous les yeux de ma mère, vous n'avez pas craint d'aller rendre à cette jeune fille si innocente et dont vous défendez si ardemment l'honneur et la réputation, à cette jeune fille dont les intérêts et l'avenir, — le nierez-vous aussi ? — sont l'objet de toutes vos préoccupations. Ah ! vous me croyez donc bien sotte et bien aveugle ?

— Sotte, non ; aveugle, oui ; car c'est votre infernale jalousie qui vous met un bandeau sur les yeux et vous égare. Oui, c'est vrai, j'ai été m'asseoir une fois, une seule fois, au chevet de votre mère mourante, où j'aurais dû vous trouver et je n'ai rencontré que votre sœur.

— Est-ce que vous y avez rencontré mon père ?

Maxime tressaillit et se couvrit le visage de ses mains ; cardans cette simple question, faite avec le plus cruel sang-froid, il tremblait déjà de découvrir une allusion à un secret de famille épouvantable, dont il ne pouvait penser que Georgina fût encore instruite. La poitrine oppressée, il

reprit avec un accent où, cette fois, la tristesse l'emportait sur l'indignation la plus légitime :

— Mais malheureuse vous savez bien que votre père était absent alors ! Au surplus, ce n'est pas de lui, c'est de moi qu'il s'agit. Quelle idée avez-vous donc conçue, bon Dieu ! de mon caractère, pour vous autoriser à croire que des pensées coupables aient pu germer dans mon âme en pénétrant dans cette maison hantée par la mort ! Voyons, rentrez en vous-même, Georgina, il en est temps encore ; venez avec moi chez votre père. Vous serez là, vous verrez de vos propres yeux tout ce qui se passera. Aucun doute, aucun soupçon outrageant ne pourra plus dès lors obséder votre âme.

— Oui ; mais elle y sera aussi, elle, ma rivale ! Elle y sera cette Emmeline que je hais autant que vous l'aimez... Oh ! ne niez pas ! c'est vous-même qui me l'avez dit, le jour de ce naufrage, ce jour dont le souvenir ne sortira jamais de ma mémoire.

— Eh bien ! j'ai eu tort, je le confesse. Qu'exigez-vous de plus ?

— J'exige que vous veniez le répéter vous-même devant moi à Emmeline ; venez lui déclarer que moi seule, moi votre femme, j'ai droit à tout votre amour, et qu'il faut qu'elle s'efface, qu'elle disparaisse. A cette condition, je suis prête à vous suivre là... partout, toujours !

— Mais ce que vous me demandez là est insensé, mais Emmeline est votre sœur.

— Peut-être.

— Que voulez-vous dire ? murmura Maxime effrayé de l'expression sarcastique qui venait de s'empreindre sur la physionomie de Georgina, et en attachant sur elle un regard avidement inquisitif.

— Je veux dire, reprit le jeune femme avec violence, que je me lasse à la fin de voir attribuer, dans ma famille, à une étrangère, un titre auquel elle n'a aucun droit ; je veux dire que cette Emmeline a usurpé au foyer paternel une place qui ne saurait appartenir à une bâtarde.

— Grand Dieu ! vous savez ?..

— Je sais tout. Mon père ne m'a rien laissé ignorer de ce que j'avais plus que quiconque intérêt à savoir.

— Puisqu'il en est ainsi, vous ne pouvez plus refuser de venir embrasser et soigner votre père.

— Je vous ai dit à quelles conditions j'étais prête à vous suivre.

— Ah ! vous persistez, Georgina ! Puisqu'il en est ainsi, je pars ; je vais me rendre seul auprès de l'amiral de Marsal.

— Et si je vous demandais à mon tour de ne pas le faire ?

— J'aurais le regret de vous refuser, Georgina. Demandez-moi une chose raisonnable, juste, et vous verrez si je sais complaire à vos désirs.

— Ainsi, votre détermination est bien prise ! vous me refusez ?

— Je refuse.

— C'est bien. Partez !

Rien ne saurait donner une idée de l'effrayante tranquillité avec laquelle la jalouse jeune femme prononça ce dernier mot, qui, dans cette bouche devenue rigide comme l'airain, avait peut-être une signification plus cruelle que la mort.

XI

COMMENT ON SE VENGE D'UNE RIVALE

La soirée était déjà assez avancée lorsque Maxime sortit pour se rendre à l'avenue de Saint-Cloud. Le lecteur se souvient sans doute que c'était là qu'on avait transporté l'amiral de Marsal à la suite de son duel avec le général de Saint-Pons, et dans une situation qui laissait malheureusement bien peu d'espoir de salut. L'amiral, en proie à une fièvre ardente, avec transport au cerveau, ne reconnaissait personne, et Maxime dut se retirer, après avoir échangé quelques paroles avec le chirurgien, qui déclara néanmoins que le danger n'était pas immédiat.

Au moment où Maxime sortait, Emmeline se trouva sur son passage, et tous deux se serrèrent la main en silence ; puis Maxime, tirant de sa poche une lettre décachetée, la remit à la jeune fille, en l'invitant à en prendre connaissance.

— Que vous êtes bon ! dit Emmeline après avoir lu cette lettre presque anxieusement, que vous êtes bon, Maxime, de vous être souvenu de la promesse que vous aviez faite à ma pauvre maman ! Je savais bien que vous ne l'oublieriez pas ; mais la destinée est si cruelle pour moi depuis quelque temps, que j'avais bien peur d'un échec, et tout au contraire je vois que vous avez réussi. Oh ! soyez béni, Maxime ! voilà le premier instant de soulagement que j'éprouve depuis bien longtemps.

— Vous voyez, reprit l'officier, que la princesse sera à Paris à la fin de cette semaine avec sa fille, et qu'elle vous attend dimanche. Cette lettre m'est arrivée il y a déjà quelques jours, et, pour des motifs que vous comprendrez, j'ai préféré vous en donner moi-même communication plutôt que de vous en faire l'envoi.

— Et vous avez bien agi, Maxime, comme toujours ! Ah ! si maman nous voit là-haut, c'est une bien grande consolation pour elle, pauvre bonne mère ! de savoir qu'elle n'a plus rien à craindre pour l'avenir de son Emmeline, car, vous savez, Maxime, que je ne puis plus rester ici... Je suis une orpheline à présent.

Maxime leva les yeux au ciel en poussant un profond soupir. Emmeline reprit ;

« Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mais, tout orpheline que je suis, il m'en coûte beaucoup de quitter cette maison, tant qu'il s'y trouve encore un malade, un agonisant peut-être auquel mes soins pourraient être utiles. Je me rappelle combien il était pour moi, plein d'affection et de bonté jusqu'au moment où... Je voudrais pouvoir lui rendre tout ce que qu'il a dépensé pour moi de soins et de tendresse, lorsque j'étais encore sa petite Emmeline chérie... Mais comment oser l'aborder ? S'il vient à me reconnaître, il me chassera, et ce sera un scandale de plus dans cette maison.

— Je ne puis vous désapprouver, dit Maxime ; cependant l'amiral est dans un tel état qu'il ne reconnaît personne, et à cet état succédera fatalement — c'est le médecin qui me l'a dit — une prostration de corps et d'intelligence devant laquelle les appréhensions que vous m'exprimez doivent naturellement disparaître. Ainsi donc, rien ne s'oppose à ce que vous suiviez les inspirations de votre cœur. Au surplus, qui sait si l'amiral existera encore à la fin de la semaine ? On ne paraît guère l'espérer ici.

— Que Dieu ait pitié de lui, reprit la jeune fille, et qu'il sauve ses jours ! Je vais bien prier pour cela, quoique... M. de Marsal ait été bien sévère, bien cruel même pour celle que nous pleurons.

— Toujours noble et généreuse, Emmeline !

— Ah ! si Dieu n'avait pas mis dans mon cœur le besoin de pardonner à ceux qui ont cherché à nous faire du mal, à maman et à moi, je serais déjà morte, Maxime, car j'ai bien souffert, allez !

— Croyez-vous être la seule ?

— Oh ! non, je le sais, mon ami.

Et, en parlant ainsi, la jeune fille, obéissant à un élan irrésistible, laissa tomber sa main dans celle de son interlocuteur, qui ne put s'empêcher de la porter avec effusion à ses lèvres.

— Ah ! reprit l'officier après un silence, n'est-ce pas, Emmeline, qu'on ne meurt pas d'amour ?

— Je le crois comme vous, Maxime ; mais on ne meurt pas non plus de haine ni de jalousie... Comment va ma sœur Georgina ?

Ce fut là le seul moment où la jeune fille, par un rapprochement peut-être involontaire, laissa percer comme un écho plaintif des souffrances que lui avait fait éprouver sa sœur, et comme un vague besoin d'épancher dans un

sarcasme ce que ces souffrances mêmes avaient laissé dans son cœur d'amertume et de douleur.

— Georgina va bien, répondit Maxime, comme réveillé en sursaut à la suite d'un songe plein de délices, par le seul retentissement de ce nom, qui le rappelait si fatalement dans le monde réel.

Puis il ajouta :

« Peut-être suis-je resté trop longtemps, et peut-être aussi conviendra-t-il que j'évite de me retrouver avec vous, quand je viendrai savoir des nouvelles de l'amiral. Dans ce cas, n'oubliez pas, Emmeline, que vous êtes attendue dimanche chez la princesse. Vous m'excuserez de ne pas vous offrir de vous y accompagner ni même de vous y rejoindre. Il est des convenances que nous devons respecter l'un et l'autre avec d'autant plus de soin qu'on nous suspecte plus injustement de les méconnaître.

— Je vous remercie, fit Emmeline, d'avoir prévenu le vœu que j'allais vous exprimer à cet égard. Il faut bien que je m'habitue à me protéger moi-même puisque ma protectrice est morte et que je n'ai pas de protecteur.

Maxime eut besoin de tout son courage pour s'arracher au charme mélancolique qu'il trouvait dans cette entrevue, et, ayant repris la lettre qui en avait fourni le principal objet, pour ne pas dire le prétexte, il sortit de la maison.

Lorsqu'il revint le lendemain, il jugea de son devoir de ne pas chercher à revoir Emmeline. Au surplus, la situation de l'amiral était toujours la même. La fièvre était des plus violentes, elle ne cessait pas d'être accompagnée de délire, et les médecins étaient fort inquiets.

Ainsi qu'il l'avait promis à son oncle, le général de Saint-Pons, Maxime, en sortant de chez l'amiral, se rendit à l'hôtel Chatham, où il ne put que transmettre les nouvelles fâcheuses qu'il venait de recueillir à l'avenue de Saint-Cloud.

— Sacrebleu ! s'écria le second blessé, dont la situation était heureusement beaucoup meilleure, je suis vraiment chagrin de ce que tu me dis là, mon garçon ; mais ce n'est pas ma faute. J'ai cherché à me défendre, voilà tout, et le diable m'emporte si je me doutais qu'au moment même où je me voyais déjà ad patres, mon adversaire allait s'enfermer de lui-même sur mon épée comme un conscrit. Après cela, franchement, j'aime mieux être à ma place qu'à la sienne. C'est un enragé que ton amiral de Marsal, et il est fort heureux que tous les maris ne soient pas de ce calibre-là. Le métier de Don Juan ne serait plus tenable.

Là-dessus, le général de Saint-Pons annonça l'intention bien arrêtée de retourner en Provence aussitôt que son docteur le lui permettrait, jurant ses grands dieux qu'il ne remettrait plus les pieds dans ce chien de Paris, où l'hiver n'était pas moins insupportable que l'été, et où l'on était obligé de se battre en duel, par des temps impossibles, pour de vieilles querelles avec de vieux maris, au risque d'attraper une bonne fluxion de poitrine.

Pendant que le général, doucement enfoncé dans un bon fauteuil ganache, les pieds posés sur les chenets, se livre à ces lamentations dignes de Jérémie, voyons ce qu'était devenue Georgina depuis la veille au soir.

Immédiatement après la sortie de Maxime, elle avait écrit à Anatole Châteaugodard, l'invitant à venir la trouver sans délai.

Le lendemain, dans la matinée, n'ayant pas encore reçu de réponse, et en proie à une impatience fébrile que son caractère impérieux surexcitait encore, elle prit son châle, son chapeau, monta dans une voiture de remise, et se fit conduire au ministère de la marine. Là, elle demanda à voir M. Gaudibert.

Introduite dans le cabinet du chef de bureau qui se confondait en salutations et en compliments de condoléance à l'occasion de la mort de madame de Marsal, dont sa fille portait naturellement le deuil, l'altière jeune femme crut devoir couper court à tous ces préliminaires de conversation.

— Ce n'est pas pour vous, dit-elle, que je viens ici, c'est pour M. Châteaugodard ; veuillez lui faire dire que je l'attends à l'instant même dans votre cabinet.

— Diable ! grommela le chef de bureau en forme d'aparté, une femme mariée qui convie à un rendez-vous dans mon propre cabinet un jeune célibataire, c'est de la dernière inconvenance, et du moment où le mariage ne peut pas s'ensuivre, je ne sais si je dois...

— Oh ! rassurez-vous ! reprit Georgina déjà exaspérée par cette hésitation, j'entends que cette entrevue ait lieu en votre présence.

Il y avait une telle expression d'autorité dans l'accent et les allures de la jeune femme, que M. Gaudibert, tout tyrannique qu'il était lui-même vis-à-vis de ses subordonnés, s'empressa de sonner.

— Voyez, dit-il au garçon de bureau qui accourut à cet appel, si par hasard M. Châteaugodard est déjà rendu à son bureau, car il n'est encore que midi, et dites-lui qu'une dame demande à lui parler et l'attend dans mon cabinet.

Moins d'une minute après, le capitaine du Cormoran parut en personne, dans cette tenue quelque peu négligée qu'affecte généralement le bureaucrate dans l'officine gouvernementale, où il se croit d'ordinaire tout à fait chez lui, et où il arborerait volontiers la robe de chambre et les pantoufles, si la tolérance administrative allait jusque-là.

En se trouvant inopinément en présence de la belle Georgina, plus imposante et plus majestueuse encore sous ses vêtements de grand deuil, il se sentit pris d'un certain malaise.

— N'avez-vous pas reçu une lettre de moi ? dit la jeune femme.

— Non, madame, balbutia Châteaugodard.

— C'est étrange. Pourtant, je vous avais écrit hier soir, et la lettre a dû vous être remise au plus tard ce matin.

Châteaugodard devint rouge jusqu'au blanc des yeux ; car n'étant pas rentré chez lui la veille ni le matin, il est présumable qu'il avait couché... à bord du Cormoran. De son côté, M. Gaudibert jugea de nouveau prudent de proposer de se retirer ; mais Georgina l'arrêta d'un geste.

— C'est inutile, fit-elle, je n'ai que deux mots à dire à M. Châteaugodard.

Celui-ci redressa la tête et se rengorgea. Madame de Saint-Pons ajouta aussitôt :

— Pour des raisons particulières, j'aurais besoin de voir M. Horace Guidal aujourd'hui même. Je sais qu'il a quitté l'hôtel Chatham, où il habitait ordinairement, sans indiquer son nouveau domicile ; mais je crois savoir aussi qu'il n'a pas quitté Paris, et je viens demander à M. Châteaugodard de se mettre en campagne à l'instant même, avec la permission de son chef, et de m'amener M. Guidal chez moi, où j'attendrai ces messieurs jusqu'à minuit s'il le faut.

Châteaugodard ne put réprimer une légère grimace, en voyant pour quel office il avait été mis en réquisition. Cependant faisant contre fortune bon cœur, il répondit d'un ton qu'il essaya de rendre fin :

— Quand un bâtiment est désemparé, il est assez naturel qu'il cherche un abri dans un port quelconque. Je crois qu'on pourrait avoir des nouvelles de M. Horace Guidal chez certaine marquise qui a son hôtel rue de Penthièvre.

— La marquise de Morena n'habite plus rue de Penthièvre, reprit Georgina ; l'hôtel est en vente et le mobilier est saisi.

— Tribord et bâbord ! repartit le capitaine du Cormoran pour qui le langage nautique avait décidément remplacé le langage usuel, —

phénomène de monomanie beaucoup plus commun qu'on ne pense et qui mériterait de fixer l'attention des aliénistes—alors c'est donc un naufrage de conserve entre brick et goëlette. Mais c'est affreux... pour la goëlette.

— Je ne sais, dit Gorgina, et cela m'est fort indifférent. A présent, vous savez ce que je désire, et cela doit vous suffire, cher monsieur Châteaugodard.

Doucement chatouillé par cette dernière appellation, comme un triton qu'aurait daigné caresser Amphitrite, l'employé cherchait dans sa tête pour y répondre je ne sais quel madrigal fluvial ou maritime ; mais déjà la fière Georgina avait tendu la main à M. Gaudibert avec ce sans-façon britannique qui lui était habituel, fait un petit signe de tête à son messenger, et tourné lestement les talons. Quelques secondes après, elle balayait les longs corridors du ministère de la marine avec la queue de sa robe traînante, et qui, toute noire qu'elle était, flamboyait aux yeux de l'amoureux Châteaugodard comme la plus splendide queue de comète.

Le soir même, après bien des investigations dont nous ferons grâce au lecteur, le triton métamorphosé en Mercure avait rempli son office, et, accompagné d'Horace Guidai, il faisait son entrée triomphale dans le petit salon de madame de Saint-Pons ; sa tenue, il faut bien le dire, était aussi irréprochable que celle de son acolyte paraissait négligée.

Ce n'était plus ce superbe Horace, ce roi du bel air et de la galanterie que Dusautoy et Laurent Richard épiaient d'un œil curieux et intelligent quand il daignait se promener à pied sur le boulevard, afin de signaler la forme exquise de ses vêtements à leurs coupeurs, même il avait cessé de porter la moustache en croc, comme s'il n'avait plus eu un seul cœur féminin à y suspendre, et ce double appendice viril retombait de chaque côté de sa bouche comme deux saules pleureurs jumeaux.

Cependant, et bien que sa physionomie, labourée par les rudes émotions des jeux de la bourse, accusât la fatigue et les flétrissures qu'imprime toujours sur le visage une incessante et opiniâtre déveine, Horace avait conservé toute sa désinvolture et n'avait encore rien perdu de ses avantages physiques.

Georgina lui fit signe de venir s'asseoir auprès d'elle, puis, s'adressant à Châteaugodard :

— Quant à vous, dit-elle, cher monsieur, vous pouvez vous retirer ; car j'ai à causer longuement avec M. Horace Guidai. Je vous remercie de la

peine que vous avez prise. Vous reviendrez me voir un de ces jours, n'est-ce pas ?

Le capitaine du Cormoran devint de toutes les couleurs de tous les pavillons connus en recevant un pareil congé ; mais il s'inclina sans mot dire et sortit. Il n'eut pas plutôt franchi la porte qu'il se dédommagea de son mutisme en mettant dehors toutes les voiles de son amour-propre outragé.

— Tribord et bâbord ! s'écria-t-il, est-ce ainsi qu'on traite les marins ? Voilà le cas que l'on fait de mon pavillon ! on s'en sert pour couvrir des corsaires et des pirates ! Non certes, on ne le verra plus flotter dans ces parages. Je lève l'ancre pour ne la plus jeter jamais sur cette côte inhospitalière, où l'on ne saurait trouver qu'écueils et perdition. Adieu va !...

Ayant ainsi parlé à rencontre d'Hermione, Oreste Châteaugodard, le cœur ulcéré, s'en alla demander à souper à une jeune canotière du Cormoran, qu'il se promettait régulièrement trois fois par semaine de jeter par-dessus bord, à cause de ses légèretés.

Quand Georgina et Horace furent seuls, celui-ci commença par s'excuser d'avoir été si longtemps sans paraître dans une famille où il avait tout sujet de penser que ses visites seraient fort mal reçues. Il avait appris la maladie et la mort de la comtesse de Marsal ; de plus, il venait de voir dans un journal que l'amiral de Marsal avait été blessé en duel. Il espérait que cette blessure n'aurait aucune suite fâcheuse.

— Je l'espère aussi, dit Georgina avec une merveilleuse hypocrisie, et je le désire d'autant plus que vous savez sans doute à quel adversaire mon père a eu affaire dans ce duel funeste.

— Je l'ignore absolument, reprit Horace qui, on le sait, n'avait plus aucune relation avec son oncle, et qui ne put réprimer une vive expression de surprise en apprenant que cet adversaire était le général de Saint-Pons en personne.

— Vous voyez, fit Georgina avec un semblant d'amertume, que décidément les relations avec votre famille n'ont pas été très-favorables à la famille de Marsal.

— En effet, repartit Horace, dont la mauvaise fortune n'avait pu éteindre la légèreté et la veine railleuse, je reconnais que cela tourne aux Capulet et aux Montaigu, et malheureusement je ne vois pas là-dedans le moindre Roméo, puisque Maxime a désormais le bonheur d'être votre mari.

— Cherchez bien, dit la jeune femme en soulignant chacune de ses paroles, et peut-être reviendrez-vous de votre opinion en remarquant qu'il y a au moins dans ma famille une Juliette.

— Je comprends. Vous voulez parler de mademoiselle Emmeline. Comment va-t-elle ?

— Aussi bien, reprit Georgina toujours hypocrite, qu'il est possible d'aller après les malheurs qui sont venus fondre sur sa tête et sur la mienne dans ces derniers jours.

— Malheurs auxquels je compatis de toute mon âme, madame.

— Il faudrait nous le prouver, monsieur.

— Eh, mon Dieu ! quelle preuve voulez-vous que je vous offre à cet égard ?

— Quelle preuve ? Vous le demandez, vous ! Avez-vous donc oublié que ma pauvre sœur a été compromise par vous de la façon la plus scandaleuse ! N'est-ce pas vous, monsieur, qui avez rompu ce mariage au moment même de la signature du contrat ? Si mon père venait à succomber par suite de sa blessure, ma sœur resterait orpheline, sans protecteur, sans appui, et tout cela, monsieur, par votre faute !

Horace attachait un regard obstinément inquisitif sur madame de Saint-Pons en l'entendant s'exprimer ainsi, se demandant intérieurement quel motif pouvait porter Georgina à afficher pour Emmeline ces sentiments si vifs de sympathie qu'il savait bien étrangers à son cœur. A la fin il répondit d'un ton pénétré, et dans lequel il n'y avait probablement aucune intention de feinte :

— Croyez, madame, que mon vœu le plus ardent était et serait encore d'épouser mademoiselle votre sœur, si j'avais le moindre espoir de me voir agréé. Je reconnais que j'ai eu envers elle des torts bien graves et peut-être irréparables ; mais j'ai dû céder à des considérations très-puissantes. Soyez sûre toutefois qu'aujourd'hui ces considérations-là ne m'arrêteraient plus.

— Ainsi, au cas où l'on vous offrirait les moyens de renouer ce mariage, vous seriez prêt ?

— Oui, madame, tout prêt à briser une chaîne qui me pèse bien plus que vous ne pouvez penser, une chaîne que j'ai voulu rompre vingt fois, et qui s'est toujours renouée, je ne sais comment. Nous sommes ainsi faits, nous autres hommes ; on nous accuse constamment, et nous sommes bien plus souvent victimes que bourreaux.

— Pauvre monsieur Guidai, murmura Georgina toujours pateline et caressante ; puis tout à coup le regardant fixement :

— Allons ! s'écria-t-elle avec fierté et résolution, quand on me parle, je n'aime pas qu'on garde son masque. Votre marquise est ruinée. Est-ce que sans cela vous ne seriez pas son mari depuis longtemps ? Est-ce que je penserais encore à vous pour ma sœur ?

Pour le coup, la chatte était devenue panthère et elle ne dissimulait plus ni ses dents ni ses griffes.

— Madame, balbutia le dandy presque désarçonné en dépit de tout son aplomb, il reste encore à madame de Morena des ressources...

— Qui tous les jours tendent à disparaître, complètement, absorbées qu'elles sont par les désastreuses spéculations de bourse auxquelles vous l'avez entraînée. Vous voyez que je suis bien informée.

Horace baissa la tête ; puis il essaya de répondre en ricanant :

— Je vois, madame, que vous avez à votre service quelque diable boiteux. Vous devriez bien me le prêter un peu.

— C'est ce que je fais en ce moment, repartit froidement la jeune femme.

— Mais, reprit Horace, qui commençait à s'attacher avec avidité à cette planche de salut si inespérée qu'on lui offrait encore, en admettant que vous fussiez assez bonne, assez charitable pour oublier mes torts, puis-je espérer le pardon de votre famille, celui de votre sœur, surtout ?

— Ah ! ce sera difficile, j'en conviens, et je ne vois guère pour cela qu'un moyen ; ce moyen je ne le proposerais pas à d'autres, certainement ; mais à vous !...

Il était difficile de se rendre compte si c'était le mépris le plus profond ou bien un semblant de sympathie qui prédominait dans l'accentuation de ces derniers mots.

— Ce moyen, quel est-il ? balbutia Horace violemment affriandé.

— Vous me donnez d'abord votre parole que toute cette affaire restera secrète entre nous.

— Je vous la donne.

— Eh bien ! lisez cette lettre qui est adressée à mon mari et qui a été communiquée à ma sœur hier au plus tard.

En même temps Georgina mit entre les mains d'Horace la lettre qui avait déjà passé dans celles d'Emmeline, et qui était ainsi conçue :

« Nice, le 12 février 1855.

« Cher monsieur, je n'ai que le temps de vous répondre
« que je serai à Paris vers la fin de ce mois au
« plus tard. Je descendrai comme de coutume aux
« Champs-Élysées, dans la petite maison meublée que
« j'ai louée avenue Marboeuf. Mon premier soin sera
« d'y recevoir mademoiselle de Marsal, si elle veut
« bien s'y présenter le dernier dimanche de ce mois. Je
« l'attendrai toute la journée.

« Ma fille, à laquelle le climat de Nice a été on ne
« peut plus favorable, se fait une véritable fête de
« nouer connaissance avec mademoiselle de Marsal,
« dans laquelle elle voit déjà, d'après tout ce qu'elle en
« sait par votre lettre, une sœur et une amie. Nous
« vous devons, ma fille et moi, bien des remerciements
« dans cette circonstance, et je serai heureuse de vous
« les adresser de vive voix très bientôt.

« Recevez, cher monsieur, la nouvelle expression de
« tous mes sentiments bien affectueux,

« Princesse de ***. »

— Et maintenant, ajouta Georgina, est-il besoin d'ajouter que, ne pouvant être reçu chez mon père, devenu suspect à ma sœur elle-même, vous n'avez qu'un moyen d'obtenir sa main, c'est de la compromettre. Le voulez-vous ?

— Je commence à comprendre, dit Horace Revenu rêveur, mais dont les audacieuses convoitises venaient de se réveiller plus brûlantes que jamais ; pourtant ce n'est pas d'un enlèvement je suppose, qu'il s'agit ?

— Allons donc ! ce qui a réussi une fois ne réussit pas toujours une seconde. D'ailleurs le moyen est vieux et usé, et puis Roméo n'a pas, que je sache, enlevé Juliette. Roméo allait la voir, voilà tout. Cette fois, ce sera Juliette qui viendra trouver Roméo, dimanche, prochain, chez la princesse de ***.

— Mais la princesse ?...

— La princesse n'y sera pas. Une nouvelle lettre qui ne sera pas communiquée, celle-là à ma sœur, annonce que son voyage est ajourné au mois d'avril.

— Et cette lettre a été saisie à la douane conjugale, où on la garde précieusement ?

— Peut-être.

— Allons ! s'écria Horace en baisant avec galanterie la main de la jeune femme, je vois que, sans m'en douter, j'avais dans ma cousine — permettez que je vous donne enfin ce titre — une charmante et bien précieuse alliée.

— Et vous acceptez le traité qu'elle vous propose ?

— Avez-vous jamais pensé, belle cousine, que je le refuserais ?

— Non, et c'est pour cela que je vous ai fait venir. Maintenant le reste vous regarde. Seulement n'oubliez pas qu'il s'agit tout simplement, dans cette circonstance, de faire tomber les obstacles qui s'opposent encore à votre mariage avec ma sœur. Je considérerais notre traité comme violé, si vous donniez à Emmeline le moindre droit de se plaindre de votre conduite à son égard.

— C'est bien ainsi que je l'entends.

— A merveille, et je serai là moi-même, au moment où ma présence deviendra nécessaire, pour m'assurer que vous avez agi en galant homme.

— Quoi ! vous voulez vous-même...

— C'est une des conditions de mon alliance.

— Accepté ! Je prends congé de vous, ma belle alliée et m'en vais préparer notre plan de campagne pour dimanche ; mais voulez-vous que je vous dise avant de partir qui payera les frais de la guerre ?

— Qu'importe ?

— Oh ! cela ne vous importe pas moins qu'à moi : c'est votre mari.

Là-dessus Horace baisa de nouveau la main de Georgina, et sortit plus pimpant que jamais, en retroussant sa moustache et en fredonnant un air d'opéra.

Si léger qu'il pût être, M. Guidal avait parfaitement compris quelle était la pensée intime de Georgina. Avec cette logique effrayante des mauvaises passions, la jeune femme en était venue à ce raisonnement que si sa sœur ne pouvait, par un piège infâme et vraiment machiavélique, devenir la femme d'Horace, c'est-à-dire d'un roué sans cœur, elle serait du moins et presque inévitablement flétrie du titre de sa maîtresse, et Georgina savait bien que c'était la plus cruelle blessure qui pût être faite à Maxime.

XII

LE PIÉGE

De tous les quartiers de Paris, le plus magnifique aujourd'hui, sinon le plus aristocratique, — nous ne voulons pas humilier le faubourg Saint-Germain,—c'est sans contredit celui des Champs-Élysées. Il y a là non-seulement dans la grande avenue, mais dans les avenues latérales, un assemblage de demeures toutes plus fastueuses les unes que les autres, et l'étranger qui entre dans Paris par l'Arc de triomphe de l'Étoile doit penser à coup sûr qu'il n'y a dans cette capitale du luxe et du bruit que des millionnaires, dont le plus mal partagé a pour le moins deux chevaux dans son écurie et autant de laquais dans son antichambre.

Cependant il y a bien peu de temps encore que ces splendides avenues qui vont rejoindre les bords de la Seine, et où se profilent de chaque côté comme une double haie triomphale tant de palais de tous les styles d'architecture étaient de véritables déserts où apparaissaient seulement çà et là quelques rares habitations, moitié urbaines, moitié rurales, d'un aspect profondément mélancolique, comme on en trouve encore à Versailles et à Fontainebleau.

L'avenue Marbœuf, particulièrement, n'était encore en 1855 qu'une large voie publique des moins fréquentées, et jalonnée de distance en distance de quelques habitations du caractère que nous venons de préciser, et ces habitations, abandonnées pendant une bonne partie de l'année ne se peuplaient guère pour la plupart qu'au printemps et à l'automne, où elles étaient prises en location par de riches étrangers de passage dans la capitale.

Ces oiseaux voyageurs, qui changent volontiers de nid à chaque saison, mais que le tumulte et le bruit des vastes hôtels phalanstériens du Paris central effarouchent, trouvaient alors l'ombre des grands arbres, le silence et le mystère même de la retraite, là où règnent aujourd'hui toutes les agitations de la vie élégante, dans son épanouissement le plus complet.

C'est dans l'avenue Marbeuf, le lecteur s'en souvient peut-être, que la princesse de*** venait faire élection de domicile toutes les fois qu'elle venait à Paris ; c'est là que, suivant l'indication qui lui avait été donnée par

Maxime, mademoiselle de Marsal se présenta dans l'après-midi, le dernier dimanche du mois de février 1855.

Le dimanche, on le sait, surtout quand viennent les beaux jours, avant-coureurs du printemps, — et le temps était superbe ce dimanche-là — Paris devient, à l'instar de Versailles, une ville morte ; on dirait une vaste nécropole où se promènent quelques rares vivants. Qu'on juge d'après cela. de l'aspect que devait présenter l'avenue Marbeuf, le dernier dimanche de février de l'an de grâce 1855, lorsque Emmeline s'arrêta devant la maison habituellement occupée par la princesse.

Après avoir franchi la porte cochère, une sorte de ruelle plantée d'arbres conduisit mademoiselle de Marsal à un jardin de médiocre apparence, au milieu duquel s'élevait ce que nos ancêtres avaient appelé sans doute une petite maison, construction assez élégante qui sentait son époque, celle de Louis XV, avec une vague apparence de décor de théâtre, et où rien ne semblait vivre.

Il n'y avait pas de concierge. Un domestique sans livrée qui reçut Emmeline attendit à peine qu'elle demandât la princesse de*** ; avant qu'elle eût décliné son nom, comme s'il savait d'avance qui elle était et le but de sa visite, ce domestique la conduisit à un premier étage assez élevé.

Là-il l'introduisit dans un petit salon octogone, dont les fenêtres se projetaient sur une suite de jardins et ne laissaient voir que dans le lointain des arbres encore dépouillés, à cette époque de l'année, de la grande avenue des Champs-Élysées, dominés par le faite de l'Arc-de-Triomphe. Le domestique pria Emmeline d'attendre.

La princesse et sa fille étaient sorties, dit-il ; mais elles ne pouvaient tarder à rentrer, car elles comptaient sur la visite de mademoiselle de Marsal, et elles avaient bien recommandé, de ne pas la laisser s'en aller avant leur retour.

Emmeline s'assit au coin de la cheminée, où le feu paraissait allumé depuis peu de temps seulement. Elle était en grand deuil, et son visage portait l'empreinte profonde de la tristesse où l'avait plongée la mort encore bien récente de sa mère ; mais en même temps on pouvait y lire une expression bien marquée de calme et de résolution. En présence de cette vie toute nouvelle d'assujettissement qui allait s'ouvrir pour elle, la jeune fille se sentait soutenue par la pensée d'un devoir tutélaire.

Au sein de notre société, où la femme pauvre, isolée, se trouve dans toutes les classes, les plus distinguées comme les plus infimes, prise sans

cesse entre la facilité de la faute et les abords à peine praticables d'un travail le plus souvent stérile, il y a un profond sentiment de dignité acquise, de légitime orgueil satisfait, à savoir qu'on se suffira à soi-même. Dieu donne à la femme dans sa faiblesse le besoin d'une protection que paye trop souvent le repos ou l'honneur de sa vie ; mais elle sait du moins qu'elle ne peut s'égarer, qu'elle ne déchoit jamais à ses propres yeux, avec ce guide parfois rude et morose, mais toujours sûr et digne, qu'on appelle le travail.

Le travail ! quel serait-il pour Emmeline dans les conditions d'existence qu'elle allait trouver chez la princesse de*** ? Ne devait-elle pas appréhender bien des dégoûts, bien des humiliations dans l'accomplissement de la tâche encore inconnue qu'elle allait être appelée à remplir ? N'importe, tout cela n'était-il pas préférable à l'obligation d'être redevable du pain quotidien, jeté comme une aumône, à un homme qui ne verrait jamais en elle qu'une étrangère introduite furtivement au foyer domestique, où sa naissance avait apporté la honte et le déshonneur ? Qui sait même si le premier soin de cet homme revenu à la santé, — au cas où il guérirait de sa blessure, — ne serait pas de la chasser de ce foyer où elle avait usurpé une place d'enfant légitime ?

Et puis comme pour les cœurs sérieusement épris l'image de l'objet aimé ne disparaît jamais un seul instant, même dans les circonstances les plus solennelles, où le présent et l'avenir se jouent sur une carte, Emmeline, reportant sa pensée sur Maxime, lui souriait déjà doucement du fond de cet exil volontaire qu'elle allait s'imposer. C'était à lui, à lui seul qu'elle serait redevable de sa situation. N'était-ce pas un premier bienfait auquel viendraient sans aucun doute s'en joindre d'autres ? Tout ce qui vient de ce qu'on aime ne doit-il pas inévitablement porter bonheur ?

Telles étaient les réflexions auxquelles mademoiselle de Marsal se livrait, en attendant le retour de la princesse, et sans que rien vînt la distraire de la méditation dans laquelle elle était absorbée.

Dans cette maison où elle avait été introduite, on se serait cru bien loin de Paris. A peine quelque lourde voiture traversait lentement et à longs intervalles l'avenue Marbeuf, alors si peu fréquentée dans tout son parcours, et un peu déclive, comme on sait, du côté où elle se prolonge dans la direction du quai de Billy. On n'entendait que comme un murmure lointain le roulement des équipages qui sillonnent incessamment la grande avenue des Champs-Élysées.

Toutefois, dans ce silence et dans ce calme, Emmeline commençait à éprouver une vague inquiétude. A force d'être isolée, elle se sentait comme perdue. Elle interrogeait d'un regard curieux le salon où elle se trouvait, et, avec cet instinct féminin, si rarement trompeur, elle cherchait de l'œil quelque métier à tapisserie, quelque ouvrage de broderie, un livre de messe ou un album entrouvert, un objet de toilette oublié, quelque chose enfin qui attestât le séjour, même passager, d'une femme dans cette demeure. Mais à cet égard toutes ses investigations demeurèrent sans résultat. Ni la princesse ni sa fille n'avaient laissé là le moindre vestige qui pût accuser leur présence.

Tout au contraire respirait la solitude et l'abandon. Les meubles étaient rangés avec un ordre méthodique parfait ; la pendule était arrêtée ; il n'y avait pas de bougies dans les candélabres ; les glaces elles-mêmes ne renvoyaient que des images affaiblies par l'humidité qui en avait terni le cristal. Le mouvement et la vie semblaient absents de ce salon, qui n'avait pas été évidemment habité depuis longtemps.

C'est avec un étonnement qui prit un moment presque le caractère de l'effroi qu'Emmeline se livra à ces diverses observations. En proie à un malaise instinctif qui augmentait sans cesse, elle se leva et fit machinalement quelques tours dans le salon, allant du fauteuil où elle s'était d'abord assise à la croisée, s'y arrêtant à peine pour faire décrire de nouveau des courbes capricieuses à ses pas inquiets. Enfin surexcitée par la fatigue la plus énervante, celle de l'inaction dans l'attente, elle trouva la porte du salon et passa dans une pièce qui le précédait et qui donnait sur l'antichambre, comme pour aller à la découverte.

A ce moment, le son de deux voix masculines dialoguant ensemble vint frapper son oreille, et il lui sembla que l'une de ces voix ne lui était pas inconnue.

— Vous vous êtes fait bien longtemps attendre, monsieur ! dit une voix ; je crois qu'on s'impatiente.

— Imbécile ; répondit l'autre voix ; il n'y a au monde que deux espèces de gens, ceux qui attendent et ceux qu'on attend. J'ai toujours été de ces derniers, moi. Allons ! ouvre-moi la porte !

Emmeline tressaillit de la tête aux pieds, et, reculant par un mouvement spontané et pour ainsi dire mécanique, comme si elle avait entendu siffler un serpent dans une broussaille, elle rentra précipitamment dans le salon ; puis saisissant d'une main fiévreuse le bouton de la porte, elle essaya de la

refermer ; mais une main plus vigoureuse que la sienne l'ouvrait en ce moment même de l'autre côté, et quelques secondes à peine s'étaient écoulées qu'elle se trouvait en présence d'Horace Guidai, qui la saluait en s'inclinant humblement devant elle.

Dans le premier moment, la jeune fille avait senti l'effroi la glacer jusqu'au fond de ses veines ; mais cette impression ne fut heureusement que fugitive. Il y avait dans Emmeline, nous avons eu déjà occasion de le constater, sous des apparences frêles et délicates, une force de résistance, une énergie morale même que la douceur de ses traits et de ses yeux ne permettait pas de soupçonner.

Elle n'avait pas l'âme moins fortement trempée que Georgina ; et le malheur et la souffrance avaient, sous ce rapport, depuis quelque temps déjà, achevé l'œuvre de la nature ; seulement elle réservait pour les luttes généreuses où sa vertu et sa réputation pouvaient se trouver engagées ce que sa sœur dépensait dans l'intérêt de sa passion jalouse.

La poitrine palpitante mais le cœur ferme, mademoiselle de Marsal suivait le roué d'un regard où se peignaient à la fois toute l'indignation d'un honteux secret enfin compris, tout le dédain d'un piège infâme déjoué du moment qu'il était découvert.

De son côté, devant le regard seul d'Emmeline, Horace, en dépit de son audacieux aplomb, sentait déjà toute l'inanité du plan ténébreux que lui avait suggéré Georgina. L'espoir de la conquête, qui de loin lui semblait si assuré, presque facile, s'évanouissait devant l'attitude inexpugnable de l'honnêteté, qui ne craint pas la défaite ; car elle ne peut croire même à l'audace de l'attaque.

Il y a souvent de ces intuitions soudaines, de ces impressions magnétiques, dont l'empire est aussi inexorable qu'irraisonné. Ces courants mystérieux d'une puissance supérieure à l'intelligence humaine se retrouvent dans les plus grands faits comme dans les plus petites choses. Ils décident parfois du succès d'une bataille, en frappant d'une inexprimable panique une armée qui semblait toucher au triomphe ; ils renversent les embuscades et transforment avec une soudaineté foudroyante toutes les chances d'une autre stratégie moins brillante, mais non moins compliquée parfois, celle des Césars de boudoir.

Frappé d'une sorte de vertige sous le clair et limpide regard d'Emmeline, Horace cherchait en vain à balbutier une banale explication ; l'agresseur d'avance se sentait vaincu. De persécuteur il passait à l'état d'accusé,

rappelant, dans la prostration morale où il venait de tomber, la sublime parabole du serpent monstrueux qu'écrase sous son pied une femme élue du ciel.

— Je comprends tout à présent, dit enfin Emmeline, la princesse ne viendra pas ! C'était vous seul, monsieur, que je devais attendre ici.

Il est impossible de reproduire l'accent de raillerie méprisante, de persiflage écrasant avec lequel mademoiselle de Marsal jeta cette apostrophe à M. Guidai, en se dirigeant vers la porte du salon.

C'est en vain que ce dernier cherche à retenir la jeune fille, en affectant la plus entière soumission, qu'il essaye de plaider la circonstance atténuante d'une passion invincible. Il se sent tellement pris dans son propre piège que les mots arrivent à peine à sa bouche et ne se produisent qu'informes ou méconnaissables.

— Allons ! monsieur, reprend Emmeline d'une voix où l'indignation prend enfin l'accent d'une impatience impérieuse, livrez-moi passage ! Je suis restée ici déjà trop longtemps, et si j'y suis encore, c'est que je ne voulais pas vous laisser la pensée que vous m'inspiriez la moindre crainte.

En parlant ainsi, Emmeline venait de faire un pas vers la porte.

Au moment de voir la jeune fille lui échapper, et cette fois sans doute pour toujours, Horace sentit tous les aiguillons d'une passion inassouvie, tous les ferments d'une vengeance trompée se réveiller dans son cœur ; si odieux que pût être son rôle de séducteur vis-à-vis d'une pure et noble enfant, il comprit qu'il y avait quelque chose de plus dégradant encore, au point de vue de son amour-propre de Don Juan et de Lovelace émérite, dans cette défaite sans combat, dans cette acceptation d'un opprobre qu'il lui fallait subir seul. Il se voyait voué d'autant plus sûrement au mépris de la femme qui lui échappait qu'il n'aurait pas su mériter la haine d'une victime.

Sous l'empire de ces réflexions, il avait couru à la porte et fermé le verrou. Emmeline recula, et en présence de cette violence qui ne se dissimulait plus, sa physionomie changea d'expression, mais sans rien perdre de son inébranlable fermeté.

— Ah ! vous voulez me garder prisonnière ! s'écria-t-elle d'une voix où une dédaigneuse ironie tempérait à peine l'accent de la plus immuable résolution, soit ! mais en verrouillant la porte vous n'avez pas fait cadenasser les fenêtres !

En même temps, par un brusque effort, elle fit jouer l'espagnolette, et ouvrant les deux battants d'une des deux croisées.

— Si vous m’approchez d’un pas, ajouta-t-elle, voilà mon refuge ! et je vous jure bien que, tant que je serai vivante, je ne serai pas insultée par vous !

Devant cet inexorable parti pris d’Emmeline, Horace redevient indécis. A ce moment deux coups sont frappés discrètement à la porte du salon, le séducteur a tressailli ; car ces deux coups sont le signal convenu, en cas d’alerte, entre lui et l’âme damnée qui lui sert de suppôt, sous forme de groom.

Serait-ce déjà la jalouse Georgina venant jouir de l’humiliation de sa sœur ? Horace entr’ouvre la porte qu’il barre toujours à Emmeline, écoute quelques mots que son complice lui murmure à l’oreille. Soudain, reprenant tout son aplomb et toute son audace, et après avoir donné un ordre à voix basse au petit drôle qui s’est retiré, il se retourne vers la jeune fille :

— Parbleu ! mademoiselle, s’écrie-t-il, convenez que je joue de malheur avec vous. Vous m’accusez, et j’avoue que les apparences doivent m’accabler à vos yeux, mais si je n’étais venu ici que pour vous protéger...

— Me protéger ! reprit Emmeline avec un accent où la colère la plus légitime arrivait presque à la stupéfaction devant tant d’impudence, me protéger dans le piège abominable, dans le guet-apens que vous m’avez tendu !

— Guet-apens, soit ! repartit tranquillement M. Guidal ; mais si ce n’était pas moi qui en étais l’auteur ? Si je n’étais venu ici que pour vous prévenir, vous protéger au besoin, je le répète ?

— Voilà une excuse un peu tardive, monsieur, et elle est digne de vous ; mais pourquoi votre innocence ne s’est-elle pas déclarée plutôt ? ne deviez-vous pas être impatient de jouer le rôle de protecteur généreux ? Tenez, vous me faites pitié !

— Mais si je n’avais pu me défendre qu’en accusant une personne qui appartient à votre famille ? Si j’avais reculé devant l’appréhension de paraître calomnier à vos yeux le mari de votre sœur ?

— M. Maxime de Saint-Pons ! c’est lui que vous osez accuser !

— Que voulez-vous ? Maxime était las de vous aimer sans espoir.

— Vous mentez, monsieur ! vous mentez ! s’écria Emmeline, sentant la rougeur lui monter au front, comme si pour la première fois lui arrivait l’outrage qu’elle n’avait pas voulu voir dans la vile trahison si maladroitement démasquée à ses yeux.

— Vous ne m'en croyez pas ? reprit Horace avec le sang-froid le plus impertinent. Eh bien ! vous en croirez sans doute mon cher cousin lui-même.

Et il avait à peine achevé ces paroles que la porte du salon s'était ouverte, et que l'officier de marine avait paru sur le seuil.

A la vue de Maxime, Emmeline, sans chercher même à se rendre compte de sa présence inespérée dans cette maison, où elle n'était venue elle-même que sur ses indications, Emmeline s'était avancée rapidement vers lui comme pour chercher un refuge sous cette égide protectrice ; mais retenue par un sentiment de pudeur, elle s'arrêta soudain.

Alors, ainsi que cela arrive si souvent, le contre-coup des émotions intérieures qu'elle était parvenue à comprimer jusque-là déterminait chez elle une réaction d'autant plus vive qu'elle n'avait plus besoin de sa force et de sa présence d'esprit. Elle chancela, parut sur le point de défaillir, et s'en alla tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur un fauteuil.

Maxime, avec cette sollicitude inquiète qui grossit toujours les souffrances et les périls de ceux qu'on aime, s'élançait déjà pour la soutenir ; mais Emmeline l'arrêta et le rassura d'un geste ; puis se tournant vers Horace qui semblait comme paralysé :

— Eh bien ! monsieur, dit-elle, répétez donc contre M. Maxime de Saint-Pons présent l'accusation que vous osiez diriger contre lui en son absence.

— Horace osait m'accuser ! reprit Maxime en attachant sur son cousin le regard inexorable qui condamne d'avance le malfaiteur pris en flagrant délit ; ah ! c'en est trop !

— Oui, j'osais t'accuser, repartit le séducteur avec la plus insultante ironie, toi le modèle des chevaliers vertueux et désintéressés, le type des protecteurs errants et toujours présents ! J'osais t'accuser, toi qui es en si bons termes avec tout le monde, avec les hommes comme avec les femmes, avec le hasard surtout qui t'amène toujours à propos !

— Et tu osais dire ?...

— J'osais dire que ce n'est pas moi qui ai parlé à mademoiselle de Marsal de la princesse de***, que je n'ai pas l'honneur de connaître ; j'osais dire que ce n'est pas à moi que viennent échoir en partage ces connaissances imprévues, ces occasions inespérées, à l'aide desquelles on attire les jeunes filles dans des maisons désertes. Que veux-tu, mon cher, le bonheur me manque pour cela, ou peut-être l'imagination.

— Mais, misérable, ! s'écria Maxime, qui sentait la colère l'envahir malgré tous ses efforts pour se dominer, en osant me jeter à la face une pareille insinuation, est-ce que tu n'as pas craint un démenti ?

— Peut-être l'espérais-je, dit froidement Horace.

— Tu l'espérais ?

— Oui, continua Horace en s'avancant vers Maxime et en arrêtant sur lui, face contre face, un implacable regard, explosion mortelle de toute une vieille réserve de haine amassée depuis longtemps, oui, j'espérais un démenti qui ne permet à personne de reculer sur un terrain autre que celui de l'injure stérile et des lâches récriminations. Je suis las à la fin d'entendre, depuis mon enfance, attribuer à mon noble cousin le monopole de toutes les qualités et de toutes les vertus, et il me tarde de savoir si entre toutes ces vertus-là il convient de placer aussi le courage.

Emmeline s'était levée aux premiers mots de M. Guidal, et n'était la rapidité fiévreuse avec laquelle il avait parlé, elle eût imposé silence au provocateur.

— Vous osez, s'écria-t-elle, lui adresser un cartel à lui ! l'honneur de votre famille !

— Qu'il le prouve donc ! reprit brutalement Horace.

Emmeline se tourna alors vers Maxime avec inquiétude ; mais ce dernier était redevenu calme et grave comme à son ordinaire.

— Rassurez-vous ! dit-il, je n'accepte pas ce cartel.

— Tu ne te battras pas ? repartit Horace avec l'accent triomphal d'une haine qui croit enfin pouvoir s'arroger le droit du mépris, toi, un officier !

— Les officiers n'ont pas l'habitude d'aller sur les brisées de messieurs de la justice, et j'aurais peur de leur enlever ce qui leur appartient, à plus d'un titre même.

Horace était devenu livide sous l'injure dont Maxime venait de le flétrir ; mais en même temps il avait compris que la partie était perdue, et qu'il pourrait y avoir danger pour lui à la prolonger davantage. Reprenant dès lors tout son aplomb en même temps que tout son cynisme, il se contenta de répondre, en appelant le sarcasme à son aide :

— Ah ! du moment où tu es disposé, sublime et prudent cousin, à appeler à ton aide les gens de justice, je n'ai plus rien à faire ici et je me retire. Aussi bien je comprends qu'un tête-à-tête, en présence d'un tiers, n'est jamais agréable, et que je deviens importun. Pardon d'être resté si longtemps.

Un éclair d'indignation passa dans les yeux de Maxime.

— Prends garde ! s'écria-t-il, les dents serrées, le poing fermé, je me suis promis de supporter patiemment toutes tes injures ; mais je crois que tu veux insulter mademoiselle, et alors je ne réponds plus de moi. Va-t'en ! va-t'en bien vite !

— De la colère ! reprit M. Guidal avec le ton du persiflage qui lui était habituel, lorsque tu me devrais des remerciements pour t'avoir ménagé une si charmante entrevue ! Ah ! c'est de l'ingratitude ! et j'en prends à témoin mademoiselle, que je salue humblement. Au revoir, mon vertueux cousin !

Après avoir prononcé ces paroles, M. Guidal s'inclina devant mademoiselle de Marsal avec l'affectation d'une politesse pleine d'humilité, et, lançant pour adieu à Maxime un regard profondément sardonique et plein d'un venin mortel, il sortit en chantonnant.

La porte s'était refermée sur Horace.

Maxime et Emmeline étaient seuls dans ce petit salon octogonal, destiné à devenir le théâtre du déshonneur d'une jeune fille innocente et pure, et en quelque sorte son calvaire. Ni l'un ni l'autre, dans le trouble violent auquel ils étaient en proie, n'avait fait attention à l'expression d'insultante raillerie empreinte sur la physionomie de M. Guidal au moment où il se retirait. Sans cela peut-être auraient-ils compris qu'il pouvait y avoir danger pour tous deux à prolonger davantage leur séjour dans cette maison de malheur. Mais tous deux étaient jeunes, tous deux s'aimaient passionnément, et ils se trouvaient réunis, après des épreuves bien cruelles et un grand péril surmonté d'une façon presque providentielle, si l'on n'avait tant abusé de ce mot. Qui ne les aurait imités ?

Leur premier mouvement fut de se tendre réciproquement les mains, et ils demeurèrent quelques instants muets, confondant leurs regards et comme perdus dans une extase pleine d'ineffables délices.

Ce fut Maxime qui rompit le silence.

— Dieu m'est témoin, chère Emmeline, s'écria-t-il, que je n'ai rien fait pour obtenir cette entrevue, et que le hasard seul, en me découvrant que la princesse de*** avait été forcée d'ajourner son voyage à Paris, m'a mis dans le cas de déjouer ce piège infâme. En apprenant chez votre père, dont j'avais été demander des nouvelles, que vous étiez venue ici, j'ai pressenti ce qui s'était passé et les dangers que vous pouviez courir dans cette maison. Maintenant que ces dangers sont conjurés, laissez-moi vous dévoiler ce qui se passe dans mon âme.

— Je suis prête à vous entendre, mon ami ; mais ne craignez-vous pas comme moi de prolonger cette entrevue ? Songez aux dernières paroles de M. Guidai. Vous l'avez blessé cruellement et justement, je le sais ; mais il faut nous attendre à ce qu'il cherchera à se venger. Croyez-moi, sortons bien vite d'ici ! Laissez-moi retourner à la maison ; vous savez d'ailleurs quel devoir d'humanité m'y rappelle, et ce n'est pas vous qui voudriez me retenir.

— Je le sais, Emmeline, je le sais ; mais, je vous en supplie, ne partez pas encore ! ne me privez pas d'un bonheur qui a été acheté bien chèrement, au moins par vous. Qui sait quand nous retrouverons l'occasion d'une pareille entrevue ? Quant à moi, mon cœur est trop gonflé, il faut qu'il éclate. Ecoutez, chère Emmeline, votre situation, la mienne même sont devenues intolérables. Dieu, qui a reçu nos serments, Dieu ne peut vouloir que cela dure plus longtemps. J'ai assez souffert, vous aussi, n'est-ce pas ? Victime des convenances sociales, à la fin je me révolte contre elles. Dites un mot et j'abandonne mon pays, mon état même, s'il le faut, pour vous appartenir désormais tout entier. Ma fortune, si modeste qu'elle puisse être, nous suffira amplement pour tous deux. Je laisserai à votre sœur tout ce que je tiens de son père, et plus encore, si elle le veut. Emmeline, je vous le demande à genoux : promettez-moi de venir me rejoindre là où il vous conviendra que j'aie vous attendre.

En parlant ainsi, Maxime s'était en effet laissé tomber aux pieds de mademoiselle de Marsal, dont il embrassait les genoux ; son accent, si calme et si grave d'ordinaire, était devenu plein de passion, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux, larmes d'amour et de bonheur peut-être, tant les amoureux, dans certains moments, sont disposés à croire ce qu'ils désirent.

Au premier abord, Emmeline, surprise et confuse, avait tressailli sous l'étreinte de Maxime, mais bientôt, se dégageant doucement :

— Relevez-vous ! s'écria-t-elle les joues couvertes d'une vive et pudique rougeur, relevez-vous ! ne me faites pas repentir d'avoir cédé trop facilement à votre prière en consentant à rester ici seule avec vous quelques instants. Est-ce bien vous, Maxime, vous que je viens d'entendre ? Ah ! mon ami, c'est moi qui vous supplie à mon tour, rentrez en vous-même, ne vous laissez pas égarer par le découragement ! nous avons déjà beaucoup lutté, vous et moi, luttons encore, et Dieu aura peut-être pitié de nous. Il faut savoir souffrir dans ce bas monde. Souvenez-vous de ma pauvre mère :

elle nous a légué à tous deux un grand exemple ; promettez-moi de m'aider à le suivre, et pour cela laissez-moi partir.

Sous l'influence irrésistible de cette voix, pleine d'onction et de tendresse, qu'il écoutait avec une sorte d'enivrement, Maxime s'était relevé rasséréné.

— Vous le voulez, Emmeline ! balbutia-t-il, presque honteux du transport auquel il s'était laissé entraîner. N'est-ce pas pour moi le devoir le plus doux, comme le plus impérieux des besoins, de complaire à vos moindres désirs ? Vous allez être obéie, quoi qu'il m'en coûte de vous quitter sitôt.

En même temps l'officier de marine s'étant dirigé vers la porte du salon, venait d'en tourner le bouton ; mais il pâlit tout à coup, car la serrure avait résisté à sa pression.

— O ciel ! s'écria-t-il, vous aviez raison dans vos appréhensions, Emmeline. Ce misérable Horace a déjà trouvé moyen de se venger de nous. Nous sommes enfermés.

— Ah ! reprit Emmeline consternée, quel peut être le projet de cet homme ?

— Quelque nouvelle lâcheté sans doute, reprit Maxime.

— Que faire ? qu'allons-nous devenir ?

Maxime s'approcha instinctivement de la fenêtre, et calculant la hauteur considérable qui la séparait du sol.

— Il n'y a pas même, dit-il, à essayer de sauter par la croisée ; le chute serait presque inévitablement mortelle. Oh ! mon cousin Horace Guidal est un homme de précaution.

— Si nous appelions ? reprit Emmeline.

— A quoi bon ? hélas ! fit l'officier. Je ne vois partout que des jardins déserts, et s'il reste quelqu'un dans cette maison, ce ne peut être que quelque complice de ce misérable.

— Ah ! murmura douloureusement Emmeline, nous avons été trop heureux jadis, quand nous étions prisonniers aussi tous les deux dans cette humble maisonnette de ma pauvre vieille Madeleine, et nous allons expier aujourd'hui ce bonheur-là par quelque grand scandale.

— Je le crains comme vous, Emmeline. Oh ! oui, maintenant je me souviens que cet homme, ce lâche, est venu chez moi un soir, il y a quelques jours à peine, pendant que j'étais absent. On me l'a dit. Il est resté longtemps en conférence avec votre sœur...

— Seigneur, mon Dieu ! prenez pitié de nous, dit la jeune fille qui devint fort pâle.

— Oui, c'est cela, reprit Maxime, tout s'explique. C'est une ligue infâme concertée entre la haine et la jalousie pour nous déshonorer et pour nous perdre tous les deux. Il faut sortir d'ici à tout prix. Je vais essayer d'enfoncer la porte.

— Ecoutez ! s'écria tout à coup mademoiselle de Marsal, n'entendez-vous pas déjà comme un bruit de voix à l'étage inférieur ? Ah ! il est trop tard ! il est trop tard !

— En effet, dit l'officier qui prêta l'oreille, on dirait même qu'on se dispute : mais je n'entends plus rien... Si fait ! voilà qu'on monte l'escalier.

— Ah ! Maxime ! Maxime ! c'est ma sœur. Que va-t-elle penser de moi ? Mon Dieu, protégez-nous ! Je sens que ma tête se perd.

En même temps, par un mouvement instinctif plus prompt que la pensée, Emmeline se précipita vers la fenêtre qui était restée entr'ouverte. Maxime la saisit par le bras.

— Malheureuse enfant ! s'écria-t-il, qu'allez-vous faire ?

— Laissez-moi, par grâce, mon ami, laissez-moi échapper aux outrages de Georgina.

— Eh ! qu'importe Georgina ? Ne suis-je pas là pour vous défendre ? N'avons-nous pas l'un et l'autre le témoignage de notre conscience ? A mon tour de vous gronder, Emmeline. Reprenez courage, ma bien-aimée ! Je suis là, vous m'aimez, je vous aime et je vous défendrai contre tous.

Comme Maxime parlait ainsi, un choc d'une violence extraordinaire ébranla la porte, dont un des gonds se trouva brisé du coup. En même temps une voix bien connue qui retentit derrière la porte s'écria :

— Du courage ! du courage ! tribord et bâbord ! les marins sont toujours là.

— C'est Châteaugodard ! s'écria l'officier ; qu'est-ce que cela signifie ?

Un second choc encore plus violent que le précédent fit sauter l'un des battants de la porte, qui vint tomber avec fracas dans l'intérieur du salon, et le premier personnage qui parut fut le fidèle Mahanga, ruisselant de sueur, les narines dilatées et les yeux démesurément ouverts dans l'épanouissement de son triomphe.

L'intrépide et athlétique Océanien venait d'un coup de pied et d'un coup d'épaule de renverser les fragiles remparts que la civilisation du vieux monde a substitués aux portes massives et aux armatures de fer si chères à

nos bons aïeux, et ce n'était pas sans avoir au préalable, pour se faire la main sans doute, envoyé rouler au bas des degrés les auxiliaires auxquels M. Horace Guidal avait laissé le soin de veiller sur sa double capture.

Derrière Mahanga, et comme perdu sous son ombre gigantesque, apparut presque au même instant le capitaine du Cormoran, en grande tenue de marin, comme aux journées solennelles des régates. Ce dernier s'élança dans les bras de l'officier qu'il embrassa avec effusion, pendant que Mahanga, non moins humble dans son dévouement qu'un bon chien de chasse, se contentait de baiser la main de son maître :

— Vive la marine ! s'écria Châteaugodard. J'arrive à temps, cette fois, et il ne sera pas dit que toute ma vie je t'aurai amené vent debout, mon ancien. Tribord et la farine ! il me fallait une revanche, et l'honneur de mon pavillon est sauf aujourd'hui. Berné par ta femme — je lui pardonne, à elle, — berné par ton grand flambard de cousin—je ne lui pardonne pas, à celui-là, — je viens t'arracher, toi et mademoiselle Emmeline, à l'écueil sur lequel on voulait vous clouer pour vous faire sombrer ensuite.

— Ah ! nos pressentiments ne nous avaient pas trompés ! dit la jeune fille.

— C'est possible, reprit Châteaugodard ; mais la Providence veille sur les marins. Profitant du dimanche, jour de branle-bas où le vieux marsouin de Gaudibert est autorisé par le gouvernement à ne pas me montrer son museau, je m'en allais par un beau soleil, avant-coureur du printemps, rejoindre mon équipage assemblé pour se rendre à Asnières, et je me dirigeais en conséquence vers mon bâtiment, qui est mouillé, là-bas, sur le quai de Billy, lorsque j'aperçois ce grand flambard de M. Guidai, qui sortait d'ici avec son insolent petit mousse... Il avait l'air tout désespéré, bien qu'il affectât de chançonner, mais à ma vue il stoppe tout à coup, et me hélant à sa façon : « Si vous

« voulez voir quelque chose de curieux, me dit-il,

« arrêtez vous un peu ici quelques instants, je m'en

« vais au-devant de madame de Saint-Pons, qui ne

« s'attend guère à trouver sa sœur en conversation...

« — je passe l'adjectif, — devinez avec qui ! Ce sera

« drôle, n'est ce pas ? »

— Oh ! l'infâme ! l'infâme ! interrompit l'officier.

— C'est ce que je me suis dit aussitôt, reprit Châteaugodard, faute de pouvoir le lui crier à lui-même, car il était monté aussitôt en voiture, suivi

de son mousse ; mais l'ami Mahanga était là, à peu de distance, m'attendant pour m'accompagner à bord du Cormoran. Tu comprends qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Je l'appelle, il vient, nous entrons, on veut nous disputer le passage, à nous, des marins ! Oh ! cela n'a pas duré longtemps, va ! « A l'abordage ! » ai-je crié à l'insulaire. Il a compris tout de suite, et nous voilà maîtres du pont, mais il s'agit à présent d'en sortir au plus vite, car l'ennemi va revenir, allons ! l'hospitalité vous est offerte à bord du Cormoran. Filons notre nœud, le cap sur le quai de Billy ! Pare à virer ! Adieu, va !

Après cette explication sommaire et toute nautique, Maxime avait compris tout ce que lui dictait la réputation d'Emmeline. Faisant donc signe à Châteaugodard d'offrir son bras à mademoiselle de Marsal, il serra la main de cette dernière, en lui disant tout bas :

— Retournez bien vite chez l'amiral de Marsal ! c'est là seulement qu'est désormais votre place, tant qu'il conservera un souffle de vie et qu'il ne vous aura pas interdit cette demeure. Mahanga va faire avancer une voiture et veillera sur vous. Vous aviez raison, Emmeline, c'est sur votre pauvre mère qu'il faut prendre toujours exemple.

Il y avait à peine un quart d'heure que mademoiselle de Marsal avait quitté la maison de l'avenue Marbœuf, sous l'escorte de Mahanga, et que l'officier de marine s'était retiré de son côté avec son ami Châteaugodard, lorsque Georgina y arriva en compagnie d'Horace Guidal et de M. Gaudibert, que, dans sa rage jalouse, elle avait voulu rendre témoin du déshonneur de sa sœur.

La maison, comme l'avenue elle-même, était redevenue déserte. En n'y trouvant plus ni Maxime ni Emmeline, madame de Saint-Pons devint très-pâle, et, se tournant vers M. Guidal qui cherchait à faire bonne contenance, bien que son dépit ne fût pas moins vif, elle lui dit avec la plus amère ironie, jointe à une souveraine impertinence :

— Quelle sotte histoire êtes-vous donc venu me raconter sur mon mari et ma sœur, que je devais trouver ici ensemble ? En vérité, ils ne sauraient mieux faire l'un et l'autre que de vous appeler en garantie, si l'on doutait jamais de leur innocence.

Là dessus, tournant lestement les talons, elle prit le bras de M. Gaudibert et se retira.

Pendant ce temps-là, le Cormoran, dont un vent d nord-est enflait les voiles, filait allègrement sur la Seine, dans la direction d'Asnières.

Quand le soir fut venu, le capitaine de ce navire, dans l'ivresse de son triomphe, offrit un punch à son équipage. Ce punch fut servi par Mahanga, auquel Châteaugodard affecta d'adresser la parole en langue taïtienne.

XIII

L'ÉTRANGÈRE

Echappée presque miraculeusement au piège dans lequel, son honneur et sa réputation avaient couru de si grands risques, Emmeline, confiante dans le conseil même de Maxime, était revenue prendre possession de sa petite chambre de jeune fille dans la maison de l'avenue de Saint-Cloud. C'était le plus sûr asile qu'elle pût choisir, en attendant l'arrivée à Paris de la princesse de*** qui, on se le rappelle sans doute, avait ajourné son voyage au mois d'avril.

En rentrant dans cet humble et chaste réduit, où s'étaient écoulées gaiement et si insoucieusement les premières années de sa vie de jeune fille, où sa mère et sa sœur elle-même étaient venues l'éveiller si souvent par un baiser, et où elle se retrouvait désormais seule, orpheline, abandonnée, la pauvre enfant sentit un moment son courage et sa résignation s'évanouir, et elle se prit à pleurer.

Quand elle avait quelque chagrin jadis et peu de temps encore auparavant, elle avait tout près de sa chambrette la meilleure, la plus tendre des amies ; c'est dans son sein qu'elle courait bien vite l'épancher, et elle était aussitôt consolée. Maintenant il n'y avait plus pour Emmeline dans cette maison, sur laquelle la main du malheur s'était étendue, qu'un étranger, un ennemi, et pourtant elle ne se dissimulait pas qu'elle avait un devoir d'humanité à remplir envers cet étranger dont elle portait encore le nom tant qu'il ne l'aurait pas publiquement désavouée.

Jusque-là n'était-elle pas pour tout le monde mademoiselle de Marsal la cadette, et alors même qu'il en eût été autrement, la voix de son cœur ne l'appelait-elle pas à remplir l'office de sœur de charité au chevet de ce blessé qui s'était montré pour elle pendant si longtemps le plus tendre et le meilleur des pères ?

Toutefois, trop fière et trop délicate en même temps pour vouloir recueillir, dans une hypothèse malheureusement probable, les fruits d'une possession d'état que nul ne pouvait lui disputer après la mort de l'amiral de Marsal, son premier soin fut d'écrire à Georgina la lettre que l'on va lire,

mais que nous croyons pourtant devoir faire précéder de quelques observations sur la personne à laquelle elle était destinée.

Trompée dans sa suprême pensée de vengeance, la jalouse Mme de Saint-Pons avait quitté son domicile, à la suite du dénoûment inattendu de l'aventure Marbeuf, et elle était allée s'installer dans un couvent. Elle se donnait ainsi le droit de se poser en victime de l'inconduite de son mari, et cherchait à légitimer en même temps sa coupable attitude vis-à-vis de son père, qu'elle était bien résolue à ne pas aller voir, tant qu'elle serait exposée à rencontrer Emmeline à son chevet.

Certes, nous ne saurions avoir la pensée d'excuser à aucun titre cette absence complète de piété filiale, cette sécheresse, cette dureté de cœur de la part de Georgina ; mais nous sera-t-il permis d'invoquer en sa faveur le bénéfice des circonstances atténuantes ?

Tous tant que nous sommes, hommes ou femmes, nous apportons en naissant certaines aptitudes, certaines propensions morales dont le courant nous emporte vers le bien ou vers le mal, suivant l'éducation que nous avons reçue, suivant le degré de force de ces propensions, — de ces instincts, si l'on veut, — et surtout, il faut bien le dire, suivant l'impulsion plus ou moins violente que nous recevons des événements auxquels nous sommes mêlés.

Aimée de Maxime, Georgina aurait pu être le modèle de beaucoup de vertus domestiques ; déshéritée de son amour au profit d'une rivale, avec l'énergie native de son caractère, elle ne reculait devant aucune convenance, devant aucune limite pour se venger. Peut-être, à sa place, belle comme elle l'était d'ailleurs, une femme profondément dissimulée et artificieuse serait-elle parvenue à supplanter cette rivale ; mais l'altière jeune femme était de celles qui vont droit au but et qui, incapables de tourner un obstacle, courent résolument s'y briser.

Après cette explication destinée à conjurer autant que possible les malédictions amassées sur la tête de Georgina pendant le cours de ce récit, nous transcrivons purement et simplement la lettre qu'Emmeline crut devoir lui adresser.

« Chère sœur, — permets que je te donne encore
« une fois ce titre, comme au temps de notre enfance,
« bien que tu sembles l'avoir depuis longtemps abdiqué
« à mon égard, — je suis sur le point de quitter
« Paris et la France même. Peut-être ne devons-nous

« plus nous revoir jamais, car des considérations qui
« ne sauraient trouver place dans cette lettre m'ont déterminée
« à accepter une position qui m'est offerte
« dans une honorable famille où un avenir à l'abri du
« besoin m'est assuré.

« Dans cette situation, j'ai compris qu'il ne m'était
« plus permis de prétendre à la moindre part dans
« un héritage qu'un malheureux événement peut d'un
« moment à l'autre ouvrir pour toi comme pour moi.
« Je viens donc te demander de me considérer, sous
« ce rapport, comme morte, disposée que je suis, avant
« mon départ, à te laisser une procuration notariée pour
« toucher tout ce qui pourrait m'être attribué à ce titre
« et en disposer comme bon te semblera. Je reconnais
« que je n'ai rien à prétendre dans l'héritage dont il
« s'agit. Ma démarche a surtout pour but de prévenir
« l'intervention des tribunaux et de sauvegarder tes intérêts,
« tout en sauvegardant une mémoire qui ne t'est
« pas moins chère qu'à moi-même. Là-dessus, ma
« sœur Georgina, laisse-moi t'embrasser, au moins
« par lettre, et pardonne-moi si j'ai pu te causer involontairement
« des peines, comme je te pardonne du
« fond du cœur celles que tu m'as causées toi-même. »

Il était impossible de se méprendre sur ce qu'il y avait en effet de noble et de délicat dans les termes de cette lettre où en évitant avec le plus grand soin toute allusion à un passé dont elle était l'innocente victime, Emmeline abdiquait spontanément des droits de succession légalement inattaquables. Toute autre que Georgina eût été touchée d'un pareil procédé ; mais elle, dominée par sa jalousie et sa haine persistante, renvoya fièrement à sa sœur la lettre qu'elle lui avait adressée, avec un simple billet ainsi conçu :

« Je n'ai l'habitude d'accepter les bienfaits de personne,
« et alors même qu'il me conviendrait jamais
« de déroger à cette habitude, ce ne serait pas pour
« m'enrichir par le fait de mademoiselle Emmeline,
« dans laquelle je ne dois ni ne veux plus voir qu'une
« étrangère. »

Emmeline ne put s'empêcher de gémir profondément en recevant ce cruel message. Malgré tous les mauvais procédés de celle qui lui refusait même le titre de sœur, elle n'avait pu abjurer complètement une affection greffée sur tant de souvenirs d'enfance et dont les racines sont généralement d'autant plus profondes que ces affections-là, nées au moment où le cœur s'ouvre pour aimer, sont destinées à survivre à toutes les autres.

Elle ne pouvait d'ailleurs méconnaître que le sentiment auquel Georgina obéissait encore dans cette circonstance était digne de quelque compassion.

Si cette dernière était parvenue à son but, en portant le nom d'épouse de M. de Saint-Pons, Emmeline n'avait-elle pas gardé pour elle-même la meilleure part, puisque tout l'amour de Maxime lui était resté ?

Au surplus, les tristes réflexions que ce pénible incident éveillait dans l'âme de la jeune fille trouvèrent bientôt une diversion non moins douloureuse dans la situation de l'amiral de Marsal, qui allait toujours en s'empirant.

Comme cela arrive trop souvent en pareil cas, cette situation s'était compliquée d'une fièvre cérébrale, résultat des émotions violentes que M. de Marsal avait subies coup sur coup. Au moment même où la blessure qu'il avait reçue au côté droit de la poitrine semblait perdre peu à peu le caractère dangereux qu'elle avait présenté tout d'abord, le malade était menacé de succomber à un mal encore plus difficile à conjurer.

Emmeline passait les jours et les nuits à son chevet avec un courage et une résignation d'autant plus exemplaires que l'amiral, sous l'obsession d'une idée fixe et oubliant même jusqu'au pardon qu'il avait accordé à la comtesse, sur son lit de mort, s'attachait incessamment, dans son délire, à charger de ses imprécations et de ses anathèmes la mémoire de sa femme et à maudire la batarde qui lui survivait.

C'était un spectacle vraiment digne d'une pitié profonde que celui de cet agonisant retrouvant par intervalles un reste d'énergie vitale pour accuser et flétrir celle-là même qui, agenouillée au pied de son lit, lui demandait grâce, comme s'il eût pu la comprendre et obtempérer à ses supplications. Dieu avait-il donc exaucé le vœu de l'amiral de Marsal, et en le rendant en tous points semblable au roi Léar, en lui retirant la raison, ne lui avait-il accordé les soins et l'assistance d'une autre Cordélia que pour qu'il pût aussi s'éteindre doucement entre ses bras ?

Cependant, lorsque, suivant l'ordre de la nature, la prostration des forces vint succéder à des accès effrayants dans lesquels le malade cherchait à

arracher l'appareil qu'on avait mis sur sa blessure, il se passa un phénomène assez bizarre, mais qui n'est pas sans précédents dans les affections cérébrales.

L'amiral, en proie à une de ces hallucinations qu'enfante la fièvre, demanda un jour quelle était cette jeune femme qu'il voyait constamment auprès de son lit et qui le veillait avec tant de sollicitude et comme le médecin, — un ancien chirurgien de marine, ami de Maxime, — lui répondit que c'était sa fille.

— Ah ! viens m'embrasser, s'écria-t-il d'une voix étouffée, viens, ma Georgina ! Je savais bien que tu n'abandonnerais pas ton père, toi ! et je te bénis....

Emmeline troublée et tremblante s'approcha du lit du malade qui, tout faible qu'il était, voulut coller ses lèvres pâles et desséchées sur ce front si charmant et si pur ; mais l'effort qu'il venait de faire avait déterminé une syncope et il s'évanouit.

Depuis lors, le vieillard ne voulut prendre aucune potion, aucune tisane qui ne lui fût présentée par celle qu'il s'obstinait à appeler toujours sa chère Georgina. Emmeline, qui avait bien été forcée d'accepter cet étrange baptême, se prêtait de son mieux à toutes les fantaisies du malade, sur lequel elle avait acquis un empire extraordinaire.

Aussitôt qu'elle paraissait, l'amiral, plus despotique encore dans sa maladie que quand il était valide, devenait humble et doux. Elle remplissait auprès de lui le même rôle que cette charmante Cordelia, dont tout à l'heure encore nous évoquions le souvenir, auprès du vieux roi Lear, que la gentille Odette auprès de l'insensé Charles VI, et il suffisait d'un baiser d'elle pour apaiser les plus terribles tempêtes.

Pourtant, un jour que l'intelligence, qui semblait avoir abandonné ce pauvre cerveau malade, commençait à projeter quelques lueurs fugitives, l'amiral, dont la jeune fille s'était approchée, comme de coutume, avec un front souriant attacha sur elle ses grands yeux caves avec une expression de dureté qui la frappa d'une pénible surprise ; ses sourcils se froncèrent convulsivement, et il la repoussa avec brusquerie en s'écriant :

— Tu n'est pas ma fille Georgina, toi ! que viens-tu faire ici ? Je ne veux pas que tu rentres dans cette chambre ; tu ressembles trop à l'autre, à l'étrangère.

Emmeline baissa tristement la tête, poussa un profond soupir et sortit. Elle avait compris que sa mission était terminée et que désormais elle

devenait la fille proscrite et comme l'avaient dit Georgina et l'amiral lui-même, « l'étrangère. »

Un soir M. de Marsal, dans l'état duquel une amélioration assez sensible s'était révélée depuis deux ou trois jours, M. de Marsal dit :

D'où vient que je ne vois plus ma fille Georgina ? Je veux la voir. Qu'on aille la chercher tout de suite !

— Mais vous l'avez chassée, lui répondit-on.

— Oui, reprit-il, je me rappelle en effet ce qui s'est passé : j'ai chassé une jeune fille qui était là en vêtemens de deuil ; mais ce n'était pas Georgina ; c'était Emmeline, une étrangère celle-là.

Et il renouvela avec les plus vives instances le vœu de voir Georgina. On sait à quel degré d'intensité peut arriver, dans les maladies nerveuses l'expression d'une de ces fantaisies de malade que les médecins sont obligés de satisfaire sous peine parfois de voir succomber leur malade. Effrayé des symptômes qui se déclaraient dans cette circonstance, le médecin qui donnait ses soins à M. de Marsal déclara qu'il fallait, tout en cherchant à gagner un peu de temps, déterminer Madame de Saint-Pons à venir voir son père, que sans cela il ne répondait plus du malade.

Maxime venait de temps à autre prendre lui-même des nouvelles, bien qu'il évitât en général de paraître dans la maison, pour ne pas donner un aliment nouveau aux soupçons outrageants de sa femme.

Informé par le médecin des appréhensions que celui-ci éprouvait et du seul moyen qui fût offert de les conjurer, il se chargea de prévenir Georgina de ce qui se passait ; il ajouta que la princesse de*** venait d'arriver à Paris, qu'Emmeline avait dès lors un asile assuré, et que ses soins n'étant plus d'aucune utilité pour l'amiral, elle était disposée à quitter sans délai l'avenue de Saint-Cloud.

Madame de Saint-Pons n'avait plus dès lors aucune objection à présenter contre la démarche qui lui était demandée, et elle se mit en devoir de la faire.

XIV

LA VOIX DU SANG

Quand Georgina pénétra dans cette maison, à laquelle s'attachaient aussi pour elle tant de souvenirs, il faut croire pour son honneur qu'elle ne put se défendre d'une certaine émotion. Elle fut introduite dans la chambre du malade, qui l'attendait avec une vive impatience.

En apercevant ce visage creusé par la maladie, ces traits pâles et flétris, cette barbe inculte, Georgina sentit sourdre dans son cœur comme un remords, et ses grands yeux noirs s'emplirent de larmes.

L'amiral, pour qui cette visite était vraiment un baume salulaire, tendit ses deux bras à sa fille unique, et la tint longtemps embrassée ; puis il la fit asseoir auprès de son lit, au chevet duquel se tenait déjà son médecin.

— Docteur, s'écria-t-il, en pressant encore d'une main débile la main gantée que la jeune femme avait laissée dans la sienne, voilà celle qui, autant que vous et plus que vous peut-être, a sauvé mes jours. Viens, ma Georgina, que je t'embrasse encore, toi qui m'as si bien soigné durant cette horrible maladie. Je suis heureux d'avoir recouvré l'intelligence en même temps qu'un peu de force et de voix pour te remercier, toi ma fille chérie. Docteur, voyez comme elle est belle ma Georgina !

Madame de Saint-Pons était devenue fort rouge. Le docteur s'inclina froidement devant elle et sortit, après avoir formulé quelques prescriptions sans importance et constaté que son malade était en voie de guérison.

C'était, nous l'avons déjà dit, un ancien chirurgien de marine qui avait navigué successivement avec l'amiral et avec Maxime. On avait été obligé de le mettre au fait, au moins en partie, de certains détails de famille qu'il eût dévinés alors même qu'on eût cherché à lui en faire un mystère. Un médecin, en pareil cas, emprunte jusqu'à un certain point le caractère sacré du prêtre.

— Qu'a donc le docteur aujourd'hui ? dit le malade, quand il se vit seul avec sa fille, comme il est cérémonieux avec toi ! Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que vous êtes brouillés ?

Georgina avait compris dès les premiers mots de son père la méprise dont elle était l'objet, et trop orgueilleuse, — à juste titre cette fois, — pour vouloir en recueillir le bénéfice, elle s'écria :

— Je dois vous détromper, mon père, c'est la première fois que je viens ici depuis que vous avez été si malade.

— O mon Dieu ! murmura douloureusement le vieillard, j'ai été si longtemps en danger de mort et ma fille Georgina n'est pas venue me voir ?... Je ne puis le croire.

— Pourtant cela est ainsi, reprit la fière jeune femme. Votre tête est encore bien faible, mon père ; mais, quand vous serez en état de réfléchir un peu, vous apprécierez ma conduite ; vous comprendrez que je ne pouvais, quel que fût mon désir de venir vous embrasser, mettre le pied dans une maison où j'étais exposée à rencontrer — c'est vous-même qui me l'avez dit, — une bâtarde.

— Une bâtarde ! répéta le vieillard, comme si cette outrageante appellation venait d'éveiller dans son cœur un écho lamentable ; ah ! ah ! oui, je me souviens..... Mais était-ce donc un motif suffisant pour ne pas venir embrasser ton père ?

— Non pas peut être ; mais j'avais un autre motif, vous le savez bien, mon père.

— Que veux-tu dire, Georgina ?

— Ah ! décidément, mon père, je vois que vous avez été bien malade. Vous avez oublié qu'Emmeline n'a pas seulement usurpé ici une place d'enfant légitime, elle a aussi usurpé la place qui ne devait appartenir qu'à moi dans le cœur de mon mari.

— En effet, Maxime devait épouser ta sœur et c'est toi qu'il a épousée.

— Ma sœur ! elle n'est pas ma sœur, ce n'est qu'une étrangère, et je n'ai pour cette étrangère que de la haine.

— Tu es bien sévère, ma fille.

— Je ne suis que juste.

— Et cette haine a été plus forte dans ton âme que ta tendresse pour ton vieux père.

— Je le confesse, et j'espère que vous ne m'en ferez pas un reproche.

— Alors, reprit le malade, qui était devenu tout pensif, ce n'est pas toi que j'ai vue... là constamment à mon chevet ! Pourtant il m'avait semblé... oh ! ma tête ! ma pauvre tête !

— Vous semblez souffrir, mon père, vous plaî-t-il que je me retire ?

— Déjà ?..., Oh ! non, ma fille ; mais si ce n'était pas toi qui me veillais, qui donc était-ce alors ?

A ce moment Emmeline entra dans la chambre ; elle était gantée et avait son châle et son chapeau. A sa vue, le vieillard tressaillit, les pommettes de ses joues si profondément émaciées s'empourprèrent, et il se dressa à moitié sur son séant, dans une sorte de crise nerveuse, en laissant échapper ces mots prononcés d'un son de voix guttural :

— C'est elle ! c'est elle ! je la reconnais.

Puis il se laissa retomber sur son oreiller, en abaissant sa tête sur sa poitrine et sans ajouter une parole.

Quant à Georgina, en apercevant sa sœur qu'elle n'avait pas vue depuis plusieurs mois, une expression haineuse s'était empreinte sur toute sa physionomie, et elle attachait déjà sur elle un regard qui semblait prêt à distiller un venin mortel.

C'est qu'à tous les motifs de ressentiment qui s'étaient amassés dans son cœur, il venait instantanément de s'en joindre un autre. En dépit des fatigues et des veilles qu'elle venait de subir depuis plusieurs mois presque sans interruption, Emmeline paraissait encore embellie.

Etait-ce l'influence du printemps, dont les tièdes haleines, en développant la senteur parfumée des lilas et des violettes, ranime en même temps la grâce et la beauté des femmes, en régénérant en quelque sorte le sang qui coule dans leurs veines ? N'était-ce pas plutôt encore un effet physique d'une cause purement morale, la satisfaction intime que procure toujours l'accomplissement d'un devoir, quelque austère et pénible même que puisse être ce devoir ?

Quoi qu'il en soit, muette et recueillie dans sa colère comme la panthère qui attend pour se jeter sur sa proie qu'elle ait fait un mouvement, Georgina attendait avec une fiévreuse impatience que sa rivale, que l'étrangère, ainsi qu'elle l'appelait, eût pris la parole pour pouvoir la mordre et la déchirer à belles dents.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit Emmeline troublée et tremblante, en s'approchant du lit du malade, si, au moment de quitter pour toujours cette maison, d'où j'emporte au fond de mon cœur le souvenir de toutes vos bontés passées pour moi, je n'ai pas voulu partir sans entrer dans votre chambre et sans venir vous dire adieu. Je suis d'ailleurs si heureuse de savoir que vous allez mieux ! Je vous ai causé bien des peines dans ma vie, sans le vouloir, sans le savoir même. Soyez miséricordieux et indulgent

pour moi, et, en mémoire de ma pauvre mère qui vous aimait tant, permettez-moi de baiser votre main avant de m'en aller ; c'est la seule faveur que j'ose réclamer.

Le vieillard resta immobile dans son effrayant mutisme. Alors, se tournant vers Georgina, Emmeline ajouta tristement :

— J'aurais peut-être dû attendre que tu fusses sortie, ma sœur, pour me permettre d'entrer dans cette chambre ; mais quand on m'a dit que tu étais ici, j'ai pensé que tu ne refuserais pas toi-même de me laisser te serrer la main une dernière fois, puisque je pars et que tu ne me verras plus. J'espère plus encore de toi maintenant, c'est que tu vas te joindre à moi pour fléchir celui que moi aussi j'appelais mon père. Si tu veux bien le lui demander, il t'aime tant qu'il ne refusera pas, j'en suis sûre, de me tendre la main. Je ne sollicite absolument que cela. Ne veux-tu pas intercéder pour moi, ma sœur ?

C'était un spectacle émouvant que celui que présentait en ce moment la chambre du comte de Marsal.

Le malade était couché dans son lit, pâle, abattu, la tête affaissée sur sa poitrine, pendant que, assise à son chevet, Georgina attachait sur Emmeline, debout, mais humble et suppliante, ce regard de froid dédain que, dans la Rome des Césars, Agrippine ou Poppée fixaient sans doute sur la jeune esclave qu'elles avaient, dans la toute puissance de leur haine, vouée vivante aux poissons du lac Lucrin.

Si pleines d'humble douceur et de tendre supplication qu'eussent été les paroles d'Emmeline, l'implacable Georgina ne s'en était pas montrée touchée un seul instant, et bien qu'elle eût constaté avec une satisfaction intime et presque sauvage l'attitude morne et en apparence complètement indifférente de son père, elle répondit d'un ton farouche et méprisant :

— Que venez vous faire ici ? vous voyez bien que votre démarche est inutile aussi bien qu'importune auprès de mon père comme auprès de moi-même.

— Ah ! ma sœur ! ma sœur ! balbutia Emmeline atterrée.

— D'abord, reprit l'altière Georgina, vous savez bien que vous n'êtes pas la fille du comte de Marsal, que vous n'êtes pas ma sœur, et vous vous obstinez à me donner ce nom ! Je vous le défends.

— J'obéirai, fit Emmeline avec résignation, et du moment où je ne peux plus compter sur ta... je veux dire sur votre assistance, je me retire.

— Vous auriez dû le faire beaucoup plus tôt.

— Pardon, mais tant qu'il y a eu ici une existence à défendre contre la mort, j'ai pensé que mon devoir était de ne pas désertier.

— En vérité ?... Ah ! ce serait vraiment sublime, si un pareil dévouement n'avait eu des compensations secrètes qui devraient vous faire rougir d'en évoquer ici le souvenir.

— Que voulez-vous dire, Georgina ? reprit Emmeline en relevant la tête avec un regard limpide et plein de sérénité.

— Ce que je veux dire ? s'écria la jalouse jeune femme, donnant enfin cours à toute l'explosion de sa colère, elle ose le demander, l'hypocrite ! Mais tu oublies donc que tu t'es fait aimer de mon mari, que tu m'as volé son cœur, qu'il n'a de pensées que pour toi ! Tu oublies donc que ton nom abhorré est comme un fer rouge qui me brûle la poitrine, le jour et la nuit, et que je ne peux en arracher ! Ah ! tu as voulu venir me dire adieu ! Eh bien ! mes adieux, à moi, les voilà ! Je te hais, entends-tu ; je te hais pour le moins autant que Maxime t'aime, et je n'aurai de repos que le jour où j'apprendrai que tu es morte.

— Je vous plains, répondit tranquillement Emmeline, je vous plains de toute mon âme d'éprouver de pareils sentiments ; mais vous oubliez que, s'il y a une victime ici, cette victime c'est bien plutôt moi, à qui vous avez enlevé par un subterfuge l'homme que j'aimais et dont j'étais aimée moi-même. Il est devenu votre mari depuis lors, et Dieu m'est témoin que je m'en suis toujours souvenue. Vous n'avez donc aucun reproche à me faire, tandis que moi, je pourrais... mais je veux me taire, par respect pour celui qui m'a servi de père, dont je porte encore le nom et qui nous écoute :

— Ah ! repartit madame de Saint-Pons avec une violence croissante ; ce nom-là tu ne le porteras pas longtemps, car il ne t'appartient pas, tu le sais bien, et le premier soin de mon père dès qu'il sera en état de signer seulement son nom sera d'intenter une action en désaveu contre la naissance d'une bâtarde. N'est-ce pas, mon père, ajouta Georgina en se rapprochant du chevet du malade, n'est-ce pas que telle est votre intention ? Je vous le demande formellement aujourd'hui, et il ne doit pas vous tarder moins qu'à moi d'accomplir un acte de réparation auquel j'ai droit. Vous avez entre les mains les preuves suffisantes, je le sais, pour obtenir gain de cause, servez-vous-en. Servez-vous-en sans retard ; aujourd'hui, ce soir même, je reviendrai accompagnée d'un officier ministériel. Répondez-moi, mon père, répondez-moi, ne fût-ce que par un geste, que vous y consentez ; sans cela, vous ne me verrez plus ici.

M. de Marsal était resté muet et impassible spectateur de cette solennelle et terrible entrevue entre les deux sœurs, et son visage, redevenu plus pâle encore, s'il est possible qu'auparavant, à demi enseveli sous la barbe grise et inculte qui l'avait envahi pendant le cours de sa maladie, ne laissait entrevoir d'autre expression que celle d'une douloureuse stupéfaction.

— Ainsi, murmura-t-il d'une voix sourde, Georgina tu me demandes d'intenter ce procès ?

— Oui, mon père, je l'exige.

— Et c'est une condition de ton retour dans cette maison ?

Georgina baissa résolûment la tête en signe d'affirmation.

— Mais as-tu bien réfléchi que la mémoire de ta mère en restera flétrie ?

Georgina garda le silence ; mais pas un muscle ne tressaillit sur sa physionomie.

A cet instant, comme sous l'empire d'une commotion électrique, les yeux caves du vieillard étincelèrent au fond de leurs orbites, ses épais sourcils se contractèrent, il s'agita dans son lit et parvint à se dresser à moitié sur son coude, puis d'une voix caverneuse et entrecoupée, mais dont les vibrations pleines de précision et de netteté annonçaient la résurrection complète de l'intelligence et le réveil prochain de la vie et de la santé.

— Malheureuse ! s'écria-t-il, pour satisfaire ton aveugle jalousie tu ne crains pas d'appeler sur la mémoire de ta mère, de ta mère innocente, entends-tu bien ? les flétrissures de la justice humaine. Mais tu ne crains donc pas la justice divine, toi ? Tu ne crains donc pas d'offenser ton père qui la représente ici-bas ? Sors d'ici ! Va-t'en ! Ce n'est pas Emmeline, c'est toi que je renie.

— Mon père, balbutia la jeune femme pâle, interdite, mais en même temps profondément blessée d'être ainsi traitée en présence d'Emmeline, mon père, est-ce bien vous que j'entends ?

— Je ne suis plus rien pour toi, répartit le vieillard en proie à une surexcitation fébrile qui doublait ses forces. Non, tu n'es pas ma fille ; car tu n'es pas venue t'asseoir une seule fois à mon chevet, pendant que j'étais en danger de mort. Non, tu n'es pas ma fille, car tu oses me faire des conditions, à moi, ton père ! Bien plus, tu veux insulter la cendre de ta mère. Hors d'ici ! hors d'ici ! La voix du sang n'est qu'un mensonge. Viens dans mes bras, mon Emmeline ; c'est toi seule à présent qui es et qui seras toujours ma fille.

— Grâce pour elle ! mon père, reprit Emmeline en s'élançant pour embrasser l'amiral, grâce ! je vous en supplie. Que la réconciliation soit pour toutes deux ! Viens, Georgina, viens avec moi demander grâce à notre père !

— Pas de grâce ! balbutia le vieillard, épuisé par l'effort violent qu'il venait de faire, pas de grâce ! Je l'abandonne, comme elle m'a abandonné moi-même.

— Ma sœur, repartit vivement la jeune fille, ne te laisse pas rebuter par ces cruelles paroles. Notre père est malade, la colère le transporte, viens Georgina, viens te mettre à genoux avec moi, au pied de son lit, viens lui demander pardon !

Et en parlant ainsi, la candide et sensible enfant avait saisi le bras de sa sœur qu'elle cherchait à attirer auprès d'elle ; mais Georgina, toujours hautaine et superbe, se dégagea brusquement de cette étreinte.

— Demander pardon ! s'écria-t-elle, moi m'agenouiller ! jamais ! je ne m'agenouille que devant Dieu.

Ayant ainsi parlé, elle rabattit son voile sur son visage et sortit rapidement de la chambre du malade. Elle avait oublié dans son orgueil que, ainsi que venait de l'exprimer le comte de Marsal lui-même, nul n'a mieux le droit de représenter Dieu sur la terre que le père de famille.

Pendant ce temps-là, Emmeline était restée prosternée au pied du lit et couvrait de baisers et de larmes la tête vénérable de ce vieillard qui ne voulait plus qu'elle fût orpheline.

L'imagination du lecteur suppléera aisément à tout ce que le romancier pourrait écrire sur ce qui suivit la scène de la réconciliation entre Emmeline et le comte de Marsal. S'il y a, comme l'a dit Voltaire, quelqu'un qui a plus d'esprit que personne, ce quelqu'un-là, a évidemment aussi plus d'imagination que n'importe quel maître du genre, et ce quelqu'un-là, c'est tout le monde.

Nous renonçons donc à dépeindre ici les premières promenades de l'amiral, dans son petit jardin de l'avenue de Saint-Cloud, lorsqu'il lui fut enfin permis de se lever, appuyé sur le bras d'Emmeline ; les soirées si doucement passées, pendant que la jeune fille lui lisait tout haut les livres qu'il aimait ; ou que, s'accompagnant sur son piano, elle lui chantait, avec sa voix d'un timbre si pur et si mélodieux, quelque suave cantilène de Mozart ou de Bellini. En la contemplant, en l'écoutant, l'amiral voyait

passer devant ses yeux ravis tout un monde de souvenirs pleins d'un charme enivrant, bien qu'un peu mélancolique.

La première fois que M. de Marsal put faire une promenade au dehors en voiture, après avoir parcouru les principales allées du bois de Boulogne et admiré les allées verdoyantes sous le souffle du printemps, il donna ordre d'arrêter la voiture à la porte du modeste cimetière de Passy. Là il mit pied à terre avec Emmeline, en lui disant :

— Tu sais à qui je dois ma première visite, n'est-ce pas ? Veux-tu venir avec moi ?

— Oui, mon père, répondit la jeune fille, d'autant plus que j'ai une chose à vous demander, une chose que je ne puis vous demander que là.

Tous deux s'acheminèrent vers la tombe qui avait été élevée à madame de Marsal par les soins combinés de Maxime et d'Emmeline ; puis ils s'agenouillèrent pieusement. C'était un spectacle touchant que de voir cette jeune fille, et ce vieillard, qui personnifiaient si bien les deux saisons extrêmes de la vie, réunis dans une pensée et dans une prière communes devant cette tombe où gisaient tant de cruelles dissensions de famille, aujourd'hui oubliées. Lorsqu'ils se relevèrent, M. de Marsal dit :

— Eh bien ! tu peux parler maintenant. Qu'as-tu à me demander, mon Emmeline ?

— Mon père, répondit la jeune fille, en présence de cette tombe et au nom de celle qui est couchée là, j'ai à vous demander de pardonner à votre tour à celui qui a causé la mort prématurée de ma pauvre mère et qui a failli causer aussi la vôtre.

— Enfant, dit le vieillard avec un sourire plein de tendresse, il n'y a plus dans ce cœur de place pour la haine ni pour la vengeance, il n'y a plus de place que pour toi.

Emmeline se jeta dans les bras de M. de Marsal.

— Si j'osais maintenant, ajouta-t-elle, dans toute l'effusion de sa bonté native, je vous demanderais encore un autre pardon.

— Et je te l'accorderais également, reprit l'amiral, si celle pour qui tu le demandes commençait par te pardonner à toi-même les torts qu'elle a eus envers toi ; mais, hélas ! j'ai plus de trois fois ton âge, chère enfant, et ces torts-là, vois-tu, sont de ceux qu'on ne pardonne jamais.

Emmeline ne put réprimer un soupir, et tous deux, le vieillard et la jeune fille, sortirent du cimetière. Comme ils allaient remonter en voiture, ils aperçurent quelqu'un qui semblait vouloir les éviter. C'était Maxime.

Du plus loin qu'il aperçut l'officier de marine, l'amiral l'appela, et, lui tendant affectueusement la main :

— Que venez-vous faire ici, mon ami ? lui dit-il.

— Je viens, répondit l'officier, faire une visite de départ à une morte.

— Vous n'avez pas besoin de la nommer, repartit l'amiral, et je vous ai deviné ; mais quoi ! à peine rétabli d'une blessure glorieuse, vous allez partir ! Vous voulez déjà reprendre la mer ?

— N'est-ce pas notre métier à nous autres, amiral ? fit l'officier avec un sourire plein de tristesse ; au surplus, j'ai un poste digne d'envie. Je suis nommé, avec mon nouveau grade de capitaine de frégate, chef d'état-major de la station navale des mers du Sud. C'est une fonction qui va me retenir éloigné de France pendant plusieurs années.

A ce moment, Emmeline leva les yeux au ciel, comme pour lui demander assistance dans cette nouvelle épreuve, et Maxime baissa la tête. Faut-il croire que c'était pour dissimuler une larme ? L'amiral reprit :

— Je comprends. Vous êtes un noble cœur, vous, et je suis bien coupable à votre égard et à l'égard d'une autre personne ; mais elle m'a pardonné celle-là, n'est-ce pas, Emmeline ? bien que comme vous elle ait beaucoup souffert, et que comme vous aussi elle souffre encore, c'est ma faute, ma très grande faute !

— En présence d'un pareil aveu, amiral je ne puis que me taire. C'est une autre que moi qui vous remerciera. J'ajoute encore un mot, si vous le permettez, c'est que je suis bien heureux, avant de partir, de vous voir complètement rétabli.

— Mon cher camarade, s'écria le comte, dont la bonne humeur des anciens jours renaissait peu à peu avec le retour de la santé morale et physique, voilà mon médecin !

Et en même temps il montrait Emmeline ; puis il reprit avec une intention marquée :

— Partez-vous seul ?

— Oui, amiral.

— Est-ce que ma sœur serait malade ? dit Emmeline.

— Je n'ai aucun motif de le croire.

— Ah ! tant mieux ! continua Emmeline. Je ne saurais lui en vouloir à présent à aucun titre.

— Et moi, ajouta l'amiral, je dis : tant pis ! Oh ! ma foi ! le mot est lâché et je ne le rétracterai pas.

— Ah ! mon père, Georgina est votre fille.

— Laisse-moi donc tranquille ! je n'ai que faire d'une fille comme celle-là. Je t'ai déjà dit que la voix du sang était une chimère. On n'est père, fils ou fille que par l'affection et le dévouement réciproques. Quand cela manque, votre serviteur très-humble, le lien est rompu ! Bon voyage, mon cher Maxime ! J'espère que vous nous écrirez quelquefois, et nous vous répondrons... moi ou mon secrétaire ; car j'ai un charmant petit secrétaire à présent.

Puis s'apercevant qu'Emmeline, en proie à une vive émotion à la pensée de cette séparation nouvelle, avait les yeux pleins de larmes, et que Maxime lui-même avait bien de la peine à faire bonne contenance, M. de Marsal ajouta, en changeant brusquement de conversation :

— A propos ! que devient donc votre affreux chenapan de cousin ? C'est encore là une de mes erreurs, je devrais même dire un de mes gros péchés, quand je pense qu'il a failli devenir mon gendre ! Mais il ne l'aurait pas été longtemps, allez ! je crois que j'aurais fini par lui brûler la cervelle, à ce gaillard-là.

— Horace est dans la détresse la plus complète, amiral. Après s'être ruiné lui-même, il a ruiné une personne qui lui avait tout sacrifié.

— L'a-t-il épousée au moins ?

— Ces gens-là déshonorent les femmes, amiral, quand ils le peuvent, mais ils ne les épousent pas.

— Oui... je sais. Engagez-le, comme parent, à ne jamais se trouver sur mon passage, s'il ne veut faire connaissance avec ma canne. C'est la seule arme à employer avec de pareils drôles.

— Heureusement pour lui, amiral, il a déjà quitté Paris.

— Ah ! bah !

— Oui, il est parti pour le Havre, afin d'y attendre, à l'abri des poursuites de ses créanciers, le départ d'un bâtiment en partance pour Panama, où il traversera l'isthme pour se rendre en Californie. Mon oncle a consenti, sur mes propres instances, à payer les frais du voyage, à condition qu'il quitterait la France et qu'on n'entendrait plus parler de lui.

— Bon débarras ! et votre ami Châteaugodard, qu'en faites-vous ?

— Hélas ! le pauvre garçon va partir également pour les colonies, où il est appelé à remplir un emploi dans l'administration, à la Guadeloupe, en vertu d'une mesure disciplinaire motivée par ses fréquentes absences de son bureau.

— Et c'est mon ami Gaudibert qui a provoqué cette mesure-là ! Diable ! c'est bien sévère !

— M. Gaudibert voulait le marier, pensant qu'il deviendrait plus assidu à son bureau ; mais Châteaugodard a refusé.

— Et Gaudibert s'est montré impitoyable, je comprends cela de sa part : mais, ma foi ! je ne plains pas trop l'ami Châteaugodard, parce qu'il y a certains mariages auprès desquels toutes les mesures disciplinaires du monde ne constituent que de véritables lits de roses. Et puis, là-bas, sur les bords de l'Océan, il pourra se livrer à sa passion pour le canotage sur une grande échelle.

— Aussi, amiral, mon ami Anatole, qui voulait d'abord donner sa démission, est-il déjà tout consolé. Son seul regret est de ne pouvoir emmener avec lui son bâtiment, vous savez, le Cormoran, parce que je lui ai dit que ce petit navire était complètement hors d'état de tenir la mer.

— Allons, je vois que tout le monde fait ses paquets, excepté nous, mon Emmeline ; mais patience ! notre tour viendra, et nous irons ensemble vous surprendre quelque jour, mon cher commandant, sous l'ombre des bananiers ou des cocotiers ; car je ne veux pas m'en aller dans l'autre monde sans avoir renouvelé connaissance avec le nouveau, et j'espère bien que dans ce dernier, ma lectrice, mon médecin, mon secrétaire ne refuseront pas de m'accompagner.

C'est sur cette boutade de M. de Marsal, dans laquelle il avait semé à dessein tout son regain de bonhomie et de douce gaieté du temps passé, que Maxime et Emmeline se séparèrent, le cœur plus gros, hélas ! de regrets que d'espérances.

L'amiral remonta en voiture avec sa jolie petite Cordelia, comme il appelait quelquefois celle qui était devenue doublement sa fille. C'était un nouveau nom de baptême qu'il lui avait donné, et Shakespeare avait été le parrain. Cette appellation était fondée, est-il besoin de l'ajouter, sur l'analogie qui existait réellement entre Emmeline et la seule fille du roi Lear qui lui fût restée fidèle et dévouée.

M. de Marsal aimait à se faire relire par sa jeune lectrice cette scène touchante où le poète montre le vieux monarque abandonné par ses enfants, accablé par la douleur et la maladie, et trouvant un asile et des soins si pieux auprès de cette Cordelia qu'il a maudite et qui a été si injustement l'objet de ses mauvais traitements.

Seulement ce soir-là le comte de Marsal, respectant un chagrin auquel il ne pouvait s'empêcher de s'associer intérieurement, déclara qu'il n'y aurait ni lecture ni musique dans la maison de l'avenue de Saint-Cloud.

XVII

LES FLEURS DES AÇORES

Maintenant, le lecteur veut-t-il bien se transporter avec nous en plaine mer, sur le vaste Océan, entre le 30^e et le 400^e degré de latitude septentrionale, à bord d'un de ces magnifiques pyroscaphes qui, sous la dénomination non moins étrangère de paquebots transatlantiques, mettent en communication les deux hémisphères du globe terrestre ? Deux personnages de notre connaissance sont assis sur le pont, l'un avec un cigare de premier choix, l'autre avec une pipe d'écume de mer à la bouche. Comme la mer est parfaitement calme et qu'il fait un temps superbe, nos deux personnages jouent une partie d'écarté sur un pliant qui leur sert de tapis vert.

— Tribord et bâbord ! s'écrie tout à coup l'un des deux joueurs, en secouant la cendre de sa pipe, le roi et la vole ! c'est vous qui gagnez encore cette partie ! j'aurai donc toujours vent debout ! c'est démâtant, et je ne nage plus avec vous de la journée ; j'y perdrais ma cargaison tout entière.

— Parbleu ! répond l'autre joueur en remettant ses gants, tout comme s'il se disposait à aller faire un tour sur le boulevard des Italiens, me croyez-vous donc bien riche parce que je vous ai gagné quelques misérables pièces de vingt francs depuis que nous sommes embarqués ? à mon cercle, on ne se sert plus que de billets de banque. L'or est une monnaie que les gens qui se respectent finiront par abandonner. Ma parole d'honneur ! nous sommes encore des sauvages de nous charger les poches de ce lourd et vil métal.

— Diable ! je demande moi à rester sauvage ; d'abord c'est plus marin. Et puis quel aimant attire votre boussole en Californie, si cet aimant-là n'est pas caché au fond de quelque mine d'or ?

— Que vous êtes donc simple, mon cher ! Si je vais en Californie, c'est justement parce que l'or y est si commun qu'on crache dessus.

— Oui, comme à la Bourse ; parlons-en, monsieur le flambard !

— Et bien ! quoi ? je suis victime de la baisse, voilà tout ! Mais je n'aurai pas toujours mauvaise veine ; et puis j'ai vécu, tandis que vous, vous avez végété dans l'ombre d'un bureau sur les bords de la Seine, et vous vous

préparez à aller revégéter dans l'ombre d'un autre bureau sur les bords de l'Océan. Vous êtes une huître qu'on change de parc, voilà tout !

— Tribord et bâbord ! monsieur Horace Guidai, savez-vous à qui vous parlez ?

— Eh bien ! mais je me plais à croire que c'est à M. Châteaugodard.

— Pensez-vous alors qu'un marin se laisse impunément traiter d'huître par un boursicotier ?

— Pourquoi pas ? Allons ! ne vous échauffez pas les oreilles pour une simple plaisanterie. Que diable ! vous êtes un brave garçon, et il faut bien tuer un peu le temps durant une traversée, si l'on ne veut être tué par lui. Nous sommes, vous et moi, deux naufragés ; mais nous n'en sommes pas encore, j'espère, venus au point de vouloir nous manger, comme sur le radeau de la Méduse. Je vous tends la main, soyons bons amis, comme par le passé.

— Amis ! non pas, compagnons ! Il le faut bien, puisque nous sommes embarqués sur le même bord et sous le même pavillon jusqu'à la Guadeloupe. Ah ! vous avez lâché votre bordée de tribord, tant pis pour vous, je riposte à bâbord, moi, et je me hâte de vous dire, avec la franchise d'un marin, que je ne serai jamais l'ami d'un grand flambard qui a constamment fait le métier de corsaire à l'encontre de mon meilleur camarade, le commandant de Saint-Pons.

— Corsaire ! moi ! cela vous plaît à dire, mon cher Châteaugodard. En tout cas, c'est un triste corsaire que celui qui ne peut même pas faire une prise. Tenez, ne me parlez plus de cela, car vous me couvrez de confusion.

— Ah ! oui dà ! alors, j'accoste, et je monte à l'abordage. C'est à moi, à moi seul, entendez-vous bien, que vous devez votre dernière défaite. Nous en avons bien ri à bord du Cormoran.

— Mauvais cœur !

— Cela vous apprendra une autre fois à donner la chasse à toutes les embarcations qui passent à portée de votre longue-vue ! Fi... fi ! n'avez-vous pas de honte, embarqué comme vous l'êtes sur une adorable petite corvette, fine voilière, qui vous appartient corps et biens, de vouloir encore ?... Ah ça ! voyons, entre nous, vous étiez donc bien amoureux de mademoiselle de Marsal ?

— Vous êtes naïf, mon cher. Cela dépend du sens que vous donnez au verbe aimer. Chacun a sa manière de l'entendre et de le conjuguer ; moi,

d'abord, il y a une chose que je ne puis pas sentir, c'est le passé, et puis je préfère le pluriel au singulier.

— Et si certaine dame de votre connaissance en disait autant ?

— Ah ! bah ! je n'aurai jamais cette chance-là ! Avez-vous lu Machiavel ?

— Jamais. Ce n'est pas un marin.

— Eh bien ! vous avez eu tort. Il y a du bon dans Machiavel, notamment lorsqu'il dit qu'il n'y a dans ce monde que trois positions dignes d'envie : jolie femme jusqu'à trente ans, général d'armée jusqu'à soixante, pape ensuite. Or, vous ne le direz pas à la marquise, mais elle ne sera bientôt plus en position que d'être général d'armée. C'est triste !

— Pour elle d'abord...

— Et pour moi donc ? Tenez, je veux bien être franc avec vous, parce que je n'ai rien de mieux à faire après avoir gagné votre argent. Mais, croyez-moi, alors même que vous feriez peau neuve sous le soleil des Antilles pour devenir, — ce qui est parfaitement invraisemblable, — un homme à bonnes fortunes, méfiez vous de toutes les femmes sans exception, jeunes ou non.

— Pourquoi donc ?

— Pourquoi... pourquoi... D'abord, on trompe, on est trompé, on fait la navette, c'est charmant ! mais aussi, tôt ou tard, sans vous en apercevoir vous rencontrez, par le plus grand des hasards, une femme fidèle que vous n'aimez pas plus que les autres, que vous trompez comme les autres, mais qui, je ne sais comment, jette sur vous le grapin et vous fait cruellement expier toutes vos fredaines passées, présentes et à venir. Alors vous ne pouvez plus faire un pas sans avoir à en rendre compte, vous ne pouvez plus regarder une autre femme sans subir une scène ; madame, — je suppose que c'est une femme mariée ou une veuve, — madame vous reproche à tout propos sa réputation perdue, sa fortune que vous l'avez aidée à manger comme si vous en aviez gardé quelque chose... Bref, vous devenez esclave, pis qu'esclave, vous devenez un chien, et un chien à l'attache par-dessus le marché.

— Eh bien ! qui vous empêche de prendre votre moment, de vous jeter à la nage et de gagner un autre bord ?

— Ah ! voilà où je vous attendais ; j'ai essayé vingt fois et je n'ai pas réussi.

— Mais la vingt et unième ?...

— Je serai peut-être plus heureux ; mais savez-vous ce qui arrivera alors, mon cher Châteaugodard ? Je vais vous le dire en confidence, c'est que certaines Brésiliennes portent, comme leurs sœurs de Portugal et leurs cousines d'Espagne, un joli petit poignard bien affilé à leur jarretière, et qu'elles le plantent bien gentiment au beau milieu du cœur de l'homme dont elles ont à se plaindre. Maintenant, vous voilà averti ? Faites la cour à la marquise ; oh ! je ne m'y oppose nullement, et je suis tout prêt à vous aider. Cela vous va-t-il ?

— Hum ! hum ! je ne demanderais qu'à embarquer, mais la côte me paraît pleine de récifs ; et puis voulez-vous que je vous dise pourquoi votre aviron vous pèse tant aujourd'hui ? c'est à cause de certaine dame voilée, d'une taille fort élégante, ma foi ! qui reste obstinément dans sa cabine et qui jusqu'à présent n'a pas paru à table. M'est avis que vous songez à la coucher sur votre rôle d'équipage, et, dame, je comprends que vous trouviez de la résistance à votre bord.

— Et quand cela serait ?

Pendant que les deux interlocuteurs parlaient ainsi, ils ne s'étaient pas aperçus qu'une tierce personne s'était avancée auprès d'eux presque furtivement, et qu'elle les écoutait debout, en jouant nonchalamment en apparence avec son éventail.

Cette personne n'était autre que l'adorable petite brune dont le souvenir venait d'être évoqué avec un à propos assez compromettant, au moins pour l'un des deux passagers. C'était la marquesita de Morena.

Bien que l'heure de la décadence eût également sonné pour la marquesita, rien dans sa toilette, ni dans ses allures, n'annonçait qu'elle avait cessé d'avoir un hôtel rue de Penthièvre et un monde de valets et de caméristes pour exécuter ses ordres. Il y a des femmes qui ne savent perdre ni leur beauté ni leur fortune, et qui se résigneraient plutôt à mourir qu'à porter une robe ou un chapeau qui ne sortiraient pas des ateliers de la première faiseuse.

Soit qu'elle ne jugeât pas le moment favorable pour une explication, soit que son indolence de créole la portât même à l'éviter, la marquesita reconnut bien vite qu'elle était devenue le point de mire d'un regard surnois d'Anatole Châteaugodard, et qu'il avait fait signe en même temps à Horace de se taire. Prenant donc aussitôt la parole elle s'écria :

— En vérité, messieurs, vous vous dites Français et vous manquez à toutes les lois de la galanterie ! Il faut que ce soit une femme qui vienne

vous trouver sur le pont pour obtenir l'honneur de votre conversation. Savez-vous que je m'ennuie à périr dans ma cabine ! Et puis il y a sur ce bâtiment une odeur insupportable de goudron. Pas moyen de se procurer même un pauvre bouquet pour se récréer la vue et pour combattre cette horrible odeur, moi qui étais habituée, à Paris, à vivre au milieu des fleurs ! Oh ! qui me rendra ma serre de la rue de Penthhièvre ?

En véritable femme à la mode, la marquise de Morena se préoccupait exclusivement du superflu, alors qu'elle était déjà sur le point de manquer du nécessaire.

Cependant Horace Guidal s'était levé, et, avec cette adoration hypocrite et banale dont il faisait profession envers toutes les femmes, même envers celle qui désormais lui était devenue le plus à charge, il avait. porté à ses lèvres la main de la jeune femme.

— Ah ! que m'apprenez-vous là ! lui dit-il en même temps ; mais c'est inouï, c'est odieux ! Que n'ai-je à ma disposition la baguette de quelque enchanteur ! Je voudrais métamorphoser votre cabine en corbeille de fleurs. N'est-ce pas là le seul lit qui soit digne de vous, chère et ravissante marquise ?

— Oh ! reprit la marquesita en donnant un coup d'éventail à son cavalier servant, je sais que vous n'êtes pas avare de vos madrigaux.

— Et vous préférez naturellement ceux du premier jardinier venu, repartit Horace. Mais, hélas ! nous sommes en pleine mer. Pourtant je suis prêt à donner tout l'argent que j'ai gagné à M. Châteaugodard pour un simple bouquet de roses ou de violettes ! Ah ! si Barjon et mademoiselle Prévost pouvaient m'entendre !... Mais soyez tranquille, au premier port où nous relâcherons, je veux faire une rafle de fleurs pour les mettre à vos pieds.

A la bonne heure ! reprit la marquesita sans cesser de minauder avec son éventail ; voulez-vous me donner votre bras pour me promener un peu sur le pont ?

— A vos ordres, chère marquise. Oh ! je suis trop heureux.

Tout en parlant ainsi, Horace dissimulait mal un bâillement. Châteaugodard s'était discrètement retiré.

Quand les deux amants, — il faut bien leur donner ce titre, bien qu'il fût plus juste peut-être de dire les deux forçats, — se virent seuls, la marquesita, changeant soudain de ton et de physionomie, darda sur son cavalier deux yeux menaçants.

— J'ai tout entendu, lui dit-elle à mi-voix ; vous voulez me tromper encore comme vous m'avez trompée toujours ; mais je veille cette fois, et je vous préviens que vous n'arriverez pas aisément à vos fins.

— Ah ! répondit Horace avec son ton de persiflage habituel, je comprends. Il s'agit de la dame voilée, de la mystérieuse inconnue que vous avez prise à ce qu'il paraît, sous votre protection. Dieu me garde d'en approcher !

— Oui, reprit la marquesita, que Dieu vous en garde ! D'abord, vous seriez fort mal reçu par elle.

— Vous la connaissez donc, puisque vous daignez m'avertir ?

— Peut-être.

— Et alors elle me connaît aussi ?

— J'en ai peur.

— C'est charmant. Eh bien ! si elle ne veut pas me recevoir, si elle garde constamment son voile sur son visage, c'est qu'elle est laide, et dans ce cas, vous avez grand tort de vous inquiéter. Je n'ai jamais couru qu'après les jolies femmes et... je ne cours plus à présent, depuis que j'en ai rencontré une qui les vaut toutes.

— menteur !

Comme le surplus de la conversation entre Horace et la marquesita serait sans intérêt pour le lecteur, nous allons laisser tomber le jour pendant que le paquebot continue de glisser majestueusement et d'une façon presque imperceptible sur l'Océan transformé en miroir liquide avec une vitesse de onze nœuds à l'heure, suivant l'estime de Châteaugodard, devenu l'ami intime du maître de timonnerie.

Sans avoir à jeter le loch, ni à mesurer le sillage du paquebot, en regardant sous le vent, l'eau qui passe le long du bord, ainsi que le capitaine du Cormoran ne manque pas de le faire, presque incessamment, nous pouvons déjà constater que le bâtiment s'est sensiblement rapproché, dans sa marche vers l'équateur, du trentième degré de latitude septentrionale.

Retournons sur le pont au moment où la nuit succède au crépuscule et où l'étoile du berger se montre dans le firmament ; c'est l'heure où d'ordinaire la dame voilée vient faire sa promenade, à l'arrière du bâtiment, sous les auspices et sous la protection immédiate du capitaine, un officier de la marine impériale, détaché au service de la compagnie des paquebots transatlantiques, une espèce de sphinx en uniforme, droit et roide comme un

suisse de paroisse, gourmé comme un Anglais, mais plein d'égards et de déférence pour la passagère inconnue.

Horace et Anatole se promènent, bras dessus bras dessus nonobstant le petit nuage qui s'est élevé entre eux dans la journée, et qui paraît complètement dissipé. Tous deux ont l'oeil aux aguets et braquent leurs lorgnons avec une prestesse et une précision toutes militaires, en apercevant dans l'ombre une silhouette féminine qui vient de se détacher sous l'impitoyable escorte du capitaine du navire.

Tous deux, obéissant à une attraction magnétique, se rapprochent peu à peu de l'espace consacré qu'on appelle le carré du commandant ; mais c'est en vain qu'ils cherchent à percer d'un regard obstinément inquisitif l'épaisse cloison que forme sur un visage féminin un voile épais de dentelle noire soigneusement rabattu, surtout quand il fait nuit close. Tout ce qu'ils peuvent constater à nouveau, c'est que l'inconnue est d'une taille élancée et fort élégante et qu'elle ne paraît pas timide.

Tout à coup Châteaugodard, pressant le coude de son compagnon, lui dit à l'oreille :

— Est-ce que vous ne trouvez pas que cette dame a dans la tournure quelque chose de votre cousine, Madame de Saint-Pons ? Cette taille fière et cambrée, ces ondulations de frégate en panne...

— Ah ! que je vous reconnais bien là ! répond Horace, vous en tenez toujours pour ma cousine Georgina et vous croyez la voir partout.

— Moi ! allons donc ! Elle me donne le mal de mer, à présent. Autrefois, je ne dis pas ; mais un marin n'aime pas qu'on se moque de lui.

— Ah ça ! mon cher Châteaugodard, expliquez-moi comment et pourquoi ma belle cousine se trouverait embarquée avec nous sur ce bâtiment. Si ce n'est pas pour vous suivre, — comme j'en suis sûr, — c'est encore moins pour mes beaux yeux ; car elle me déteste, et ma foi, entre nous, je le lui rends bien un peu. S'il en eût été autrement, je lui aurais peut-être fait l'honneur de m'occuper d'elle.

— Dame ! votre cousin Maxime est parti de son côté pour rejoindre son poste dans les mers du Sud. Nous sommes ici sur le chemin, en traversant l'isthme de Panama. Bien que le Cormoran n'ait jamais navigué qu'en Seine, on connaît sa carte marine, entendez-vous ? et, comme dit le code, le bord du mari est le bord de la femme. Votre belle cousine s'en sera souvenue, voilà tout.

— C'est donc pour cela qu'elle avait déserté ce bord-là pour se mettre au couvent ? Après cela, vous me répondrez peut-être qu'on se lasse de tout, même du couvent. Quoi qu'il en soit, cette femme voilée m'intrigue, et il faut absolument que je sache qui elle est et si elle vaut la peine que je dépense un peu de poudre à son endroit. Laissez-moi faire. J'ai mon projet.

Puis, s'approchant du bordage, il s'écria en contemplant le ciel tout constellé d'étoiles qui se miraient dans l'Océan :

— Voilà une belle nuit, n'est-ce pas ? Cela donne envie de chanter.

En même temps, de cette voix dont le timbre était si plein de charme et que la nature semblait lui avoir donnée, pour le rendre en tous points semblable au serpent qui perdit Ève, il entonna la délicieuse sérénade de Donizetti dans Don Pasquale :

Com è gentill
La notte al mezzo april !

Sans doute, parmi les personnes qui liront ce récit, il en est plus d'une qui se souviendra d'avoir entendu dans la bouche d'un chanteur aimé, de Mario, par exemple, cette cantilène enchanteresse où il semble que chaque note, en s'égrenant, évoque les mystérieuses délices d'une nuit embaumée par le printemps et l'amour. Quant aux autres, nous les prions de vouloir bien se transporter par la pensée à mille lieues de leur foyer domestique, sur le pont d'un navire, loin de toutes les distractions qu'enfante la civilisation raffinée de notre pays et de notre époque, et nous leur demandons si, embarqués pour une destination lointaine, il ne leur arriverait pas de prêter l'oreille avec ravissement en entendant chanter, même en italien, l'une des pages les plus mélodieuses qu'on ait jamais écrites dans cette langue universelle qui s'appelle la musique.

C'était le soir d'ailleurs, nous l'avons déjà dit, par un temps calme, à cette heure crépusculaire où l'on ne peut que prier et aimer. La grande voix de l'Océan semblait s'être assoupie d'elle-même pour que nul des passagers et des gens d'équipage rassemblés sur le pont ne perdît une seule note de la sérénade qu'Horace Guidal avait entrepris de chanter.

Au milieu du silence solennel de la nature, sa voix limpide et pleine d'un charme enivrant eût, à coup sûr, aux temps mythologiques, attiré tout un essaim d'océanides, sans compter les tritons et les dauphins, dans le sillage du bâtiment. En 1835, ce phénomène se trouva remplacé par les

applaudissements enthousiastes d'un auditoire en paletots, en vestes ou en crinolines, qui eût crié bis s'il l'avait osé, mais, qui, par pudeur ou par respect humain, crut devoir garder ensuite le même silence que les poissons.

— Eh bien ! dit Horace à voix basse à son compagnon, lorsque les indiscrets commencèrent à s'éloigner, qu'a-t-elle fait pendant que je chantais ?

— Elle s'est arrêtée comme les autres, puis elle s'est un peu approchée avec le capitaine.

— Il suffit ; alors ce n'est pas ma belle cousine Georgina, car elle aurait craint de se trahir. Il faut que j'en aie le cœur net : venez avec moi, Châteaugodard.

Puis, marchant droit à la femme voilée, qui avait recommencé sa promenade, et se découvrant respectueusement devant elle :

— Pardonnez-moi, madame s'écria-t-il avec un merveilleux aplomb, si j'ose commencer par vous la quête que je viens faire pour les matelots de l'équipage, au bénéfice desquels je vins de chanter.

La personne à laquelle il s'adressait si audacieusement parut un moment incertaine de ce qu'elle devait faire ; mais, se décidant tout à coup, elle tira une pièce de monnaie de sa bourse, et, sans prononcer une parole, la tendit à Horace. Celui-ci osa porter la pièce de monnaie à ses lèvres, en ajoutant à mi-voix :

— Dieu bénisse la jolie main qui m'étrenne !

A ce moment, la marquesita, qui s'était glissée dans les ténèbres, au travers des groupes de promeneurs rassemblés sur le pont, se dressa devant Horace stupéfait, et, prenant la femme voilée par le bras.

— Venez ! venez ! lui dit-elle, le vent commence à fraîchir, et il devient dangereux de rester sur le pont.

— Que le diable emporte toutes les femmes jalouses du Brésil et du monde connu ! s'écria Horace avec un affreux juron. Allons, Châteaugodard, descendons au salon. Je vous dois une revanche, et je vous l'offre au baccarat ou au lansquenet.

Ici nous demandons la permission de faire un petit entr'acte d'une heure ou deux, pas davantage. Nous voyageons toujours sur le paquebot ; mais nous sommes au salon cette fois, où il n'y a que des hommes ; car on joue ; bien plus, on joue un jeu d'enfer. Horace est là et il gagne avec acharnement. Il a un bonheur impertinent comme sa personne.

On n'entend d'autre bruit que le clapotement monotone des roues de la machine qui fendent les flots à l'extérieur et à l'intérieur, que celui des cartes qu'on agite fiévreusement, et de l'or qu'on avance ou qu'on retire sur le tapis vert. Mais voici que soudain la machine a cessé de fonctionner et que le navire a stoppé. Châteaugodard a dressé l'oreille en vrai loup de mer.

— Tribord et bâbord ! Est-ce que nous aurions touché, par aventure ? s'écrie avec inquiétude le capitaine du Cormoran, qui évoque déjà dans sa pensée tous les souvenirs des naufrages célèbres.

Le docteur du bord, un jeune chirurgien de première force au baccarat, tire sa montre de son gilet.

— Il est, dit-il avec un grand flegme dix heures cinq minutes. Nous devons être à ce moment par le travers des îles Açores, à quelques encâblures de Ténériffe. Il y a quarante bonnes minutes d'arrêt pour le ravitaillement et pour renouveler la provision d'eau. Ne faites pas attention à cela, messieurs, et continuons notre partie, à moins que vous n'ayez par aventure des acquisitions à faire.

Quelques secondes après, l'énonciation du docteur se trouvait confirmée par l'invasion d'une nuée de débitans et de débitantes d'oiseaux, de fruits et de fleurs, qui, abusant du droit de libre pratique, et à la faveur d'une de ces magnifiques nuits d'été si communes dans les parages des îles Açores, avaient fait irruption sur le paquebot par les échelles et jusque par les écoutilles. Tous ces braves trafiquants assiégeaient le pont, l'entrepont, et avaient même pénétré jusqu'à la porte du salon, pour offrir leur marchandise aux passagers.

Une jeune négresse, entre autres, d'une figure assez agréable et plus hardie que les autres, avait franchi le seuil du salon avec une grande corbeille dans laquelle s'étaient toutes les richesses de la Flore des îles Açores. L'air était littéralement embaumé par les parfums les plus suaves et les plus pénétrants, parmi lesquels on distinguait celui de la tubéreuse et du jasmin, que les constitutions nerveuses ne peuvent supporter impunément. Le médecin s'écria en frappant du poing sur la table :

— Veux-tu bien te sauver avec tes fleurs, petite drôlesse ? Tu veux donc nous asphyxier !

Déjà la jeune négresse effrayée se retirait, lorsque Horace, se levant, dit à son tour :

— Halte-là, petite ! J'achète toutes tes fleurs, et je vais t'embrasser par dessus le marché ; je n'ai jamais embrassé de négresse de ma vie, cela me

changera.

— Libre à vous, monsieur, reprit le docteur, d'acheter toutes ces fleurs, mais je vous supplie en grâce de ne pas les laisser dans le salon.

— Oh ! ce n'est pas mon intention, repartit Horace ; ces fleurs ont une destination toute trouvée, et c'est une promesse que je vous demande la permission d'aller acquitter. Je reviens immédiatement.

Horace, chargé d'une véritable brassée de fleurs, disparut quelques instants.

— Eh bien ! lui dit à mi-voix Chateaugodard lorsqu'il rentra, vous avez déposé votre cargaison à bord, et la paix est faite à présent entre les deux pavillons ?

— Ma foi ! reprit Horace, je ne m'en soucie guère ; elle était endormie quand je suis entré dans sa cabine, et quand la marquesita dort, Dieu me préserve de la réveiller ! je respire alors et je suis libre. J'ai déposé mon tribut sur le marbre de sa toilette ; elle verra, en se réveillant, que j'ai pensé à elle.

— Endormie ! s'écria le docteur qui avait involontairement entendu, au moins en partie, ce qui précède, et qui, dans son trouble, oublia même de retourner sa carte ; vous avez laissé ces fleurs-là dans la cabine d'une personne endormie ? Mais c'est là une haute imprudence, monsieur ! Je suppose qu'au moins le sabord est ouvert, pour renouveler l'air. Sans cela il y a danger de mort.

— Oh ! parfaitement ouvert, dit Horace. D'ailleurs, cette personne-là aime beaucoup les fleurs, et n'en a jamais été incommodée.

— Il n'importe, reprit le docteur avec une insistance marquée. Je vous répète qu'il y a danger de mort pour une personne endormie, la nuit particulièrement, avec une telle masse de fleurs odorantes dans un si étroit espace. Ne savez-vous pas d'ailleurs qu'on attribue à certaines espèces de la Flore des îles Açores des exhalaisons vénéneuses ?

— Ah ! bah ! fit Horace avec sa légèreté habituelle, ce sont là des contes de bonnes femmes. Quant à moi, je n'en crois rien, et puis, les femmes ne dorment jamais que d'un œil. Le sabord était ouvert et l'un des grands yeux de la marquise pareillement.

Puis il reprit les cartes et se mit à jouer. Cependant un observateur attentif aurait pu remarquer que bien que la chance des cartes continuât de lui être obstinément favorable et qu'il fût très-chaud dans le salon, M. Guidal avait par intervalles comme des frissonnements de fièvre, qu'une sueur froide

envahissait son visage, devenu très-pâle et qu'il avait de fréquentes distractions dans son jeu.

— Vous paraissez un peu souffrant, dit le médecin au bout de quelque temps.

— En effet, répondit Horace, j'ai la migraine.

— Ce sont ces fleurs qui en sont cause. Je vous le disais bien. Allez faire un tour sur le pont, cela vous remettra.

M. Guidal remit son jeu entre les mains de Châteaugodard, et monta à grand'peine les degrés qui conduisaient sur le pont. Ses jambes vacillaient. En même temps, un horrible combat se livrait à ce moment même dans l'âme de cet homme, tout prêt à couronner une carrière de désordres et de vices élégants, — si l'on veut,—par un crime ; oui, par un crime, et par le pire de tous, par un homicide.

Lorsque le docteur lui avait demandé si le sabord destiné à répandre l'air et la lumière dans la cabine de la marquise était ouvert, il avait répondu oui, mais sa conscience lui avait dit non.

C'est que si le sabord était fermé, — et une implacable précision de souvenirs ne lui permettait pas d'en douter, — si le docteur ne s'était pas trompé dans son funeste pronostic, — et un médecin devait s'y connaître, — la chaîne d'Horace était définitivement rompue. Il était libre désormais, libre ! Ce fantôme importun qui l'assiégeait sans cesse de ses reproches, qui lui mettait à chaque instant sous les yeux sa fortune perdue, sa considération ruinée, ce fantôme allait s'évanouir pour toujours.

A cet instant, Horace se rapprocha machinalement de la partie du bâtiment où était placée la cabine de la marquise, et il prêta l'oreille. Le vent, qui s'était levé avec la nuit et qui faisait moutonner les vagues de l'Océan, lui apporta comme un râle d'agonie.

En recueillant ce bruit sinistre, le joueur audacieux, habitué à jongler en quelque sorte avec la fortune comme avec l'honneur, le railleur obstiné pour qui la vertu des femmes ne pesait pas plus que sa propre considération, le roué sans entrailles eut comme une pulsation de frayeur et de remords.

Cette femme, si jeune et si brillante, qui l'avait choisi entre tous et qui l'avait aimé avec passion, elle était là sous ses pieds, vivante encore peut-être ; l'asphyxie pouvait n'avoir pas encore accompli son œuvre de destruction. Un bon mouvement d'Horace, et il y avait quelque chance, bien faible sans doute, de la sauver. Fallait-il la laisser mourir ?

Pantelant, oppressé sous l'horrible étreinte des sensations opposées qui se combattaient dans son âme, Horace marchait sur le pont dans les ténèbres, comme un homme ivre, lorsqu'il se sentit arrêté par le bras.

A la faible lueur que distillent les étoiles il chercha à reconnaître la personne dont la main maigre et nerveuse venait de le saisir avec la force d'un étau. Cette personne gardait le silence ; mais bientôt — était-ce une illusion, un spectre ? — il crut reconnaître la marquise, et tremblant, les cheveux hérissés, il fut sur le point de tomber à ses genoux et de lui demander grâce ; mais elle, d'une voix sourde :

— Où allez-vous ? dit-elle.

— Je..., j'étais inquiet..., j'allais vous trouver, balbutia Horace, frappé d'une stupéfaction profonde.

— Vous mentez ! ce n'est pas moi que vous alliez trouver ; c'est la femme voilée ; mais je veille sur elle, je vous en avais prévenu. Je vous tiens et je ne vous lâcherai pas !

— Je vous jure...

— Encore un parjure ! c'est inutile. Je vous dis que je m'attache à vous et que vous ne me quitterez pas ! D'ailleurs vous ne la trouveriez pas dans sa cabine.

— Où donc est-elle ?

— Maintenant je puis vous le dire, puisque j'ai déjoué votre audacieux projet : nous avons changé de cabine ensemble.

Un cri d'horreur et de pitié peut-être s'échappa de la poitrine d'Horace, qui, se dégageant aussitôt par un violent effort de la pression dont il était l'objet, s'élança en deux bonds jusqu'à la cabine, dont il enfonça la porte plutôt qu'il ne l'ouvrit ; mais en même temps l'instinct de la conservation et la perspective du châtiment dominant en lui l'instinct de la curiosité, il ouvrit brusquement le sabord. Le vent frais de la nuit s'y engouffra aussitôt, balayant par l'issue que lui offrait l'ouverture de la porte tous les gaz délétères accumulés dans cet étroit espace par une brassée de fleurs déposées sur le marbre de la toilette depuis quelque temps déjà.

A cette heure même, le disque de la lune émergeait avec une solennelle majesté du sein de l'Océan bleuâtre, et, inondant tout à coup la cabine de sa mélancolique clarté, laissait voir une forme féminine étendue sur le lit, sans mouvement, les bras et les mains convulsivement tordus, la bouche encore contournée par les convulsions de l'agonie, les yeux ouverts, mais fixes.

Ce n'était déjà plus qu'un cadavre, et ce cadavre était celui de Georgina.

Son sigisbé, son patito, qui avait cru la reconnaître, ne s'était donc pas trompé, et tous ses commentaires se trouvaient ainsi victorieusement et tristement confirmés.

Ainsi que l'avait pronostiqué le docteur, elle avait été empoisonnée, pendant son sommeil, par les senteurs enivrantes et mortelles qui se dégagent de certaines fleurs, surtout dans l'obscurité et concentrées dans un espace aussi restreint que l'est celui d'une cabine, destinée à une seule personne, même sur les plus grands bâtiments.

Tous les secours qui lui furent prodigués ne purent la rappeler à la vie. Seulement le médecin du bord ne put s'empêcher d'arrêter sur Horace un regard plein de doutes sinistres. Bien que le sabord eût été en effet trouvé ouvert, un homme de l'équipage déclarait l'avoir vu fermé quelque temps auparavant ; mais les médecins, comme les prêtres, apprennent ou devinent bien des secrets en exerçant leur ministère, et comme les prêtres ils ont l'habitude de les garder pour eux.

Faut-il croire que, par une épouvantable intuition, l'infortunée marquesita avait deviné dans quel but le misérable auquel elle s'était livrée corps et âme avait entassé dans sa cabine toutes ces fleurs des Açores ? Cela est cruel à penser ; mais ce qui est plus cruel encore à révéler, c'est que, en proie à une pareille obsession, elle ne put y puiser la force nécessaire pour rompre un lien qui faisait son malheur et sans lequel il lui semblait qu'elle ne pouvait plus vivre.

Il était sans doute écrit là-haut qu'Horace Guidal verrait jusqu'au bout toutes ses tentatives les plus criminelles tourner au profit de ce cousin qu'il s'était mis un beau jour, en véritable Athénien de Paris, à poursuivre de sa haine, parce qu'il s'ennuyait de l'entendre appeler le Juste. Car, en remplissant involontairement vis-à-vis de la jalouse Georgina l'office de bourreau, il venait de faire disparaître le dernier obstacle qui s'opposait à l'union de Maxime et d'Emmeline. En même temps, s'il avait eu la chance de côtoyer incessamment les récifs du code pénal sans s'y briser, au moins un autre châtiment lui était réservé : comme les forçats qui tentent de s'échapper du bagne, il allait voir doubler le poids de la chaîne et du boulet qu'il avait à traîner.

Peut-être ceux qui ont lu ce récit auraient souhaité pour Horace un autre supplice ; mais sans doute Dieu, dans sa justice, le condamnait à vivre parce que, dans certaines situations, c'est bien pis que de mourir.

Georgina, en digne fille d'un amiral, eut un sac pour linceul et l'Océan pour tombeau. Elle y trouva du moins la fin des cruelles tortures que cause la jalousie.

La tragique catastrophe dont elle avait péri victime, fut mandée en toute hâte à sa famille par les soins du capitaine du bâtiment et d'Anatole Châteaugodard. Seule, Emmeline en témoigna un chagrin, sans doute bientôt effacé par la perspective d'un bonheur qu'elle avait même cessé de rêver.

Quant à l'amiral, après un moment de douloureuse surprise, il ne put s'empêcher de dire :

— La pauvre Georgina s'est rendue si malheureuse, tout en faisant le malheur des autres, qu'il ne faut pas la plaindre d'être morte. Plus j'avance dans la vie e plus je suis persuadé que la Providence divine se mêle plus souvent qu'on ne pense de nos affaires.

Environ un an après, Maxime obtenait de la chancellerie les dispenses nécessaires pour épouser sa jeune belle-sœur. Ses épreuves avaient été longues et pénibles ; mais les récompenses sont parfois boiteuses, comme les châtiments.

Après avoir été orpheline et s'être condamnée elle-même au rôle de vierge martyre, Emmeline ne devait plus être rien de tout cela, mais simplement une femme heureuse entre les heureuses.

Ily a un proverbe qui dit que tout se paye ici-bas. Ne serait il pas juste d'ajouter qu'à ce titre le bonheur s'achète toujours, et qu'il coûte quelquefois bien cher ? Seulement, dans ce dernier cas, on en jouit sans doute bien davantage.

.....

Comme tout romancier bien appris est tenu, par la poétique du genre, d'insérer à la fin de son récit un bulletin destiné à édifier ses lecteurs sur le sort final de chacun de ses personnages, nous n'aurons garde de déroger à une pareille règle.

Nous dirons donc qu'aujourd'hui, où neuf années environ nous séparent des derniers événements qu'on vient de lire, l'amiral de Marsal est un vert et vaillant septuagénaire souvent occupé à faire danser ses petits-enfants sur ses genoux. Le fidèle Mabanga apprend la langue taïtienne et la natation.

On ne sait ce qu'est devenu l'odieux Marius.

Le général de Saint-Pons joue toujours aux dominos avec sa tyrannique Antigone à tablier blanc et à bonnet tuyauté. Il est perclus de goutte et de

rhumatismes et ne veut plus bouger de sa châtelainie sous aucun prétexte.

Horace Guidal n'a pas fait fortune en Californie, bien au contraire ; mais il reste dans le nouveau monde de peur d'être happé par ses créanciers dans l'ancien. Il n'a pas épousé la marquesita, qui est restée adorablement petite, mais qui n'est plus jolie le moins du monde. Elle est fort triste et a si prodigieusement maigri, que son corps, suivant la belle expression de Victor Hugo, n'est plus qu'un prétexte pour que son âme reste sur la terre. Elle n'en est, bien entendu, que plus tracassière et plus exigeante. Horace, qui a gardé, lui, ses avantages physiques, subit, moralement au moins, le supplice si ingénieusement horrible, inventé par Mézence, ce tyran de l'antiquité qui, s'il faut en croire l'Enéide, faisait attacher un corps plein de vie à un cadavre.

Un membre d'un club de highlife, qui a fait récemment un voyage en Amérique et en Océanie, assure que M. Guidal a été obligé pour vivre de prendre l'emploi de ténor di primo cartello, dans une troupe nomade de chanteurs italiens, ou soi-disant tels, qui exploite les villes naissantes de la Californie et de l'Australie. Horace serait devenu, sous le nom d'il signor Orazio, le Mario de la troupe.

Châteaugodard s'est fort bien acclimaté aux colonies, où la population noire à fini par voir en lui un officier de marine déclassé.

M. Gaudibert est en retraite, ce qui lui permet de s'occuper exclusivement de faire des mariages. Souhaitons qu'il ait la main heureuse !

FIN

*La Famille de Marsal, par Alexandre de
Lavergne,...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6353750j>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr